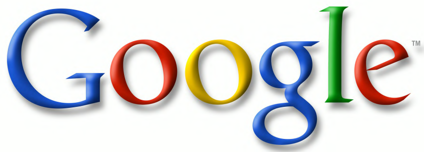
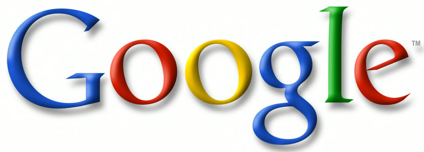
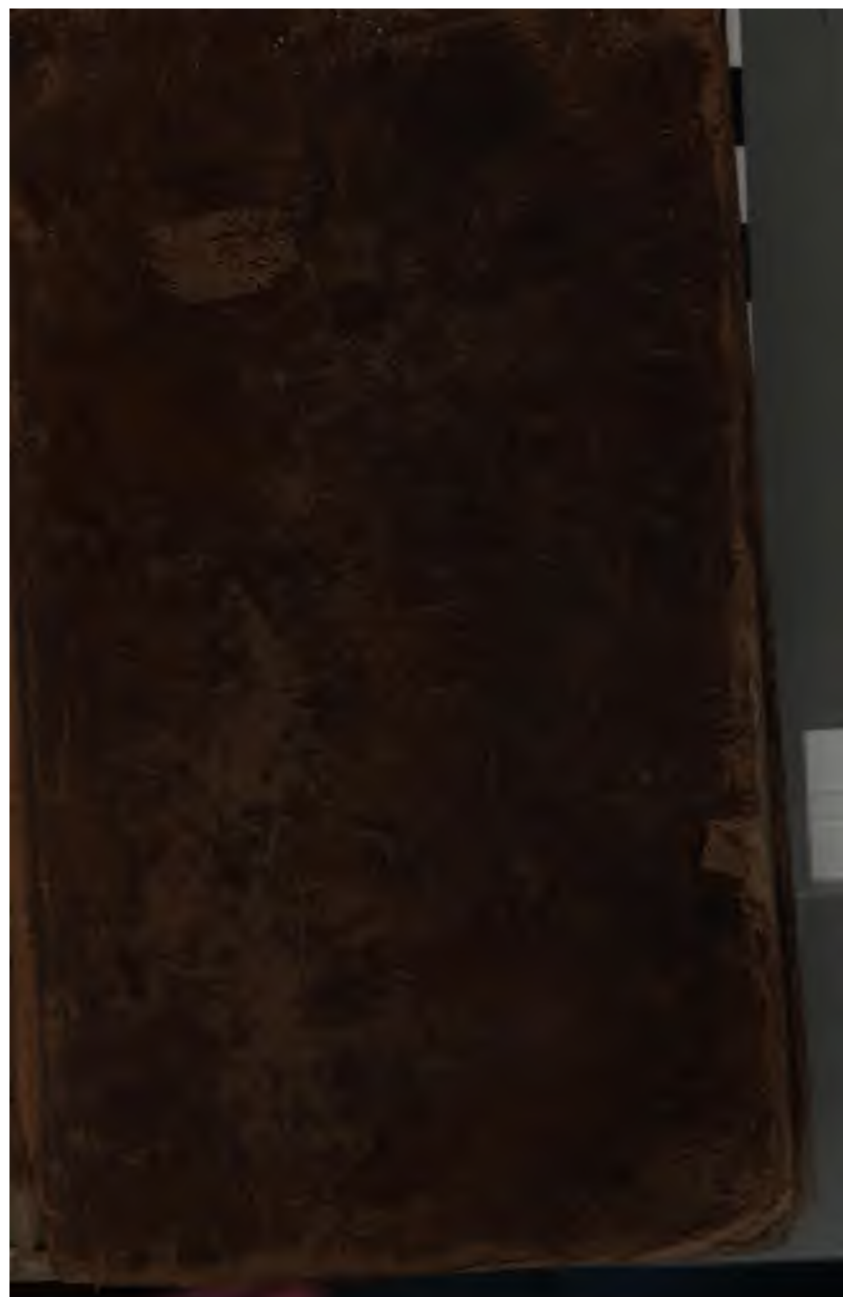
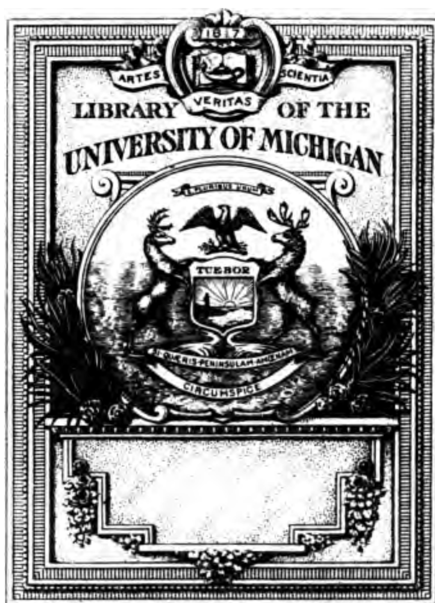







1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Cham M. de Sommerent

[de Pommereul —
François]

107

Pommereul, François René Jean

CAMPAGNE

DU

GÉNÉRAL BUONAPARTE EN ITALIE,

PENDANT LES ANNÉES IV[e] ET V[e] DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

PAR UN OFFICIER GÉNÉRAL.

TOME I.

A PARIS,

Chez BERNARD, Libraire, Quai des Auguſtins.

L'AN V. — 1797.

CAMPAGNE
DU
GÉNÉRAL BUONAPARTE
EN ITALIE.

Les vœux impuissans & timides d'un petit nombre d'Italiens éclairés appelaient les républicains français au-delà des Alpes, quand tous les gouvernemens de cette presqu'isle conspiraient à leur en fermer les passages. La neutralité de Gênes & de Venise n'était que l'attitude de la faiblesse qui craint d'agir : l'aristocratie de leurs sénats était encore plus opposée aux principes français que les cabinets des monarques. L'inaction y était considérée comme un principe de sûreté : tant on y redoutait toute espèce de mouvement, que ces corps, dans un temps d'effervescence, savent trop bien n'être pas toujours certains de diriger à leur gré. La neutralité nouvelle de la Toscane n'avait guère de motifs plus nobles, ni plus de sincérité : il s'y joignait seulement l'avantage de pouvoir devenir momentanément le centre de tout le commerce de l'Italie, si elle pouvait espérer de garder l'équilibre entre la France & l'Angleterre.

Toutes les autres puissances de l'Italie étaient réunies à la coalition, & présentaient une masse de forces assez imposante.

Malgré la défaite récente du général de Vins, les Autrichiens n'avaient encore perdu que la côte du territoire de Gênes qui s'étend de Savone à Voltri, & la facilité très-peu importante, quoique les Anglais la leur fissent trop estimer, de pouvoir communiquer avec leur flotte. Les Français n'avaient pas donné à leurs dernières victoires les suites qu'on en pouvait & devait attendre, & l'Empereur avait eu le temps de renforcer son armée, qu'il venait de confier au général Beaulieu.

Les forces autrichiennes s'élevaient, à l'ouverture de la campagne, au nombre de . . . . 80,000 hommes.

L'armée de ligne du roi de Sardaigne était de . .	60,000
Ses milices armées & sur pied, de	30,000
Le pape avait rassemblé	30,000
Le roi de Naples pouvait disposer de	80,000

Il en avait 40,000 dans deux camps rassemblés sur sa frontière, tandis que 2,400 hommes de sa cavalerie s'étaient réunis aux Autrichiens en Lombardie.

Le duc de Parme, & fur-tout celui de Modène, donnaient à la coalition en argent & munitions ce qu'ils ne pouvaient ou n'ofaient fournir en troupes, & Venife & Gênes n'étaient ni moins perfides ni moins généreufes.

L'Italie offrait donc une force armée de 280,000 hommes, prête à repouffer l'agreffion des Français.

D'autres obftacles les attendaient au-delà des monts : la chaleur & l'infalubrité d'un climat qui leur avait été tant de fois fi funefte ; l'oppofition & l'influence d'un clergé nombreux & puiffant fur un peuple afservi par la fuperftition, qu'il avait eu le temps & le foin de prévenir contre les Français, & fur-tout contre leurs opinions, plus redoutables encore pour lui que leurs armes.

Il fallait donc que le nouveau Brénnus fût auffi politique, auffi fage que valeureux. Il fallait qu'il fût vaincre & pardonner; qu'il pût enivrer de gloire fon armée, & défendre l'Italie de l'avidité d'une troupe condamnée depuis deux ans aux plus difficiles privations fur les ftériles rochers de la rivière de Gênes.

La France avait befoin d'un autre Céfar, & elle le trouva dans un jeune officier d'artillerie de vingt-huit ans. Le directoire de la république françaife nomma au com-

mandement en chef de l'armée d'Italie le général BUONAPARTE. On avait pu reconnaître un grand talent militaire dans les dispositions qu'il avait conseillées & exécutées pour la reprise de Toulon sur les Anglais réunis aux Espagnols, & depuis il avait rendu de nouveaux services à la constitution de l'an 3.

La force de l'armée d'Italie n'excédait pas alors 56,000 hommes, & ses moyens en vivres & en transports étaient presque nuls. Un homme ordinaire aurait pu s'étonner, & se regarder comme paralysé : Buonaparte ne vit dans ce qui lui manquait que le besoin d'agir sans retard, & celui des succès. « Si nous sommes vaincus, disait-il, j'aurai trop ; vainqueurs, nous n'avons besoin de rien. »

Les Autrichiens & les Piémontais occupaient tous les débouchés & toutes les hauteurs des Alpes qui dominent la rivière de Gênes. Les Français avaient leur droite appuyée sur Savone, leur gauche vers Montenotte, & deux demi-brigades, les 70ᵉ & 99ᵉ, fort en avant de leur droite, à Voltri, à six lieues de Savone & trois de Gênes.

Les Génois inquiets de ce voisinage, en même temps qu'ils pourvoyaient à la défense de leur ville du côté de Voltri, laissaient tranquillement passer à Novi, à

Gavi, à la Bochetta, sous le canon de postes presqu'inexpugnables, les troupes de Beaulieu, & se contentaient de vaines protestations contre la violation qu'ils trouvaient bon qu'il fît de leur territoire.

BATAILLE DE MONTENOTTE.

APRÈS quelques jours de mouvemens destinés à faire prendre le change aux Français, Beaulieu fit attaquer par dix mille hommes, le 20 germinal de l'an 4, le poste de Voltri. Le général Cervoni, avec les trois mille hommes qu'il y commandait, s'y défendit avec l'intrépidité ordinaire des soldats de la liberté, & exécuta durant la nuit, avec le plus grand ordre & à l'insu de l'ennemi, une retraite sur la Madone de Savona, que Buonaparte avait ordonnée & protégée par 1,500 hommes placés à cet effet sur les avenues de Sospello & les hauteurs de Varraggio.

Le 21, dès quatre heures du matin, Beaulieu, à la tête de quinze mille hommes, attaqua & culbuta toutes les positions sur lesquelles s'appuyait le centre des Français, & parut, à une heure après midi, devant la redoute de Montenotte, le dernier de leurs retranchemens.

Malgré diverses charges répétées, cette redoute tint ferme & arrêta l'ennemi. Le

chef de brigade Rampon, qui y commandait quinze cents hommes, par un de ces élans qui caractérisent une ame forte & formée pour les grandes actions, leur fit, au milieu du feu, prêter le serment de mourir tous dans la redoute, & y contint, la nuit entière, les ennemis à la portée du pistolet.

Pendant la nuit, le général Laharpe, avec toutes les troupes de la droite, prit poste derrière cette redoute si vaillamment défendue; & Buonaparte, suivi des généraux Berthier, Massena, & du commissaire Salicetti, porta les troupes de son centre & de sa gauche, à une heure après minuit, en passant par Altare, sur le flanc & les derrières des Autrichiens. Cette manœuvre devait préparer la victoire & la décider.

Le 22, à la pointe du jour, Beaulieu (qui avait reçu des renforts,) & Laharpe s'attaquaient & se chargeaient avec vigueur & différens succès, lorsque Massena parut, en semant la mort & l'épouvante sur le flanc & les derrières des Austro-Sardes, où commandait le général Argenteau.

Bientôt les généraux ennemis Roccavina & Argenteau, grièvement blessés, augmentent le désordre, & la déroute devient complète. Quinze cents morts, deux mille cinq cents prisonniers, dont soixante

officiers, & plusieurs drapeaux, signalent cette journée. Les Autrichiens sont poursuivis, & les Français s'emparent de Carcare, où ils arrivent le 23, ainsi que de Cairo, que l'ennemi est contraint d'abandonner.

S'il était rare autrefois qu'une bataille excédât les limites d'une journée, il ne l'était pas moins qu'une campagne ne fût, pour ainsi dire, qu'une suite de batailles journaillères & continuelles. Cette tactique nouvelle paraît appartenir plus spécialement au général Buonaparte, qui semble n'avoir aucun goût pour les demi-succès, & vouloir achever entièrement les défaites qu'il a commencées. Cet art d'abréger la guerre, forcera ses ennemis de lui opposer dans une seule campagne de nouvelles armées, à la place de celles qu'il aura détruites.

La bataille de Montenotte ne pouvait être décisive pour la campagne : Beaulieu, quoique battu, restait encore le maître de donner par sa droite la main à la gauche de l'armée austro-sarde. Le trait d'habileté était de diviser ces deux armées, & de tenir l'une en échec tandis qu'on battrait l'autre. Ce grand danger devant être facilement apperçu de toutes les deux, rendait cette opération plus difficile, & la gloire d'y réussir d'autant plus grande

qu'elle ferait l'ouvrage d'une armée très-inférieure en nombre. Le temps était précieux, & Buonaparte le favait : aussi, en portant le 23 son quartier-général à Carcare, ordonna-t-il au général Laharpe de marcher sur Sozello, pour menacer d'y enlever les huit bataillons qu'y tenait l'ennemi, & de se porter le lendemain, par une marche rapide & cachée, dans la ville de Cairo; & au général Massena, de se porter sur les hauteurs de Dego, tandis que les généraux Menard & Joubert occuperaient, l'un les sommités de Bieftro, & l'autre l'intéressante position de Sainte-Marguerite. Ce mouvement, à la suite des combats de Montenotte, plaçait son armée au-delà de la crête des Alpes, & sur les pendans qui versent en Italie. C'était sans donte beaucoup d'avoir, en si peu de jours, escaladé tous ceux qui versent sur la Méditerranée.

On pouvait regarder le passage des Alpes comme à-peu-près franchi, & il était presque sans exemple qu'il l'eût été si rapidement. Mais laissons-le parler lui-même, & nous décrire l'importante & glorieuse

BATAILLE DE MILLESIMO.

« Le 24, à la pointe du jour, le général Augerau, avec sa division, força les gor-

gés de Millesimo, dans le temps que les généraux Menard & Joubert chassèrent l'ennemi de toutes les positions environnantes, enveloppèrent, par une manœuvre prompte & hardie, un corps de quinze cents grenadiers Autrichiens, à la tête desquels se trouvait le lieutenant-général Provera, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, qui, loin de poser les armes & se rendre prisonnier de guerre, se retira sur le sommet de la montagne de Cossaria, & se retrancha dans les ruines d'un vieux château, extrêmement fort par sa position.

„ Le général Augereau fit avancer son artillerie; l'on se canonna pendant plusieurs heures. A onze heures du matin, ennuyé de voir ma marche arrêtée par une poignée d'hommes, je fis sommer le général Provera de se rendre. Le général Provera demanda à me parler; mais une canonnade vive, qui s'engagea vers ma droite, m'obligea à m'y transporter. Il parlementa avec le général Augereau pendant plusieurs heures; mais, les conditions qu'il voulait n'étant pas raisonnables, & la nuit approchant, le général Augereau fit former quatre colonnes, & marcha sur le château de Cossaria. Déja l'intrépide général Joubert, grenadier pour le courage, & bon général pour ses connaissances & ses talens militaires, avait passé avec sept

hommes dans les retranchemens ennemis ; mais, frappé à la tête, il fut renversé par terre : ses soldats le crurent mort, & le mouvement de sa colonne se ralentit. Sa blessure n'est pas dangereuse.

„ La seconde colonne, commandée par le général Banel, marchait avec un silence morne & armes sur le bras, lorsque ce brave général fut tué au pied des retranchemens ennemis.

„ La troisième colonne, commandée par l'adjudant-général Quenin, fut également déconcertée dans sa marche, une balle ayant tué cet officier-général. Toute l'armée a vivement regretté la perte de ces deux braves officiers.

„ La nuit, qui arriva sur ces entrefaites, me fit craindre que l'ennemi ne cherchât à se faire jour l'épée à la main. Je fis réunir tous les bataillons, & je fis faire des épaulemens en tonneaux & des batteries d'obusiers à demi-portée de fusil.

„ Le 25, à la pointe du jour, l'armée sarde & autrichienne & l'armée française se trouvèrent en présence. Ma gauche, commandée par le général Augereau, tenait bloqué le général Provera. Plusieurs régimens ennemis, où se trouvait entre autres le régiment Belgiojoso, essayèrent de percer mon centre : le général de brigade Menard les repoussa vivement. Je

lui ordonnai auſſitôt de ſe replier ſur ma droite ; & avant une heure après midi le général Maſſena déborda la gauche de l'ennemi, qui occupait, avec de forts retranchemens & de vigoureuſes batteries, le village de Dego. Nous pouſſâmes nos troupes légères jusqu'au chemin de Dego à Spino. Le général Laharpe marcha avec ſa diviſion ſur trois colonnes ſerrées en maſſe : celle de gauche, commandée par le général Cauſſe, paſſa la Bormida ſous le feu de l'ennemi, ayant de l'eau juſqu'au milieu du corps, & attaqua l'aîle gauche de l'ennemi par la droite ; le général Cervoni, à la tête de la ſeconde colonne, traverſa auſſi la Bormida, ſous la protection d'une de nos batteries, & marcha droit aux ennemis ; la troiſième colonne, commandée par l'adjudant-général Boyer, tourna un ravin, & coupa la retraite à l'ennemi.

» Tous ces mouvemens, ſecondés par l'intrépidité des troupes & les talens des différens généraux, remplirent le but qu'on en attendait. Le ſang-froid eſt le réſultat du courage, & le courage eſt l'apanage de tous les Français.

» L'ennemi, enveloppé de tous les côtés, n'eut pas le temps de capituler; nos colonnes y ſemèrent la mort, l'épouvante & la fuite.

„ Pendant que ſur notre droite nous faiſions les diſpoſitions pour l'attaque de la gauche de l'ennemi, le général Provera, avec le corps de troupes qu'il commandait à Coſſaria, ſe rendit priſonnier de guerre.

„ Nos troupes s'acharnèrent, de tous côtés, à la pourſuite de l'ennemi. Le général Laharpe ſe mit à la tête de quatre eſcadrons de cavalerie, & les pourſuivit vivement.

„ Nous avons, dans cette journée, fait de ſept à neuf mille priſonniers, parmi leſquels un lieutenant-général, vingt ou trente colonels ou lieutenans-colonels, & preſque en entier les régimens ſuivans :

„ *Corps francs.* Trois compagnies de Croates, un bataillon de Pelegrini, Stein, Vilhem, Schrœder, Teutſch.

„ Quatre compagnies d'artillerie; pluſieurs officiers ſupérieurs du génie, au ſervice de l'Empereur; & les régimens de Montferrat, de la Marine, de Suze, & quatre compagnies de grenadiers, au ſervice du roi de Sardaigne.

„ Vingt-deux pièces de canon avec les caiſſons & tous les attelages, & quinze drapeaux.

„ L'ennemi a eu de deux mille à deux mille cinq cents hommes tués, parmi leſquels un aide-de-camp colonel du roi de Sardaigne."

La victoire des Français à Millesimo était d'autant plus importante, qu'elle leur fournissait en vivres, en munitions, des moyens de marcher à de nouveaux succès, & des secours nécessaires par lesquels il pouvaient difficilement se faire suivre dans ces hautes montagnes. Elle promettait à Buonaparte sa prochaine réunion avec la division du général Serrurier, qui gardait les bords du Tanaro & la vallée d'Oneglia, & devait augmenter ses forces lorsqu'il venait de faire perdre aux Austro-Sardes dix mille hommes, quarante canons de bataille, leurs magasins, & une partie de leurs bagages, perte que les difficultés du pays devaient leur rendre très-sensible. Il ne leur restait qu'à tenter quelque expédition hardie qui pût ralentir la marche rapide des Français.

COMBAT DE DEGO.

LEUR armée, fatiguée de la bataille qui avait fini fort tard, était toute entière livrée à la sécurité de la victoire, lorsque, le 26, à la pointe du jour, Beaulieu, rassemblant sept mille Autrichiens, l'élite de son armée, leur fit attaquer avec beaucoup d'audace & enleva le village de Dego. La générale réveilla bientôt les Français. Massena, dès qu'il eut rassemblé une partie de

ses troupes, commença l'attaque : elles furent repoussées à trois reprises différentes. Le général Causse n'avait pas été plus heureux ; il venait de rallier la 99e demi-brigade, chargeait les ennemis, & était près de les atteindre à la baïonnette, lorsqu'il tomba blessé à mort. Dans cet état, appercevant le général Buonaparte, il rappelle le reste de ses forces, & lui demande : « Dego est-il repris ? Les positions sont à » nous, répond le général. Dans ce cas, » ajoute Causse, vive la république ! je » meurs content ». L'affaire cependant n'était point encore décidée, & il était deux heures après-midi. Buonaparte fait former en colonne la 89e demi-brigade, commandée par le général Victor, tandis que l'adjudant-général Lanus, ralliant la 8e demi-brigade d'infanterie légère, se précipite à sa tête sur la gauche de l'ennemi. Un instant ses troupes chancellent ; mais son intrépidité les décide, & ces mouvemens combinés enlèvent Dego. La cavalerie achève la déroute de l'ennemi, qui laisse six cents morts & quatorze cents prisonniers.

Pendant ce temps le général Rusca s'emparait de la position de San-Giovanni, qui domine la vallée de la Bormida ; le général Augereau délogeait l'ennemi des redoutes de Montezemo, & ouvrait ainsi

une communication avec la vallée du Tanaro, où la division de Serrurier avait déja occupé, sur la gauche de cette rivière, & presque sous Ceva, les postes de Batifolo, Bagnasco & Nocetto.

La reprise de Dego donnait à Buonaparte l'assurance de n'avoir pas à craindre de nouvelles inquiétudes sur sa droite de la part de Beaulieu, qui se trouvait coupé de l'armée austro-sarde, & le temps de songer à cette armée, qui occupait un bon camp retranché sous Ceva. Il y poussa, le même jour 26, une forte reconnaissance, dont le résultat fut d'enlever à l'ennemi quelques positions qui rendaient plus certaine l'attaque de son camp. L'activité de ses mesures ne saurait être trop remarquée.

Le gouvernement français la secondait par ses justes éloges, & la postérité reconnaîtra dans les dépêches du directoire aux généraux de la république, le soin qu'il avait de distribuer cet encens de la gloire, qui est le plus puissant véhicule de l'ardeur française. C'est ainsi qu'il écrivait à Buonaparte :

« Il est satisfaisant pour le directoire de voir justifier, par les lauriers que vous venez de cueillir, le choix qu'il a fait de vous pour conduire l'armée d'Italie à la victoire. Recevez aujourd'hui, général, le tribut de la reconnaissance nationale;

méritez-la de plus en plus, & prouvez à l'Europe que Beaulieu, pour avoir changé de champ de bataille, n'a pas changé d'ennemi; que battu au nord, il le sera constamment par la brave armée d'Italie; & qu'avec de tels défenseurs, la liberté triomphera des efforts impuissans des ennemis de la république ».

Qu'il mandait au général Laharpe :

« L'effroi que vous inspirez aux ennemis de la république peut seul égaler sa reconnaissance & l'estime due à votre courage & à vos talens ».

Qu'il disait au chef de brigade Rampon :

« Intrépide militaire, amant de la liberté, continuez à la servir : que le serment que vous avez fait prêter aux braves soldats que vous commandiez dans la redoute de Montenotte soit répété dans l'occasion par tous les républicains qui sont dignes de le tenir, & qu'il serve à fortifier chez eux, s'il en était besoin, la haine de l'esclavage, & le desir de vaincre des ennemis qui n'ont pas renoncé au projet insensé de nous donner des fers. La valeur française les forcera bientôt à demander la paix..... Vous y aurez concouru par le trait héroïque qui vous honore ».

La louange que distribuent les monarques n'a point cette sève; ce n'est guère qu'un compliment : ici c'est un hommage

public & un éloge national. Une armée ainſi dirigée, & dont la conſtitution militaire a tant d'avantages ſur celle que peuvent donner les rois, devait acquérir & conſerver une grande ſupériorité ſur leurs troupes.

Auſſi l'armée d'Italie ſe montrait-elle infatigable, autant que ſon général expéditif.

Dès le 27 le général Augereau partit de Montezemo, & attaqua les redoutes qui défendaient l'approche du camp retranché de Ceva. Huit mille Piémontais les défendaient. Les colonnes commandées par les généraux Bayrand & Joubert ſe battirent tout le jour, & ſe rendirent maîtres du plus grand nombre. L'ennemi allait être tourné par Caſtellino: il ſentit ce danger, & la nuit il évacua le camp retranché.

A la pointe du jour, le 28, le général Serrurier entra dans la ville de Ceva, & fit l'inveſtiſſement de la citadelle, qui conſervait une garniſon de ſept à huit cents hommes. L'artillerie de ſiège n'avait pu ſuivre la rapidité de la marche de l'armée dans les montagnes, & n'était point encore arrivée.

COMBAT DE VICO ET BATAILLE DE MONDOVI.

LAISSONS parler le général Buonaparte, qui sait décrire les batailles aussi-bien que les gagner. (*)

« L'armée piémontaise, chassée de Ceva, prit des positions au confluent de la Cursaglia & du Tanaro, ayant sa droite appuyée sur Notre-Dame de Vico, & son centre sur la Bicoque. Le 1er floréal, le général Serrurier attaqua la droite de l'ennemi par le village de Saint-Michel. Il passa le pont sous le feu des ennemis, les obligea, après trois heures de combat, à évacuer le village; mais, le Tanaro n'étant point gueable, la division qui devait attaquer la gauche de l'ennemi ne put l'inquiéter que par des tirailleurs. L'ennemi se renforça sur sa droite; ce qui décida le général Serrurier à la retraite, qu'il fit dans le meilleur ordre : chacun, à la nuit, se trouva dans sa position. La perte de l'ennemi doit être d'environ cent cinquante hommes.

» La position de l'ennemi était formidable; environné de deux rivières rapides,

---

(*) Nous avertissons que dans la suite tout ce que nous guillemetterons sera l'extrait de ses dépêches officielles.

profondes & torrentueuſes, il avait coupé tous les ponts, & avait garni leurs bords de fortes batteries. Nous paſſâmes toute la journée du 2 à faire des diſpoſitions, & à chercher réciproquement, par de fauſſes manœuvres, à cacher nos véritables intentions.

» A deux heures après minuit le général Maſſena paſſa le Tanaro, près de Ceva, & vint occuper le village de Lezegno. Les généraux de brigade Guieux & Fiorella s'emparèrent du pont de la Torre. Mon projet était de me porter ſur Mondovi, & d'obliger l'ennemi à changer de champ de bataille; cependant le général Colli, craignant l'iſſue d'un combat qui eût été déciſif ſur une ligne auſſi étendue, ſe mit, dès deux heures après-minuit, en pleine retraite, évacua toute ſon artillerie, & prit le chemin de Mondovi. A la pointe du jour les deux armées s'apperçurent; le combat commença dans le village de Vico. Le général Guieux ſe porta ſur la gauche de Mondovi; les généraux Fiorella & Dammartin attaquèrent & prirent la redoute qui couvrait le centre de l'ennemi; dès-lors l'armée ſarde abandonna le champ de bataille: le ſoir même nous entrâmes dans Mondovi.

» L'ennemi a perdu dix-huit cents hommes, dont treize cents priſonniers: un gé-

néral piémontais a été tué, & trois sont prisonniers; savoir, le lieutenant-général comte de Leire; le comte de Flayes, colonel des gardes du roi de Sardaigne; M. Matter, colonel-propriétaire du régiment de son nom, & quatre autres colonels; onze drapeaux & huit pièces de canon, dont deux obusiers & quinze caissons. Les généraux, officiers & soldats, ont parfaitement fait leur devoir. Le général Despinoy a rendu de grands services, ainsi que le général divisionnaire Berthier, chef de l'état-major, chez qui les talens égalent l'activité, le patriotisme & le courage.

» Toute l'armée regrette, avec raison, le général de division Stengel, blessé mortellement, chargeant à la tête d'un de ses régimens de cavalerie.

» Le 20e régiment de dragons, à la tête duquel a chargé le citoyen Murat, mon aide-de-camp, chef de brigade, s'est distingué.

» Demain je vous envoie un de mes aides-de-camp vous porter vingt-un drapeaux, parmi lesquels il y en a quatre des gardes-du-corps du roi de Sardaigne.

» Après la bataille de Mondovi, les ennemis passèrent la Sture, & prirent leurs positions entre Coni & Cherasco; cette dernière ville, forte par sa position au confluent de la Sture & du Tanaro, l'est aussi

par une enceinte bastionnée, très-bien palissadée & fraisée.

» La journée du 4 fut employée à passer l'Elero, & à jeter de nouveaux ponts sur le Pesio ; le soir, l'avant-garde arriva à Carru. Le lendemain, après quelques escarmouches de cavalerie, nous entrâmes dans la ville de Bene.

» Le général Serrurier se porta le 6, avec sa division, à la Trinité, & canonna la ville de Fossano, quartier-général du général Colli. Le général Massena se porta contre Cherasco ; il culbuta les grand'gardes des ennemis. J'envoyai le général Dujard, & mon aide-de-camp (Marmont), chef de bataillon, officier de la plus grande distinction, pour reconnaître la place, & placer les batteries d'obusiers pour couper les palissades. L'ennemi tira quelques coups de canon, & évacua la ville en repassant la Sture. Nous avons trouvé vingt-huit pièces de canon & des magasins très-considérables. Cette conquête est pour nous de la plus grande conséquence ; elle appuie la droite, & nous offre de grandes ressources en subsistances.

» Le temps est aujourd'hui très-mauvais ; il pleut à verse ; je fais jeter des ponts de bateaux sur la Sture. L'ennemi s'est, dit-on, retiré à Carignan pour couvrir Turin, dont je suis à neuf lieues.

» Foſſano vient de ſe rendre; le général Serrurier vient d'y entrer.

» Le général Augereau marche ſur Alba, & j'attends à chaque inſtant la nouvelle de la priſe de cette place.

» Alba eſt à nous : j'ai donné l'ordre au général Augereau d'y jeter ſur-le-champ plufieurs ponts de bateaux, afin de pouvoir paſſer le Tanaro, qui eſt d'une largeur & d'une rapidité conſidérables. Nous ſommes ici dans le plus beau pays de la terre."

Dès le 4 floréal, le roi de Sardaigne, réduit à s'enfermer, avec les débris de ſon armée, dans Turin, & à y ſoutenir, pour dernière reſſource, un ſiège que ſes habitans n'euſſent peut-être pas ſupporté comme il le pouvait deſirer, avait enfin ſenti qu'il fallait ou deſcendre d'un trône près d'être renverſé, ou s'en remettre à la clémence de la république françaiſe. En conſéquence le général Colli, commandant en chef de ſon armée, avait écrit à Buonaparte la lettre ſuivante :

" Ayant appris que ſa majeſté le roi de Sardaigne vient d'envoyer à Gênes des plénipotentiaires pour y traiter de la paix, ſous la médiation de la cour d'Eſpagne, je crois, général, que l'intérêt de l'humanité exigerait, pendant le temps que dureront ces négociations, que les hoſtilités fuſſent ſuſpendues de part & d'autre.

» Je

„ Je vous propoſe, en conſéquence, un armiſtice, ſoit illimité, ſoit pour un temps fixe, à votre choix, dans la vue d'épargner l'effuſion inutile du ſang humain.

„ J'ai l'honneur d'être ....

« *Signé*, COLLI.

„ Au quartier-général, ce 23 avril 1796. „

Voici la réponſe de Buonaparte :

« Le directoire exécutif, monſieur, s'eſt réſervé le droit de traiter de la paix. Il faut donc que les plénipotentiaires du roi votre maître ſe rendent à Paris, ou attendent à Gênes les plénipotentiaires que le gouvernement pourrait envoyer.

„ La poſition militaire & morale des deux armées rend toute ſuſpenſion d'armes pure & ſimple, impoſſible. Quoique je ſois en particulier convaincu que le gouvernement accordera des conditions de paix raiſonnables à votre roi, je ne puis, ſur des préſomptions vagues, arrêter ma marche. Il eſt cependant un moyen de parvenir à votre but, conforme aux vrais intérêts de votre cour, & qui épargnerait une effuſion de ſang inutile, & dès-lors contraire à la raiſon & aux lois de la guerre : c'eſt de mettre en mon pouvoir deux des trois forteresses de Coni, d'Alexandrie, de Tortone, à votre choix. Nous pour-

rons alors attendre, ſans hoſtilités, la fin des négociations qui pourraient s'entamer : cette propoſition eſt très-modérée ; les intérêts mutuels qui doivent exiſter entre le Piémont & la république françaiſe, me portent à deſirer vivement de voir éloigner de votre pays les malheurs de toute eſpèce qui le menacent. "

On a déja vu que, malgré ces ouvertures, Buonaparte n'avait pas ceſſé d'agir le 4, le 5, le 6, 7 & 8, & qu'alors ſa poſition le mettait en meſure de tenter les expéditions les plus déciſives. Les propoſitions d'une paix dont il était maître de dicter les conditions, n'avaient pu endormir ſa prudence. Le 7 il reçut cette ſeconde dépêche du général Colli :

" J'ai communiqué à la cour de Sardaigne, général, la lettre que vous m'avez écrite, en réponſe de celle que je vous avais adreſſée pour vous notifier l'envoi d'un plénipotentiaire de la part du roi à Gênes, chargé d'y faire des ouvertures de paix, & pour vous inviter, en attendant leur réſultat, à épargner l'effuſion du ſang humain par une ſuſpenſion d'armes.

„ Je ſuis autoriſé par ſa majeſté le roi à vous dire maintenant que le miniſtre français à Gênes, auquel le plénipotentiaire du roi s'eſt adreſſé pour leſdites ouvertures de paix, lui a déclaré n'avoir, ni perſonne

à Gênes, aucune autorifation pour entrer en femblables négociations; mais qu'il falloit s'adreffer au directoire exécutif, à Paris, lequel feul en avoit le droit.

„ Sur quoi le plénipotentiaire a dit y diriger fes ultérieures démarches à l'effet dont il s'agit. En attendant que par ce moyen, qui ne peut être employé à moins que d'apporter quelque délai, on puiffe arriver à une conclufion, qu'on efpère, de l'ouvrage falutaire de la paix entre les deux états, le roi, defirant toujours qu'on puiffe épargner de part & d'autre les calamités de tout genre qu'entraînent les hoftilités, n'a point héfité à donner fon confentement à ce que la fufpenfion d'armes propofée, que vous vous êtes montré difpofé d'accepter fous certaines conditions, puiffe avoir lieu, & être arrêtée fans retard.

„ En conféquence, fa majefté m'ordonne de vous déclarer qu'elle confentira à mettre en votre pouvoir deux de fes forterefles; favoir, celles de Coni & de Tortone, comme vous l'avez demandé, pendant que dureront les négociations dont on va s'occuper, & fuivant le mode dont on conviendra; au moyen de quoi toute hoftilité ceffera dès à préfent jufqu'à la fin defdites négociations: & au cas que, par les difficultés qui pourraient naître de la fituation actuelle de l'armée alliée, on ne

pût remettre, comme dessus, la place de Tortone, sa majesté s'est déterminée d'offrir, au lieu de celle-ci, la forteresse de Desmont; qu'à l'exception de la rémission de ces deux places, les choses resteront *in statu quo*, pour ce qui regarde les pays occupés par les armées respectives, sans qu'elles puissent outre-passer la ligne des limites qui sera fixée respectivement, & le tout de la manière qui sera convenue plus spécifiquement entre nous. "

Le lendemain 10, Coni fut remis aux mains des Français, ainsi que l'ordre pour occuper Tortone. Le 11, la citadelle de Ceva leur fut pareillement rendue. C'étaient d'indispensables garans de la fidélité du roi de Sardaigne à observer les conditions de l'armistice, & des pronostics de celles de la paix que la république française allait lui donner. L'occupation de ces places n'empêchait pas Buonaparte de songer à Beaulieu, qui fuyait vers Alexandrie, dont il marqua, tout allié que son souverain était de celui de Sardaigne, quelque envie de se saisir. Le commandant piémontais devina ses perfides intentions, les déjoua avec adresse, & sauva aux Autrichiens la honte & l'odieux d'une trahison faite à leur allié.

Les colonnes de l'armée française le suivaient dans sa retraite, & il jugea, pour

co[illegible] le Milanais, devoir paſſer le Pô à [illegible]enza, qu'occupait un corps de cavalerie napolitaine.

Dans moins d'une décade & demie, Buonaparte avait battu deux armées, détaché de la coalition contre la France l'un des rois qui s'y était uni le premier, & s'y était montré l'ennemi le plus ardent : ce prince, dont la cour avait été l'aſyle des frères de Louis XVI, & le foyer des intrigues des émigrés ; ce prince, qui naguère avait vu ſes troupes dans Toulon, au milieu de cette Provence qu'il s'était flatté d'incorporer, avec le Dauphiné & le Lyonnais, à ſes états ; ce prince, auquel Pitt avait prodigué l'or, & auquel les traités de Pavie & de Pilnitz avaient promis ce vaſte agrandiſſement, payait dans ſa vieilleſſe la témérité de ſon ambition par la perte de plus de la moitié de ſes états, & ne pouvait ſe flatter d'en conſerver le reſte que comme un monument de la généroſité de ſes vainqueurs.

Dès le 10, lendemain de la ſignature de l'armiſtice, l'armée françaiſe s'était miſe en mouvement, & marchait vers le Pô. Maſſena était arrivé à Alexandrie aſſez à temps pour s'emparer des magaſins, que les Autrichiens, ne pouvant les évacuer auſſi vîte que les poſitions qu'ils abandonnaient, avaient vendus à la ville. Le 17,

l'armée d'Italie avait pris possession de Tortone, dont les fortifications nouvelles coûtaient plus de quinze millions au roi de Sardaigne, & où elle trouva plus de cent pièces de canon de bronze, des munitions immenses, & des casemates pour trois mille hommes. Ceva & Coni avaient été également trouvées dans un état de défense respectable, & très-richement approvisionnées. Ainsi la guerre nourrissait la guerre, & les succès fournissaient les moyens de s'en procurer de nouveaux. La cour de Turin avait donné ordre aux troupes napolitaines de lui remettre Valenza. Les Piémontais y étant rentrés, les Napolitains passèrent le Pô, & suivirent Beaulieu.

Ici pouvaient se présenter de grands obstacles aux progrès des Français; tout dépendait de la bonne position que prendrait l'armée impériale pour leur disputer le passage du Pô. L'ordre donné aux Napolitains d'évacuer Valenza, la réserve même stipulée par l'article 4 de l'armistice, qui donnait aux Français la faculté d'y passer ce fleuve, tant de précautions si publiques n'auraient pas dû sans doute laisser croire à Beaulieu que ce serait vraiment là le lieu qu'ils choisiraient pour exécuter ce passage. Plus on donnait d'apparence & de publicité à ce dessein, moins

il y devait croire. Cependant comme il était accouru vers Gênes lorsqu'on avait paru la menacer de Voltri, il se persuada qu'on ne voulait marcher sur Milan que par Valenza. Il se fortifia entre le Tesin & la Sessia, le long de la Cogna & du Tredoppio, oubliant que les Français, maîtres de Tortone, pouvaient choisir leur passage entre l'Adda & le Tesin. Le talent de Buonaparte fut de lui donner le change, & de lui dérober ses véritables mouvemens. Ce sont là les momens décisifs où il faut que le génie devine le génie : cela arrivait à Turenne & Montecuculi ; mais Beaulieu ne devinait point Buonaparte.

On voudra savoir sans doute quel esprit animait cette armée, qu'il menait si rapidement à des victoires journalières : on croira peut être que, pour se l'attacher, & la consoler des longues privations qu'elle avait supportées avec tant de magnanimité, il avait un peu relâché les liens de la discipline. Non : il l'avait raffermie par son caractère & par ses manières, & donné à ses brigades républicaines une énergie & un mépris de la rapine, qui, en les rendant plus formidables, leur concilia les habitans d'un pays qui, s'attendant à des déprédations, resta étonné de n'avoir à souffrir que de ses propres défenseurs.

Il soutint ces institutions par des juge-

mens févères ; & l'un des effets qu'ils produifirent fe remarque dans la lettre qu'adreffait à fes camarades, au moment d'être fufillé pour crime de maraude, le citoyen Latouche, fapeur du cinquième bataillon :

« Vous voyez, mes camarades, à quel fort je fuis réduit ! Et toi, commandant du détachement, fi tu m'euffes défendu d'aller à la maraude, je ne ferais pas expofé à la mort que je vais fubir. Adieu, mes camarades, adieu. Latouche, les larmes aux yeux, ne regrette, en quittant la vie, que de ne pas mourir en défendant fa patrie, & ne fe confole que dans l'efpoir que fa mort fervira d'exemple à fes défenfeurs. »

Voilà, certes, un dévouement héroïque ; & une armée où des fentimens fi nobles & fi énergiques font communs, fe montre aifément invincible.

PASSAGE DU PÔ ET COMBAT DE FOMBIO.

« Après différentes marches & différens mouvemens militaires & diplomatiques pour faire penfer au général de l'armée autrichienne que je voulais (dit Buonaparte) paffer le Pô à Valence, je me tranfportai, le 17, par une marche forcée, à Caftel-San-Giovanni, avec cinq mille

grenadiers & quinze cents chevaux. A onze heures du ſoir, le chef de bataillon d'artillerie Andreoſſi & l'adjudant-général Frontin parcoururent, avec cent hommes de cavalerie, la rive du Pô juſqu'à Plaiſance, & arrêtèrent cinq bateaux chargés de riz, d'officiers, de cinq cents malades, & de toute la pharmacie de l'armée.

„ Le 18, à neuf heures du matin, nous ſommes arrivés au Pô, vis-à-vis Plaiſance. Il y avait de l'autre côté deux eſcadrons d'huſſards, qui faiſaient mine de vouloir nous diſputer le paſſage; nous nous précipitâmes dans les bateaux, & abordâmes de l'autre côté: après quelque coups de fuſil, la cavalerie ennemie ſe replia.

„ Le chef de brigade Laſnes, auſſi brave qu'intelligent, eſt le premier qui a mis pied à terre. Les diviſions de l'armée, qui étaient toutes en échelons à différentes diſtances, ont précipité leur marche du moment que le mouvement a été démaſqué, & ont paſſé dans la journée.

„ Cependant Beaulieu, inſtruit de notre marche, ſe convainquit, mais trop tard, que ſes fortifications du Teſin & ſes redoutes de Pavie étaient inutiles; que les républicains français n'étaient pas ſi ineptes que François premier. Il ordonna à un corps de ſix mille hommes & de deux mille chevaux de ſe porter à notre rencon-

tre, & de s'oppofer au débarquement, ou de nous attaquer lorfque nous ne ferions pas encore formés. Il s'eft trompé dans fon calcul.

» Le 19, fur le midi, j'appris qu'une divifion ennemie était près de nous; nous marchâmes : les ennemis avaient vingt pièces de canon, & étaient retranchés dans le village de Fombio. Le général de brigade Dallemagne, avec les grenadiers, attaqua fur la droite; l'adjudant-général Lanus fur la chauffée; le chef de brigade Lafnes fur la gauche. Après une vive canonnade, & une réfiftance affez foutenue, l'ennemi dut fonger à la retraite : nous l'avons pourfuivi jufques fur l'Adda : il a perdu une partie de fes bagages, trois cents chevaux, & cinq cents morts ou prifonniers, parmi lefquels plufieurs officiers.

» Pendant la nuit, un autre corps d'Autrichiens de cinq mille hommes, qui était à Cafal, partit à quatre heures du foir pour venir au fecours de celui de Fombio : arrivé près de Codogno, quartier-général du général Laharpe, où il arriva à deux heures après minuit, il envoya des tirailleurs qui culbutèrent nos vedettes. Le général Laharpe monta à cheval pour s'affurer de ce que ce pouvait être : il fit avancer une demi-brigade; l'ennemi fut cul-

buté, & disparut: mais, par un malheur irréparable pour l'armée, le général Laharpe, frappé d'une balle, tomba mort sur le coup. La république perd un homme qui lui était très-attaché; l'armée, un de ses meilleurs généraux; & tous les soldats, un camarade aussi intrépide que sévère pour la discipline. Le général Berthier se rendit sur-le-champ à Codogno; il a poursuivi l'ennemi, lui a pris Casal, & une grande quantité de bagages. La 70e demi-brigade & le général Menard se sont parfaitement conduits.

„ Le succès du combat de Fombio est dû, en grande partie, au courage du chef de brigade Lasnes. Je recommande au directoire le fils du général Laharpe pour avoir une place de lieutenant de cavalerie.

„ Je demande la confirmation de l'adjudant-général Frontin, qui, non compris dans le travail de prairial, n'a pas cessé de servir avec courage.

„ Le passage du Pô est une des opérations les plus essentielles: il y avait des paris que nous ne le passerions pas de deux mois."

C'eût été un grand mérite pour les généraux de la monarchie française d'être aussi attentifs à rendre justice aux actions des soldats & officiers qui combattaient sous eux, que Buonaparte a le soin de

l'être. Mais cette ſincérité coûte beaucoup moins aux généraux républicains, & a ceſſé d'être auſſi méritoire, quoiqu'elle produiſe toujours un grand effet ſur les armées.

Ce chef de brigade Laſnes, qu'il fait remarquer avoir le premier paſſé le Pô, avait auſſi attaqué, à la tête d'un ſeul bataillon de grenadiers, ſept à huit mille Autrichiens à Fombio; il les en débuſqua, & les pourſuivit pendant dix milles, en ſuivant avec ſes grenadiers leur cavalerie au grand trot.

Chaque jour était marqué par des combats ou des négociations. Le 20, dans cette même ville de Plaiſance, témoin de ce rapide paſſage du grand fleuve qui la baigne, l'infant duc de Parme, ſon ſouverain, ſigna les conditions de l'armiſtice que lui dicta Buonaparte, qui en rendait ainſi compte au directoire :

« Le brave Stengel eſt mort de la ſuite de ſes bleſſures. J'ai envoyé à ſa famille la lettre que vous lui adreſſiez.

» Vous trouverez ci-joints les articles de la ſuſpenſion d'armes que j'ai accordée au duc de Parme. Je vous enverrai, le plutôt poſſible, les plus beaux tableaux du Corrège, entre autres un ſaint Jérôme, que l'on dit être ſon chef d'œuvre. J'avoue que ce ſaint prend un mauvais temps pour

arriver à Paris; j'eſpère que vous lui accorderez les honneurs du Muſée. Je vous réitère la demande de quelques artiſtes connus, qui ſe chargeront du choix & des détails du tranſport des choſes rares que nous jugerons devoir envoyer à Paris.

» Tous les arrangemens ſont pris pour les renforts qui doivent venir de l'armée des Alpes; il n'y aura aucune difficulté pour les paſſages. »

Suſpenſion d'armes conclue entre l'armée françaiſe, en Italie, & le duc de Parme & de Plaiſance, par l'intermédiaire du général Buonaparte, commandant l'armée françaiſe, & MM. les marquis Antonio Pallavicini & Filippo della Roſa, plénipotentiaires du duc de Parme, ſous la médiation de M. le comte de Valdeparaiſo, miniſtre d'Eſpagne à Parme.

« ARTICLE PREMIER. Il y aura ſuſpenſion d'armes entre l'armée de la république françaiſe & le duc de Parme, juſqu'à ce que la paix ait été conclue entre les deux états. Le duc de Parme enverra des plénipotentiaires à Paris, près du directoire exécutif.

» II. Le duc de Parme payera une contribution militaire de deux millions de

livres, monnaie de France, payée soit en lettres-de-change sur Gênes, soit en argenterie, soit en monnaie : il y aura cinq cent mille livres payées dans cinq jours, & le reste dans la décade suivante.

„ III. Il fera remettre douze cents chevaux de trait, harnachés, avec des colliers; quatre cents de dragons, harnachés; & cent de selle pour les officiers supérieurs de l'armée.

„ IV. Il remettra vingt tableaux, au choix du général en chef, parmi ceux existans aujourd'hui dans le duché.

„ V. Il fera, dans le délai de quinze jours, verser dans les magasins de l'armée, à Tortone, dix mille quintaux de bled, cinq mille d'avoine; & il mettra, dans le même délai, deux mille bœufs à la disposition de l'ordonnateur en chef, pour le service de l'armée.

„ VI. Moyennant la contribution ci-dessus, les états du duc de Parme seront traités comme les états neutres, jusqu'à la fin des négociations qui vont s'entamer à Paris. "

La route de Milan était désormais ouverte aux Français, mais n'était sûre qu'autant qu'ils auraient chassé les Autrichiens des bords de l'Adda. Le général français avait tellement disposé la marche de ses divisions, qu'en moins de trois heures il

pouvait les réunir ſur un point où il eſpérait pouvoir attirer ſon ennemi dans une affaire générale. Mais déja Beaulieu avait mis l'Adda entre lui & les Français, & les attendait en bataille à l'iſſue d'un pont de cent toiſes de longueur, qu'il n'avait pas eu le temps de couper, ou ſur lequel il ſe flatta de les arrêter en le couvrant des feux d'une nombreuſe artillerie. Ce pont, devenu ſi célèbre par ſon paſſage, plus hardi encore que celui du Pô, était celui de la ville de Lodi, en avant de laquelle Beaulieu avait laiſſé un bataillon de Nadaſti & deux eſcadrons de cavalerie, qui, bientôt repouſſés par les Français, ſe jetèrent dans Lodi; traverſèrent la ville, & rejoignirent le corps de leur armée. C'eſt à la tête de ce pont, du côté de la ville, que Buonaparte fut lui-même faire placer, ſous une grêle de canons à mitraille, deux pièces d'artillerie pour empêcher l'ennemi de tenter de le couper, tandis que par ſes ordres ſe raſſemblait la colonne de héros qui devait franchir ce nouveau pas des Thermopyles. Mais apprenons de lui-même cet étonnant fait d'armes.

BATAILLE DE LODI.

« Je penſais que le paſſage du Pô ſerait l'opération la plus audacieuſe de la campa-

gne, tout comme la bataille de Millesimo, l'action la plus vive; mais j'ai à vous rendre compte de la bataille de Lodi.

„ Le quartier-général arriva à Casal le 21, à trois heures du matin; à neuf heures, notre avant-garde rencontra les ennemis défendant les approches de Lodi. J'ordonnai aussitôt à toute la cavalerie de monter à cheval avec quatre pièces d'artillerie légère qui venaient d'arriver, & qui étaient attelées avec les chevaux de carrosse des seigneurs de Plaisance. La division du général Augéreau, qui avait couché à Borghetto, celle du général Massena, qui avait couché à Casal, se mirent aussitôt en marche. L'avant-garde, pendant ce temps-là, culbuta tous les postes des ennemis, & s'empara d'une pièce de canon. Nous entrâmes dans Lodi, poursuivant les ennemis, qui déja avaient passé l'Adda sur le pont. Beaulieu, avec toute son armée, était rangé en bataille; trente pièces de canon de position défendaient le passage du pont. Je fis placer toute mon artillerie en batterie; la canonnade fut très-vive pendant plusieurs heures. Dès l'instant que l'armée fut arrivée, elle se forma en colonne serrée, le second bataillon des carabiniers en tête, & suivi par tous les bataillons de grenadiers au pas de charge, & aux cris de *vive la république*. L'on se pré-

ſenta ſur le pont; l'ennemi fit un feu terrible; la tête de la colonne paraiſſait même héſiter. Un moment d'héſitation eût tout perdu : les généraux Berthier, Maſſena, Cervoni, Dallemagne, le chef de brigade Laſnes & le chef de bataillon Dupat, le ſentirent, ſe précipitèrent à la tête, & décidèrent le ſort, encore en balance.

„ Cette redoutable colonne renverſa tout ce qui s'oppoſa à elle; toute l'artillerie fut ſur-le-champ enlevée; l'ordre de bataille de Beaulieu fut rompu; elle ſema de tous côtés l'épouvante, la fuite & la mort; dans un clin d'œil l'armée ennemie fut éparpillée. Les généraux Ruſca, Augereau & Bayrand, paſſèrent dès l'arrivée de leurs diviſions, & achevèrent de décider la victoire. La cavalerie paſſa l'Adda à un gué : mais, ce gué s'étant trouvé extrêmement mauvais, elle éprouva beaucoup de retard; ce qui l'empêcha de donner. La cavalerie ennemie eſſaya, pour protéger la retraite de l'infanterie, de charger nos troupes; mais elle ne les trouva pas faciles à épouvanter. La nuit qui ſurvint, & l'extrême fatigue des troupes, dont pluſieurs avaient fait, dans la journée, plus de dix lieues, ne nous permirent pas de nous acharner à leur pourſuite. L'ennemi a perdu vingt pièces de canon, deux à trois mille hommes morts, bleſſés & priſonniers.

Le citoyen Latour, aide-de-camp capitaine du général Maſſena, a été bleſſé de plusieurs coups de ſabre : je demande la place de chef de bataillon pour ce brave officier. Le citoyen Marmont, mon aide-de-camp, chef de bataillon, a eu un cheval bleſſé ſous lui. Le citoyen Marois, mon aide-de-camp, capitaine, a eu ſon habit criblé de balles : le courage de ce jeune officier eſt égal à ſon activité.

„ Si j'étais tenu de nommer tous les militaires qui ſe ſont diſtingués dans cette journée extraordinaire, je ſerais obligé de nommer tous les carabiniers & grenadiers de l'avant-garde, & preſque tous les officiers de l'état major ; mais je ne dois pas oublier l'intrépide Berthier, qui a été dans cette journée canonnier, cavalier & grenadier. Le chef de brigade Sugny, commandant l'artillerie, s'eſt très-bien conduit.

„ Beaulieu fuit avec les débris de ſon armée ; il traverſe dans ce moment-ci les états de Veniſe, dont pluſieurs villes lui ont fermé les portes.

„ Quoique, depuis le commencement de la campagne, nous ayons eu des affaires très-chaudes, & qu'il ait fallu que l'armée de la république payât ſouvent d'audace, aucune cependant n'approche du terrible paſſage du pont de Lodi.

„ Si nous n'avons perdu que peu de

monde, nous le devons à la promptitude de l'exécution, & à l'effet subit qu'ont produit sur l'armée ennemie la masse & les feux redoutables de cette invincible colonne.

„ Je vous prie de confirmer le citoyen Monnier, adjudant-général, qui sert en cette qualité, quoique non compris dans le dernier travail. Je vous demande la place de capitaine pour le citoyen Rey, aide-de-camp du brave Massena, & pour le citoyen Thoiret, digne adjudant-major du troisième bataillon des grenadiers. Dès l'instant que nous resterons deux jours dans le même endroit, je vous ferai passer le rapport des hommes qui se sont particulièrement distingués dans cette célèbre journée.

„ Le commissaire du gouvernement a toujours été à mes côtés; l'armée a des obligations réelles à son activité."

Les Français, après le combat de Fombio, avaient poursuivi les Autrichiens jusques sous Pizzighitone. L'Adda, couvrant cette place, en retarda la prise, parce qu'ils étaient sans moyens de passer ce fleuve. Mais Beaulieu, fuyant vers Mantoue après la bataille de Lodi, & suivi dans sa retraite, ne put sauver ni Pizzighitone ni Crémone. Les Français investirent, le 22, la première de ces places, &, à la suite

d'une vive canonnade, y entrèrent le 23, & firent environ quatre cents prisonniers. Crémone céda aux vainqueurs, sans essayer de leur opposer une résistance inutile, tandis que l'avant-garde de Buonaparte se dirigeait sur Milan. Il y entra le 26, reçut en passant la soumission de Pavie, où il trouva presque tous les magasins de l'armée impériale, & de ce moment put regarder comme terminée la conquête de la Lombardie; car, bien que le château de Milan tint encore, les enseignes tricolores flottaient depuis l'extrêmité du lac de Come & la frontière du pays des Grisons jusqu'aux portes de Parme. Des succès si rapides, & tant de combats & de victoires en si peu de temps, exigeaient qu'il donnât quelques jours de repos à une armée qu'un mois de courses & de triomphes avait fatigués.

Déja vingt-un drapeau, monumens du courage de cette brave armée d'Italie & des défaites des armées Autrichiennes & Piémontaises, avaient été envoyés & présentés en son nom au directoire exécutif, & reçus par lui en séance publique, aux acclamations de *vive la république*; & le jour même que Buonaparte entrait dans Milan, les embassadeurs du roi de Sardaigne signaient à Paris le traité de paix définitif entre ce prince & la France. Il

en a si rarement été fait de semblables, & il est tellement dû à l'influence de l'armée d'Italie sur les transactions diplomatiques, qu'il doit entrer dans le récit de sa campagne.

« ARTICLE PREMIER. Il y aura paix, amitié & bon voisinage entre la république française & le roi de Sardaigne. Toutes hostilités cesseront entre les deux puissances, à compter du moment de la signature du présent traité.

„ II. Le roi de Sardaigne révoque toute adhésion, consentement, & accession patente ou secrète, par lui donnés à la coalition armée contre la république française, à tout traité d'alliance offensive ou défensive qu'il pourrait avoir conclu contre elle avec quelque puissanc ou état que ce soit. Il ne fournira aucun contingent en hommes ou en argent à aucune des puissances armées contre la France, à quelque titre & sous quelque dénomination que ce soit.

„ III. Le roi de Sardaigne renonce purement & simplement, à perpétuité, pour lui, ses successeurs & ayant cause, en faveur de la république française, à tous les droits qu'il pourrait prétendre sur la Savoye, les comtés de Nice, de Tende & de Beuil.

„ IV. Les limites entre les états du roi de Sardaigne & les départemens de la républi-

que françaiſe ſeront établies ſur une ligne déterminée par les points les plus avancés, du côté du Piémont, des ſommets, plateaux des montagnes & autres lieux ci-après déſignés, ainſi que des ſommets ou plateaux intermédiaires; ſavoir, en commençant au point où ſe réuniſſent les frontières du ci-devant Faucigny, duché d'Aouſte & du Valais, à l'extrêmité des glacières ou monts maudits: 1°. les ſommets ou plateaux des Alpes, au levant du col Mayor; 2°. le petit Saint-Bernard, & l'hôpital qui y eſt ſitué; 3°. les ſommets ou plateaux du mont Alban, du col de Criſance & du mont Iſeran; 4°. en ſe détournant un peu vers le ſud, les ſommets ou plateaux de Celſt & du gros Caval; 5°. le grand mont Cénis, & l'hôpital placé au ſud-eſt du lac qui s'y trouve; 6°. le petit mont Cénis; 7°. les ſommets ou plateaux qui ſéparent la vallée de Bardonnache du Val-des-Prés; 8°. le mont Genèvre; 9°. les ſommets ou plateaux qui ſéparent la vallée de Guières de celle des Vaudois; 10°. le mont de Viſo; 11°. le col Maurin; 12°. le mont de l'Argentière; 13°. la ſource de l'Ubayette & de la Sture; 14°. les montagnes qui ſont entre les vallées de Sture & de Geſſo, d'une part, & celles de Saint-Etienne ou Tinea, de Saint-Martin ou de Veſubia, de Tende ou de Roya, de l'au-

tre part; 15°. la Roche-Barbon, ſur les limites de l'état de Gênes.

„ Si quelques communes, habitations ou portions de territoire deſdites communes, actuellement unies à la république françaiſe, ſe trouvaient placées hors de la ligne frontière ci-deſſus déſignée, elles continueront à faire partie de la république, ſans que l'on puiſſe tirer contre elles aucune induction du préſent article.

„ V. Le roi de Sardaigne s'engage à ne pas permettre aux émigrés ou déportés de la république françaiſe de s'arrêter ou ſéjourner dans ſes états.

„ Il pourra néanmoins retenir ſeulement à ſon ſervice les émigrés des départemens du Mont-Blanc & des Alpes maritimes, tant qu'ils ne donneront aucun ſujet de plaintes par des entrepriſes ou manœuvres tendantes à compromettre la ſûreté intérieure de la dite république.

„ VI. Le roi de Sardaigne renonce à toute répétition ou action mobilière qu'il pourrait prétendre exercer contre la république françaiſe, pour des cauſes antérieures au préſent traité.

„ VII. Il ſera conclu inceſſamment entre les deux puiſſances un traité de commerce, d'après des baſes équitables, & telles qu'elles aſſurent à la nation françaiſe des avantages au-moins égaux à ceux dont jouiſ-

ſent, dans les états du roi de Sardaigne, les nations les plus favoriſées.

„ En attendant, toutes les communications & relations commerciales ſeront rétablies.

„ VIII. Le roi de Sardaigne s'oblige à accorder une amniſtie pleine & entière à tous ceux de ſes ſujets qui ont été pourſuivis pour leurs opinions politiques. Tous procès qui pourraient leur avoir été ſuſcités à ce ſujet, ainſi que les jugemens qui y ſont intervenus, ſont abolis; tous leurs biens, meubles & immeubles, ou le prix d'iceux, s'ils ont été vendus, leur ſeront reſtitué ſans délai. Il leur ſera loiſible d'en diſpoſer, de rentrer & demeurer dans les états du roi de Sardaigne, ou de s'en retirer.

„ IX. La république françaiſe & ſa majeſté le roi de Sardaigne s'engagent à donner main-levée du ſéqueſtre de tous effets, revenus ou biens ſaiſis, confiſqués, détenus ou vendus, ſur les citoyens ou ſujets de l'autre puiſſance, relativement à la guerre actuelle, & à les admettre reſpectivement à l'exercice légal des actions ou droits qu'ils pourraient leur appartenir.

„ X. Tous les priſonniers reſpectivement faits ſeront rendus dans un mois, à compter de l'échange des ratifications du préſent traité, en payant les dettes qu'ils pourraient avoir contractées pendant leur captivité.

captivité. Les malades & bleſſés continueront d'être ſoignés dans les hôpitaux reſpectifs : ils ſeront rendus auſſitôt leur guériſon.

» XI. L'une des puiſſances contractantes ne pourra accorder paſſage ſur ſon territoire à des troupes ennemies de l'autre puiſſance.

» XII. Indépendamment des fortereſſes de Coni, Ceva & Tortone, ainſi que du territoire qu'occupent & doivent occuper les troupes de la république, elles occuperont les fortereſſes d'Exiles, de l'Aſſiette, de Suze, de la Brunette, du château Dauphin & d'Alexandrie, à laquelle dernière place Valence ſera ſubſtituée, ſi le général en chef de la république françaiſe le préfère.

» XIII. Les places & territoires ci-deſſus déſignés, ſeront reſtitués au roi de Sardaigne auſſitôt la concluſion du traité de commerce entre la république & ſa majeſté, de la paix générale, & de l'établiſſement de la ligne des frontières.

» XIV. Les pays occupés par les troupes de la république, & qui doivent être rendus en définitif, rentreront ſous le gouvernem[illegible] ieſté ſarde, mais reſtero[illegible] e des contributions [illegible] s en vivres & four[illegible] urront être exi[illegible] océde.

» XV. Les fortifications d'Exiles, de la Brunette, de Suze, ainsi que les retranchemens formés au-dessus de cette ville, seront démolis & détruits aux frais de sa majesté sarde, à la diligence des commissaires nommés à cet effet par le directoire exécutif.

» Le roi de Sardaigne ne pourra établir ou réparer aucunes fortifications sur cette partie de la frontière.

» XVI. L'artillerie des places occupées, & dont la démolition n'est pas stipulée par le présent traité, pourra être employée au service de la république ; mais elle sera restituée avec les places, & à la même époque, à sa majesté sarde. Les munitions de guerre & de bouche qui s'y trouvent pourront être consommées, sans répétition, pour le service de l'armée républicaine.

» XVII. Les troupes françaises jouiront du libre passage dans les états du roi de Sardaigne, pour se porter dans l'intérieur de l'Italie, & en revenir.

» XVIII. Le roi de Sardaigne accepte, dès à présent, la médiation de la république française pour terminer définitivement les différends qui subsistent depuis long-temps entre sa majesté & la république de Gênes, & statuer sur leurs prétentions respectives.

» XIX. Conformément à l'article VI du traité conclu à la Haye, le 27 floréal de l'an 3, la république batave est comprise dans le présent traité. Il y aura paix & amitié entre elle & le roi de Sardaigne : toutes choses seront rétablies entre elles sur le pied où elles étoient avant la présente guerre.

» XX. Le roi de Sardaigne fera désavouer, par son ministre près la république française, les procédés employés envers le dernier ambassadeur de France.

» XXI. Le présent traité sera ratifié, & les ratifications échangées, au plus tard, dans un mois, à compter de la signature du présent traité. »

On assure qu'indépendamment des stipulations exprimées dans l'article XV, il y en a quelques autres de secrètes, parmi lesquelles se trouvent les démolitions de forteresses non désignées dans l'article précité.

Si les armées secondaient les efforts du gouvernement pour forcer les coalisés à la paix, le gouvernement ne négligeait pas de soutenir l'esprit public qui rendait légères pour les troupes les fatigues d'une guerre si active & si acharnée. Sachant que dans une république les fêtes sont un levier qui remue & dirige les opinions, il ordonna la célébration de la *Fête des Vic-*

toires pour le 10 prairial, & elle eût lieu à Paris dans la forme qui suit :

FÊTE DES VICTOIRES.

« A dix heures précises du matin, une salve d'artillerie annoncera la fête : elle commencera à midi ; elle sera célébrée dans le champ de Mars, dit de la Réunion.

„ C'est au centre du champ que sera placée la statue de la Liberté, assise sur divers trophées d'armes : d'une main elle s'appuiera sur la charte constitutionnelle, de l'autre elle tiendra une baguette surmontée du bonnet de Guillaume Tell.

„ La plate-forme sur laquelle sera placée cette statue, sera élevée de douze pieds de hauteur sur trente toises de diamètre : on y arrivera par quatre rampes de soixante pieds de largeur chacune

„ La plate forme sera décorée, dans son pourtour, de quatorze arbres ; les trophées & drapeaux des quatorze armées y seront attachés ; le nom de chacune d'elles sera inscrit sur des boucliers placés également au-devant de ces arbres. Les distances existantes entre eux seront remplies par des enseignes militaires ; des guirlandes, en forme de festons, lieront ensemble ces enseignes.

„ Derrière la statue de la Liberté s'élé-

vera un grand arbre, où feront fufpendus, en forme de trophées, les drapeaux conquis fur l'ennemi : tous ces objets feront liés par des guirlandes de fleurs.

„ Les membres du directoire exécutif feront placés en avant de la ftatue de la Liberté ; il y aura fur un autel des couronnes de chêne & de laurier que le directoire diftribuera au nom de la patrie reconnaiffante.

„ Du moment où le Directoire, précédé de fa garde & accompagné des miniftres, fera rendu à la place qui lui fera deftinée, la garde nationale en activité, divifée en quatorze corps repréfentant les quatorze armées & portant chacun un drapeau diftinctif, commencera les évolutions.

„ A chacun de ces corps fera joint un certain nombre de vétérans invalides ou foldats bleffés, qu'on aura foin de mettre dans le corps repréfentant l'armée à laquelle ils ont été bleffés.

„ Les foldats bleffés ou vétérans, conduits par des officiers, & accompagnés du drapeau de leur armée refpective, monteront vers le directoire, qui couronnera les drapeaux.

„ Des fymphonies, des chants civiques, & des décharges d'artillerie, précéderont, accompagneront & fuivront cette cérémonie ".

Tout était difpofé pour la cérémonie, comme nous venons de l'expofer. Les autorités conftituées étaient placées fur le tertre élevé dans le milieu du champ de Mars; une foule immenfe garniffait les grands taluts qui entourent ce champ; un cordon de la garde nationale parifienne garniffait tout le tour de l'enceinte; l'infanterie & la cavalerie étaient rangées en bataille dans cette enceinte; une double haie de troupes était placée depuis l'Ecole militaire jufqu'à la rampe du tertre qui y faifait face: une députation des autorités conftituées s'eft avancée vers l'Ecole militaire, où le directoire s'était rendu. Bientôt après on a vu fortir de ce bâtiment le directoire, précédé des miniftres, du corps diplomatique, de la députation des autorités conftituées, d'un grand nombre de militaires à cheval, & de fa garde: tout ce cortège a marché majeftueufement au bruit des inftrumens militaires.

Le directoire s'eft placé en avant de la ftatue de la Liberté; les miniftres & le corps diplomatique ont pris les places qui leur étaient deftinées: auffi-tôt le confervatoire de mufique a exécuté une fymphonie militaire, par Louis Jadin.

Après cette fymphonie il s'eft fait un grand filence; le fecrétaire-général a lu le décret qui a fixé la célébration de la fête

& en a déterminé le motif ; puis le citoyen Carnot, préſident du directoire exécutif, a prononcé le diſcours ſuivant :

» C'eſt au moment où la nature ſemble renaître ; où la terre, ſe parant de fleurs & de verdure, nous promet de nouvelles moiſſons ; où tous les êtres publient, dans leur langage, l'intelligence bienfaiſante qui renouvelle l'univers, que le peuple français vient, dans cette fête ſolemnelle, rendre un éclatant hommage aux talens & aux vertus, amies de la patrie & de l'humanité. Eh ! quel jour peut mieux réunir tous les cœurs ? Quel citoyen, quel homme peut être étranger au ſentiment de la reconnaiſſance ? Nous n'exiſtons que par une longue ſuite de bienfaits, & notre vie n'eſt qu'un échange continuel de ſervices. A peine au monde, nos yeux, s'attachant au ciel, ſemblent déja reconnaître un premier bienfaiteur. Faibles, ſans appui, l'amour de nos parens veille ſur notre enfance, & pourvoit à des beſoins ſans ceſſe renaiſſans. Ils guident nos premiers pas ; leur patiente ſollicitude aide au développement de nos organes ; nous en recevons les premières notions de ce qui eſt en nous-mêmes & de ce qui eſt hors de nous. D'autres bienfaits forment nos cœurs aux affections, nos eſprits aux connaiſſances, & nos corps aux travaux utiles. C'eſt pour

notre bonheur que le ſage a médité ſur les devoirs de l'homme, que le ſavant a pénétré les ſecrets de la nature, que le magiſtrat veille, & que le législateur prépare, dans le recueillement, les lois protectrices. Bientôt il nous eſt auſſi donné d'être utiles. Bons fils, nous ſemons des fleurs ſur la vieilleſſe de nos pères, & leur voix tremblante nous bénit à leur heure dernière. Devenus pères à notre tour, nous préparons, dans l'éducation de nos enfans, le bonheur de nos vieux jours, & nous continuons ainſi dans une génération nouvelle la chaîne des bienfaits & de la reconnaiſſance. La ſenſibilité ne ſe reſſerre pas dans le cercle d'une famille; elle va chercher l'indigent ſous le chaume, elle verſe dans ſon ſein les ſecours & les conſolations; & déja payée du bienfait par le ſentiment du bienfait même, elle l'eſt encore par la reconnaiſſance. Humanité, que ta pratique eſt délicieuſe! & qu'elle eſt à plaindre, l'ame aride qui ne te connaît pas!

„ Celui qui eſt bon fils & bon père, eſt auſſi bon citoyen Il aime ſa patrie, & lui paie avec joie le tribut de ſes ſervices; il ſe plaît à rendre à ſes frères la protection qu'il en a reçue: magiſtrat ou guerrier, artiſan ou cultivateur, au temple des arts, au ſénat, aux champs de la gloire, dans les atteliers de l'induſtrie, il ſe montre

jaloux de contribuer à la profpérité de fon pays, & de mériter un jour fa reconnaiffance; car il eft auffi une reconnaiffance des nations envers les individus. En ce moment même, un grand peuple eft affemblé tout entier pour exprimer la fienne aux citoyens vertueux qui l'ont méritée. Que cette tâche nous eft précieufe à remplir ! que nous aimons à vous rendre cet hommage, vous tous à qui la patrie doit fon falut, fa gloire, & les bafes de fa profpérité !

» Vous, à qui la France a dû fa régénération politique, philofophes courageux, dont les écrits ont préparé la révolution, limé les fers de l'efclavage, & atténué de longue main les fureurs du fanatifme.

» Vous, citoyens, dont le bras intrépide a effectué cette heureufe révolution, fondé la république, & lutté depuis fept ans contre le crime & l'ambition, le royalifme & l'anarchie ;

» Vous tous, enfin, qui travaillez à rendre la France heureufe & floriffante, qui l'illuftrez par vos talens, qui l'enrichiffez de vos découvertes ;

» Recevez le témoignage folemnel de la reconnaiffance nationale.

» Recevez-le fur-tout, armées républicaines, vous dont tout rappelle ici la

gloire & les ſuccès. C'eſt vous qui nous avez défendus contre dix rois coaliſés, qui les avez chaſſés de notre territoire, qui avez reporté chez eux les fléaux de la guerre. Vous n'avez pas ſeulement vaincu des hommes, vous avez ſurmonté tous les obſtacles de la nature ; vous avez triomphé des fatigues, de la faim & des hivers. Quel ſpectacle pour les peuples, & quelle terrible leçon pour les ennemis de la liberté ! Une république naiſſante arme ſes enfans pour défendre ſon indépendance ; rien ne peut retenir leur impétuoſité : traverſant les fleuves, forçant les retranchemens, graviſſant les rochers ; ici, après une foule de victoires, ils reculent nos limites juſqu'aux barrières que la nature nous a données, &, pourſuivant ſur les glaces les débris de trois armées, vont d'une nation opprimée & ennemie faire un peuple libre & allié ; là, ils vont exterminer les hordes de traîtres & de brigands vomis par l'Angleterre, puniſſent les chefs coupables, & rendent à la république des frères trop long-temps égarés: ici, franchiſſant les Pyrénées, ils ſe précipitent de leur ſommet, renverſent tout ce qui s'oppoſe à leur élan, & ne ſont arrêtés que par une paix honorable; là, eſcaladant les Alpes & l'Apennin, ils s'élancent à travers le Pô & l'Adda. L'ardeur du ſoldat eſt ſe-

condée par le génie & l'audace des chefs : ils conçoivent avec profondeur, ils exécutent avec énergie ; tantôt dispofant leurs forces avec calme, tantôt fe précipitant au milieu des dangers à la tête de leurs frères d'armes. Oh ! que ne puis-je dérouler ici l'immenfe & glorieux tableau de leurs victoires ! que ne puis-je nommer nos plus intrépides défenfeurs ! Quelle foule d'images fublimes & de noms chéris fe preffe dans ma mémoire ! ! ! . . . Immortels guerriers, la poftérité refufera d'ajouter foi à la multitude de vos triomphes ; mais pour nous l'hiftoire n'a plus d'invraifemblance.

» Mais ne voyons-nous pas dans cette enceinte même une portion de ces braves défenfeurs ? Vainqueurs des ennemis extérieurs de l'état, ils font venus réprimer fes ennemis intérieurs, & maintiennent audedans la république qu'ils ont fait refpecter au-dehors. N'y voyons-nous pas encore ces vénérables guerriers blanchis fous les armes, ceux que d'honorables bleffures forcent à un repos prématuré, & dont nous appercevons d'ici l'afyle ? Avec quel plaifir nos yeux fe repofent fur cette intéreffante réunion ! avec quelle douce émotion nous contemplons ces fronts victorieux !

» Pourqui ne nous refte-t-il que votre

ſouvenir, héros morts pour la liberté ? Vous vivrez du moins à jamais dans nos cœurs ; vos enfans nous feront chers ; la république acquittera ſur eux ſes dettes envers vous, & nous venons payer ici la première, en proclamant votre gloire & ſa reconnaiſſance.

„ Armées républicaines, figurées dans cette enceinte par une portion de vous-mêmes ; phalanges invincibles, dont j'apperçois de tous côtés les trophées, dont j'entrevois dans l'avenir les nouveaux ſuccès, avancez & recevez les couronnes triomphales que le peuple français m'ordonne d'attacher à vos drapeaux.

„ Et vous, Français, que l'on voudrait égarer, ſoyez ſenſibles à ce ſpectacle touchant. Nos défenſeurs auraient-ils en vain triomphé ? Voudriez-vous que les diviſions & les troubles détruiſiſſent tout le fruit de leurs exploits ? Il vous convient, par ma voix, d'abjurer aujourd'hui vos haines ; c'eſt pour tous que leur ſang a coulé : ne vous montrez point ingrats, au jour de la reconnaiſſance ".

Après le diſcours du préſident du directoire, les troupes, qui avaient été diſtribuées en quatorze corps repréſentant les quatorze armées, ont envoyé des députations, au milieu deſquelles on voyait de braves défenſeurs de la patrie, couverts

des blessures qu'ils ont reçues en servant la république.

Rien n'était plus majestueux & plus attendrissant tout ensemble que ce spectacle : on voyait monter en même temps, par les deux rampes latérales du tertre, deux rangées de ces vigoureux athlètes de la liberté, de ces braves grenadiers qui ont si souvent porté le désordre & la mort au centre des bataillons ennemis, &, au milieu d'eux, ces honorables victimes de la guerre, dont les membres mutilés attestent le courage. Montées au haut du tertre & au pied de la statue de la Liberté, les députations y ont reçu, des mains du président du directoire, chacune un drapeau ; & pendant cette distribution la musique a exécuté un hymne à la Victoire, paroles du citoyen Coupigny, musique du citoyen Gossec ; & le Chant des victoires, paroles du citoyen Chénier, musique du citoyen Méhul.

Des salves continuelles d'artillerie ont accompagné cette distribution, & ont redoublé au moment où les drapeaux sont arrivés à chacun des détachemens qui représentaient les quatorze armées.

Bientôt un spectacle d'un autre genre, & non moins intéressant, a attiré toute l'attention. Les troupes qui garnissaient le champ de Mars se sont déployées dans

cette vaste enceinte; & quittant le côté de la rivière pour passer du côté de l'École militaire, elles s'y sont formées en bataille, & ont exécuté différentes évolutions avec une précision & un ordre qui ont rempli les spectateurs de joie & d'admiration; puis, se présentant en face de la statue de la Liberté, elles ont envoyé de nouveau vers le directoire exécutif leurs députations, leurs drapeaux & les blessés qui les avaient accompagnés. Les membres du directoire exécutif ont attaché des couronnes de chêne & de laurier aux drapeaux, & en ont placé sur la tête des militaires blessés. La musique, qui n'était interrompue que par les cris de *vive la république*, a exécuté pendant ce temps un second hymne à la Victoire, paroles du citoyen Flins, musique du citoyen Cherubini; & le Chant martial, paroles du citoyen la Chabeaussière, musique du citoyen Gossec.

Une nouvelle décharge d'artillerie a annoncé que le couronnement des drapeaux & des blessés était fini; les armées se sont reformées en bataille.

Le conservatoire de musique a exécuté le chant lyricobachique du citoyen Lebrun, musique du citoyen Catel, & le chœur général, des mêmes auteurs.

Une salve générale a terminé la cérémonie, & a annoncé le départ du directoire,

qui, précédé du même cortège qu'à son arrivée, est retourné à la maison du champ de Mars.

Aussitôt des orchestres nombreux se sont fait entendre ; les danses ont commencé, & ont continué, sans interruption, le reste de la journée.

Tandis que ces chants retentissaient sur les bords de la Seine, Buonaparte, fidèle à sont plan d'activité, disposait l'attaque du château de Milan, s'apprêtait à poursuivre les restes de l'armée Autrichienne, méditait l'attaque des états de Rome & de Naples, & s'adressait à ses frères d'armes, le premier prairial, par ce discours, publié en forme de proclamation :

« SOLDATS,

» Vous vous êtes précipités, comme un torrent, du haut de l'Apennin ; vous avez culbuté, dispersé tout ce qui s'opposait à votre marche.

» Le Piémont, délivré de la tyrannie Autrichienne, s'est livré à ses sentimens naturels de paix & d'amitié pour la France.

» Milan est à vous, & le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie. Les ducs de Parme & de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité.

„ L'armée qui vous menaçait avec tant d'orgueil, ne trouve plus de barrière qui la raſſure contre votre courage : le Pô, le Teſin, l'Adda, n'ont pu vous arrêter un ſeul jour ; ces boulevards vantés de l'Italie ont été inſuffiſans : vous les avez franchis auſſi rapidement que l'Apennin.

„ Tant de ſuccès ont porté la joie dans le ſein de la patrie : vos repréſentans ont ordonné une fète dédiée à vos victoires, célébrée dans toutes les communes de la république. Là, vos pères, vos mères, vos épouſes, vos ſœurs, vos amantes, ſe réjouiſſent de vos ſuccès, & ſe vantent avec orgueil de vous appartenir.

„ Oui, ſoldats, vous avez beaucoup fait.... Mais ne vous reſte-t-il plus rien à faire?.... Dira-t-on de nous que nous avons ſu vaincre, mais que nous n'avons pas ſu profiter de la victoire ? La poſtérité nous reprochera t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie ?..... Mais je vous vois déja courir aux armes ; un lâche repos vous fatigue ; les journées perdues pour la gloire le ſont pour votre bonheur.... Hé bien ! partons, nous avons encore des marches forcées à faire, des ennemis à ſoumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger.

„ Que ceux qui ont aiguiſé les poignards de la guerre civile en France, qui

ont lâchement assassiné nos ministres, incendié nos vaisseaux à Toulon, tremblent.... l'heure de la vengeance a sonné.

» Mais que les peuples soient sans inquiétude; nous sommes amis de tous les peuples, & plus particulièrement des descendans des *Brutus*, des *Scipion*, & des grands hommes que nous avons pris pour modèles.

» Rétablir le Capitole, y placer avec honneur les statues des héros qui le rendirent célèbre; réveiller le peuple romain, engourdi par plusieurs siècles d'esclavage: tel sera le fruit de vos victoires; elles feront époque dans la postérité; vous aurez la gloire immortelle de changer la face de la plus belle partie de l'Europe.

» Le peuple français, libre, respecté du monde entier, donnera à l'Europe une paix glorieuse, qui l'indemnisera des sacrifices de toute espèce qu'il a faits depuis six ans; vous rentrerez alors dans vos foyers, & vos concitoyens diront en vous montrant: *Il était de l'armée d'Italie.*

Déja l'une de ses colonnes, en s'approchant de Modène, avait fait prendre la fuite au souverain de ce pays, dont l'unique héritière, ayant épousé l'archiduc gouverneur de Milan, oncle de l'empereur François II, & frère des deux derniers empereurs, devait porter ces pays

dans le domaine de la maiſon d'Autriche. Cet Hercule III, duc de Modène, auſſi peu digne de ſon nom de baptême que de celui de ſa famille, de ce nom d'Eſt que d'autres avaient illuſtré, s'était retiré à Veniſe, où il s'était fait accompagner par une caſſette de vingt-trois millions en ſequins, & qu'il regardait comme une ſuffiſante indemnité de la perte de ſa couronne. Connu par les traits de l'avarice la plus ſordide, il avait, outre cette ſomme, placé ailleurs, & avant ce temps, une vingtaine de millions. C'était au reſte le ſeul vice qu'on reprochât à ce prince, & le ſeul mal qu'il fit à ſon pays, qu'il gouvernait du reſte avec beaucoup de douceur : mais le mal était grand ; car il eſt difficile de ne pas ruiner le territoire qu'il poſſédait, tout excellent qu'il eſt, en enlevant à la circulation un ſi prodigieux capital. Prévoyant que les Français exigeraient des contributions, il conſtitua pendant ſon abſence une régence pour gouverner ſes états, & ne lui laiſſa pas trente mille livres pour faire face aux circonſtances critiques qui les menaçaient. Le manifeſte qu'il rendit public le lendemain de ſon départ, annonçait à ſes chers & fidèles ſujets que dans la criſe préſente il avait cru devoir imiter la conduite de ſon aïeul, de glorieuſe mémoire, lequel,

menacé comme lui, s'était retiré pendant la tourmente, & leur était revenu après l'orage dissipé. — De son asyle de Venise il avait député au général Buonaparte son frère, bâtard & fils d'une Française, ancienne danseuse de l'opéra, le seigneur Frédéric, commandeur d'Est.

Ce ministre avait obtenu du général le traité suivant.

Conditions de l'armistice conclu entre le général en chef de l'armée d'Italie & M. Frédéric, commandeur d'Est, plénipotentiaire de M. le duc de Modène.

« Le général en chef de l'armée d'Italie accorde au duc de Modène un armistice pour lui donner le tems d'envoyer à Paris, à l'effet d'obtenir du directoire exécutif la paix définitive, aux conditions ci-après, auxquelles se soumet & promet de remplir, M. Frédéric, commandeur d'Est, plénipotentiaire de M. le Duc de Modène; savoir :

» 1°. Le duc de Modène paiera à la république française la somme de sept millions cinq cent mille livres, monnaie de France, dont trois millions seront versés sur-le-champ dans la caisse du payeur de l'armée; deux millions dans le délai de quinze jours, entre les mains de M. Balbi,

banquier de la république à Gênes ; & deux millions cinq cent mille livres entre les mains du même banquier à Gênes, dans le délai d'un mois.

„ 2°. Le duc de Modène fournira en outre deux millions cinq cent mille livres en denrées, poudre, ou autres munitions de guerre, que le général en chef désignera, ainsi que les époques & les points sur lesquels les versemens des denrées devront se faire.

„ 3°. Le duc de Modène sera tenu de livrer vingt tableaux, à prendre dans sa galerie ou dans ses états, au choix des citoyens qui seront à cet effet commis.

„ Moyennant les conditions ci-dessus, les troupes de la république, passant par les états du duc de Modène, ne feront aucune réquisition : les vivres dont elles pourraient avoir besoin seront fournis & payés de gré à gré."

Des écrivains partiaux ou mal informés ont présenté la conduite des Français envers les ducs de Parme & de Modène comme un abus de la force : ils ignoraient sans doute la part très-active que ces princes avaient prise à la coalition contre la république, & les secours qu'ils lui avaient fournis en hommes, en vivres, en argent & en munitions. Leur éloignement, & l'idée qu'ils pouvaient servir sans d. nger les

ennemis de la France & ſuivre les mouvemens naturels de leur haine contre le ſyſtême républicain, les ont cruellement trompés.

Ce n'était pas en vain que Buonaparte avait demandé au directoire de lui envoyer des artiſtes auxquels il pût confier le choix des monumens dont il voulait dépouiller l'Italie & enrichir la France. Il regrettait ſans doute de n'avoir pas eu cette heureuſe idée après la victoire de Milleſimo ; car des chefs-d'œuvres du muſée de Turin feraient devenus au muſée français de dignes trophées des batailles de Montenotte & de Mondovi.

Les ennemis des arts & de la république affectent de s'apitoyer ſur cet enlèvement des monumens d'Italie. Ils n'aiment rien de ce qui peut leur rappeler ſa ſupériorité : ils pardonnaient plus aiſément à l'orgueil qui avait laiſſé ériger le grouppe de la place des Victoires, & oublient qu'on n'a jamais fait un crime aux Romains d'avoir pris aux Grecs vaincus les ſtatues dont ils décorèrent le Capitole, les temples & les places de Rome ; ces mêmes ſtatues que nous ôtons aux Romains papiſtes & dégénérés, pour en orner le muſée de Paris, & pour marquer, par le plus noble des trophées, les triomphes de la liberté ſur la tyrannie, & ceux de la philoſophie ſur la ſuperſtition.

Ce sont de véritables conquêtes que celles qu'on fait en faveur des arts, des sciences & du goût, & les seules capables de consoler du malheur d'être forcé d'en entreprendre pour d'autres motifs.

Le Milanais & le Parmesan auront fourni à nos musées les objets compris dans la liste suivante ; & Rome, plus riche en ce genre, leur en offrira davantage.

État des objets de sciences & arts qui ont été enlevés pour être transportés à Paris, par les ordres du général en chef de l'armée d'Italie, & ceux du commissaire du gouvernement près ladite armée.

A MILAN.

Bibliothéque ambroisienne.

Le carton de l'Ecole d'Athènes, par Raphaël.
Un tableau de Luini, représentant une Vierge.
Idem, de Rubens, une Vierge & des fleurs.
Idem, du Giorgion, représentant un concert.
Idem, de Lucas d'Hollande, représentant une Vierge.
Idem, une tête de femme, de Léonard de Vinci.
Un soldat & un vieillard, du Calabrèse.
Un vase étrusque, représentant diverses figures, avec ornemens.
Un manuscrit écrit sur le papyrus d'Égypte, ayant environ onze cents ans d'antiquité, sur les *Antiquités* de Joseph, par Rufin.
Un Virgile manuscrit, ayant appartenu à Pétrarque, avec des notes de sa main.
Un manuscrit très-curieux sur l'histoire des papes.

Alle Grazzie.	Un tableau peint par le Titien, représentant un Couronnement d'épines.
	Idem, un saint Paul, par Gondenzo Ferrari.
Alla Vittoria.	Un tableau de Salvator Rosa, représentant une Assomption.
A l'académie de Parme...	La Vierge de saint Jérôme, par le Corrège.
	Un tableau de Schidone.
	Une Adoration, par Majolla.
Aux Capucins.	Un chien, du Guerchin.
	Une Vierge & plusieurs saints, par le Carrache.
Saint Paul. .	Jésus-Christ, saint Paul, sainte Catherine, par Raphaël.
La Stenata. .	Le Mariage de la Vierge, par Procaccini.
San-Gio...	Une Descente de croix, par le Corrège.
Capucins....	Un Guerchin, représentant la Vierge & saint François.
St. Sépulcre..	La Madonna della Scodella, du Corrège.
Saint-Roch. .	Un tableau de l'Espagnolet, représentant divers saints.
	Idem, de Paul Veronèse, représentant saint Roch, &c.
St. Quintino.	Un tableau de Fraimingo, représentant un baptême.
	Une Assomption, par l'Espagnolet.
	Un tableau de Lanfranc, représentant saint Benoît.
Saint-André. .	Un tableau de l'Espagnolet.
Saint-Michel.	Un tableau d'un élève du Corrège, représentant une Vierge.

Saint-Paul. . . Une Vierge d'Aug. Carrâche.
Au dôme de Plaisance... { Deux tableaux de L. Carrache. Un de Procaccini.

Quelque modération qu'eût montrée le général de l'armée françaife, quelque févère difcipline qu'il eût fait obferver à fes troupes, & quelqu'éclat qu'euffent eu fes fuccès, il était facile à ceux qui connaiffaient l'Italie de prévoir que le clergé & la nobleffe, qui redoutaient encore plus les opinions des républicains que leurs baïonnettes, & qui, depuis le commencement de notre révolution, n'avaient ceffé de la calomnier dans leurs difcours & dans leurs écrits, & d'animer contre elle le peuple, afin de le conferver dans une dépendance qui tournait toute entière à leur profit, & dont ils fentaient qu'il échapperait s'il ouvrait les yeux à la lumière, & s'ils ne parvenaient à le tromper; il était, dis-je, facile d'imaginer que ces deux claffes, unies par leurs intérêts, leurs craintes & leur haine, fufciteraient quelque trouble intérieur, embarraffant pour les armées. Cette méthode avait d'ailleurs prefque toujours réuffi aux Italiens dans les précédentes invafions des Français; & ce devait être une nouvelle gloire pour Buonaparte d'en proclamer l'infuffifance, & de dégoûter leurs partifans du projet d'y revenir.

Le général Defpinoy, commandant à Milan,

Milan, s'apperçut, le 5 prairial, que dans les fauxbourgs de cette ville, du côté de Pavie, il se formait des attroupemens: il fit marcher quelques troupes, que les mutinés voulurent désarmer; mais le détachement français ayant tiré & blessé quelques hommes, le reste s'enfuit.

Ce mouvement était combiné, & avait eu lieu au même moment à Varèze, à Pavie, à Lodi; on sonnait le tocsin dans les campagnes; les prêtres & les nobles excitaient au massacre des Français; les paysans assassinaient sur les routes leurs ordonnances & les employés de l'administration; & la garnison laissée à Pavie, surprise chez ses hôtes, avait été désarmée. Sans un prompt remède, le mal pouvait s'étendre & devenir très-dangereux.

CONSPIRATION DE PAVIE.

COMBAT ET PRISE DE CETTE VILLE.

» Je partis de Milan le 5, pour me rendre à Lodi: je ne laissai à Milan que les troupes nécessaires au blocus du château. Je sortis de cette ville comme j'y étais entré, au milieu des applaudissemens & de l'alégresse de tout un peuple réuni. J'étais bien loin de penser que cette alégresse était feinte, que déja les trames étaient ourdies,

& une lâche trahiſon ſur le point d'éclater.

„ J'étais à peine arrivé à Lodi, que le général Deſpinoy, commandant à Milan, m'apprit que, trois heures après mon départ, on avait ſonné le tocſin dans une partie de la Lombardie; que l'on avait publié que Nice était pris par les Anglais; que l'armée de Condé était arrivée par la Suiſſe ſur les confins du Milanais, & que Beaulieu, renforcé de ſoixante mille hommes, marchait ſur Milan. Les prêtres, les moines, le poignard & le crucifix à la main, excitaient à la révolte & provoquaient l'aſſaſſinat. De tous côtés, & par tous les moyens, l'on ſollicitait le peuple à s'armer contre l'armée. Les nobles avaient renvoyé leurs domeſtiques, diſant que l'égalité ne permettait pas d'en tenir: tous les affidés de la maiſon d'Autriche, les sbirres, les agens des douanes, ſe montrèrent au premier rang.

„ Le peuple de Pavie renforcé de cinq à ſix mille payſans, inveſtit les trois cents hommes que j'avais laiſſés dans le château. A Milan, l'on eſſaie d'abattre l'arbre de la liberté, l'on déchire & foule aux pieds la cocarde tricolore. Le général Deſpinoy, commandant de la place, monte à cheval; quelques patrouilles mettent en fuite cette populace auſſi lâche qu'effrénée. Cependant la porte qui conduit à Pavie eſt en-

core occupée par les rebelles, qui attendent à chaque inſtant les payſans pour les y introduire : il fallut, pour les y ſoumettre, battre le terrible pas de charge ; mais à la vue de la mort tout rentra dans l'ordre.

„ A peine inſtruit de ce mouvement, je rebrouſſai chemin avec trois cents chevaux & un bataillon de grenadiers. Je fis arrêter à Milan une grande quantité d'ôtages ; j'ordonnai que l'on fuſillât ceux qui avaient été pris les armes à la main : je déclarai à l'archevêque, au chapitre, aux moines, & aux nobles, qu'ils me répondraient de la tranquillité publique.

„ La municipalité taxa à trois livres d'amende par domeſtique qui avait été licencié. La tranquillité conſolidée à Milan, je continuai mon chemin ſur Pavie. Le chef de brigade Laſnes, commandant la colonne mobile, attaqua Bignaſco, où ſept à huit cents payſans armés paraiſſaient vouloir ſe défendre ; il les chargea, en tua une centaine, & éparpilla le reſte. Je fis ſur-le-champ mettre le feu au village. Quoique néceſſaire, ce ſpectacle n'en était pas moins horrible : j'en fus douloureuſement affecté. Mais je prévoyais que des malheurs plus grands menaçaient encore la ville de Pavie. Je fis appeler l'archevêque de Milan, & je l'envoyai, de ma part, porter au peuple inſenſé de Pavie

là proclamation ci-jointe; mais en vain.

„ Je me portai à la pointe du jour sur Pavie; les avant-postes des rebelles furent culbutés. La ville paraissait garnie de beaucoup de monde, & en état de défense; le château avait été pris, & nos troupes prisonnières. Je fis avancer l'artillerie, &, après quelques coups de canon, je sommai les misérables de poser les armes, & d'avoir recours à la générosité française; ils répondirent que, tant que Pavie aurait des murailles, ils ne se rendraient pas. Le général Dammartin fit placer de suite le sixième bataillon des grenadiers en colonne serrée, la hache à la main, avec deux pièces de huit en tête: les portes furent enfoncées; cette foule immense se dispersa, se réfugia dans les caves & sur les toits, essayant en vain, en jetant des tuiles, de nous disputer l'entrée des rues. Trois fois l'ordre de mettre le feu à la ville expira sur mes lèvres, lorsque je vis arriver la garnison du château, qui avait brisé ses fers, & venait, avec des cris d'alégresse, embrasser ses libérateurs. Je fis faire l'appel; il se trouva qu'il n'en manquait aucun. Si le sang d'un seul Français eût été versé, je voulais faire élever, des ruines de Pavie, une colonne sur laquelle j'aurais fait écrire: *Ici était la ville de Pavie.* J'ai fait fusiller la municipalité, arrêter deux cents ôtages,

que j'ai fait passer en France. Tout est aujourd'hui parfaitement tranquille, & je ne doute pas que cette leçon ne serve de règle aux peuples de l'Italie.

„ Je vous demande le grade de chef d'escadron d'artillerie légère pour le citoyen Rosey, capitaine, qui s'est particuliérement distingué dans cette journée. "

Proclamation du général en chef de l'armée d'Italie.

Au quartier-général de Milan, le 6 prairial, an 4.

« Une multitude égarée, sans moyens réels de résistance, se porte aux derniers excès dans plusieurs communes, méconnaît la république, & brave l'armée, triomphante de plusieurs rois. Ce délire inconcevable est digne de pitié : l'on égare ce pauvre peuple pour le conduire à sa perte. Le général en chef, fidèle aux principes qu'a adoptés la nation française, qui ne fait pas la guerre aux peuples, veut bien laisser une porte ouverte au repentir : mais ceux qui, sous vingt-quatre heures, n'auront pas posé les armes, n'auront prêté de nouveau serment d'obéissance à la république, seront traités comme rebelles ; leurs villages seront brûlés. Que l'exemple terrible de Binasco

leur fasse ouvrir les yeux ! son sort sera celui de toutes les villes & villages qui s'obstineront à la révolte."

Buonaparte, pour prévenir efficacement le retour de mouvemens qui pouvaient seconder trop bien les Autrichiens, prit ensuite la mesure générale que contient cette autre proclamation.

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, aux peuples du Milanais.

« Les nobles, les prêtres, des agens de l'Autriche égarent les peuples de ces belles contrées : l'armée française, aussi généreuse que forte, traitera avec fraternité les habitans paisibles & tranquilles ; elle sera terrible, comme le feu du ciel, pour les rebelles, & les villages qui les protégeraient.

» ARTICLE PREMIER. En conséquence, le général en chef déclare rebelles tous les villages qui ne se sont pas conformés à son ordre du 6 prairial. Les généraux feront marcher contre les villages les forces nécessaires pour les réprimer, y mettre le feu, & faire fusiller tous ceux qu'ils trouveraient les armes à la main. Tous les prêtres, tous les nobles qui seront restés dans les communes rebelles, seront arrêtés comme ôtages & envoyés en France.

» II. Tous villages où l'on sonnera le

tocsin, seront sur-le-champ brûlés. Les généraux sont responsables de l'exécution dudit ordre.

» III. Les villages sur le territoire desquels il serait commis l'assassinat d'un Français, seront taxés à une amende du tiers de la contribution qu'ils paient à l'archiduc dans une année, à moins qu'ils ne déclarent l'assassin, & qu'ils ne l'arrêtent & le remettent entre les mains de l'armée.

„ IV. Tout homme trouvé avec un fusil & des munitions de guerre, sera fusillé de suite, par l'ordre du général commandant l'arrondissement.

„ V. Toute campagne où il sera trouvé des armes cachées, sera condamnée à payer le tiers du revenu qu'elle rend, en forme d'amende : toute maison où il sera trouvé un fusil, sera brûlée, à moins que le propriétaire ne déclare à qui il appartient.

„ VI. Tous les nobles ou riches qui seraient convaincus d'avoir excité le peuple à la révolte, soit en congédiant leurs domestiques, soit par des propos contre les Français, seront arrêtés comme ôtages, transférés en France, & la moitié de leurs revenus confisquée."

La capitale du Milanais exigeant, par sa nombreuse population & l'influence de ses habitans sur le pays, une surveillance particulière, le général Despinoy, auquel

Buonaparte en avait confié le commandement, seconda cette mesure générale par la proclamation particulière suivante, qui était d'autant plus nécessaire, que le château de Milan ne s'était point encore rendu, & conservait une garnison autrichienne qui aurait pu donner la main aux mécontens, & aux partisans de l'Autriche.

Proclamation du général de brigade Desspinoy, commandant à Milan.

» Les partisans de la tyrannie, les apôtres du fanatisme, les ennemis jurés de tout gouvernement libre, ont tenté, le 4 de ce mois, d'exécuter ouvertement les complots atroces qu'ils méditaient dans l'ombre. Ils voulaient faire de Milan une autre Pavie, un foyer de révolte & de sédition; & tandis que, d'une main, ils semaient adroitemeut les alarmes parmi les esprits trop faibles & trop faciles à s'émouvoir, de l'autre ils soudoyaient, avec l'or de l'Autriche, ces gens sans aveu, ces hommes sans patrie, qui se nourrissent de troubles & d'agitations : ils ralliaient autour d'eux une partie de ces crédules artisans, de ces habitans des campagnes, qu'ils avaient égarés ou séduits; excitant les uns, corrompant les autres, & versant en tous lieux les poisons dont ils sont infectés.

„ La trahison la plus insigne, l'hypocrisie la plus profonde en opposition avec la bonne foi, la haine en retour de la bienveillance & de la fraternité, voilà les sentimens dont ils voulaient payer tous ceux d'une armée triomphante, & toujours généreuse au sein de la victoire. Le masque qui les couvrait est tombé. Qu'ils tremblent, ces hommes pervers qui ont aiguisé des poignards contre leurs bienfaiteurs! Que les ennemis du nom français apprennent à le respecter! Les séditieux qu'ils avaient armés, les rebelles qui s'étaient levés à leur voix, sont rentrés dans la poussière. Les habitans de Binasco n'outrageront plus les Français : exterminés, errans & fugitifs, ils ont porté la peine due à leurs attentats; la flamme qui circule encore autour de leurs asyles, annonce assez que le châtiment a suivi de près l'offense. La révolte a été expiée par le feu : Pavie a vu briser ses portes par la hache victorieuse des républicains : la vengeance va s'appesantir sur toutes les têtes coupables; & le repentir, la prompte abjuration de tout égarement, conserveront seuls des droits à la clémence du vainqueur. C'est pour ouvrir une dernière voie au repentir, pour assurer le repos & la tranquillité des bons citoyens, protéger leurs personnes & leurs pro-

priétés contre toute nouvelle entreprife de la part des rebelles, des affaffins & des voleurs qui fe font gliffés parmi eux, que le général commandant pour la république française à Milan a ordonné & ordonne ce qui fuit :

» Tous les habitans de Milan & de l'arrondiffement font tenus, dans le délai de vingt-quatre heures au plus tard, de dépofer à l'attelier d'armes de Lazzaretto, porte orientale, les armes & les munitions de guerre, de quelque nature qu'elles foient, qu'ils ont actuellement en leur pouvoir, fous peine, pour les contrevenans, d'être réputés auteurs ou complices des mouvemens de rebellion qui ont éclaté dans cette ville, le 4 prairial dernier, & dans les autres lieux de fon arrondiffement, d'être arrêtés fur l'heure, & traités militairement.

» Sont exceptées de ces difpofitions, & jufqu'à nouvel ordre, les gardes civiques milanaifes, actuellement armées, dans le nombre précédemment arrêté par le général commandant la place.

» Tous les étrangers qui ne juftifieront point du motif valable de leur réfidence à Milan par des certificats authentiques tant des autorités de leur pays que de celles de Milan actuellement exiftantes & en fonctions, tous les gens fans aveu ou non do-

miciliés, sont tenus d'en sortir dans vingt-quatre heures également, sous les peines portées dans l'article précédent, tant pour eux que pour ceux qui les receleraient ; il leur sera accordé des passe-ports, où seront désignés leurs noms, leur âge, la profession qu'ils exercent, le lieu de leur naissance, celui qu'ils ont choisi pour se retirer, & il en sera tenu un régistre exact par la municipalité de Milan. Ces mêmes étrangers & personnes comprises dans la mesure ci-dessus ne pourront résider dans tout l'arrondissement de Milan : & seront réputés leurs complices tous ceux qui leur auront donné asyle, en contravention aux ordres du général commandant.

» Tout rassemblement ou attroupement quelconque sera à l'heure même dissous par la force armée ; tous ceux qui en auraient été les instigateurs ou les chefs, arrêtés, seront traduits aux prisons de la ville, & jugés militairement dans l'espace de vingt-quatre heures.

» Toute société, club ou aggrégation politique, sous quelque dénomination qu'elle puisse exister, est & demeure dissoute jusqu'à nouvel ordre ; défenses sont faites à tous propriétaires, cafetiers, cabaretiers, aubergistes, de souffrir le moindre rassemblement ou conciliabule secret dans

aucun lieu de leurs maisons, sous les mêmes peines ci-dessus énoncées.

» Les bons citoyens sont invités au calme & à la confiance; ils doivent se reposer, pour la sûreté de leurs personnes & de leurs propriétés, sur les principes de justice consacrés par la nation française, tant de fois reproduits par le général en chef de l'armée d'Italie, & par le commissaire du directoire exécutif près de la même armée, ainsi que sur les armes triomphantes des guerriers qui ont franchi les Alpes & les Pyrénées, traversé le Pô & l'Adda.

» Sont responsables de la pleine & entière exécution de toutes ces mesures d'ordre & de sûreté, individuellement, tous les membres de la municipalité de Milan, tous les officiers de la garde civique de la ville, & particulièrement les chefs, les membres du congrès d'état actuellement en exercice, les tribunaux de justice, le clergé, & généralement toutes les autorités civiles, ecclésiastiques & militaires, tant de la ville de Milan, que de tous les lieux compris dans son arrondissement.

» La municipalité de Milan, & toutes les autorités des communes faisant partie de son arrondissement, feront imprimer, publier, & afficher, par-tout où besoin sera, à leur diligence, & sous leur responsabilité respective, la présente proclamation. »

Toutes ces précautions, & la célérité de l'exécution faite à Binafco & à Pavie, où Buonaparte avait déployé autant de vigueur que de clémence, calmèrent un incendie près de s'allumer, & prévinrent, au moins pour ce moment, le retour de nouvelles & femblables machinations.

Buonaparte fuivait la retraite des Autrichiens; lorfque la révolte de Pavie l'avait ramené à Milan; & il était très-important qu'elle ne l'occupât pas affez de temps pour en donner trop à fes ennemis. Ils avaient, après la bataille de Lodi, trouvé que le cours de l'Oglio ne leur fourniffait pas une barrière fuffifamment forte contre les Français, & s'étaient reculés jufqu'au-delà du Mincio, où ils prirent effectivement une excellente pofition, leur droite appuyée au lac de Garda, & leur gauche à Mantoue. Il ne s'agiffait que de bien défendre le paffage du Mincio; & à cet effet toute fa ligne avait été foigneufement garnie de leurs batteries.

Venife, quoiqu'elle eût tout à redouter de l'Autriche, fa voifine, & fon ennemie naturelle; quoiqu'intéreffée dès-lors à donner des preuves d'un véritable attachement à la république française, déviait déja de tous les principes qui pouvaient maintenir fon gouvernement. Cette république ne pouvait voir une fœur dans

la république françaiſe; elle n'y voyait qu'une démocratie dont ſon ariſtocratie s'accommodait encore moins que des empereurs & des rois. Irréſolue ſur le parti qu'elle avait à prendre, effraiée de ſe livrer à la guerre après une ſi longue paix, voyant ſon territoire occupé par les Impériaux, elle crut qu'une feinte neutralité envers la France la ſauverait de tous les dangers, & n'entrevit peut-être les ſuccès des Français dans ſes états que comme un bonheur, & un moyen de la délivrer plus promptement de deux ennemis. Le ſyſtême de la duplicité, dont s'accommodaient ſa faibleſſe & ſon génie, prévalut dans ce ſénat, qui était alors bien loin de cet eſprit de ſageſſe & de politique qui lui avait jadis donné tant de renommée.

On ſouffrait les Français dans Veniſe, mais on y perſécutait leurs partiſans: dans toutes les affaires qui les concernaient, les Français éprouvaient, ou de lenteurs déſeſpérantes, ou une partialité défavorable, qui contraſtait avec l'envoi du noble Quirini à Paris, mais s'accommodait mieux avec l'inconſidération qu'on prodiguait à Veniſe aux agens de la république françaiſe.

Par ſuite de ce ſyſtême, Veniſe avait laiſſé occuper aux Autrichiens la forteresse de Peſchiera, dont la ſituation leur était

très-importante, & tous les ſecours ſecrets, toutes les facilités qu'on pouvait leur procurer, leur étaient ſans difficulté ou données, ou laiſſées prendre.

Buonaparte, qui ne pouvait ignorer ce manège cauteleux, ni s'en plaindre, ou le punir, crut pourtant devoir, avant de pourſuivre l'ennemi dans les états de Veniſe, adreſſer à ſon gouvernement & à ſes ſujets une proclamation dont les derniers mots auraient été mieux entendus par les anciens ſénats de Veniſe qu'ils ne l'ont été par celui-ci, & leur auraient dicté une conduite bien différente. Telle était cette proclamation.

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, à la république de Veniſe.

Breſcia, le 10 prairial, an 4.

« C'eſt pour délivrer la plus belle contrée de l'Europe du joug de fer de l'orgueilleuſe maiſon d'Autriche, que l'armée françaiſe a bravé les obſtacles les plus difficiles à ſurmonter. La victoire, d'accord avec la juſtice, a couronné ſes efforts. Les débris de l'armée ennemie ſe ſont retirés au-delà du Mincio. L'armée françaiſe paſſe, pour les pourſuivre, ſur le territoire de la république de Veniſe; mais

elle n'oubliera pas qu'une longue amitié unit les deux républiques. La religion, le gouvernement, les usages, les propriétés, seront respectés; que les peuples soient sans inquiétude, la plus sévère discipline sera maintenue : tout ce qui sera fourni à l'armée sera exactement payé en argent.

„ Le général en chef engage les officiers de la république de Venise, les magistrats & les prêtres, à faire connaître ses sentimens au peuple, afin que la confiance cimente l'amitié qui depuis long-temps unit les deux nations.

„ Fidèle dans le chemin de l'honneur comme dans celui de la victoire, le soldat français n'est terrible que pour les ennemis de sa liberté & de son gouvernement. "

Il était dès la veille à Brescia, préparant les dispositions qui devaient terminer le sort de l'armée de Beaulieu. Mais laissons-le décrire le

PASSAGE DU MINCIO ET COMBAT DE BORGHETTO.

« J'ORDONNAI, dit-il, au général de division Kilmaine de se rendre, avec quinze cents homme de cavalerie & six bataillons de grenadiers, à Desinzanno.

J'ordonnai au général Rufca de fe rendre, avec une demi-brigade d'infanterie légère, à Salo. Il s'agiffait de faire croire au général Beaulieu que je voulais le tourner par le haut du lac, pour lui couper le chemin du Tyrol en paffant par Riva. Je tins toutes les divifions de l'armée en arrière, de forte que la droite, par où je voulais véritablement attaquer, fe trouvait à un jour & demi de marche de l'ennemi. Je la plaçai derrière la rivière de Chiufa, où elle avait l'air d'être fur la défenfive, tandis que le général Kilmaine allait aux portes de Pefchiera, & avait tous les jours des efcarmouches avec les avant-poftes ennemis, dans une defquelles fut tué le général autrichien Lieptay.

„ Le 10, la divifion du général Augereau remplaça à Definzanno celle du général Kilmaine, qui rétrograda à Lonado, & arriva la nuit à Caftiglione. Le général Maffena fe trouvait à Monte-Chiaro, & le général Serrurier à Montze. A deux heures après minuit, toutes les divifions fe mirent en mouvement, toutes dirigeant leur marche fur Borghetto, où j'avais réfolu de paffer le Mincio. L'avant-garde ennemie, forte de trois à quatre mille hommes & de dix-huit cents chevaux, défendait l'approche de Borghetto. Notre cavalerie, flanquée par nos carabiniers &

nos grenadiers, qui, rangés en bataille, la suivaient au petit trot, chargea avec beaucoup de bravoure, mit en déroute la cavalerie ennemie, & lui enleva une pièce de canon. L'ennemi s'empressa de passer le pont & d'en couper une arche; l'artillerie légère engagea aussi-tôt la canonnade. L'on raccommodait avec peine le pont sous le feu des batteries de l'ennemi, lorsqu'une cinquantaine de grenadiers impatiens se jettent à l'eau, tenant leurs fusils sur leurs têtes, ayant de l'eau jusqu'au menton. Le général Gardanne, grenadier pour la taille comme pour le courage, était à leur tête. Les soldats ennemis croient revoir la terrible colonne du pont de Lodi; les plus avancés lâchent le pied. On raccommode alors le pont avec facilité; & nos grenadiers, dans un seul instant, passent le Mincio, & s'emparent de Valeggio, quartier-général de Beaulieu, qui venait seulement d'en partir. Cependant les ennemis, ébranlés, en partie en déroute, étaient rangés en bataille entre Valeggio & Villa-Franca. Nous nous gardons bien de les suivre. Ils paraissent se rallier & prendre confiance, & déja leurs batteries se multiplient & se rapprochent de nous; c'était justement ce que je voulais. J'avais peine à contenir l'impatience, ou, pour mieux dire, la fureur des grenadiers. Le

général Augereau passa, sur ces entrefaites, avec sa division ; il avait ordre de se porter, en suivant le Mincio, droit sur Peschiera, d'envelopper cette place, & couper aux ennemis les gorges du Tyrol : Beaulieu & les débris de son armée se seraient trouvés sans retraite. Pour empêcher les ennemis de s'appercevoir du mouvement du général Augereau, je les fis vivement canonner du village de Valeggio; mais les ennemis, instruits, par leurs patrouilles de cavalerie, du mouvement du général Augereau, se mirent aussi-tôt en route pour gagner le chemin de Castelnuovo. Un renfort de cavalerie qui leur arriva les mit à même de protéger leur retraite. Notre cavalerie, commandée par le général Murat, fit des prodiges de valeur : ce général dégagea lui-même plusieurs chasseurs que l'ennemi était sur le point de faire prisonniers. Le chef de brigade du dixième régiment de chasseurs (Leclerc) s'est également distingué. Le général Augereau, arrivé à Peschiera, trouva la place évacuée par l'ennemi.

„ Le 12, à la pointe du jour, nous nous portâmes à Rivoli ; mais déja l'ennemi avait passé l'Adige, & enlevé presque tous ses ponts, dont nous ne pumes prendre qu'une partie. L'on évalue la perte de l'ennemi, dans cette journée, à quinze cents

hommes & cinq cents chevaux, tant tués que prisonniers : parmi ces derniers se trouve le prince Cuto, lieutenant-général des armées du roi de Naples, commandant en chef la cavalerie napolitaine. Nous avons pris également cinq pièces de canon, dont deux de 12, & trois de 6, avec sept ou huit caissons chargés de munitions de guerre. Nous avons trouvé à Castelnuovo des magasins, dont une partie était déja consumée par les flammes. Le général de division Kilmaine a eu un cheval blessé sous lui.

» Voilà donc les Autrichiens entièrement expulsés de l'Italie. Nos avant-postes sont sur les montagnes de l'Allemagne. Je ne vous citerai pas les hommes qui se sont distingués par des traits de bravoure : il faudroit nommer tous les grenadiers & carabiniers de l'avant-garde. Ils jouent & rient avec la mort ; ils sont aujourd'hui parfaitement accoutumés avec la cavalerie, dont ils se moquent : rien n'égale leur intrépidité, si ce n'est la gaieté avec laquelle ils font les marches les plus forcées. Ils chantent tour-à-tour la patrie & l'amour. Vous croiriez qu'arrivés à leurs bivouacs, ils doivent au moins dormir. Point du tout : chacun fait son conte, ou son plan de l'opération du lendemain ; & souvent l'on en rencontre qui voient très-justes.

L'autre jour je voyais défiler une demi-brigade ; un chaſſeur s'approcha de mon cheval : Général, me dit-il, il faut faire cela. *Malheureux*, lui dis je, *veux-tu bien te taire* ? Il diſparaît à l'inſtant : je l'ai fait en vain chercher. C'était juſtement ce que j'avais ordonné que l'on fît."

Le 13 prairial, la diviſion du général Maſſenna s'empara de Véronne. C'était, peu de jours auparavant, le refuge de Louis-Stanislas, frère du dernier roi des Français, & de ſa petite cour d'émigrés, à qui les Vénitiens avaient non-ſeulement donné l'aſile, mais fait beaucoup d'accueil. Leur générofité avait fait place à la peur ; & le ſénat de Veniſe, dans ſa honteuſe politique, s'était déja déterminé à transférer au vainqueur Buonaparte tous les égards qu'il avait eus pour la majeſté du roi de Vérone. Déja le podeſtat de Veniſe avait reçu l'ordre de déclarer à ce prince fugitif qu'il était néceſſaire qu'il quittât les terres de ſa domination ; & lorſque la France avait pu ſe plaindre de l'y voir reçu & accueilli, il avait répondu que Louis étant noble Vénitien, avait, en cette qualité, droit d'habiter ſon territoire, ſans que les lois ni le ſénat l'en puſſent empêcher : mais les armées françaiſes alors n'avaient pas franchi les Apennins. A cette ambaſſade du podeſtat, le

prétendant, dit-on, demanda qu'on lui envoyât le livre d'or, où sont inscrits les nobles, pour y rayer le nom de sa famille, & exigea qu'on lui rendit l'épée dont son ancêtre Henri IV avait fait présent à la république. Le podestat, respectant peu l'infortune & la grandeur passée du prétendant, répondit que, quant à la radiation, le sénat, sur sa demande, n'aurait nulle difficulté de la faire; mais qu'une somme de douze millions étant encore due à la république par ce Henri, son épée lui serait remise s'il les voulait payer: réponse indécente pour le gouvernement dont il était l'organe, & digne, tout au plus, d'un prêteur sur gages. C'est de Vérone, où Buonaparte porta le 15 son quartier-général, qu'il écrivait au directoire:

« J'arrive dans cette ville pour en partir demain matin. Elle est très-grande & très-belle. J'y laisse une bonne garnison pour me tenir maître des trois ponts qui sont ici sur l'Adige.

» Je n'ai pas caché aux habitans que si le roi de France n'eût évacué leur ville avant mon passage du Pô, j'aurais mis le feu à une ville assez audacieuse pour se croire la capitale de l'empire français.

» Je viens de voir l'amphithéâtre : ce reste du peuple romain est digne de lui. Je n'ai pu m'empêcher de me trouver

humilié de la mesquinerie de notre champ de Mars : ici cent mille spectateurs sont assis, & entendraient facilement l'orateur qui leur parlerait.

» Les émigrés fuient de l'Italie ; plus de quinze cents sont partis cinq jours avant notre arrivée ; ils courent en Allemagne porter leurs remords & leur misère. "

C'était assez pour Buonaparte d'avoir forcé les Autrichiens à rassembler & cacher dans les montagnes du Tyrol les débris d'une armée hors d'état de tenir la campagne devant lui, & il se proposa de profiter de l'impuissance à laquelle il l'avait réduite pour consolider ses conquêtes par la prise du château de Milan & de Mantoue, dans l'espoir sans doute que les ennemis ne se renforceraient pas assez vîte pour le gêner dans les opérations du siège qu'exigeait cette dernière place. Le Cabinet de Vienne, qui savait qu'avec Mantoue l'Autriche perdait décidément ses possessions en Italie, & l'empereur le peu de prérogatives & d'autorité que son vain titre lui avait encore conservé dans cette contrée, employa tous ses moyens pour tromper les espérances de Buonaparte, & redoubla d'efforts pour rétablir cette armée qu'il avait détruite. L'activité de ses mesures ne fut pas cette fois sans succès. A son général Beaulieu,

qui avait été si constamment malheureux, elle allait faire succéder le vieux maréchal Wurmser qui n'avait pas eu plus de bonheur à la guerre, mais qui l'avait beaucoup faite, & qu'on verra de moins finir par une belle défense.

L'investissement de Mantoue se faisait, & le général de l'armée d'Italie l'annonçait ainsi au directoire :

« Après le combat de Borghetto, le passage du Mincio, la prise de Peschiera, & la fuite de l'ennemi dans le Tyrol, nous avons investi la ville de Mantoue.

„ Le 16, à cinq heures du matin, le général Dallemagne, avec le chef de brigade Lasnes, se portèrent, avec six cents grenadiers, sur le fauxbourg de Saint-George. Je me rendis à la Favorite, superbe palais du duc de Mantoue, à une demi-lieue de la forteresse. Je fis avancer une demi-brigade avec le général Serrurier, pour soutenir le général Dallemagne, qui, ayant apperçu l'ennemi dans les retranchemens de Saint-George, l'avait attaqué, & s'était rendu maître du fauxbourg & de la tête du pont. Déja, malgré la mitraille de la place, les grenadiers s'avançaient en tirailleurs sur la chaussée : ils prétendaient même se former en colonne pour enlever Mantoue ; & quand on leur montra les batteries que l'ennemi avait sur les remparts :

parts : *A Lodi*, disaient-ils, *il y en avait bien davantage*. Mais les circonstances n'étant pas les mêmes, je les fis retirer. La journée a été assez belle pour une affaire d'avant-postes, & extrêmement intéressante pour nous. L'ennemi a perdu cent hommes, tant tués que prisonniers.

„ Le général Augereau était parti, à la pointe du jour, de Castiglione Montovano. Après avoir passé le Mincio au-delà du lac, il se porta sur le fauxbourg du Cheriale ; il enleva les retranchemens, la tour, & obligea les ennemis de se retirer dans le corps de la place de Mantoue. Un tambour de douze ans, dont je vous enverrai le nom, s'est particulièrement distingué : il a grimpé, pendant le feu, au haut de la tour pour en ouvrir la porte.

„ Je ne dois pas vous taire un trait qui peint la barbarie qui règne encore dans ces contrées. A San-Giorgio il y a un couvent de religieuses : elles s'étaient sauvées, car il était exposé aux coups de canon. Nos soldats y entrent pour s'y réfugier & prendre poste : ils entendent des cris ; ils accourent dans une basse-cour, enfoncent une méchante cellule, & trouvent une jeune personne assise sur une mauvaise chaise, les mains garrotées par des chaînes de fer. Cette infortunée demandait la vie ; l'on brise ses fers. Elle a sur sa physionomie vingt-deux ans.

Elle était depuis quatre ans dans cet état, pour avoir voulu s'échapper, & obéir, dans l'âge & le pays de l'amour, à l'impulsion de son cœur. Nos grenadiers en eurent un soin particulier. Elle montre beaucoup d'intérêt pour les Français. Elle a été belle, & joint à la vivacité du climat, la mélancolie de ses malheurs. Toutes les fois qu'il entrait quelqu'un, elle paraissait inquiète : l'on sut bientôt qu'elle craignait de voir revenir ses tyrans. Elle demanda, en grace, à respirer l'air pur : on lui observa que la mitraille pleuvait autour de la maison. *Ah !* dit-elle, *mourir, c'est rester ici !*"

Mantoue exigeait un siège formel, & les Français avaient peu de moyens de l'entreprendre. Le chemin qu'ils avaient suivi pour pénétrer en Italie, la marche rapide des conquêtes qu'ils y avaient faites, indiquent assez qu'ils n'étaient pas suivis de ces grands parcs dont les ressources facilitent cette espèce d'opération & contribuent à l'abréger. C'était avec l'artillerie du roi de Sardaigne & celle de l'empereur qu'il fallait prendre la plus forte de ses places. Les difficultés qui naissaient de cet ordre de choses sont souvent décisives ; & les grandes chaleurs, dont la saison s'approchait, & qui rendent mortel le voisinage de Mantoue, laissaient peut-être croire à Buonaparte qu'il suffisait de bien la blo-

quer, tandis qu'on raſſemblait & préparait les moyens d'attaque, & qu'elle devrait ſe rendre lorſqu'il aurait pouſſé les Autrichiens au-delà du Tyrol. Dans le deſſein d'y pénétrer, il voulait s'y faire précéder par un manifeſte qu'il lui procurât des partiſans dans ce pays difficile. C'eſt auſſi là une manière de battre ſes ennemis, & peu de généraux ont manié l'arme des proclamations avec plus d'adreſſe que lui. On en peut remarquer beaucoup dans celle qu'il envoya aux peuples guerriers de ces montagnes.

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, aux habitans du Tyrol.

Au quartier-général, à Tortone, le 26 prairial, an 4.

« Je vais paſſer ſur votre territoire, braves Tyroliens, pour obliger la cour de Vienne à une paix néceſſaire à l'Europe comme à ſes ſujets. C'eſt votre propre cauſe que je vais défendre. Depuis aſſez long-temps vous êtes vexés & fatigués des horreurs d'une guerre entrepriſe, non pour l'intérêt du peuple allemand, mais pour les paſſions d'une ſeule famille.

» L'armée françaiſe reſpecte & aime tous les peuples; plus particulièrement les habitans ſimples & vertueux des montagnes. Votre religion, vos uſages, feront par-

tout respectés. Nos troupes maintiendront une discipline sévère, & rien ne sera pris dans le pays sans qu'il soit payé en argent.

„ Vous nous recevrez avec hospitalité, & nous vous traiterons avec fraternité & amitié.

„ Mais s'il en était qui connussent assez peu leurs véritables intérêts pour prendre les armes & nous traiter en ennemis, nous serons terribles comme le feu du ciel; nous brûlerons les maisons & dévasterons les territoires des villages qui prendront part à une guerre qui leur est étrangère.

„ Ne vous laissez pas induire en erreur par les agens de l'Autriche. Garantissez votre patrie, déja vexée par cinq ans de guerre, des malheurs qui l'affligeraient. Sous peu la cour de Vienne, obligée à la paix, rendra aux peuples ses privilèges qu'elle a usurpés, & à l'Europe la tranquillité qu'elle trouble."

De nouveaux troubles commençaient à s'élever dans les fiefs impériaux qui confinent aux états de Gênes, de Toscane & de Piémont, & appelaient l'attention de Buonaparte. Les communications de son armée avec la rivière de Gênes étaient menacées; on attaquait ses convois, on assassinait ses couriers; la politique & le fanatisme s'unissaient pour lui susciter des embarras sur ses derrières, afin de retarder

ſa marche ſur le Tyrol. Il lui fallait d'ailleurs terminer les différends de la France avec Modène, avec Rome & Naples, détruire l'empire que les Anglais s'étaient arrogé à Livourne & en Toſcane, &, en les chaſſant de ces ports, établir avec les Corſes des communications qui les rappelaſſent à leur devoir, & les réunir, dans le déſir de chaſſer les Anglais de ce département de la république. Au milieu de tant d'occupations, il ne devait pas perdre de vue le château de Milan, ni négliger de s'occuper du ſiège de Mantoue. La plus extrême activité pouvait à peine ſuffire à tant d'opérations à la fois; mais lorſqu'on n'emploie pas de demi-moyens, & qu'on fait, comme lui, marcher au but, le temps, malgré ſon cours rapide & ſa briéveté, ſuffit à tout.

Le général Laſnes entra dans les fiefs impériaux avec douze cents hommes, arrêta & fit fuſiller les chefs de la révolte, fit brûler leurs maiſons, & ſur-tout le fief d'Arquata, qui s'était ſignalé par les plus grands excès. La même promptitude & la même ſévérité furent déployées dans les environs de Tortone; & l'ordre ſuivant, dont l'exécution fut maintenue, rétablit bientôt le calme dont on avait beſoin.

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie.

Au quartier-général de Tortone, le 26 prairial, an 4.

« Les habitans des fiefs impériaux, à l'instigation de plusieurs de leurs seigneurs, & des agens de l'empereur à Gênes, ont violé le serment d'obéissance qu'ils avaient prêté à la république française ; ils ont assassiné plusieurs détachemens français, & ont assiégé dans Arquata les troupes qui y étaient. Il n'est point de crimes dont ils ne se soient rendus coupables ; il n'est point d'horreurs qu'ils n'aient commises. Les insensés comptaient sur l'impunité ; ils croyaient l'armée éloignée : ils ne savaient pas que les phalanges de l'armée d'Italie sont par-tout où il y a des ennemis de la république à punir. Ils ne savent pas encore, leurs instigateurs, qu'il n'est point de refuge qui puisse les soustraire au courroux du peuple français : qu'ils apprennent, par le spectacle terrible d'Arquata, le sort qui les attend, s'ils ne changent de conduite, & s'ils ne profitent de la porte que la clémence nationale laisse encore ouverte au repentir.

» En conséquence, le général en chef ordonne :

» ARTICLE PREMIER. Toutes les communes des fiefs impériaux en Italie enverront sur-le-champ trois députés au quartier-général à Tortone, avec les procès-verbaux de la prestation de serment d'obéissance qu'elles font à la république française, & les armes qui existent dans leurs communes.

» II. Toutes les communes enverront deux ôtages pour être garans de leur fidélité.

» III. Tous les seigneurs possédant fiefs impériaux seront tenus de se rendre en personne à Tortone pour prêter leur serment d'obéissance à la république ; & si, cinq jours après la publication du présent ordre, ils ne l'ont pas fait, leurs biens seront confisqués.

» IV. Vingt-quatre heures après la publication du présent ordre, les communes porteront à l'agent militaire à Tortone le montant de la contribution militaire, qui sera augmentée d'un dixième par journée de retard qu'elles mettront dans le paiement.

» V. Ceux qui, quarante-huit heures après la publication du présent ordre, seront trouvés avec des armes ou munitions, seront fusillés.

» VI. Toutes les cloches qui ont servi à sonner le tocsin seront descendues du

clocher, & brisées, vingt-quatre heures après le reçu du présent ordre : ceux qui ne l'auront pas fait seront réputés rebelles, & il sera mis le feu à leurs villages. Les municipalités & les curés seront responsables de l'exécution du présent article. "

Pendant ce temps une colonne française marchait sur le lac de Côme, s'emparait du fort Fuentes, qui en défend l'entrée & commande celle du pays des Grisons; elle faisait démolir cette forteresse.

La division du général Augereau avait l'ordre de se porter sur Bologne par une marche dont Buonaparte informa ainsi le directoire.

« La division du général Augereau a passé le Pô à Borgoforte le 28 prairial : il est arrivé à Bologne le premier messidor ; il y a trouvé quatre cents soldats du pape, qui ont été faits prisonniers.

„ Je suis parti de Tortone le 29 prairial ; je suis arrivé le premier messidor à Modène, d'où j'ai envoyé l'ordre, par l'adjudant-général Vignole, à la garnison du château d'Urbin, d'ouvrir les portes, de poser les armes, & de se rendre prisonnière de guerre. J'ai continué ma route pour Bologne, où je suis arrivé à minuit. Nous avons trouvé dans le fort Urbin cinquante pièces de canon bien approvisionnées, cinq cents fusils de calibre & d'un très-

beau modèle, & des munitions de bouche pour nourris six cents hommes pendant deux mois. Le fort Urbin est dans un bon état de défense; il a une enceinte bastionnée, revêtue, entourée de fossés pleins d'eau, avec un chemin couvert, nouvellement réparé. Il était commandé par un chevalier de Malte, & trois cents hommes, que nous avons faits prisonniers.

„ Nous avons fait prisonnier, à Bologne, le cardinal légat, avec tous les officiers de l'état-major, & pris quatre drapeaux. Nous avons également fait prisonnier le cardinal légat de Ferrare, avec le commandant de ce fort, qui est chevalier de Malte. Il y a dans le château de Ferrare cent quatorze pièces de canon.

„ L'artillerie que nous avons trouvée à Modène, au fort Urbin & au château de Ferrare, forme un équipage de siège qui nous mettra à même d'assiéger Mantoue.

„ Les vingt tableaux que doit nous fournir Parme sont partis: le célèbre tableau de saint Jérôme est tellement estimé dans ce pays, qu'on offrait un million pour le racheter.

„ Les tableaux de Modène sont également partis. Le citoyen Barthelemy s'occupe, dans ce moment-ci, à choisir les tableaux de Bologne: il compte en prendre une cinquantaine, parmi lesquels se

trouve la sainte Cécile, qu'on dit être le chef-d'œuvre de Raphaël.

„ Monge, Bertholet & Thouin, naturalistes, sont à Pavie, où ils s'occupent à enrichir notre jardin des plantes & notre cabinet d'histoire naturelle. J'imagine qu'ils n'oublieront pas une collection complète de serpens, qui m'a paru bien mériter la peine de faire le voyage. Je pense qu'ils seront après-demain à Bologne, où ils auront aussi une abondante récolte à faire.

„ J'ai vu à Milan le célèbre Oriani. La première fois qu'il vint me voir, il se trouva interdit, & ne pouvait pas répondre aux questions que je lui faisais. Il revint enfin de son étonnement. « Pardon„ nez, me dit-il, mais c'est la première „ fois que j'entre dans ces superbes appar„ temens; mes yeux ne sont pas accou„ tumés... ». Il ne se doutait pas qu'il faisait, par ce peu de paroles, une critique amère du gouvernement de l'archiduc. Je me suis empressé de lui faire payer ses appointemens, & lui donnai tous les encouragemens nécessaires.

„ Au premier courier je vous enverrai les lettres que je lui ai écrites dès l'instant que j'ai reçu la recommandation que vous m'avez envoyée pour lui."

Cette attention de Buonaparte à remplir le vœu du directoire lui conciliait l'esprit

des savans de l'Italie, & attachait, par l'espérance, à la révolution qui s'y préparait, une classe d'hommes qui auraient pu n'envisager que les pertes de leur état, dont ils se seraient crus menacés par elle. Il les confirmait dans l'idée que la France, dont les arts & les lettres avaient tant augmenté la gloire, abjurait le systême des ignorans qui avaient voulu la replonger dans la barbarie, & qu'elle allait rendre aux sciences, qui honorent, éclairent & adoucissent l'esprit humain, la protection qu'elle leur avait si sagement & depuis si long-temps accordée. Les généraux des monarques étaient loin de comprendre de tels soins dans leur politique étroite & barbare, &, contens de l'empire de la force, ne savaient guère, comme ce général républicain, acquérir aussi l'empire plus puissant de l'opinion. De tels actes laissent de longs souvenirs, impriment aux conquêtes d'une nation un caractère moins sauvage, & semblent demander grace pour les malheurs particuliers, inséparables de celui de la guerre. Si Buonaparte n'eût écrit qu'à l'astronome Oriani, ou s'il se fût borné à distinguer son talent, nous nous dispenserions de rapporter ici sa lettre: mais, portant ses vues plus loin en l'écrivant, il semblait écrire à tous les savans d'Italie; & celle qu'il adressait pour l'uni-

versité de Pavie complétait cette noble mesure de sa politique.

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au citoyen Oriani, astronome.

Au quartier-général de Milan, le 5 prairial, an 4.

« Les sciences qui honorent l'esprit humain, les arts qui embellissent la vie & transmettent les grandes actions à la postérité, doivent être spécialement honorés dans les gouvernemens libres. Tous les hommes de génie, tous ceux qui ont obtenu un rang distingué dans la république des lettres, sont Français, quel que soit le pays qui les ait vu naître.

» Les savans, dans Milan, n'y jouissaient pas de la considération qu'ils doivent avoir : retirés dans le fond de leur laboratoire, ils s'estimaient heureux que les rois & les prêtres voulussent bien ne pas leur faire du mal. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui ; la pensée est devenue libre dans l'Italie.... il n'y a plus ni inquisition, ni intolérance, ni despote. J'invite les savans à se réunir, & à me proposer leurs vues sur les moyens qu'il y aurait à prendre, ou les besoins qu'ils auraient, pour donner aux sciences & aux beaux arts une nouvelle vie & une nouvelle existence.

Tous ceux qui voudront aller en France seront accueillis avec distinction par le gouvernement. Le peuple français ajoute plus de prix à l'acquisition d'un savant mathématicien, d'un peintre de réputation, d'un homme distingué, quel que soit l'état qu'il professe, que de la ville la plus riche & la plus abondante. Soyez donc, citoyen, l'organe de ces sentimens auprès des savans distingués qui se trouvent dans le Milanais."

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, à la municipalité de Pavie & de Milan.

« Je desire, messieurs, que l'université de Pavie, célèbre à bien de titres, reprenne le cours de ses études. Faites donc connaître aux savans professeurs & aux nombreux écoliers de cette université que je les invite à se rendre de suite à Pavie, & à me proposer les mesures qu'ils croiront utiles pour activer & redonner une existence plus brillante à la célèbre université de Pavie."

Après l'occupation de Bologne, une division française s'était portée sur Ferrare & Faenza, dont la soumission présageait celle de la Romagne. Tous ces pays, que des crimes avaient ajoutés autrefois

au territoire papal, allaient se voir délivrés de son joug ; & cette politique du gouvernement ecclésiastique, si vantée & si peu digne de l'être, échouait devant la franchise & le talent d'un jeune général français, & se montrait dans toute sa foiblesse aussitôt qu'on avait renoncé à couvrir son entendement du voile de la superstition, qui avait été si long-temps ou sa lance ou son bouclier.

Pour déterminer plus promptement Rome à une paix qu'on voulait lui donner, en la punissant toutefois d'avoir soufflé la discorde & la guerre, une colonne de l'armée française se portait de Reggio, à travers les Apennins, sur Pistoie, & menaçait de se rendre à Rome par Florence. La nouvelle de cette marche jeta la plus grande alarme dans la cour du grand-duc. Manfredini, son premier ministre, fut dépêché en toute hâte à Bologne pour représenter au général français que le passage par la Toscane ayant été récemment réfusé aux troupes de Naples, il serait injuste de voir violer par les Français un territoire que les coalisés avaient respecté. La plus grande frayeur du grand-duc étant & devant être qu'une portion de l'armée française passât & séjournât dans sa capitale, son plénipotentiaire n'eut pas de peine à trouver bonne la proposition que

lui fit Buonaparte d'éviter cette ville, & de s'acheminer vers Rome en paſſant de Piſtoie à Sienne. Si le ſouverain de la Toſcane eût à cette époque imité la conduite du duc de Modène, & quitté ſes états comme ce prince, il eſt plus que probable qu'il n'y ſerait jamais rentré. De mauvais conſeillers ne pouvaient manquer d'ouvrir ce funeſte avis : heureuſement la prudence de Manfredini fut écoutée de préférence ; en ſe livrant à la généroſité françaiſe, il donna à ſon maître le plus ſage des conſeils, & lui rendit le ſervice le plus ſignalé.

Le 8 meſſidor, la diviſion du général Vaubois arriva dans Piſtoie ; & le lendemain le général Murat, à la tête de l'avant-garde, ſuivi du général de diviſion Vaubois, marchant avec la 75[e] demi-brigade, paſſa l'Arno à Fucechio, laiſſant à Piſtoie le reſte de la diviſion Vaubois.

Le 10, au ſortir de Fucechio, au lieu de ſe diriger ſur Sienne, cette troupe changea bruſquement de route, & marcha à grands pas vers Livourne. Il eſt probable que Manfredini, dans ſa conférence à Bologne, n'avait pas reçu la confidence de cette expédition ; mais Buonaparte, en arrivant à Piſtoie, en prévint le grand-duc en ces termes :

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, à son altesse royale le grand-duc de Toscane.

Au quartier-général de Pistoja, le 8 messidor, an 4.

« Le pavillon de la république française est constamment insulté dans le port de Livourne; les propriétés des négocians français y sont violées; chaque jour y est marqué par un attentat contre la France, aussi contraire aux intérêts de la république qu'au droit des gens. Le directoire exécutif a porté plusieurs fois ses plaintes au ministre de votre altesse royale à Paris, qui a été obligé d'avouer l'impossibilité où se trouvait votre altesse royale de réprimer les Anglais, & de maintenir la neutralité dans le port de Livourne.

» Le directoire exécutif a senti dès-lors qu'il était de son devoir de repousser la force par la force, & de faire respecter son commerce, & il m'a ordonné de faire marcher une division de l'armée que je commande pour prendre possession de Livourne.

» J'ai l'honneur de prévenir votre altesse royale que le 10 de ce mois une division

de l'armée entrera à Livourne ; elle se conduira dans cette ville d'après les principes de neutralité que nous venons maintenir. Le pavillon, la garnison, les propriétés de votre altesse royale & de ses peuples, seront scrupuleusement respectés.

» Je suis en outre chargé d'assurer votre altesse royale du desir qu'a le gouvernement français de voir continuer l'amitié qui unit les deux états, & de la conviction où il est que votre altesse royale, témoin chaque jour des excès auxquels se portent les vaisseaux anglais sans pouvoir y porter remède, applaudira aux mesures justes, utiles & nécessaires qu'a prises le directoire exécutif.

» Je suis, etc. "

Ce même jour Buonaparte informa le directoire de l'armistice qu'il avait accordé au pape ; moyennaut sa renonciation aux légations de Bologne & de Ferrare, la remise de la ville & citadelle d'Ancône, le paiement de vingt millions, & l'abandon de cent objets d'arts choisis dans les musées de Rome, & de cinq cents manuscrits de la bibliothèque du Vatican. Il lui annonçait également l'armistice accordé à Naples, & le départ du prince Pignatelli-Belmonte pour Paris, où il allait, au nom du roi de Naples, solliciter la paix.

Des ministres du pape faisaient, pour

le même objet, le même voyage, & dans des intentions bien moins sincères. Leurs personnes étaient seules une première infraction au traité qu'ils allaient implorer: le directoire avait exigé qu'on ne lui adressât pas des ecclésiastiques pour négociateurs. Ceux là se masquèrent en laïques: l'abbé devint le comte Petracchi, & ne réussit qu'à se faire renvoyer sans succès, dans une négociation commencée par la dérogeance à une promesse imposée, mais faite, & qui n'aurait été conduite par un tel diplomate & son compagnon Vangelisti qu'avec l'astuce, compagne ordinaire de leur métier.

Le 10, Buonaparte quitta Pistoie, & se mit en marche pour rejoindre la colonne qui déja était aux portes de Livourne: « Une frégate anglaise en sortait, dit-il, & fut canonnée; mais il n'était plus temps. Quelques heures avant notre arrivée, plus de quarante bâtimens anglais chargés étaient sortis de Livourne.

» Je fis arrêter le chevalier Spannochi, gouverneur de la ville pour le grand-duc, qui avait favorisé le départ des Anglais, qui avait essayé de soulever le peuple, en lui représentant notre petit nombre, & qui avait laissé prendre, peu d'heures avant, deux bâtimens français par une frégate anglaise, sous les feux des batteries: je l'ai

fait conduire à Florence par ses propres soldats : le grand-duc l'a fait mettre en prison, & le fera punir sévèrement. Cet officier est connu dans Livourne par sa haine contre les Français : il a commandé une frégate napolitaine contre nous : il est vendu à l'Angleterre. Vous trouverez ci-joint copie de ma lettre & de la réponse du grand-duc à ce sujet.

» Vous trouverez ci-joint l'ordre que j'ai donné au consul de la république, qui m'a paru un homme probe, & sur qui l'on peut compter. Il a fait aussitôt mettre les scellés sur les magasins anglais ; & il espère que cette capture vaudra sept ou huit millions à la république.

» L'épouvante à Livourne n'a été que momentanée : la bonne conduite de nos troupes a parfaitement rassuré les habitans. J'y ai laissé une bonne garnison, & le général Vaubois pour y commander, avec l'instruction ci-jointe.

» Je suis parti le lendemain ; j'ai passé à Florence avec Berthier & une partie de mon état-major : nous avons été parfaitement accueillis, le grand-duc nous a donné un grand dîner, que j'ai cru devoir accepter. L'on m'a assuré qu'on avait toujours à Florence désapprouvé la conduite des Livournais.

» Le ministre de la république près la

cour de Florence, m'a perſonnellement ſecondé dans ces différentes opérations. Le grand-duc, quoique ſollicité de tous côtés de s'en aller, n'a point prêté l'oreille à ſes ennemis & aux nôtres; il eſt reſté ferme dans ſa capitale, environné de nos troupes, mais ſe repoſant ſur la loyauté françaiſe. Cette conduite lui a mérité une part dans mon eſtime.

» La république de Lucques m'a fourni, de gré à gré, ſix mille fuſils, dont l'armée a grand beſoin, la campagne ayant conſidérablement détérioré nos armes.

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, à ſon alteſſe royale le grand-duc de Toſcane.

Au quartier-général de Livourne, le 18 meſſidor, an 4.

« ALTESSE ROYALE,

» Une heure avant que nous entrions dans Livourne, une frégate anglaiſe a enlevé deux bâtimens français, valant cinq cent mille livres. Le gouverneur les a laiſſé enlever ſous le feu de ſes batteries; ce qui eſt contraire à l'intention de votre alteſſe & à la neutralité du port de Livourne. Je porte plainte à votre alteſſe royale contre ce gouverneur, qui, par toutes

ses démarches, montre une haine prononcée contre les Français : il a cherché hier, au moment de notre arrivée, à ameuter le peuple contre nous ; il n'est sorte de mauvais traitement qu'il n'ait fait essuyer à notre avant-garde. J'aurais été autorisé, sans doute, à le faire juger par une commission militaire ; mais, par respect pour votre altesse royale, intimement persuadé de l'esprit de justice qui caractérise toutes vos actions, j'ai préféré de l'envoyer à Florence, convaincu qu'elle donnera les ordres pour le faire punir sévèrement.

„ Je dois en même temps faire mes remerciemens à son altesse royale de la bonté qu'elle a eue de préposer le général Strasoldo pour faire procurer à l'armée ce qui lui était nécessaire. Il s'est acquitté des ordres de votre altesse royale avec autant de zèle que de succès. "

Copie de la lettre du grand-duc de Toscane au général Buonaparte.

« GÉNÉRAL,

„ Le général Spannochi, arrêté par votre ordre, a été transporté ici : il est de ma délicatesse que je le retienne en arrestation, jusqu'à ce que les motifs de cette arrestation (que je présume être justes)

me soient connus, afin de vous donner, ainsi qu'à la république française & à toute l'Europe, le plus grand témoignage de cette équité conforme aux lois de mon pays, auxquelles je me suis toujours fait un devoir d'être soumis moi-même.

„ Je charge de cette lettre le marquis Manfredini, mon majordôme, à qui je vous prie de dire en quoi le susdit Spannochi s'est rendu coupable. Vous pouvez, en outre, avoir toute confiance en lui pour tous les objets qui peuvent intéresser le repos de mes sujets.

„ Je desire vivemment recevoir un écrit de votre main qui, dans les circonstances présentes, puisse me tranquilliser complètement, & assurer en même temps le repos de toute la Toscane.

„ Je suis, avec une parfaite estime,

Signé, FERDINAND."

Ordre donné par le général Buonaparte au consul de la république française à Livourne, le 10 messidor, an 4.

« Le consul de la république française à Livourne fera mettre le scellé sur tous les magasins appartenans aux Anglais, à l'Empereur, à l'impératrice de Russie, & généralement à tous les princes ou sujets

des états avec lesquels nous sommes en guerre, & en fera l'inventaire.

„ Il fera toutes les démarches, prendra toutes les mesures, & emploiera tous les moyens nécessaires pour découvrir les marchandises qui pourraient avoir été déposées chez les différens négocians de Livourne, & s'en mettra en possession. "

« En exécution de l'ordre du général, dont copie est ci-dessus, le consul de la république française invite tous les habitans de la ville de Livourne & des environs, de quelque nation & qualité qu'ils soient, qui pourraient posséder, à titre de dépôt ou autrement, des effets, marchandises, argent, bijoux, chevaux, meubles, &c. appartenans aux susdits sujets de la Grande-Bretagne, de l'Empire, de la Russie, ou autres ennemis de la république, à remettre, dans la journée de demain 12 messidor (30 juin vieux style), au consul lui-même, un état détaillé & une déclaration au vrai des effets & sommes d'argent qui appartiennent aux susdits états ennemis de la république.

„ Ceux qui auront contracté avec les ennemis de la république, de quelque manière & dans quelque forme que ce puisse être, doivent également en faire leur déclaration au consul de la républi-

que; ce qui servira simplement pour en faire l'examen.

„ Le consul invite particulièrement les Français à lui indiquer les effets cachés, déposés, ou aliénés par ventes simulées, ou de toute autre manière; aucun motif pour les retenir ne sera admissible, parce qu'il est prouvé que les citoyens français ont été, en différens temps, dépouillés ou lésés par les mesures sourdes des ennemis de la république dans le port de Livourne, & que même la force & la violence ont été employées. C'est donc le droit le plus légitime de la représaille que la république française exerce, & une restitution de ses propriétés, également juste, qu'elle réclame aujourd'hui, conformément au droit de toutes les nations.

„ Aussitôt les déclarations faites, on prendra des mesures pour constater leur exactitude, & assurer le séquestre desdits effets.

„ Ceux qui négligeraient de faire les déclarations, ou qui les feraient incomplètes, s'exposeraient à des recherches sévères & à des conséquences fâcheuses, qu'ils doivent prévenir pour leur propre intérêt.

„ L'intention du général en chef est que toutes les propriétés ennemies soient remises dans les mains de la république, comme prises faites en mer: en conséquence,

quence, & par cette confidération, toutes recherches, tous jugemens, toutes condamnations, font attribués à la jurifdiction confulaire.

„ A Livourne, le 11 meffidor, l'an 4 de la république françaife (le 29 juin 1796). "

Tandis que Buonaparte dînait chez le grand-duc à Florence, un courier vint au deffert lui apporter la nouvelle de la prife du château de Milan. Si ce jeune fouverain avait la fatisfaction de fauver fes états par fa bonne conduite, il faut convenir qu'il en devait coûter à fon amour propre & à fa fenfibilité de fêter dans fon palais un général dont la famille était comptée parmi fes fujets, & qui venait de rompre toutes les liaifons commerciales de fes amis les Anglais avec fon feul port, de le forcer de punir le gouverneur de fa principale place pour lui avoir fans doute trop bien obéi, & d'enlever à l'Empereur fon frère, fes états d'Italie. La reddition du château de Milan, annoncée à la fin de ce dîner, devenait un furcroît d'amertume vraiment cruel. La diffimulation, ou l'art de fupporter de telles contrariétés, eft heureufement un fruit commun de l'éducation des princes, qui leur épargne au moins toutes les marques extérieures de fouffrance & du mal-aife qui échapperaient à d'autres hommes. Cette apparente im-

paffibilité fe foutint au point que Salicetti, ex-conventionnel, commiffaire du directoire près l'armée d'Italie, qui paffa dans Florence deux jours après Buonaparte, reçut du grand-duc les mêmes invitations, auxquelles il ne fe rendit pas. Les obfervateurs pourront ici remarquer que Salicetti avait voté pour la mort de Louis XVI, que le grand-duc était fon neveu, fa femme une Bourbon; que les triomphes de la république françaife changeaient déja étrangement les opinions & les convenances, & marquaient bien vîte, & d'une façon bien extraordinaire, l'empire que fa deftinée l'appelait à prendre fur les princes. On en vit un autre exemple dans la demande faite au pape de mettre fur-le-champ en liberté des prifonniers détenus dans le château Saint-Ange, dans celui de San-Leo, dans la citadelle d'Ancône, & même de faire fortir des galères des individus qui y avaient été condamnés. Cette demande équivalait à un ordre, & la cour de Rome n'était pas en mefure de n'y pas obéir. Il eft vrai que les condamnés étaient un témoignage trop fcandaleux de l'injuftice de fes tribunaux inquifitoriaux, & que les juges atroces qui avaient fecondé les paffions du gouvernement & faire taire toutes les loix, auraient mérité une punition que le vain-

queur avait la modération de ne pas exiger.

La tranchée s'était ouverte devant le château de Milan le 30 prairial. Le 11 messidor, le gouverneur de cette place offrit de capituler, en demandant une suspension d'hostilités, que le général Despinoy refusa de la manière suivante:

« Je ne puis, monsieur, accéder à une suspension d'hostilités, au terme où nous en sommes, qu'en vertu de la capitulation suivante que je vous propose, & sur laquelle vous aurez à délibérer à l'heure même. »

Capitulation accordée par le général de division Despinoy, commandant la Lombardie pour la république française, à M. Lami, commandant autrichien dans le château de Milan.

» Le château de Milan sera remis aux troupes de la république française, avec son artillerie, ses munitions de guerre & de bouche, ses magasins de toute espèce, les caisses & effets militaires, à cinq heures précises du matin.

» Aussitôt la présente capitulation signée, quatre compagnies de grenadiers français prendront possession de la porte

de Milan & des baſtions Velaſco, Dom-Pietro & Danigna.

„ Il ſera établi des gardes françaiſes à tous les magaſins, & nommé des commiſſaires reſpectifs pour procéder contradictoirement à leur vérification.

„ La garniſon du château ſortira, à l'inſtant même, par la porte de Milan, & défilera le long des glacis de Verulimes, devant les troupes françaiſes, avec les honneurs de la guerre, armes & bagages ſeulement.

„ Parvenue au pont du Naviglio, elle mettra bas les armes, & ſe conſtituera priſonnière de guerre.

„ Les émigrés & les déſerteurs ſeront livrés au général français.

„ Les malades & bleſſés ſeront traités avec tous les ſoins dus à l'humanité, & les procédés généreux qui ont toujours diſtingués la nation françaiſe.

„ Il ſera fourni à la garniſon les moyens de tranſport néceſſaires pour conduire ſes équipages au lieu de deſtination qui lui ſera marqué.

„ S'il s'élève quelques diſcuſſions ou différends dans l'exécution des articles ci-deſſus, ils ſeront jugés à l'avantage des troupes françaiſes. "

s gravirent les rochers escarpés, tuè-
t cent hommes, prirent deux cents pri-
niers, avec quatre cents tentes & tous
bagages.

, Pendant ce temps-là le chef de ba-
lon Recco, officier de la plus grande
voure, tourna l'ennemi par la gauche,
npara de l'excellente position de Belone,
trois cents hommes, & fit soixante-dix
onniers.

, L'ennemi a abandonné des retranche-
mens que nous n'aurions pas construits en
six mois : tout a été culbuté, & un mois
de fatigues, de peines, est perdu dans un
instant.

» Voilà le premier combat qui a eu lieu
entre les deux armées depuis que le nou-
veau général la commande.

» J'irai bientôt attaquer l'escadre autri-
chienne qui tient le lac de Garda.

» Voici les traits de bravoure qui ont
honoré les républicains dans cette affaire.

» Claude Roche, carabinier à la deu-
xième compagnie de la onzième demi-
brigade d'infanterie légère, sauta le pre-
mier dans les retranchemens ennemis,
tua l'officier; & sans s'arrêter à sa montre,
qui paraissait, ni à ses dépouilles, il se
saisit de son sabre nud, en tua un Autri-
chien, & en fit trois prisonniers.

» Jean Gerrin, de la même compagnie,

vraiment héroïque de toutes les troupes du siège; artillerie, infanterie, cavalerie, tout a également concouru au triomphe de nos armes. Les volontaires, se multipliant, étaient à la fois de garde, de travail, de service aux batteries; &, durant les fatigues excessives de douze jours de tranchée ouverte, leur constance & leur dévouement ne se sont point démentis un seul instant.

„ Vous trouverez ci-jointe la capitulation que j'ai proposée à M. Lami, & qu'il a dû accepter. "

Buonaparte rendit ainsi compte de cet évènement au directoire :

» Dès l'instant que l'armée impériale fut battue sur le Mincio, l'on fit avancer l'artillerie de siège; & du 29 au 30 prairial, on ouvrit la tranchée devant le château de Milan. Le 9 messidor, nos batteries se démasquèrent à la fois, & pendant quarante-huit heures obtinrent une telle supériorité de feu, que le gouverneur battit la chamade, & capitula le 11 à trois heures du matin.

„ Nous avons trouvé dans ce fort cinq mille fusils, deux cents milliers de poudre, cent cinquante bouches à feu, & des approvisionnemens assez considérables. Le général Despinoy a commandé ce siège. Il a reçu, le jour de l'ouverture de la

tranchée, le brevet de général de division, que vous lui avez envoyé.

„ Le citoyen Lekain, chef de bataillon, a commandé le génie, & le citoyen Verrière l'artillerie. Je suis bien aise de saisir cette occasion pour témoigner la satisfaction que j'ai de l'activité & du zèle du citoyen Chasseloup, chef de brigade commandant le génie de l'armée. "

Mantoue seule restait à l'empereur de tous ses états d'Italie, & était investie. La brave armée française en avait tellement imposé aux gouvernemens de ce pays, qu'ils s'étaient tous déterminés à passer sous le joug, ayant moins l'espoir que le desir de voir cette forteresse faire une longue résistance. C'était l'artillerie qu'on leur avait enlevée qui devait la foudroyer (car jusqu'à cette époque Buonaparte leur avait pris six cent dix-neuf pièces de siège & soixante de campagne); c'étaient les chevaux de leurs haras, ou de leur cavalerie même, qui remontaient celle de l'armée française, qui subsistait & s'approvisionnait à leurs dépens, se renforçait de tous les moyens dont elle les privait, dominait du détroit de la Sicile aux gorges du Tyrol, dans lesquelles elle avait repoussé les Autrichiens, & commençait à organiser en Lombardie des troupes italiennes qui devaient un jour assurer la liberté de l'Italie, ou y

„ Lugois, eſt-il dit dans cette pièce, par
„ l'invaſion des Français dans l'état pon-
„ tifical, l'enlèvement des ſubſiſtances,
„ les inſultes faites aux perſonnes, l'ont
„ porté à prendre les armes pour la dé-
„ fenſe de ſes ſaints protecteurs, du ſou-
„ verain, de l'état & de la patrie : tous
„ doivent concourir au ſalut commun
„ dans le commun péril. Il eſpère que
„ tous, animés par le zèle pour la reli-
„ gion, l'attachement pour ſa ſainteté,
„ leur légitime ſouverain, & l'amour de
„ la patrie, travailleront unanimement au
„ ſuccès d'un ſi beau deſſein, en ſe ran-
„ geant ſous les glorieux étendards de
„ l'égliſe. "

Le général Augereau, informé de cet évènement, donna trois heures aux Lugois pour poſer les armes, les menaçant, en cas de refus, de marcher contre leur ville, le fer & la flamme à la main.

Les révoltés mépriſèrent cette menace ; & ayant appris qu'on envoyait contre eux ſoixante dragons avec huit officiers, ils ſe mirent en embuſcade pour les maſſacrer. Ce premier acte hoſtile leur réuſſit. Au ſignal convenu, les dragons ſurpris eſſuyèrent un feu vif : cinq furent tués d'abord, les autres prirent la fuite. Deux têtes furent portées à Lugo, & expoſées ſur la maiſon publique.

M. le baron Capelleti, chargé d'affaires d'Eſpagne, interpoſa ſes bons offices pour ſauver cette ville féditieuſe, qui ſemblait vouloir aſſurer ſa ruine par des actes de barbarie. Il ſe rendit à Lugo, exhorta les habitans à la ſoumiſſion & à la confiance envers l'armée françaiſe, diſpoſée à leur pardonner les excès commis : mais il ne put rien obtenir de ces malheureux égarés par les plus perfides conſeils. Alors le général Augereau fit marcher un gros corps de troupes, infanterie & cavalerie, avec des canons & de caiſſons bien fournis. Une nombreuſe phalange de rebelles s'avança. Vendredi matin ils furent attaqués par une colonne des troupes républicaines ſur deux points, l'un du côté d'Imola, l'autre du côté d'Argenta. La défenſe fut terrible & opiniâtre : mais, après un combat de trois heures, le déſordre ſe mit dans les bandes rebelles ; partie furent taillés en pièces, partie échappèrent par la fuite. On prétend que dans cette action il y a eu plus de mille révoltés tués ou bleſſés, & environ deux cents Français. La ville fut enſuite cernée, & livrée pendant trois heures aux troupes, auxquelles on en avait permis le pillage. Tout a été dévaſté ; tout individu rencontré les armes à la main a été mis à mort ; les femmes & les enfans ont été épargnés.

Samedi matin nous vîmes rentrer dans notre ville l'armée victorieuse, avec un immense butin, qui fut sur le champ mis en vente sur notre place. C'était le spectacle d'une des foires les plus riches que l'on eût vues depuis long-temps.

A son retour du quartier - général de Bologne, le général divisionnaire Augereau a fait répandre dans toute la province la proclamation suivante :

" Vous venez de voir un exemple terrible : le sang fume encore à Lugo..... Lugo calme, Lugo tranquille, aurait été respectée comme vous ; elle aurait joui de la paix. Des mères n'auraient point à pleurer leurs fils, des veuves leurs maris ; des orphelins les auteurs de leurs jours. Que cette épouvantable leçon vous instruise, & vous apprenne à apprécier l'amitié du Français C'est un volcan quand il s'irrite ; il renverse, il dévore tout ce qui s'oppose à son irruption. Au contraire, il protège, il caresse quiconque cherche en lui son appui. Mais il faut acquérir sa confiance par quelque acte qui lui assure qu'elle ne sera point trahie : depuis trop long-temps & trop souvent on a abusé de sa bonne foi. Voici ce que sa sûreté exige maintenant de vous, & ce que j'ordonne en conséquence.

» ARTICLE PREMIER. Toutes les com-

munautés seront désarmées de toute espèce d'armes à feu, lesquelles seront déposées à Ferrare.

„ II. Toute personne qui, vingt-quatre heures après la publication de la présente, n'aura pas déposé ses armes à feu, sera fusillée.

„ III. Toute ville ou village où se trouvera un Français assassiné, sera livré aux flammes.

„ IV. Si un habitant est convaincu d'avoir tiré un coup de fusil sur un Français, il sera fusillé, & sa maison sera brûlée.

„ V. Si un village s'arme, il sera brûlé.

„ VI. Il est défendu de s'attrouper avec ou sans armes.

„ Tout chef de révolte ou d'attroupement sera puni de mort."

On s'est plu à reprocher à Buonaparte d'avoir laissé le temps & la facilité aux Anglais d'occuper Porto-Ferraio dans l'isle d'Elbe, & de n'y avoir pas envoyé, en arrivant à Livourne, des troupes qui missent cette forteresse & son port à l'abri d'une insulte. A cet égard il est exempt de tout blâme. Porto-Ferraio n'importait à aucune de ses opérations; il livrait aux hasards d'un siège un détachement de son armée, des forces duquel il se fût privé sans le moindre but d'utilité. Après l'avoir

enfermé dans cette forteresse, il ne pouvait l'y secourir quand les Anglais étaient maîtres de la mer ; & eux-mêmes ne s'en emparèrent que par une sorte de forfanterie politique, & pour couvrir de l'apparence d'une expédition la douleur qu'ils ressentaient de se voir chassés de Livourne. Renfermés dans Porto-Ferraio, ils ne pouvaient influer sur le sort de l'Italie, mais seulement, en restituant ce fort au grand duc, se ménager les moyens de réacquérir leur influence dans Livourne lorsqu'il plairait au Français de l'évacuer. C'est peut-être même une faute que leur fit faire leur orgueil ordinaire : car il est douteux que si leur flotte se fût tenue en Corse, les soulèvemens qu'y excitèrent les relations que les Français y entretinrent de Livourne, & que leur prétendu blocus de ce port ne put jamais empêcher, eussent pu prendre la consistance qu'ils prirent ; consistance telle, qu'il leur fallut bientôt renoncer à ce nouveau royaume, & recevoir dans le rocher de Porto-Ferraio leur vice-roi expulsé de Corse avec tous les Anglais, & les recrues d'Allemands & d'émigrés qu'ils y avaient attirés à si grands & si inutiles frais.

Buonaparte savait sans doute mieux que ceux qui ont cru remarquer une faute dans cet acte de sa conduite militaire, que

l'isle d'Elbe ne produit que du fer; que les vivres de ses habitans se tirent ou de la Toscane, ou de Rome, ou de Naples; & qu'il lui suffirait de faire garder, comme il le fit, le rivage de la Toscane lorsque la Corse serait rentrée au pouvoir des Français, & de défendre à Rome de laisser sortir des vivres, pour que la flotte anglaise, bientôt affamée, dût abandonner un si mauvais poste & une position si insignifiante, & être réduite à errer sur la Méditerranée, paisible spectatrice de ses triomphes en Italie, & exclue de tous ses ports, qu'il lui avait fait fermer. Cette guerre guérira sans doute ceux qui voudront bien y penser de l'idée d'attacher une trop grande importance à la prétendue puissance des flottes. La république française a donné un grand exemple en ne se souciant pas de continuer une lutte inégale, dispendieuse & peu concluante sur la mer, & en s'attachant à se rendre maîtresse des continens qu'elle baigne. Cet axiôme bannal, *qui est maître de la mer l'est de la terre*, n'a jamais mérité la fortune qu'il avait faite, & ne peut s'appliquer, avec une apparence de justesse, qu'aux colonies des états qui ont, dirai-je, le bonheur ou le malheur d'en posséder? car ce grand problême est encore douteux pour les politiques, quoi-

qu'il ne le ſoit pas pour les peuples qui veulent être marchands, & qui ne croient pas qu'on puiſſe être heureux, grand & puiſſant ſans un grand commerce maritime, quoique les Romains l'aient été ſans tout cela, & que le réſultat final de l'eſprit mercantille ſoit la corruption de toutes les nations, & qu'il les conduiſe infailliblement à devenir la facile proie des peuples pauvres, mais guerriers. Quoiqu'il en ſoit, l'eſcadre anglaiſe, forte de dix-ſept voiles & deux mille hommes de troupes, ſe préſenta, le 21 meſſidor, devant Porto-Ferraio.

— Dans la matinée du 22 meſſidor (10 juillet), un gros détachement de troupes anglaiſes parut au-delà du petit pont de la place, unique ſortie par la voie de terre, à la diſtance d'un mille : il occupait le fort ruiné de Saint-Jean-Baptiſte, & le ſommet de la colline. Le débarquement s'était opéré la nuit précédente, hors de la portée des batteries, ſur la plage d'Acqua-Viva, limite entre la partie de l'île qui dépend du grand-duc, & celle qui dépend du roi de Naples. Les Anglais établirent auſſi-tôt, ſur la hauteur qui domine la ville, une batterie & des mortiers d'un gros calibre. Les portes de la ville, du côté de terre, étaient fermées, lorſque deux officiers s'avancèrent, tambour bat-

tant, & préfentèrent deux lettres adreffées au gouverneur : l'une de Gilbert Elliot, vice-roi de Corfe ; l'autre du major Duncan, chef de l'expédition. Le gouverneur affembla fur-le-champ tous fes officiers, les chefs des départemens, les confuls & vice-confuls des nations étrangères, le magiftrat de la commune, & les chefs des principales familles. L'affaire ayant été expofée, on obferva qu'un peuple dépourvu de forces correfpondantes à celles qu'on lui oppofait, n'ayant point de provifions, & pouvant manquer d'eau fous peu de jours, ne pouvait faire aucune réfiftance. Il fut donc réfolu à l'unanimité de laiffer entrer les troupes anglaifes, fous certaines conditions convenues.

Extrait de la lettre de Gilbert Elliot, vice-roi de Corfe, au gouverneur de Porto-Ferraio.

Baftia, 6 juillet.

« MONSIEUR,

„ Les troupes françaifes ayant occupé la ville & place de Livourne, les canons de la fortereffe ayant tiré fur les vaiffeaux du roi dans la rade, & les propriétés des fujets de fa majefté à Livourne ayant été violées, malgré la neutralité de fon alteffe

royale le grand-duc de Toscane, & malgré les protestations réitérées des Français de la respecter ; il y a aussi lieu de croire que les Français ont les mêmes desseins sur la forteresse de Porto-Ferraio, espérant par ce moyen faciliter les hostilités qu'ils méditent contre le royaume de Corse. Ces motifs nous ont déterminés à prévenir les intentions des ennemis du roi, aussi hostiles envers son altesse royale qu'à l'égard de sa majesté, en plaçant à Porto-Ferraio une garnison capable de défendre cette place. Notre unique dessein étant d'empêcher l'occupation de cette forteresse & de toute l'isle d'Elbe par les Français, nous vous invitons & intimons, monsieur, de recevoir les troupes de sa majesté qui se présenteront devant la place, avec les conditions suivantes :

» Ier. Porto-Ferraio & ses dépendances resteront sous le gouvernement du grand-duc : le pavillon toscan ne cessera pas d'y être arboré, & l'administration ne sera altérée en aucune manière. Les personnes, les propriétés & la religion de tous les habitans, seront respectées : les commandans anglais veilleront à ce que leurs troupes observent une rigoureuse discipline.

» II. Les officiers & soldats composant la garnison toscane continueront de faire le service, s'ils le jugent à propos. Tous

les employés civils & militaires feront conférvés dans leurs emplois, en continuant à fe bien conduire.

» III. Les précédentes conditions feront obfervées exactement & avec la plus parfaite bonne foi, autant que la chofe fera compatible avec la fûreté de la place.

„ IV. Nous promettons, au nom de fa majefté, de la manière la plus folemnelle, de faire retirer les troupes de fa majefté, & de remettre la place entre les mains de fon alteffe royale dans l'état où elle fe trouve aujourd'hui, à l'époque de la paix, ou auffi-tôt que tout danger d'invafion de la part des Français aura ceffé.

» Si vous vous refufez, monfieur, à des propofitions auffi conformes aux intérêts de fon alteffe royale, que juftes & néceffaires pour notre caufe, l'officier chargé de l'expédition a des ordres & des moyens fuffifans pour forcer la place, & dans ce cas l'occupation ne fera limitée par aucune condition.

» Ne doutant pas que votre prudence & votre attachement aux véritables intérêts de fon alteffe royale ne vous portent à confentir au feul expédient qui puiffe lui conferver Porto-Ferraio, & éloigner de l'île d'Elbe le plus cruel des fléaux, j'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite confidération & eftime, &c. »

Articles proposés par le gouverneur de la ville de Porto-Ferraio, & acceptées le 10 juillet par les commandans des troupes anglaises.

» ARTICLE PREMIER. Les troupes anglaises seront reçues dans la place, & les conditions réglées par son excellence le vice-roi Elliot seront pleinement observées, de manière que rien n'altère la loi de neutralité que s'est imposée la Toscane, & qui doit être inviolablement maintenue.

» II. Dans le cas où il paraîtrait devant cette ville ou devant ce port des troupes ou des vaisseaux des nations en guerre, la garnison ni aucun habitant ne sera astreint à prendre les armes, ni pour le parti des Anglais, ni pour un autre parti.

» III. L'isle d'Elbe, & notamment Porto-Ferraio, étant dépourvus de munitions de bouche, messieurs les commandans des troupes anglaises auront soin d'y faire transporter toutes sortes de vivres, que les habitans pourront acheter, afin qu'ils ne soient pas exposés à périr par la famine.

» IV. Le peuple de Porto-Ferraio étant très-nombreux & ayant un petit nombre d'habitations, il ne ferait pas possible de

loger messieurs les militaires anglais dans les maisons particulières. On se flatte que messieurs les commandans auront la bonté de prendre cet objet en considération.

„ V. Comme l'arrivée des troupes britanniques a été subite & imprévue, messieurs les commandans sont priés d'accorder le temps convenable, à l'effet de préparer les quartiers & logemens nécessaires."

Le siège de Mantoue & les expéditions secrètes en Corse, tout autrement importantes que cette parade de Porto-Ferraio, ne s'en continuaient pas moins. La garnison de Mantoue opposait une vive résistance & faisait des sorties.

„ Le 28, à deux heures du matin, quinze cents hommes de la garnison de Mantoue sortaient par la porte de Cérèse, dans le même temps que trois mille hommes sortaient par la porte de Pradella ; tous nos avant-postes se retirèrent. L'ennemi était à une portée de pistolet de nos batteries, qu'il espérait déja enlever ; mais le brave cinquième bataillon des grenadiers était là. Les généraux Fiorella & Dallemagne placent leurs troupes, saisissent le moment favorable, attaquent l'ennemi, le mettent en désordre, & le conduisent, après deux heures de combat, jusqu'aux palissades de la ville. La perte de l'ennemi est de cinq à six cents hommes.

» Le 29, je comptais faire embarquer huit cents grenadiers, & j'eſpérais pouvoir m'emparer d'une porte de la ville ; mais, les eaux ayant diminué dans vingt-quatre heures de plus de trois pieds, il n'a pas été poſſible de tenter ce coup de main.

» Le 30, à onze heures du ſoir, le général Serrurier ordonna au général Murat & à l'adjudant-général Vignole, avec deux mille hommes, d'attaquer la droite du camp retranché des ennemis, dans le temps que le général Dallemagne, à la tête d'une bonne colonne, attaquait la gauche. Le chef de bataillon d'artillerie Andreoſſi, officier du plus grand mérite, avec cinq chaloupes canonnières qu'il avait armées, alla donner à l'ennemi une fauſſe alerte ; & dans le temps qu'il attirait ſur lui tous les feux de la place, les généraux Dallemagne & Murat rempliſſaient leur miſſion, & portaient dans les rangs ennemis le déſordre & l'épouvante. Le chef de brigade du génie Chaſſeloup traça, pendant ce temps, à quatre-vingt toiſes de la place, l'ouverture de la tranchée, ſous le feu & la mitraille de l'ennemi. Au même inſtant, la batterie de Saint-George, de Pradella, & de la Favorite, les deux premières compoſées de ſix pièces de gros calibre, & à boulets rouges, & de ſix gros mortiers ; la dernière de huit pièces, deſtinées à rompre

rompre la communication qui conduit de la citadelle à la ville, commencèrent à jouer contre la place. Dix minutes après, le feu se manifesta de tout côté dans la ville. La douane, le palais Colloredo, & plusieurs couvens, ont été entièrement consumés. A la pointe du jour, la tranchée n'était que faiblement tracée; l'ennemi réunissait une partie de ses forces, & cherchait à sortir sous le feu terrible des remparts: mais nos intrépides soldats, cachés dans des ravins, derrière des digues, postés dans toutes les sinuosités qu pouvaient un peu les abriter de la mitraille, les attendaient de pied ferme & sans tirer. Cette morne constance seule déconcerta l'ennemi, qui rentra dans ses murs.

» La nuit suivante, l'on a perfectionné la tranchée; &, dans la nuit de demain, j'espère que nos batteries seront armées & prêtes à tirer.

» Je ne vous parlerai point de la conduite de l'intrépide général Serrurier, dont la réputation militaire est établie, & à qui nous devons, entre autres choses, depuis la campagne, le gain de la bataille de Mondovi. Le chef de brigade du génie Chasseloup, le chef de bataillon Samson, & le chef de bataillon d'artillerie Meuron, donnent tous les jours des preuves de talens, d'activité & de courage, qui leur acquièrent des ti-

tres à la reconnaiſſance de l'armée & de la patrie.

» Toutes les troupes montrent une patience, une conſtance & un courage qui donnent l'audace de concevoir les entrepriſes les plus hardies.

» Le chef de bataillon Dupat, qui commande le brave cinquième bataillon des grenadiers, eſt le même qui a paſſé le premier le pont de Lodi. Vous trouverez ci-jointe la ſommation que j'ai faite au gouverneur, & la réponſe qu'il m'a faite.

Sommation faite au commandant de la place de Mantoue.

Au quartier-général de Caſtiglionna,
le 4 thermidor, an 4.

Le général de diviſion, chef de l'état-major, à monſieur le lieutenant-général des troupes de l'empereur, commandant à Mantoue.

De Marmizello, le 30 meſſidor.

« Le général en chef de l'armée d'Italie me charge, monſieur, de vous écrire qu'attaqué de tous côtés, vous n'êtes pas en état de défendre plus long-temps la ville de Mantoue; qu'une opiniâtreté déplacée ruinerait entièrement cette infortunée cité; que les lois de la guerre vous preſcrivent impérieuſement de rendre cette ville; & que ſi, contre ſon attente, vous vous obſtiniez à

une plus longue réſiſtance, vous ſeriez reſponſable du ſang inutile que vous feriez verſer, de la deſtruction & des malheurs de cette grande ville; ce qui le forcerait à vous traiter avec toutes les rigueurs de la guerre."

Au commandant général en chef des troupes françaiſes en Italie.

« Les lois de l'honneur & du devoir m'impoſent de défendre, juſqu'à la dernière extrêmité, la place qui m'eſt confiée.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

» *Signé*, le comte CANTO D'IRLES.

De Mantoue, le 20 juillet 1796.

Wurmſer, averti par ſa première défaite, & ſentant combien il changeait la face des affaires s'il pouvait réuſſir à débloquer Mantoue, & rendre ainſi inutiles les derniers ſuccès de Buonaparte en reportant le théâtre de la guerre dans le Milanais, ne négligea rien pour profiter de l'avantage que lui donnaient les nombreux renforts qu'il avait reçus. Il dirigea en conſéquence, le 11 thermidor, une forte colonne ſur Salo, qu'il enleva aux Français, ainſi que Breſcia, tandis qu'une autre diviſion de ſon armée forçait leur poſte de la Corona, & paſſait

entre le lac de Garda & l'Adige, & contraignait par ce mouvement l'armée française d'évacuer Vérone. Cette crise qu'allait éprouver la victorieuse armée d'Italie était prévue ; & les ennemis de sa gloire & ceux de son général, dans l'attente de revers qu'ils regardaient comme infaillibles, semaient à l'avance tous les bruits capables de lui donner de la défaveur. Le gouvernement ne se méprit point, & devina cette odieuse tactique ; & tandis que Buonaparte préparait à la république de nouveaux triomphes, le directoire s'empressait de dissiper les impressions que les calomnies des libellistes auraient pu faire sur son esprit, en lui adressant, le 13 thermidor, la lettre suivante, le jour même qu'il reprenait Salo :

« Le directoire exécutif, qui n'a qu'à se louer, citoyen général, de l'infatigable activité avec laquelle vous combattez les ennemis de la liberté ; le directoire exécutif, qui partage avec tous les bons citoyens, avec tous les amis vrais de leur patrie, avec les sincères républicains, l'admiration qu'inspirent les grands talens militaires que vous déployez, & qui vous donnent de justes titres à la reconnaissance nationale, voit avec indignation les efforts que les folliculaires, couverts de différens masques, font chaque jour pour tromper le public & se-

conder les ennemis de notre patrie, par des bruits dont le but ne peut être que de semer la dissention parmi les amis de l'ordre & de la paix. Le directoire voit avec indignation la perfidie avec laquelle ces folliculaires coalisés se sont permis d'attaquer la loyauté, la constante fidélité de vos services, & il se doit à lui-même le démenti formel qu'il donne aux absurdes calomnies que leur a fait hasarder le besoin d'entretenir la malignité par quelques récits qui puissent l'aiguillonner & faire lire leurs productions.

» Les uns, ouvertement royalistes, répandent cruement une fausseté; les autres, se disant patriotes par excellence, mais marchant au même but, la commentent, l'arment à leur manière, sous le prétexte de combattre leur prétendu antagoniste. Les uns & les autres travaillent ainsi à arrêter les progrès de l'ordre qui s'établit; les uns & les autres secondent les ennemis de la révolution; les uns & les autres veulent semer la discorde & désorganiser les armées; les uns & les autres se jouent ainsi de la bonne foi de leurs lecteurs, de ceux qui leur procurent leur subsistance; & ils leur donnent indécemment, comme certains, des récits qui ne sont que le fruit & les écarts de leur imagination.

» Non, citoyen général, jamais les amis

de l'Autriche n'ont pu prévenir le directoire contre vous, parce que les amis de l'Autriche n'ont ni accès ni influence au directoire, parce que le directoire connaît vos principes & votre attachement inviolable à la république. Non, jamais il n'a été question de votre rappel; jamais le directoire, jamais aucun de ses membres n'a pu penser donner un successeur à celui qui conduit si glorieusement nos républicains à la victoire. Le folliculaire qui, voulant avoir l'air de vous défendre, ose dire qu'il avait connaissance de l'intrigue ourdie contre vous, & dont une affaire d'argent n'était que le prétexte; qui, se parant d'une fausse vertu, ose ajouter qu'il a eu la délicatesse de taire des évènemens qui auraient fait rire nos ennemis; celui-là en impose, celui-là trompe le public, & est évidemment indigne de sa confiance. Si cet homme si instruit, cet homme qui, comme ses confrères en calomnies, cherche à se donner un air d'importance, en prétendant connaître tous les secrets de l'état; si cet homme a connaissance d'une intrigue de la nature de celle dont il parle, qu'il la découvre, qu'il la fasse connaître au directoire: elle est assez importante, sans doute; elle intéresse assez le bien public, la marche de nos armées, pour que celui qui peut la mettre au jour ne puisse se dispenser de la dénoncer à ceux

qu'elle a pour but d'induire en erreur. Mais le silence de cet homme, son silence qui sera sa condamnation, éclairera le public sur la confiance qu'il devra désormais à ses insinuations. Vous avez, citoyen général, la confiance du directoire : les services que vous rendez chaque jour, vous y donnent des droits. Les sommes considérables que la république doit à vos victoires, prouvent que vous vous occupez tout à la fois de la gloire & des intérêts de votre patrie : tous les bons citoyens sont d'accord sur cet objet; vous n'aurez pas de peine à abandonner les jactances, les calomnies des autres au mépris qu'elles méritent par elles-mêmes, & plus encore par l'esprit qui les dirige."

C'était le lendemain du jour où ce témoignage honorable & si bien mérité était rendu à Buonaparte, que cent chevaux superbes qu'il envoyait d'Italie au gouvernement, entrèrent dans Paris; & c'était le 12 qu'un de ses rivaux de gloire, & digne de l'apprécier, écrivait au ministre de la police cette lettre vraiment mémorable, qui n'honorera pas moins le général Hoche, son auteur, que celui qui en était l'objet.

devenir du moins les ...
changemens dans son g...
Wurmser avait rassem...
les débris de l'armée autr...
de puissans renforts, tan...
parte avait fait son expédi...
du pape & sur Livourne ...
gation de garder ces nou...
de mettre garnison à Livo...
de conserver ses places du ...
continuer le siège de M...
dû beaucoup l'affaiblir. L...
fait parmi les aristocrate...
aspiraient avec inquiétude ...
la faiblesse & la dispersion ...
semblait les menacer. L...
était pas encore venu, & le...
dont se couvraient les Au...
leur être enlevés.

« Après le combat de ...
ennemis se sont retirés sur ...
lignes pour nous défend...
l'Avisio; ils ont tiré des lig...
tranchées avec beaucoup d...
tête du lac de Garda & l'...
ordonna au général Joub...
ennemis par la Bocheta...
chef de bataillon Marc...
marche, tourna l'ennem...
... signal de l'attaque. ...
[illegible]

Le général en chef de l'armée des côtes de l'Océan, au ministre de la police générale.

« CITOYEN MINISTRE,

» Des hommes qui, cachés ou ignorés pendant les premières années de la fondation de la république, n'y pensent aujourd'hui que pour trouver les moyens de la détruire, & n'en parlent que pour calomnier ses plus fermes appuis, répandent depuis quelques jours, les bruits les plus injurieux aux armées & les plus absurdes contre un des officiers généraux qui les commandent. Ne leur est-il donc pas suffisant, pour parvenir à leur but, de correspondre ouvertement avec la horde conspiratrice résidante à Hambourg? Faut-il, pour obtenir la protection des maîtres qu'ils veulent donner à la France, qu'ils avilissent les chefs des armées, les meilleurs amis du gouvernement? Pensent-ils que ceux-ci, aussi faibles qu'au temps *passé*, se laissent injurier sans oser répondre, accuser sans pouvoir se justifier, & attaquer sans se défendre? Pensent-ils que le gouvernement ignore les motifs de leurs clameurs, qu'il se laisse abuser par leurs mensonges?

» Pourquoi donc Buonaparte se trouve-t-il être l'objet de la *fureur* de ces *messieurs*?

Eſt-ce parce qu'il a battu leurs amis & eux-mêmes en vendémiaire ? eſt-ce parce qu'il diſſout les armées des rois, & qu'il fournit à la république les moyens de terminer glorieuſement cette honorable guerre ? Ah ! brave jeune homme, quel eſt le militaire républicain qui ne brûle du deſir de t'imiter? Courage, courage, Buonaparte ! conduis à Naples, à Vienne, nos armées victorieuſes; réponds à tes ennemis perſonnels en humiliant les rois, en donnant à nos armes un luſtre nouveau : laiſſe-nous le ſoin de ta gloire, & compte ſur notre reconnaiſſance. Compte auſſi que, fidèles à la conſtitution, nous la défendrons contre les attaques des ennemis de l'intérieur. Comme toi, nous marchions contre les royaliſtes en vendémiaire; l'éloignement ſeul a empêché tes frères d'armes de toutes les armées de partager tes travaux.

» J'ai ri de pitié en voyant un homme, qui d'ailleurs a beaucoup d'eſprit, annoncer des inquiétudes qu'il n'a pas ſur les pouvoirs accordés aux généraux français. Vous les connaiſſez à peu près tous, citoyen miniſtre : quel eſt donc celui qui, en admettant même qu'il ait aſſez de pouvoir ſur ſon armée pour la faire marcher contre le gouvernement; quel eſt celui, dis-je, qui jamais entreprendrait de le faire, ſans être ſur-le-champ accablé par ſes compagnons?

A peine les généraux se connaissent-ils, à peine correspondent-ils ensemble. Leur nombre doit rassurer sur les desseins qu'on prête gratuitement à l'un d'eux. Ignore-t-on ce que peuvent sur les hommes l'envie, l'ambition, la haine, je puis ajouter, je pense, l'amour de la patrie & l'honneur? Rassurez-vous donc, républicains modernes.

» Quelques journalistes ont poussé l'absurdité au point de me faire aller en Italie pour arrêter l'homme que j'estime, & dont le gouvernement a le plus à se louer. On peut assurer qu'au temps où nous vivons peu d'officiers généraux se chargeraient de remplir les fonctions d'un gendarme, bien que beaucoup soient très-disposés à combattre les factions & les factieux, quel que soit au surplus le motif apparent de la révolte.

» Depuis mon séjour à Paris, j'ai vu des hommes de toutes les opinions; j'ai pu en apprécier quelques-uns à leur juste valeur. Il en est qui pensent que le gouvernement ne peut marcher sans eux; ils crient pour avoir des places. D'autres, quoique personne ne s'occupe d'eux, croient qu'on a juré leur perte; ils crient pour se faire remarquer & se rendre intéressans. J'avais vu des émigrés, plus Français que royalistes, pleurer de joie au récit de nos victoi-

tes; j'ai vu des Parisiens les révoquer en doute. Il m'a semblé qu'un parti audacieux, mais sans moyens, voulait renverser le gouvernement actuel, pour y substituer l'anarchie; qu'un second, plus dangereux, plus adroit, & qui compte des amis partout, tend au même bouleversement, pour redonner à la France la constitution boîteuse de 91, & une guerre civile de trente années; qu'un troisième enfin, s'il fait mépriser & prendre sur eux l'empire que lui donnent les lois, s'il veut démasquer publiquement l'odieux royaliste qui le flagorne pour le perdre, & contenir le turbulent révolutionnaire, vaincra les deux autres, parce qu'il est composé de républicains vrais, laborieux & probes, dont les moyens sont les vertus & les talens, & qu'il compte au nombre de ses partisans tous les bons citoyens & les armées, qui n'auront sans doute pas vaincu depuis cinq ans pour laisser asservir la patrie. »

L'inquiétude en France sur le sort de l'armée d'Italie était grande; mais la confiance dans les talens de son général l'était encore davantage, & elle ne fut point trompée. Le billet suivant, adressé le 13 thermidor au directoire, rassura les républicains & consterna les factieux.

« Nous avons essuyé des revers, citoyens directeurs; mais déjà la victoire commence

à revenir ſous nos drapeaux. Si l'ennemi nous a ſurpris le poſte de Salo, & a eu le bonheur de nous enlever celui de la Corona, nous venons de le battre à Lonado, & de lui reprendre Salo. Je vous envoie un de mes aides-de-camp qui pourra vous donner de bouche des renſeignemens plus détaillés. Je vous enverrai demain une relation de tout ce qui s'eſt paſſé pendant ces ſix jours.

» Vous pouvez compter ſur le courage & la confiance de la brave armée d'Italie, & ſur notre ferme réſolution de vaincre. C'eſt dans cette circonſtance critique & difficile que j'ai eu lieu d'admirer le courage & l'entier dévouement de l'armée à la gloire nationale. "

Ce billet n'était que le prélude des détails intéreſſans conſignés dans ſa dépêche du 19, où il rend compte des

COMBATS DE SALO ET LONADO, ET BATAILLE DE CASTIGLIONE.

« LES évènemens militaires ſe ſont ſuccédés avec une telle rapidité depuis le 11, qu'il m'a été impoſſible de vous en rendre compte plutôt.

» Depuis pluſieurs jours, les vingt mille hommes de renfort que l'armée autrichienne du Rhin avait envoyés à l'armée d'Italie,

étaient arrivés ; ce qui, joint aux nombreuſes recrues & à un nombre très-conſidérable de bataillons venus de l'intérieur de l'Autriche, rendait cette armée extrêmement redoutable. L'opinion aſſez générale était répandue que bientôt les Autrichiens ſeraient dans Milan. Le 11, à trois heures du matin, la diviſion du général Maſſena eſt attaquée avec des forces très-nombreuſes : elle eſt obligée de céder l'intéreſſant poſte de la Corona. Au même inſtant, une diviſion de quinze mille Autrichiens ſurprend la diviſion du général Soret à Salo, & s'empare de ce poſte eſſentiel. Le général de brigade Guieux, avec ſix cents hommes de la quinzième demi-brigade d'infanterie légère, ſe renferme dans une grande maiſon de Salo, & là brave tous les efforts de l'ennemi, qui le cernait de tous côtés. Le général de brigade Ruſca a été bleſſé.

» Tandis qu'une partie de cette diviſion cernait le général Guieux à Salo, une autre partie deſcendit ſur Breſcia, ſurprit les Français qui s'y trouvaient, fit priſonniers quatre compagnies que j'y avais laiſſées, quatre-vingts hommes du 25e régiment de chaſſeurs, deux généraux, & quelques officiers ſupérieurs qui étaient reſtés malades.

» La diviſion du général Soret, qui aurait dû couvrir Breſcia, fit ſa retraite ſur Deſenzano. Dans cette circonſtance diffi-

cile, percé par une armée nombreuse, que ces avantages devaient nécessairement enhardir, je sentis qu'il fallait adopter un plan vaste. L'ennemi, en descendant du Tyrol par Brescia & l'Adige, me mettait au milieu. Si l'armée républicaine était trop faible pour faire face aux deux divisions de l'ennemi, elle pouvait battre chacune d'elles séparément, & par ma position je me trouvais entre elles. Il m'était donc possible, en rétrogradant rapidement, d'envelopper la division ennemie descendue à Brescia, la prendre prisonnière, ou la battre complètement, & de là revenir sur le Mincio, attaquer Wurmser, & l'obliger à repasser dans le Tyrol: mais, pour exécuter ce projet, il fallait dans vingt-quatre heures lever le siège de Mantoue, qui était sur le point d'être prise, car il n'y avait pas moyen de retarder six heures; il fallait, pour l'exécution de ce projet, repasser sur-le-champ le Mincio, & ne pas donner le temps aux deux divisions ennemies de m'envelopper La fortune a souri à ce projet, & le combat de Desenzano, les deux combats de Salo, la bataille de Lonado, celle de Castiglione, en sont les résultats.

» Le 12 au soir, toutes les divisions se mirent en marche sur Brescia; cependant la division autrichienne qui s'était emparée de Brescia était déja arrivée à Lonado.

» Le 13, j'ordonnai au général Soret de se rendre à Salo pour délivrer le général Guieux, & au général Dallemagne d'attaquer & reprendre Lonado, à quelque prix que ce fût. Soret réussit complètement à délivrer le général Guieux à Salo, après avoir bien battu l'ennemi, lui avoir pris deux drapeaux, deux pièces de canon & deux cents prisonniers. Le général Guieux & les troupes sous ses ordres sont restés quarante-huit heures sans pain, toujours se battant contre les ennemis.

» Le général Dallemagne n'eut pas le temps d'attaquer les ennemis; il fut attaqué lui-même. Un combat des plus opiniâtres, long-temps indécis, s'engagea: mais, j'étais tranquille, la brave 32e demi-brigade était là. Effectivement, l'ennemi fut complètement battu; il laissa six cents morts sur le champ de bataille, & six cents prisonniers.

» Le 14 à midi, Augereau entra dans Brescia; nous y trouvâmes tous nos magasins, que l'ennemi n'avait pas eu le temps de prendre, & les malades, qu'il n'avait pas eu le temps d'évacuer.

» Le 15, la division du général Augereau retourna à Monte-Chiaro. Massena prit position à Lonado & à Ponte-San-Marco. J'avais laissé à Castiglione le général Valette, avec dix-huit cents hommes;

ildevait défendre cette poſition importante, & par-là tenir toujours la diviſion du général Wurmſer loin de moi. Cependant, le 15 au ſoir, le général Valette abandonna ce village avec la moitié de ſes troupes ſeulement, & vint à Monte-Chiaro porter l'alarme, en annonçant que le reſte de ſa troupe était priſonnière. Mais, abandonnés de leur général, ces braves gens trouvèrent des reſſources dans leur courage, & opérèrent leur retraite ſur Ponte-San-Marco. J'ai ſur-le-champ & devant ſa troupe ſuſpendu de ſes fonctions ce général, qui déja avait montré très-peu de courage à l'attaque de la Corona.

» Le général Soret avait abandonné Salo. J'ordonnai au brave général Guieux d'aller reprendre ce poſte eſſentiel.

» Le 16, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes en préſence : le général Guieux, qui était à notre gauche, devait attaquer Salo ; le général Maſſena était au centre, & devait attaquer Lonado ; le général Augereau, qui était à la droite, devait attaquer par Caſtiglione. L'ennemi, au lieu d'être attaqué, attaqua l'avant-garde de Maſſena, qui était à Lonado. Déja elle était enveloppée, & le général Pigeon priſonnier ; l'ennemi nous avait enlevé trois pièces d'artillerie à cheval : je fis auſſitôt former la 18ᵉ demi-brigade & la 32ᵉ en co-

lonne ferrée, par bataillon : & pendant le temps qu'au pas de charge nous cherchions à percer l'ennemi, celui-ci s'étendait davantage pour nous envelopper. Sa manœuvre me parut un sûr garant de la victoire. Massena envoya seulement quelques tirailleurs sur les aîles des ennemis pour retarder leur marche. La première colonne arrivée à Lonado força les ennemis. Le 15e régiment de dragons chargea les houlans & reprit nos pièces. Dans un instant l'ennemi se trouva éparpillé & disséminé : il voulait opérer sa retraite sur le Mincio. J'ordonnai à mon aide-de-camp, chef de brigade Junot, de se mettre à la tête de ma compagnie des guides, de poursuivre l'ennemi, de le gagner de vîtesse à Desenzano, & de l'obliger par-là de se retirer sur Salo. Arrivé à Desenzano, il rencontra le colonel Bender avec une partie de son régiment de houlans, qu'il chargea. Mais Junot, ne voulant pas s'amuser à charger la queue, fit un détour par la droite, prit en front le régiment, blessa le colonel, qu'il voulait prendre prisonnier, lorsqu'il fut lui-même entouré ; & après en avoir tué six de sa propre main, il fut culbuté, renversé dans un fossé, & blessé de six coups de sabre, dont on me fait espérer qu'aucun ne sera mortel. L'ennemi opérait sa retraite sur Salo Salo se trouvant à nous, cette division, errante

dans les montagnes, a *été* presque toute prisonnière. Pendant ce temps-là Augereau marchait sur Castiglione, s'emparait de ce village; toute la journée, il livra & soutint des combats opiniâtres contre des forces doubles des siennes. Artillerie, infanterie, cavalerie, tout a parfaitement fait son devoir; & l'ennemi, dans cette journée mémorable, a été complètement battu de tous les côtés. Il a perdu dans cette journée vingt pièces de canon, deux à trois mille hommes tués ou blessés, & quatre mille prisonniers, parmi lesquels trois généraux. Nous avons perdu le général Bayrand. Cette perte, très-sensible à l'armée, l'a été plus particulièrement pour moi : je faisais le plus grand cas des qualités guerrières & morales de ce brave homme. Le chef de la quatrième demi-brigade d'infanterie Pouraillier, le chef de brigade du premier régiment d'hussards Bougon, le chef de brigade du vingt-deuxième régiment de chasseurs Marmet, ont également été tués La quatrième demi-brigade, à la tête de laquelle a chargé l'adjudant-général Verdière, s'est comblée de gloire.

» Le général Dammartin, commandant l'artillerie légère, a montré autant de courage que de talens.

» Le 17, j'avais ordonné au général Despinoy de pénétrer dans le Tyrol par le che-

min de Chiusa: il devait avant culbuter cinq à six mille ennemis qui se trouvaient à Gavardo. L'adjudant-général Herbin eut de grands succès, culbuta deux bataillons ennemis qui se trouvaient sur son passage; arriva jusqu'à Saint-Ozeto. Le général Dallemagne, à la tête d'un bataillon de la onzième demi-brigade, marcha sur Gavardo, culbuta les ennemis, en fit un grand nombre prisonniers; mais, n'ayant pas été soutenu par le reste de la division, il fut entouré, & ne put opérer sa retraite qu'en se faisant jour au travers des ennemis.

» J'envoyai le général Saint-Hilaire à Salo, pour se concerter avec le général Guieux, & attaquer la colonne ennemie qui était à Gavardo, pour avoir le chemin du Tyrol libre. Après une fusillade assez vive, nous défîmes les ennemis, & nous leur fîmes dix-huit cents prisonniers.

„ Pendant toute la journée du 17, Wurmser s'occupa à rassembler les débris de son armée, à faire arriver sa réserve, à tirer de Mantoue tout ce qui était disponible, à les ranger en bataille dans la plaine, entre le village de Scanello, où il appuya sa droite, & la Chiesa, où il appuya sa gauche. Le sort de l'Italie n'était pas encore décidé. Il réunit un corps de vingt-cinq mille hommes, une cavalerie nombreuse, & sentit pouvoir encore balancer

le destin. De mon côté, je donnai des ordres pour réunir toutes les colonnes de l'armée. Je me rendis moi-même à Lonado pour voir les troupes que je pouvais en tirer ; mais quelle fut ma surprise en entrant dans cette place d'y recevoir un parlementaire, qui sommait le commandant à Lonado de se rendre, parce que, disait-il, il était cerné de tous côtés! Effectivement les différentes vedettes de cavalerie m'annonçaient que différentes colonnes touchaient nos grand'gardes, & que déja la route de Brescia à Lonado était interceptée au pont San-Marco. Je sentis alors que ce ne pouvait être que les débris de la division coupée qui, après avoir erré & s'être réunis, cherchaient à se faire passage. La circonstance était assez embarrassante : je n'avais à Lonado qu'à peu près douze cents hommes. Je fis venir le parlementaire, je lui fis débander les yeux : je lui dis que si son général avait la présomption de prendre le général en chef de l'armée d'Italie, il n'avait qu'à avancer ; qu'il devait savoir que j'étais à Lonado, puisque tout le monde savait que l'armée républicaine y était ; que tous les officiers-généraux & officiers supérieurs de la division seraient responsables de l'insulte personnelle qu'il m'avait faite : je lui déclarai que si sous huit minutes sa division n'avait pas

posé les armes, je ne ferais grace à aucun. Le parlementaire parut fort étonné de me trouver là, &, un instant après, toute cette colonne posa les armes. Elle était forte de quatre mille hommes, deux pièces de canon, & cinquante hommes de cavalerie : elle venait de Gavardo, & cherchait une issue pour se sauver; n'ayant pas pu se faire jour le matin par Salo, elle cherchait à se le faire par Lonado.

» Le 18, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes en présence : cependant il était six heures du matin, & rien ne bougeait encore. Je fis faire un mouvement rétrograde à toute l'armée pour attirer l'ennemi à nous, dans le temps que la division du général Serrurier, que j'attendais à chrque instant, venait de Marcaria; & dès-lors tournait toute la gauche de Wurmser. Ce mouvement eut en partie l'effet qu'on en attendait. Wurmser se prolongeait sur sa droite pour observer nos derrières. Dès l'instant que nous apperçûmes la division du général Serrurier, commandée par le général Fiorella, qui attaquait la gauche, j'ordonnai à l'adjudant-général Verdière d'attaquer une redoute qu'avaient faite les ennemis dans le milieu de la plaine pour soutenir leur gauche. Je chargeai mon aide-de-camp, chef de bataillon Marmont, de diriger vingt pièces d'artillerie légère, &

d'obliger, par ce seul feu, l'ennemi à nous abandonner ce poste intéressant. Après une vive canonnade, la gauche de l'ennemi se mit en pleine retraite.

» Augereau attaqua le centre de l'ennemi; appuyé à la tour de Scanello: Massena attaqua la droite. L'adjudant-général Leclerc, à la tête de la cinquième demi-brigade, marcha au secours de la quatrième demi-brigade.

» Toute la cavalerie aux ordres du général Beaumont marcha sur la droite, pour soutenir l'artillerie légère & l'infanterie. Nous fûmes par-tout victorieux, par-tout nous obtînmes les succès les plus complets. Nous avons pris à l'ennemi dix-huit pièces de canon, cent vingt caissons de munitions. Sa perte va à deux mille hommes, tant tués que prisonniers: il a été dans une déroute complète; mais nos troupes, harassées de fatigues, n'ont pu les poursuivre que l'espace de trois lieues. L'adjudant-général Frontin a été tué: ce brave homme est mort en face de l'ennemi.

» Voilà donc, en cinq jours, une autre campagne finie. Wurmser a perdu, dans ces cinq jours, soixante & dix pièces de canons de campagne, tous ses caissons d'infanterie, douze à quinze mille prisonniers, six mille hommes tués ou blessés, & presque tous des troupes venant du Rhin. In-

dépendamment de cela, une grande partie est encore éparpillée, & nous les ramassons en poursuivant l'ennemi. Tous les soldats, officiers & généraux, ont déployé, dans cette circonstance difficile, un grand caractère de bravoure. Je vous demande le grade de général de brigade pour les adjudans généraux Verdière & Vignole : le premier a contribué au succès d'une manière distinguée ; il a eu, à la bataille de Castiglione, un cheval tué sous lui : le second, qui est le plus ancien adjudant-général de l'armée, joint à un courage sûr des talens & une activité rares. Je vous demande le grade de chef de bataillon pour l'adjoint Ballet, celui de général de division pour le général Dallemagne, celui de chef de brigade d'artillerie pour le citoyen Songis, chef de bataillon. »

Lettre du secrétaire du général en chef de l'armée d'Italie, aux citoyens Salicetti *&* Garrau, *commissaires du gouvernement près la même armée, par ordre du citoyen* Buonaparte, *général en chef de l'armée d'Italie.*

Au quartier-général de Castiglione,
le 18 thermidor, an 4.

« Le général en chef me charge, citoyens commissaires, de vous donner des nouvelles de l'armée : ses occupations & son extrême fatigue (car il n'a pas dormi depuis le 11,

& il ne s'eſt pas encore débotté) l'empêchent de vous les donner lui-même.

» Le 15 au matin, la diviſion du général Augereau s'eſt battue, près de Caſtiglione, pendant plus de huit heures : la fuſillade a été très-vive & terrible ; l'ennemi la ſoutenait avec la plus grande opiniâtreté. Il a été repouſſé juſques ſur les dernières montagnes près de Caſtiglione : la nuit n'a pas permis à nos braves ſoldats de le pouſſer plus loin. Nous avons fait à l'ennemi, dans cette journée, quatre mille priſonniers, tué un grand nombre, & pris pluſieurs pièces de canon. Le général Baytand & le chef de brigade Pouraillier ſont morts dans cette journée.

» Le 17, après pluſieurs affaires du côté de Salo, où nous avons dégagé le général Dallemagne & le général Guieux, l'ennemi ſe trouvait dans les montagnes, du côté de Lonado, en nombre de quatre mille hommes. Cette colonne, commandée par trois généraux, vient à Lonado, ſomme nos troupes de ſe rendre & de capituler : le général en chef arrive à l'inſtant, trouve fort extraordinaire un pareil parlementaire, le renvoie, & ſomme la colonne ennemie de ſe rendre, ſans quoi il les faiſait tous fuſiller. Ils demandèrent quelques heures de délai ; le général leur accorde 8 minutes : ils ſe ſont rendus, ſans tirer un coup de feu,

avec

avec leurs armes, leurs pièces & les bagages.

» La journée d'aujourd'hui 18 a été plus heureuſe encore que toutes les précédentes. Nous avons attaqué les hauteurs de Caſtiglione: l'ennemi, qui était ſur une hauteur un peu éloignée, où il s'était fortifié par des ouvrages, des canons, eſt venu nous attaquer; il a été repouſſé, s'eſt retiré ſur la hauteur, où il a fait un feu terrible, qui n'a duré que quelques inſtans: mais, peu de temps après, ſes poſtes les plus forts ont été enlevés, ainſi que les canons, par nos braves ſoldats, qui l'ont mis en pleine déroute.

» L'ennemi a eu un nombre conſidérable de tués & de bleſſés. Nous lui avons fait quatre mille priſonniers. Le général Despinoy, qui les pourſuit, ramaſſe beaucoup d'hommes ſur les derrières de l'ennemi.

» Sur la gauche de Caſtiglione, l'ennemi a été également bien battu; & Wurmſer, qui y commandait en perſonne, a été obligé de repaſſer bien vîte le Mincio.

» L'ennemi a perdu, dans ces derniers jours, plus de vingt mille hommes, dont quatorze à quinze mille priſonniers, ſoixante & dix pièces de canon, & pluſieurs eſcadrons de cavalerie.

Voilà donc le ſort de l'Italie décidé; & ces ſuccès fermeront pour long-temps la bouche aux malveillans, qui ne ceſſaient

d'exagérer nos revers, & de porter partout l'alarme : vous voyez qu'ils sont réparés avec usure.

» Vous pouvez annoncer ces succès à Rome, à Livourne, à Bologne, en France, & où vous avez annoncé la dernière dépêche que le général vous a envoyée.

» Junot, qui arrivera à Milan quelques heures après cette lettre, a reçu six coups de sabre, trois sur la tête & trois sur les bras : ces blessures, quoique graves, ne sont pas dangereuses."

Si le général de l'armée d'Italie n'avait pas, dans sa relation de ces étonnantes actions, passé légèrement sur quelques circonstances, nous nous bornerions à le citer ; mais l'histoire réclamera un jour les détails, & nous croyons ne pas devoir les lui faire perdre. Ils seraient précieux s'ils étaient toujours tracés par une main aussi sûre & aussi habile que celle du général Berthier, son chef d'état-major, qui, écrivant au commissaire Salicetti, pouvait lui tout dire.

« Depuis le 11, il s'est passé bien des évènemens à l'armée d'Italie.

» Par le dernier courier, je vous ai fait connaître la position de l'armée pour couvrir le siège de Mantoue, occupant depuis le lac d'Yseo, Salo, Monte-Balbo & l'Adige, jusqu'à Porto-Legnago & Labadio.

» L'ennemi, raſſemblé à Trente & Roveredo, a menacé de ſe porter également ſur tous les points de la ligne ; mais, le 11, il nous attaqua, avec la preſque totalité de ſes forces, à Salo & à Corona, entre le lac de Garda & l'Adige. Le poſte de Salo fut le premier forcé ; & la diviſion qui y était, au lieu de faire ſa retraite ſur Breſcia, ainſi que le portait l'inſtruction, la fit ſur Peſchiera ; ce qui laiſſait à l'ennemi l'entrée ſur nos derrières. Le général Guieux, avec un bataillon, ſe trouvant cerné par l'ennemi, ſe retrancha dans un château, d'où il promit de ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité, quoiqu'il n'y eût point de vivres.

» La diviſion de Corona ſoutint l'attaque toute la journée ; mais elle devait céder au nombre, après le combat le plus opiniâtre.

» L'ennemi ſe trouvant maître des hauteurs, & à la gauche de l'Adige, nous ne pouvions plus tenir Vérone ni Porto-Legnago ſans expoſer les troupes qui y étaient à ſe trouver enveloppées.

» Le général en chef ordonna que les troupes ſe reploieraient, & il raſſembla toutes ſes forces ſur Roverbella, pour ſoutenir le ſiège de Mantoue. L'ennemi, enhardi par la ſupériorité du nombre & par ſes ſuccès, avança pour nous livrer un ſecond combat ; & le général en chef ſe préparait à marcher au-devant, lorſqu'il apprit que

la colonne qui avait forcé Salo s'était portée ſur Breſcia, dont elle s'était emparée, avait pris nos malades, & quatre compagnies de la vingt-cinquième demi-brigade ; que des partis de hulans étaient ſur tous nos derrières, & pouſſaient ſur la route de Milan.

» Dans cette ſituation critique, il fallait prendre un grand parti. Nous apprîmes que l'ennemi était à Lonado, & marchait pour nous prendre par derrière. Le général en chef prit alors un parti déciſif ; il abandonna le projet de riſquer le ſort d'une bataille qui n'aurait eu d'autre but que de couvrir le ſiège de Mantoue. Il détacha deux demi-brigades pour aller renforcer la diviſion reployée de Salo, attaqua l'ennemi à Lonado, en même temps que la moitié de cette diviſion rattaquait Salo, pour tenter d'y délivrer le général Guieux & le bataillon qui était à ſes ordres, & bloqué.

» Pendant ce temps, l'armée ſe reploya ſur Roverbella pour protéger la levée du ſiège, qui ſe fit dans la nuit, de manière qu'au jour toute l'armée était de l'autre côté du Mincio, une diviſion à Bozolo, le reſte ſur Monte-Chiaro. Dans la nuit, nous apprîmes que le corps ennemi de Lonado avait été battu par nos troupes ; que Salo était repris ; que le général Guieux & ſa troupe avaient été délivrés ; que nous avions fait trois cents priſonniers, pris deux drapeaux ;

mais que, l'ennemi ayant reparu en forces, nos troupes avaient abandonné une seconde fois Salo.

» Notre position devenait plus critique; toute l'armée ennemie nous poursuivait, & le corps qui avait descendu sur Brescia venait à notre rencontre.

» Que faire? gagner une marche à l'ennemi qui nous poursuivait, fondre sur le corps de Brescia, reprendre cette place, poursuivre l'ennemi dans la montagne, faire en même temps rattaquer Salo, & occuper les gorges du Tyrol pour couper le corps ennemi de Brescia; une fois forcé, le retourner, & fondre sur l'armée de Wurmser qui nous poursuivait, la battre: tels ont été les mouvemens & les succès qui ont ajouté de nouveaux lauriers à ceux de l'armée d'Italie.

» Le 14, toute l'armée, excepté la division de Bozolo, qui couvrait la route de Crémone, a marché sur Brescia, qui a été enlevé à l'ennemi, qui a fui dans la montagne, & nous a abandonné nos malades, & nos magasins.

» Le 15, nous rassemblons l'armée & la portons en avant. L'ennemi fait marcher un corps considérable à Castiglione, qui était occupé par une demi-brigade que nous y avions laissée, & qui se reploya par la faute du chef. Nous apprenons que toute

[redacted]

l'armée de Wurmſer paſſe le Mincio pour nous attaquer.

» Le 16, nous marchons au-devant de l'ennemi; la diviſion du général Augereau l'attaque à Caſtiglione, où elle lui fait deux mille priſonniers, tue cinq cents hommes, & enlève dix-huit pièces de canon. La diviſion de Maſſena les rencontra à Lonado: nous commençons par perdre deux pièces d'artillerie, le général Pigeon, avec une partie de la dix-huitième demi-brigade qui formait l'avant-garde, & qui s'était portée avec audace pour s'emparer d'un poſte important.

» La diviſion où était le général en chef & moi arrive, rattaque l'ennemi avec fureur, reprend le général Pigeon & ſa troupe. L'ennemi eſt pourſuivi ſur Deſenzano. Le général Maſſena, avec ſon activité ordinaire, le cerne, lui coupe la retraite, le rejette ſur le lac: alors ce corps déſeſpéré laiſſe près de deux mille priſonniers, & cinq à ſix cents hommes tués, ſept pièces de canon, & deux généraux.

» Notre colonne ſur Salo a attaqué l'ennemi, l'a battu, pris cent cinquante chevaux d'artillerie, cent hulans, dix-huit cents priſonniers.

» Des ordres furent envoyés pour occuper les défilés qui vont de Breſcia ſur Trente, & couper toute retraite à la di-

vision autrichienne de Salo & Gavardo.

» Le 17, nous prîmes position sur la ligne de Lonado & Monte-Chiaro. L'ennemi marche avec toutes ses forces, & prend position en arrière de Castiglione, se prolongeant la droite au Mincio, la gauche vers la Chièse; il rassemble tous ses moyens pour nous livrer bataille: il était important de le prévenir. Le général, sentant qu'il fallait, avant tout, détruire la division de l'ennemi à Salo & Gavardo, se portait sur ces points, lorsqu'il est arrêté à Lonado par un parlementaire qui vient dire que la gauche de notre armée est cernée, que son général fait demander si les Français veulent se rendre. Buonaparte répond: Allez dire à votre général que s'il a voulu insulter l'armée française, je suis ici; que c'est lui-même & son corps qui est prisonnier; qu'il est une des colonnes coupées par nos troupes à Salo, & par le passage de Brescia à Trente; que si dans huit minutes il n'a pas mis bas les armes, que s'il fait tirer un seul coup de fusil, je fais tout fusiller. Débandez, dit-il, les yeux à monsieur; voyez le général Buonaparte, son état-major au milieu de la brave armée républicaine; dites à votre général qu'il peut faire une bonne prise: allez. --- On redemande à parlementer. Pendant ce temps, tout se dispose pour l'attaque; le

chef de la colonne ennemie demande à être entendu ; il propoſe de ſe rendre, il veut capituler. -- Non, répond le général : vous êtes priſonniers de guerre. -- Ils veulent demander à ſe conſulter. -- Le général me donne ordre de faire avancer les grenadiers, l'artillerie légère, & d'attaquer. Il quitte le général ennemi, qui auſſitôt crie : Nous ſommes tous rendus.

» Trois bataillons autrichiens, forts de quatre mille hommes, vingt hulans, quatre pièces de canon, trois drapeaux, rangés en bataille, dépoſent les armes, & ſont auſſitôt mis en route pour les dépôts.

» Certain que tous les corps ennemis de Gavardo & Salo étaient détruits, le général en chef ordonne un mouvement général ſur Caſtiglione de Stivère : on marche pendant la nuit ; au jour preſque toute l'armée ſe trouve en préſence de l'armée de Wurmſer, forte de vingt-cinq mille hommes. La colonne du général Serrurier a ordre de marcher ſur Caſtiglione ; ſa poſition la dirigeait ſur les derrières de la ligne ennemie. Tout eſt combiné pour qu'elle ſe trouve près de l'ennemi au moment où nous devons l'attaquer. L'ennemi avait une ligne formidable & beaucoup d'artillerie. Il eſt incertain s'il nous attaque. Le général en chef le prévient : la diviſion de droite, notre cavalerie, & dix-huit pièces d'artillerie

légère, attaquent sa gauche, dans le moment où la colonne de Serrurier arrive sur les derrières : dans le même moment notre centre & notre gauche marchent sur un déploiement de plus d'une lieue & demie; les avant-postes de l'ennemi sont culbutés. Du moment où il apperçoit la colonne du général Serrurier le prendre à revers, il ordonne la retraite; nous le poursuivons jusqu'au Mincio : on lui a fait huit cents prisonniers, pris quinze pièces de canon & cent vingt caissons de munitions.

» Aujourd'hui 19, une de nos colonnes se porte sur le Mincio; une division le passe à Peschiera. J'espère que Wurmser n'aura rien à reprocher à Beaulieu.

» Depuis huit jours nous sommes à cheval; nos chevaux sont tués de fatigue, & nous excédés au physique, mais tout frais au moral. Nous ne donnerons du repos à l'ennemi qu'après l'avoir détruit. Adieu; je monte à cheval. »

Le directoire reçut en outre les informations suivantes de son commissaire Salicetti:

« Le général en chef vous rend compte en détail des évènemens militaires qui se sont passés à l'armée d'Italie depuis le 11 du courant. Je me suis trouvé à Milan, où ma présence a été de quelque utilité, pendant le temps que des lâches ou des malveillans sonnaient par-tout le tocsin de l'a-

larme. S'il m'eſt impoſſible de vous informer avec exactitude des circonſtances qui ont accompagné les exploits militaires qui rendent éternelle la gloire de l'armée d'Italie & de ſon général, je puis au moins vous aſſurer que les réſultats ſont tels, que pour en trouver de ſemblables il faut remonter aux batailles d'Annibal.

» Le général Buonaparte, pour tirer l'armée qu'il commande de la poſition critique où le haſard l'avait placée un inſtant, a réuni, par la levée du ſiège de Mantoue, toutes ſes diviſions, &, pendant trois jours conſécutifs, a livré aux ennemis, qu'il a pour ainſi dire trouvés diviſés en deux armées, les combats les plus vifs. Il en eſt réſulté que l'armée de Wurmſer a été traitée encore plus mal que celle de Beaulieu. On lui a fait douze mille priſonniers, tué ou bleſſé huit mille hommes, pris cent caiſſons, quarante pièces de campagne & cinq drapeaux.

» Il m'eſt bien doux, citoyens directeurs, d'avoir à vous rendre compte de la bonne conduite du peuple & de la municipalité de Milan. Lorſqu'on cherchait à ſemer l'épouvante ſur la prochaine arrivée des Autrichiens, la municipalité & une partie des patriotes ſe ſont préſentés chez le commiſſaire du gouvernement pour demander des armes, annonçant la ferme réſolution où

ils étaient de suivre le sort des Français. Quoique sans nouvelle de l'armée pendant trois ou quatre jours, la tranquillité publique n'a été dans cette ville ni troublée ni menacée un seul instant. »

COMBAT DE PESCHIERA.

« Le 19 au matin, l'ennemi tenait la ligne du Mincio, sa droite appuyé à son camp retranché à Peschiera, sa gauche à Mantoue, & son centre à Valeggio. Augereau se porta à Borghetto, & engagea une vive canonnade avec l'ennemi. Pendant ce temps-là Massena se porta à Peschiera, attaqua l'ennemi dans le camp retranché qu'il avait fait devant cette place, le mit en déroute, lui prit douze pièces de canon, & lui fit sept cents prisonniers. Le résultat de ce combat a été d'obliger l'ennemi à lever le siège de Peschiera, & à quitter la ligne du Mincio.

» Dans la journée du 20, Augereau passa le Mincio à Peschiera. La division du général Serrurier se porta sur Vérone, où elle arriva à dix heures du soir, dans le temps que la division du général Massena avait repris ses anciennes positions, fait quatre cents prisonniers, & pris sept pièces de canon. L'arrière-garde ennemie était encore dans Vérone; les portes étaient

fermées, & les ponts-levis levés. Le provéditeur de la république de Venise, sommé de les ouvrir, déclara qu'il ne le pouvait pas de deux heures. J'ordonnai aussitôt que l'on ouvrit les portes à coups de canon; ce que le général Dammartin fit exécuter en moins d'un quart d'heure. Nous y avons trouvé différens bagages, & fait quelques centaines de prisonniers.

» Nous voilà donc retournés dans nos anciennes positions; l'ennemi fuit au loin dans le Tyrol. Les secours que vous m'avez annoncés venant de l'armée des côtes de l'Océan, commencent à arriver, & tout est ici dans la situation la plus satisfaisante.

» L'armée autrichienne, qui depuis six semaines menaçait d'invasion l'Italie, a disparu comme un songe, & l'Italie, qu'elle menaçait, est aujourd'hui tranquille.

» Les peuples de Bologne, de Ferrare, mais sur-tout celui de Milan, ont, pendant notre retraite, montré le plus grand courage & le plus grand attachement à la liberté. A Milan, tandis que l'on disait que les ennemis étaient à Cassano, & que nous étions en déroute, le peuple demandait des armes, & l'on entendait dans les rues, sur les places, & dans les spectacles, l'air martial: *Allons, enfans de la patrie.*

» Le général de brigade Victor, à la tête de la dix-huitième demi-brigade, a

montré la plus grande bravoure au combat de Peſchiera."

Mantoue ſe trouvait débloquée depuis le 12 thermidor ; ſa garniſon avait pu renverſer les travaux de l'attaque des Français, faire entrer dans la place cent quarante pièces de ſiège qu'ils avaient laiſſées dans leurs tranchées, & ſe pourvoir de vivres pour un long-temps : mais ces moyens de réſiſtance qu'elle acquérait avaient coûté bien cher à la puiſſante armée qui avait tenté infructueuſement de la délivrer.

--- A la nouvelle des ſuccès momentanés des Autrichiens, leurs partiſans, qui ne doutaient plus que la victoire n'eût irrévocablement abandonné les drapeaux républicains, s'empreſſèrent de ſeconder de tous leurs moyens des évènemens dont ils eſpéraient qu'une contre-révolution complète ſerait la ſuite. Dans les villes, dans les campagnes, leurs émiſſaires ſe montrèrent chargés de fauſſes nouvelles & des écrits les plus propres à fanatiſer le peuple, & à le rendre l'inſtrument & même le provocateur des vengeances les plus atroces, & les répandirent avec profuſion. Parmi ces écrits, on diſtingua les lettres d'un dominicain, adreſſées à une religieuſe, dans leſquelles on retrouve la doctrine ſanguinaire de la ſainte inquiſition. Ils parvinrent à produire quelque agi-

tation, & à former quelques rassemblemens, particulièrement à Crémone, à Casal-Maggiore, & à deux villages des environs de cette dernière ville. A Crémone, après la surprise de Brescia, on proposa de garder l'arbre de la liberté pour y pendre ceux qui l'avaient planté & *solemnisé*; des listes de proscription qui désignaient les victimes dont le sang devait célébrer l'arrivée des Autrichiens, circulèrent; ceux qui ne quittèrent point la cocarde furent maltraités; les patriotes qui cherchaient à se sauver furent poursuivis jusqu'au Pô

A Casal-Maggiore, le commandant allant s'embarquer est insulté, & l'on entend en même temps des coups de fusil; on s'oppose avec violence à son embarquement: pour échapper, il s'élance dans le fleuve, & y trouve la mort. Sa fille & sa femme l'imitèrent; mais des patriotes parvinrent à les sauver.

Cependant il paraît que les agitateurs n'avaient rassemblé qu'un petit nombre de ces brigands, qui par-tout se rallient au cri du désordre & du carnage. Le peuple en général, ami des Français, ne s'est point montré disposé à partager les fureurs des amis de l'Autriche. Mais quelques jours de plus d'incertitude sur la fortune de l'armée française auraient peut-être suffi pour pervertir ses dispositions,

& étendre au loin les mouvemens séditieux.

--- Le pape, qui ne compte pas parmi ses vertus la prudence & la modération, s'est distingué dans plusieurs circonstances par des actes d'obstination & d'emportement qui n'ont pas amélioré les affaires du saint siège. Tel est l'envoi précipité, au moment où l'on apprit à Rome la levée du siège de Mantoue, d'un vice-légat pour reprendre possession de Ferrare, malgré les représentations du chevalier Azzara, qui désapprouvait hautement cette démarche, & déclarait qu'elle était contraire au traité d'armistice.

Ce fut le 31 juillet (vieux style) que la garnison française, qui était dans la citadelle de cette ville, en sortit tout-à-coup, après avoir encloué ses canons, & jeté dans le fleuve les munitions qu'elle ne put emporter. On sut que les Français avaient essuyé quelque échec qui les obligeait de réunir toutes leurs forces. Mais ce brusque départ n'occasionna aucun désordre; il ne se manifesta aucun mouvement qui pût faire soupçonner que le Ferrarois, à l'exception des prêtres, eussent le moindre desir de retourner sous leur ancien gouvernement, qui est généralement détesté: la plus parfaite tranquillité s'y maintint jusqu'à l'arrivée du vice-légat, dont on fut aussi surpris que du départ des troupes fran-

çaises. On ne s'opposa point à son entrée, qui fut assez modeste; mais ayant replacé sur la porte du palais public les armes papales, la vue de ce monument excita une grande fermentation. La municipalité, la garde nationale, accoururent aussitôt; les armes papales furent de nouveau renversées & remplacées par celles de la république. A la première nouvelle des victoires des Français, le vice-légat a sagement cru devoir terminer sa mission, & repartir pour Rome.

--- Le 7 août (vieux style), trois commissaires français étant allés prendre l'air dans le jardin Medicis, où il y avait beaucoup de monde, furent entourés par une foule de curieux, parmi lesquels se trouvèrent des mal-intentionnés qui les insultèrent par des huées & des paroles injurieuses. Dans l'après-dîner du jour suivant, le secrétaire de la commission, & un peintre qui y est aussi attaché, se promenant dans la ville, s'arrêtèrent dans la place Colonne pour regarder la colonne trajane: ils prirent des rassemblemens pour des grouppes de curieux, & continuèrent à observer tranquillement; mais dans ce moment une troupe d'enfans fit pleuvoir sur eux une grêle de pierres. Ils cherchèrent alors à se sauver en prenant la première rue; mais ils furent suivis par beaucoup de

gens qui criaient : *Tuez-les, ce sont des Français, ce sont des commissaires*. Alors ceux-ci se virent assaillis par une populace furieuse, armée de pierres & de bâtons. L'un des commissaires voyant venir sur lui un homme le couteau à la main, lui présenta un pistolet, & parvint à tenir éloigné l'assassin. Son compagnon, n'ayant pas d'armes pour se défendre, découvrit sa poitrine, en disant : *Frappez, mais sachez qu'il est lâche d'attaquer en grand nombre un homme seul & désarmé.* Heureusement pour lui, passa dans ce moment le lieutenant Dandini, qui parvint, avec beaucoup de peine, à conduire les deux Français à l'hôtel du gouverneur. Celui-ci voulait excûser le peuple de Rome, en disant que les nouvelles fâcheuses pour les Français avaient occasionné cette insulte.

Le commissaire demanda au gouverneur s'il croyait que les nouvelles victoires remportées par les Français leur donnaient le droit de ne point observer leurs traités avec le pape. Il fut ensuite reconduit chez lui, mais toujours suivi par la populace, qui lui disait des injures.

Le troisième commissaire, après avoir essuyé de mauvais traitemens, fut sauvé par un particulier, qui rassembla quelques soldats, & l'accompagna jusqu'à l'auberge. Les commissaires assurent que les plus

acharnés à les pourſuivre étaient des moines & des abbés.

Depuis ce jour-là le gouvernement a fait doubler les patrouilles, ſur-tout dans le quartier habité par les Français. On a arrêté pluſieurs perſonnes qui ont èu part à ces déſordres, & l'on croit qu'elles ſeront ſévèrement punies.

Le 9, vers midi, arriva un courier expédié par le général Berthier au citoyen Miot, à Florence, & envoyé par celui-ci à Rome au chevalier Azzara : il portait des nouvelles très-favorables aux Français. Mais telle était la prévention générale, que l'on crut que c'était un homme qu'on avait fait arriver des environs dè Rome, afin d'empêcher qu'on n'ajoutât foi aux rapports précédens, & que le peuple n'inquiétât les Français.

L'après-dîner il arriva ce qu'on avait prévu : deux Français furent inſultés de nouveau. Le miniſtre Cacault voulait expédier un courier à Paris, pour rendre compte au directoire de ces indignes procédés contre le droit des gens & la parole de ſa ſainteté ; mais le chevalier Azzara le pria inſtamment de n'en rien faire, & lui promit de mettre tout en uſage pour obtenir du pape une juſte ſatisfaction.

Sa ſainteté avait de la peine à croire que ſon peuple fût ſi inſolent, & c'eſt pour

cela qu'il négligeait de prendre les mesures nécessaires pour le contenir. Cependant le secrétaire d'état donna ordre qu'on fît de nombreuses patrouilles près de la maison des commissaires, qui ressembla bientôt à un quartier-général.

Le chevalier Azzara écrivit au pape un billet dans lequel il lui disait qu'il prévenait sa sainteté, pour la dernière fois, que le bien public exigeait le renvoi du fiscal Barberi ; que c'était le seul moyen de contenir le peuple ; qu'autrement il aurait à craindre les conséquences les plus fâcheuses. Le pape ne répondit rien à ce billet ; mais fit dire au cardinal Busca, Milanais, qu'il l'avait fait secrétaire d'état à la place du cardinal Zelada. Il semble que le pape, en choisissant pour ministre un cardinal attaché à l'Espagne, veuille suivre les conseils du chevalier Azzara.

Le ministre Cacault demanda avec beaucoup d'instance que le gouvernement fît punir ceux qui avaient insulté les commissaires français. Le chef de ces brigands, un piqueur du cardinal Altieri, se sauva. Le gouvernement parut décidé à faire condamner à mort le seigneur, & ses complices aux galères, & en même temps à maintenir la rigueur de l'édit publié pour garantir la sûreté des Français.

— On n'avait pas manqué de profiter

à Gênes de la levée du siège de Mantoue, & des avantages remportés par les Autrichiens, pour expliquer les nouveaux miracles opérés par la sainte Vierge. C'étaient ces évènemens qu'ils annonçaient : » Le » terme des succès des armées républi- » caines est enfin arrivé, disait-on ; elles » vont être expulsées de l'Italie. Dieu, » qui, en permettant qu'elles y entrassent, » ne s'en était servi que comme d'un » moyen pour rappeler les enfans de l'E- » glise à la pénitence & aux autres vertus » chrétiennes, les a proscrites. " Ces discours, dans l'esprit d'une populace fanatique, pouvaient légitimer les plus cruels excès envers les Français, & en faire même une espèce de devoir. On a vu dans la relation précédente qu'ils avaient commencé à produire ce terrible effet.

Ces mouvemens au reste n'avaient pas été généraux : les Italiens amis de l'Autriche eurent à peine le temps de se réjouir des revers de l'armée française, & ceux qui comptaient déja le nombre de jours qu'il fallait à Wurmser pour arriver à Milan, n'eurent pas même le temps d'achever leurs calculs, & de la joie & des menées qu'ils s'étaient impunément permises, passèrent subitement à la consternation & à l'obéissance. Leurs compatriotes amis de la France & de la liberté n'avaient

point perdu courage, & les Milanais surtout, s'étant prononcés courageusement dans ce moment difficile, reçurent la récompense de leur zèle, en lisant cette lettre de Buonaparte à la municipalité de Milan.

« Lorque l'armée battait en retraite; que les partisans de l'Autriche & les ennemis de la liberté la croyaient perdue sans ressource, lorsqu'il était impossible à vous-mêmes de soupçonner que cette retraite n'était qu'une ruse, vous avez montré de l'attachement pour la France, de l'amour pour la liberté; vous avez déployé un zèle & un caractère qui vous ont mérité l'estime de l'armée, & vous mériteront la protection de la république françaife.

» Chaque jour votre peuple se rend davantage digne de la liberté; il acquiert chaque jour de l'énergie; il paraîtra sans doute un jour avec gloire sur la scène du monde. Recevez le témoignage de ma satisfaction, & du vœu sincère que fait le peuple français pour vous voir libres & heureux. »

L'armée françaife n'avait pas l'habitude de ne pas suivre vivement ses succès, & l'on s'attendait à la voir inquiéter vigoureusement la retraite de Wurmser. En effet, Buonaparte apprit bientôt au directoire qu'elle continuait sa marche triomphante

» L'ennemi, après sa retraite, occupait en force la Corona & Montebaldo; il paraissait vouloir s'y soutenir. Massena y a marché le 24 thermidor, s'est emparé de Montebaldo, de la Corona, de Preabolo, a pris sept pièces de canon, & fait quatre cents prisonniers. Il se loue beaucoup de la dix-huitième demi-brigade d'infanterie légère, de son aide-de-camp Rey, & de son adjudant-général Chabran.

» Le 25, j'ai ordonné au général Soret & au général de brigade Sainte-Hilaire de se rendre à la Roque d'Anfonce, où l'ennemi paraissait vouloir tenir. Cette opération a réussi; nous avons forcé la Roque d'Anfonce, rencontré l'ennemi à Lodron: après un léger combat, nous avons pris les bagages, six pièces de canon, & onze cents prisonniers.

» Augereau a passé l'Adige, a poussé l'ennemi sur Roveredo, & a fait quelques centaines de prisonniers.

» L'ennemi a dans Mantoue quatre mille malades. "

Wurmser, dès le 2 fructidor, avait porté son quartier-général deux lieues au-delà de Trente, après avoir brûlé une partie de la flottille qu'il avait établie sur le lac de Garda, & évacué Riva. Cette fuite rapide de l'armée autrichienne donna le temps aux Français de remettre de l'or-

dre & de l'enſemble dans les diviſions de leur armée, & d'échanger le petit nombre de priſonniers que les ſuccès éphémères de leurs ennemis leur avaient procurés, & qui montaient à deux mille trois cents individus, dont ils ſe trouvèrent bientôt renforcés. Le blocus de Mantoue recommença après quelques combats, dont Buonaparte informait le directoire, de ſon quartier-général de Milan, le 9 fructidor..

« La diviſion du général Sahuguet bloque Mantoue.

» Le 7, à trois heures du matin, nous avons à la fois attaqué le pont de Governolo & Borgoforte, pour faire rentrer la garniſon dans ſes murs. Après une vive canonnade, le général Sahuguet, *en perſonne*, s'eſt emparé du pont de Governolo, dans le temps que le général Dallemagne s'emparait de Borgoforte. L'ennemi a perdu cinq cents hommes tués, bleſſés ou priſonniers. La douzième demi-brigade & le citoyen Lahos ſe ſont diſtingués.

» Nos demi-galères ſont ſorties de Peſchiera, où elles ont pris dix groſſes barques & deux pièces de canon appartenantes aux ennemis.

» Tout eſt ici dans une poſition ſatiſfaiſante. »

Dans ſa ſéance publique du 10 du même mois, le directoire reçut les drapeaux en-

levés par l'armée d'Italie. Le citoyen Dutaillis, aide-de-camp du général divisionnaire Berthier, chargé de les présenter, prononça le discours suivant :

« CITOYENS DIRECTEURS,

» Vous voyez les étendards arrachés aux ennemis par les républicains en Italie.

» Les Autrichiens, après avoir reçu des renforts considérables, attaquèrent quelques-uns de nos postes, & s'en emparèrent : fiers de ces premières tentatives, ils annoncent à toute l'Italie que bientôt on n'y comptera plus un seul républicain ; mais quatre jours seulement ils connurent les succès. Les Français réunis attaquent à leur tour cette armée un instant victorieuse, formidable par le nombre, & dernier espoir de l'Autriche. En quatre autres jours elle est entièrement défaite, toute son artillerie perdue ; & Wurmser, ainsi que Beaulieu, trouva en Italie les braves qui en 1792 les défirent tous deux à Jemmappe.

» Ces succès, éternellement glorieux, sont dus à la bravoure & à l'intrépidité de nos soldats, & aussi aux savantes dispositions & à l'infatigable activité de leur jeune général ; nuit & jour à leur tête, partageant leurs dangers, leurs fatigues, leurs

leurs privations, il conduit leurs attaques, dirige leur courage, & leur ouvre par-tout le chemin de la victoire.

» Citoyens directeurs, nous avons à regretter la perte de braves & intrépides camarades; mais ils sont morts dignes de la cause sacrée qu'ils défendaient. J'en ai vu au lit d'honneur, sur le champ de bataille, blessés à morts & près d'expirer, arrêter le dernier soupir pour crier à leurs camarades : *Courage, mes amis ! la victoire est à nous.* Un autre, grièvement blessé, porté par ses camarades, & voyant passer le général, suspendit le cri que lui arrachait la douleur, pour faire entendre celui de *Mon général, vive la république !*

» Citoyens directeurs, que ces drapeaux, que ces trophées, scellés du sang républicain, soient le gage de l'assurance que la seule & noble ambition de l'armée d'Italie, & du général qui la commande, est d'anéantir, jusqu'au dernier, les ennemis de la république, & leur plus douce récompense sera d'avoir acquis quelques droits à la reconnaissance nationale. »

Le citoyen Revellière-Lépeaux, président du directoire, y répondit ainsi :

« BRAVE GUERRIER,

» C'est avec la joie la plus vive que le directoire exécutif reçoit les trophées de vos victoires.

» L'intrépidité & le dévouement des ſoldats républicains, le courage & l'habileté des généraux, ont porté la gloire des armes françaiſes au plus haut degré, & affermi pour jamais le gouvernement républicain.

» Les prodiges qu'ils ont opérés ont donné de la vraiſemblance à ceux qu'on nous raconte de l'antiquité, puiſqu'ils les ont ſurpaſſés.

» Puiſſent tant de conſtance & de ſuccès forcer un ennemi opiniâtre à renoncer enfin au projet inſenſé de renverſer la république, & le rendre acceſſible à la voie de la paix! la paix, objet conſtant de nos vœux & de nos travaux! Qu'ils apprennent au ſurplus, les ennemis de la France, que s'il fallait de nouveaux triomphes pour les y contraindre, ils ne coûteront rien à nos guerriers; ils ſauront achever leur ouvrage. Ils feront plus : après avoir donué l'exemple des vertus guerrières dans les camps, ils donneront dans leurs foyers celui des vertus civiques & du reſpect dû aux lois.

» Brave guerrier, retournez auprès de vos compagnons d'armes; dites-leur que la reconnaiſſance nationale eſt égale à leurs ſervices, & qu'ils peuvent compter ſur la gratitude de leurs concitoyens autant que ſur l'admiration de la poſtérité. "

COMBAT DE SERRAVALLE, ET BATAILLE DE ROVEREDO.

L'ARMÉE autrichienne, malgré ſes échecs, ayant derrière elle un pays rempli de poſitions extrêmement fortes; & qui lui eſt depuis long-temps entièrement dévoué, s'apprêtait à venger ſes défaites; mais ſa bravoure & les bonnes diſpoſitions de ſon général devaient céder au génie de la république. Buonaparte annonçait de Trente, le 20 fructidor, de ce quartier-général de Wurmſer, les combats qui le lui avaient fait abandonner.

« La diviſion du général Maſſena a paſſé l'Adige, le 16, au pont de Golo: ſuivant le grand chemin du Tyrol, elle eſt arrivée à Alla le 17. Le même jour, à deux heures après midi, notre cavalerie a ſabré les avant-poſtes ennemis, & leur a pris ſix chevaux.

» La diviſion du général Augereau eſt partie de Vérone dans le même temps, & s'eſt portée ſur les hauteurs qui ſéparent les états de Veniſe du Tyrol.

» La diviſion du général Vaubois eſt partie dans le même temps de Storo. A la gauche du lac de Garda, ſon avant-garde eſt arrivée à Torbole, où elle a été jointe par la brigade du général Guieux,

qui s'était embarquée à Salo, ſur le lac de Garda, ſon avant-garde; commandée par le général de brigade Saint-Hilaire, a culbuté l'ennemi, qu'il a rencontré au pont de la Sarca, & lui a fait cinquante priſonniers.

» Le 17, au ſoir, le général Pigeon, commandant l'infanterie légère de la diviſion du général Maſſena, me donne avis que l'ennemi tient en force le village de Serravalle; il reçoit & exécute l'ordre d'attaquer: il force l'ennemi, & lui fait trois cents priſonniers.

» Le 18, à la pointe du jour, nous nous trouvons en préſence: une diviſion de l'ennemi qui gardait les défilés inexpugnables de Marco; une autre diviſion, au-delà de l'Adige, gardait le camp retranché de Mori. Le général Pigeon, avec une partie de l'infanterie légère, gagne les hauteurs de la gauche de Marco: l'adjudant-général Sorne, à la tête de la dix-huitième demi-brigade d'infanterie légère, attaque l'ennemi en tirailleurs; le général de brigade Victor, à la tête de la dix-huitième demi-brigade d'infanterie de bataille en colonne ſerrée par bataillons, perce par le grand chemin. La réſiſtance de l'ennemi eſt long-temps opiniâtre: au même inſtant le général Vaubois attaque le camp retranché de Mori; après deux heures de com-

bat très-vif, l'ennemi plie par-tout. Le citoyen Marois, mon aide-de-camp, capitaine, porte l'ordre au général Dubois de faire avancer le premier régiment de hussards, & de poursuivre vivement l'ennemi. Ce brave général se met lui-même à la tête, & décide de l'affaire; mais il reçoit trois balles qui le blessent mortellement. Un de ses aides-de-camp venait d'être tué à ses côtés. Je trouve, un instant après, ce général expirant: *Je meurs pour la république: faites que j'aie le temps de savoir si la victoire est complète.* (Il est mort.)

» L'ennemi se retire à Roveredo; j'ordonne au général de brigade Rampon de passer avec la trente-deuxième entre cette ville & l'Adige. Le général Victor, pendant ce temps, entre au pas de charge dans la grande rue; l'ennemi se replie encore, en laissant une grande quantité de morts & de prisonniers. Pendant ce temps, le général Vaubois force le camp retranché de Mori, & poursuit l'ennemi sur l'autre rive de l'Adige. Il était une heure après midi: l'ennemi, battu par-tout, profitait des difficultés du pays, nous tenait tête à tous les défilés, & exécutait sa retraite sur Trente; nous n'avions encore pris que trois pièces de canon & fait mille prisonniers.

» Le général Maſſena fait rallier toutes les demi-brigades, donne un moment de repos à ſa diviſion. Pendant ce temps, nous allons, avec deux eſcadrons de cavalerie, reconnaître les mouvemens de retraite de l'ennemi : il s'eſt rallié en avant de Calliano pour couvrir Trente, & donner le temps à ſon quartier-général d'évacuer cette ville. S'il a été battu pendant toute la journée, il a devant Calliano une poſition inexpugnable. L'Adige touche preſque à des montagnes à pic, & forme une gorge qui n'a pas quarante toiſes de largeur, fermée par un village, un château élevé, une bonne muraille qui joint l'Adige à la montagne, & où il a placé toute ſon artillerie. Il faut de nouvelles diſpoſitions : le général Dammartin fait avancer huit pièces d'artillerie légère pour commencer la canonnade ; il trouve une bonne poſition, d'où il prend la gorge en écharpe. Le général Pigeon paſſe avec l'infanterie légère ſur la droite ; trois cents tirailleurs ſe jetent ſur les bords de l'Adige pour commencer la fuſillade, & trois demi-brigades, en colonne ſerrée & par bataillon, l'arme au bras, paſſent le défilé. L'ennemi, ébranlé par le feu vif de l'artillerie, par la hardieſſe des tirailleurs, ne réſiſte pas à la maſſe de nos colonnes ; il abandonne l'entrée de la gorge. La terreur ſe commu-

nique dans toute sa ligne : notre cavalerie le poursuivit. Le citoyen Marois, mon aide-de-camp, capitaine, à la tête de cinquante hussards, veut gagner la tête, & arrêter toute la colonne ennemie; il la traverse, & est lui-même enveloppé, jeté par terre, & blessé de plusieurs coups : une partie de l'armée ennemie lui a marché sur le corps; il a plusieurs blessures, dont aucune n'est mortelle. Le chef de brigade du premier régiment de hussards est tué. Le citoyen Baissière, capitaine de ma compagnie des guides, voit deux pièces de canon sur le point de s'échapper : il s'élance avec cinq ou six guides, &, malgré les efforts des ennemis, arrête les pièces.

» Six ou sept mille prisonniers, vingt-cinq pièces de canon, cinquante caissons, sept drapeaux; tel est le fruit de la bataille de Roveredo, une des plus heureuses de la campagne. La perte de l'ennemi doit avoir été considérable.

» Le 19, à huit heures du matin, le général Massena est entré dans Trente. Wurmser a quitté cette ville la veille pour se réfugier du côté de Bassano.

» Le général Vaubois, avec sa division, marche aussitôt à la poursuite des ennemis; son arrière-garde s'était retranchée à Lavis, derrière la rivière de Lavisio, & gardait le débouché du pont, qu'il fallait ce-

pendant passer. Le général Dallemagne, non sans beaucoup de peine, passe sous le feu de l'ennemi, retranché dans le village, & à la tête de la vingt-cinquième demi-brigade. Le général Murat passe au gué à la tête d'un détachement du dixième de chasseurs, portant un nombre égal de fantassins, pour poursuivre l'ennemi. L'adjudant-général Leclerc, avec trois chasseurs, & le citoyen Desaix, chef de brigade des Allobroges, accompagné de douze carabiniers ou grenadiers, étaient parvenus à tourner l'ennemi, & s'étaient embusqués à une demi-lieue en avant. La cavalerie ennemie, se sauvant au galop, se trouve tout d'un coup arrêtée. L'adjudant-général Leclerc est légèrement blessé de quelques coups de sabre. Les ennemis cherchent à s'ouvrir un passage; mais les douze carabiniers, secondés des trois chasseurs, croisent la baïonnette & forment un rempart inexpugnable. La nuit était déja obscure : cent hussards ennemis & trois à quatre cents hommes d'infanterie sont faits prisonniers; un étendard du régiment de Wurmser, hussards, est pris.

» L'adjudant-général Chabran s'est parfaitement bien conduit à la bataille de Roveredo. Le capitaine Magot, commandant les carabiniers de la dix-huitième demi-brigade d'infanterie légère, & le citoyen

Ducos, adjoint, ſe ſont également bien conduits.

» Je vous demande le brevet d'adjudant-général pour le citoyen Sornet, & de l'avancement pour les autres officiers.

» J'en demande pour le citoyen Marigny, capitaine depuis cinq ans, qui a marché en avant des grenadiers à l'attaque du camp retranché de Mori. Ce brave officier s'eſt déja diſtingué dans pluſieurs affaires.

» Les diviſions rivaliſent entre elles de gloire. Les généraux, officiers & ſoldats, ſont tous animés du deſir de concourir à l'affermiſſement de la république, & d'aſſurer la gloire de ſes armées.

» Vous devez vous attendre bientôt à une bataille plus ſanglante & plus déciſive.

» Le citoyen Chaſſeloup, commandant du génie, a eu ſon habit percé de balles : cet officier joint à l'intrépidité des connaiſſances réelles. Je ſuis auſſi très-content du général Leſpinaſſe, commandant l'artillerie : il eſt un des généraux d'artillerie que je connaiſſe qui aime le plus à ſe trouver à l'avant-garde. »

On relève de la lettre ſuivante du général Berthier quels avaient été les mouvemens des Français les trois jours qui précédèrent la bataille de Roveredo, & le but de leurs opérations.

« Le 15, nous nous rendîmes à Vérone,

où nous apprîmes que l'ennemi portait les deux tiers de ses forces sur Bassano, & que l'autre tiers occupait Alla Pour exécuter les vues du gouvernement, il fallait battre ce dernier corps, l'anéantir, s'emparer de Trente, y prendre position, pour ensuite marcher, avec la plus grande partie de nos forces, sur le corps ennemi de Bassano, où se trouve le général Wurmser.

„ Le général en chef ordonna en conséquence les mouvemens ci-après :

» La division du général Vaubois partit de Store le 16, pour Torbose, où il devait se réunir à une partie de sa division, embarquée à Salo.

» La division du général Massena se mit en mouvement le même jour pour marcher sur Alla.

» La division du général Augereau partit de Vérone pour se porter sur les hauteurs entre Zugo & Rovère

» L'avant-garde de la division du général Massena rencontra, le 17, une avant-garde de l'ennemi à Alla, & la culbuta. L'ennemi se reploya sur la forte position de Marco, où il annonça le dessein de vouloir faire une vigoureuse résistance. Il occupait des positions formidables sur les deux rives de l'Adige. Celles de la rive droite se trouvaient précisément au point où aboutit le chemin par lequel la division du gé-

néral Vaubois devait faire sa jonction & passer l'Adige: ses instructions lui prescrivaient d'arriver le 18 vis-à-vis Serravalle, qui était le point de l'avant-garde des troupes occupant San-Marco. Cela décida le général en chef à faire enlever Serravalle le 17 au soir; ce qui réussit complètement.

» La division du général Massena reçut ordre, le 18, de se mettre en mouvement pour attaquer San-Marco à l'heure que nous avions calculé que la tête de la division du général Vaubois devait arriver sur l'Adige, vis-à-vis Marco. Le général Augereau, pendant ce temps, devait occuper les hauteurs qui conduisaient sur Roveredo; ce qui avait le double avantage de venir au secours de la division du général Massena, si elle en eût besoin, de couvrir notre droite, & de donner des inquiétudes à l'ennemi sur Vicence.

» Vers les six heures du matin, le combat s'est engagé avec la division du général Massena, & au même instant la tête de la colonne du général Vaubois, qui venait de Torbose, attaqua l'ennemi dans sa position de la rive droite de l'Adige. Le combat fut terrible de part & d'autre. Les deux divisions, séparées par l'Adige, semblaient lutter d'émulation; infanterie, cavalerie, artillerie, officiers de l'état-major, aides-de-camp, enfin tout ce qui tient à

l'armée, firent des prodiges de valeur. L'ennemi, forcé dans sa position de Marco, à la gauche de l'Adige, & en même temps sur celle de la droite de cette rivière, fit sa retraite sur Roveredo, profitant de toutes les positions de défense presque inexpugnables que les localités présentent à chaque pas; mais par-tout il fut battu, & on lui tua une grande quantité de monde.

» Arrivées à Roveredo, les divisions Massena & Augereau prirent position. Dans ce moment, le général en chef s'apperçut que l'ennemi établissait un point de défense à la position du château de la Pietra ou Coliano, appuyant sa gauche à une montagne inaccessible, & sa droite à l'Adige, par une forte muraille crenelée, & où il établit plusieurs pièces d'artillerie. L'objet de cette défense était de couvrir la retraite, & de nous empêcher d'enlever son artillerie & d'arriver à Trente en même temps que lui.

» Le général Buonaparte, avec cette audace réfléchie & cette précision de tact militaire qui dans toutes les circonstances importantes ont décidé nos grands succès, sentit que c'était le moment de profiter de tous les avantages qu'on pouvait attendre des glorieux combats qui s'étaient succédé pendant toute la journée, & ces avantages étaient annoncés par l'importance que l'en-

nemi paraissait apporter à défendre ce point : il jugeait que si on laissait l'ennemi y passer la nuit, il emploierait ce temps à rendre ce poste inexpugnable, & que ce serait pour l'armée une seconde bataille.

» La division du général Massena, qui était en avant de Roveredo, était excédée de fatigue : mais un mot du général en chef lui fait oublier qu'elle marchait depuis deux jours & demi, & se battait continuellement ; & nos braves, confians dans les dispositions de Buonaparte, animés par l'exemple du général Massena, brûlent du desir de joindre l'ennemi. Ils arrivent devant la position qu'il défend : c'est là que notre artillerie, placée avec avantage, que des colonnes disposées, l'une pour gravir quelques parties de rocher à peine accessibles, l'autre tournant par l'Adige, forcent l'ennemi, frappé de terreur, à fuir de sa position. La porte du retranchement est enfoncée : notre cavalerie s'élance à la poursuite de l'ennemi ; l'infanterie, oubliant toute sa fatigue, la suit au pas de course. L'ennemi fuyant est atteint ; il est culbuté & renversé, & poursuivi jusqu'à trois milles de Trente, où les troupes sont obligées de faire halte par l'épuisement de leurs forces. Cette dernière action, qui termine la journée, laisse en notre pouvoir cinq mille prisonniers, vingt-cinq pièces de canon,

une quantité immenſe de fourgons, ſept drapeaux, & beaucoup de chevaux tant de cavalerie que d'artillerie.

Pendant la nuit, la diviſion de Vaubois paſſe l'Adige & fait ſa jonction. Maſſena laiſſe repoſer un inſtant ſes troupes pendant la nuit, ſe remet à la pourſuite de l'ennemi, entre dans la ville de Trente, après avoir eſſuyé quelques coups de canon de l'arrière-garde de l'ennemi : ſa diviſion a la gloire d'être le premier corps d'armée français qui eût jamais pénétré juſqu'à ce point. La diviſion de Maſſena prend poſition : celle du général Vaubois avait reçu ordre d'accélérer ſa marche ; elle arrive dans l'après-midi. Le général en chef, prévenu que l'ennemi tient une poſition formidable à Lavis ſur la route de Botzen, ſent combien il eſt important de le forcer dans cette poſition pour l'exécution de ſes mouvemens ultérieurs : il fait activer la marche du général Vaubois ; il marche lui-même avec l'avant-garde, qui attaque l'ennemi à ſix heures du ſoir. L'avant-garde eſt arrêtée par la défenſe opiniâtre de l'ennemi ; mais la tête de la diviſion arrive : le général ordonne le paſſage du pont & l'attaque du village au pas de charge & l'arme au bras ; & auſſitôt le pont de Lavis eſt paſſé & le village forcé, & par une manœuvre hardie, quelques huſſards & quel-

ques hommes d'infanterie, cent huſſards de Wurmſer, un guidon & trois cents hommes d'infanterie, ſont faits priſonniers. La nuit mit fin à la pourſuite de l'ennemi.

» La diviſion du général Augereau, pendant ce temps, trouva des difficultés inſurmontables ſur les hauteurs; & étant redeſcendue dans la vallée de l'Adige, elle reçut l'ordre de marcher ſur Levico, route de Trente à Baſſano."

Suivant ſon uſage, le général français avait fait précéder ſon entrée dans le Tyrol d'un manifeſte adreſſé aux Tyroliens.

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, aux habitans du Tyrol.

Au quartier-général de Breſcia, le 13 fructidor, an 4.

Vous ſollicitez la protection de l'armée françaiſe; il faut vous en rendre dignes. Puiſque la majorité d'entre vous eſt bien intentionnée, contraignez ce petit nombre d'hommes opiniâtres à ſe ſoumettre : leur conduite inſenſée tend à attirer ſur leur patrie les fureurs de la guerre.

» La ſupériorité des armes françaiſes eſt aujourd'hui conſtatée. Les miniſtres de l'empereur, achetés par l'or de l'Angle-

terre, le trahissent; ce malheureux prince ne fait pas un pas qui ne soit une faute.

» Vous voulez la paix! les Français combattent pour elle. Nous ne passons sur votre territoire que pour obliger la cour de Vienne de se rendre au vœu de l'Europe désolée, & d'entendre les cris de ses peuples. Nous ne venons pas ici pour nous agrandir : la nature a tracé nos limites au Rhin & aux Alpes, dans le même temps qu'elle a posé au Tyrol les limites de la maison d'Autriche.

» Tyroliens, qu'elle qu'ait été votre conduite passée, rentrez dans vos foyers; quittez les drapeaux tant de fois battus, & impuissans pour les défendre. Ce n'est pas quelques ennemis de plus que peuvent redouter les vainqueurs des Alpes & d'Italie; mais c'est quelques victimes de moins que la générosité de ma nation m'ordonne de chercher à épargner.

» Nous nous sommes rendus redoutables dans les combats, mais nous sommes les amis de ceux qui nous reçoivent avec hospitalité.

» La religion, les habitudes, les propriétés des communes qui se soumettront, seront respectées.

» Les communes dont les compagnies de Tyroliens ne seraient pas rentrées à notre arrivée, seront incendiées; les ha-

bitans seront pris en ôtage & envoyés en France.

» Lorsqu'une commune sera soumise, les syndics seront tenus de donner à l'heure même la note de ceux de ses habitans qui seraient à la solde de l'empereur; & s'ils sont partie des compagnies tyroliennes, on incendiera sur-le-champ leurs maisons, & on arrêtera leurs parens jusqu'au troisième degré, lesquels seront envoyés en ôtage.

» Tout Tyrolien faisant partie des compagnies franches, pris les armes à la main, sera sur-le-champ fusillé.

» Les généraux de division sont chargés de la stricte exécution du présent arrêté. »

Arrivé dans leur capitale, il organisa son gouvernement par l'arrêté suivant.

Arrêté du général Buonaparte, portant réglement pour l'administration de la ville de Trente.

« ARTICLE PREMIER. Le conseil de Trente, appelé ci-devant conseil aulique, continuera toutes les fonctions civiles, juridiques & politiques, que lui accordent les usages & le gouvernement du pays.

» II. Toutes les attributions que l'empereur conservait sur la principauté de Trente, seront conférées au conseil de Trente.

» III. Les ceceveurs du prince, de quelques noms que ce ſoit, & de quelque nature que ſoit l'impoſition directe ou indirecte, rendront compte au conſeil de Trente.

» IV. Le conſeil de Trente rendra compte à la république de tous les revenus du prince & de l'empereur; il veillera en conſéquence à ce que rien ne ſoit diſtrait.

» V. Tous les actes ſe feront au nom de la république françaiſe.

» VI. Le conſeil de Trente prêtera ſerment d'obéiſſance à la république, & le fera prêter à toutes les autorités civiles & politiques du pays.

» VII. Tous les étrangers, de quelque pays qu'ils ſoient, qu'ils auraient des emplois publics, ſeront obligés de quitter les états des Trentins dans les vingt-quatre heures. Le conſeil de Trente les remplacera par des naturels du pays.

» VIII. Tous les chanoines de Trente qui ne ſont pas natifs de Trente, ſortiront ſur-le-champ de ſon territoire. Les chanoines de Trente ſe réuniront & nommeront aux places vacantes, par une liſte triple qui ſera préſentée au général en chef, qui choiſira.

» IX. Le général commandant la place tiendra lieu de capitaine de la ville.

» X. Le conſeil de Trente eſt chagé de l'exécution du préſent ordre ſur ſa reſponſabilité. "

Dans les différentes actions qui avaient eu lieu depuis le 11 thermidor jusqu'à la prise de Trente, les Autrichiens avaient perdu :

Tués & blessés,	8,000	24,661 hommes.
Prisonniers,	13,661	
Désertés, de 2 à	3000	

Cent cinq pièces de canon.

Deux cent dix caissons.

Quatre cents chevaux de houlans.

Tel fut le sort de cette colonne forte de trente bataillons tirés de l'armée du Rhin, & l'élite des troupes autrichiennes, destinée à reconquérir l'Italie.

Si le dessein de Wurmser & ses instructions l'obligeaient à empêcher que le théâtre de la guerre ne se transférât de l'Italie sur le Danube, on ne peut nier qu'il n'eût manœuvré avec habileté au moment où, après la bataille de Roverodo, il songea à diviser ses forces, & à en jeter brusquement la majeure partie sur la gauche. Il était plus que douteux en effet que, même en rassemblant tout son monde, & défendant successivement les diverses positions qui s'offriraient entre Trente & Bolzano, il ne les vît pas emportées par cette ardeur française à laquelle rien ne semblait pouvoir résister, & que, chassé vers Brixen, il n'arrivât à Inspruck ayant perdu son armée dans cette longue vallée que forme

& parcourt l'Adige. Dans la ſuite de revers qu'il éprouvait, c'était beaucoup que d'eſſayer de ramener ſon ennemi en plaine, de l'obliger à revenir ſur ſes pas malgré ſes victoires, & d'augmenter par l'eſpérance la réſiſtance des défenſeurs de Mantoue, dont la priſe ſeule pouvait terminer le deſtin du Milanais, & décider les réſolutions du cabinet de Vienne ſur l'Italie.

Fidèle à ce plan, que la raiſon ne déſapprouve point, Wurmſer, malgré ſes malheurs continuels, l'a ſuivi avec conſtance & courage, & l'a couronné par une défenſe opiniâtre, qui lui a mérité plus de gloire qu'à tous les généraux allemands qui l'avaient précédé ou qui l'ont ſuivi en Italie.

COMBAT DE COVELO

ET

PASSAGE DES GORGES DE LA BRENTA.

« LA diviſion du général Augereau s'eſt rendue, le 20, à Borgo du Val di Sugana, Martello & Val Soiva; la diviſion du général Maſſena s'y eſt également rendue par Trente & Levico.

» Le 21 au matin, l'infanterie légère faiſant l'avant-garde du général Augereau, commandée par le général Lanus, rencontre l'ennemi, qui s'eſt retranché dans

le village de Priémolan, la gauche appuyée à la Brenta, & la droite à des montagnes à pic : le général Augereau fait ſur-le-champ ſes diſpoſitions ; la brave cinquième demi-brigade d'infanterie légère attaque l'ennemi en tirailleurs ; la quatrième demi-brigade d'infanterie de bataille, en colonne ſerrées & par bataillons, marche droit à l'ennemi, protégée par le feu de l'artillerie légère ; le village eſt emporté.

» Mais l'ennemi ſe rallie dans le petit fort de Covelo, qui barrait le chemin, & au milieu duquel il fallait paſſer : la cinquième demi-brigade d'infanterie légère gagne la gauche du fort, & établit une vive fuſillade dans le temps où deux ou trois cents hommes paſſent la Brenta, gagnent les hauteurs de droite, & menacent de tomber ſur les derrières de la colonne. Après une réſiſtance aſſez vive, l'ennemi évacue ce poſte : le cinquième régiment de dragons, auquel j'ai fait reſtituer les fuſils, ſoutenu par un détachement des chaſſeurs du dixième régiment, ſe met à ſa pourſuite, atteint la tête de la colonne, qui par ce moyen ſe trouve toute priſonnière.

» Nous avons pris dix pièces de canon, quinze caiſſons, huit drapeaux, & fait quatre mille priſonniers : la nuit & les fatigues des marches forcées & des combats continuels que ſoutient notre troupe, m'ont

décidé à paſſer la nuit à Ciſmone ; demain au matin nous traverſerons le reſte des gorges de la Brenta.

» Les citoyens Stock, capitaine au deuxième bataillon de la cinquième demi-brigade d'infanterie légère ; Milhaud, chef de brigade du cinquième régiment de dragons ; Lauvin, adjudant-ſous-lieutenant du même régiment ; Durac, capitaine d'artillerie, qui a eu ſon cheval tué ſous lui ; Jullien, aide-de-camp du général Saint-Hilaire ; le frère du général Augereau & ſon aide-de-camp, ſe ſont particulièrement diſtingués. L'ardeur du ſoldat eſt égale à celle des généraux & des officiers : il eſt cependant des traits de courage qui méritent d'être recueillis par l'hiſtorien, & que je vous ferai connaître. »

BATAILLE DE BASSANO.

« UNE marche rapide & inattendue de vingt lieues en deux jours a déconcerté entièrement l'ennemi, qui avait calculé que nous nous rendrions droit ſur Inſpruck, & avait en conſéquence envoyé une colonne ſur Vérone pour menacer cette place, & nous faire craindre pour nos derrières. Wurmſer voulait nous couper, & il l'était lui-même. Je vous ai rendu compte de notre marche, & des évènemens qui l'ont accompagnée juſqu'au 21 au ſoir, où nous

avons couché au village de Cismone, près du débouché des gorges de la Brenta; il ne me reste plus qu'à vous rendre compte de la bataille de Bassano.

» Le 22, à deux heures du matin, nous nous mîmes en marche; arrivés au débouché des gorges, près le village de Solagna, nous rencontrâmes l'ennemi. Le général Augereau se porta, avec sa division, sur la gauche, & envoya à sa droite la quatrième demi-brigade. J'y fis passer également toute la division du général Massena. Il était à peine sept heures du matin, & le combat avait commencé. Forts de leur bonne position, & encouragés par la présence de leurs généraux, les ennemis tinrent quelque temps; mais, grace à l'impétuosité de nos soldats, & à la bravoure de la cinquième demi-brigade légère & de la quatrième demi-brigade de ligne, l'ennemi fut par-tout mis en déroute. Le général Murat envoya des détachemens de cavalerie à la poursuite de l'ennemi. Nous marchâmes aussitôt sur Bassano: Wurmser & son quartier-général y étaient encore. Le général Augereau y entrait par la gauche, au pas de charge, dans le temps que le général Massena y entra par la droite à la tête de la quatrième demi-brigade, dont une partie à la course, & une partie en colonnes serrées, fonce sur les pièces qui défendent le pont de la

Brenta, enlève ces pièces, passe le pont, & pénètre dans la ville malgré les efforts des bataillons de grenadiers, élite de l'armée autrichienne, chargés de protéger la retraite du quartier-général.

» Nous avons dans cette journée fait cinq mille prisonniers, trente-cinq pièces de canon tout attelées avec leurs caissons, deux équipages de pont de trente-deux bateaux tout attelés, plus de deux cents fourgons également tout attelés, portant une partie des bagages de l'armée. Nous avons pris cinq drapeaux: le chef de brigade Lasnes en a pris deux de sa main. Le général Wurmser & le trésor de l'armée n'ont été manqués que d'un instant. Une escouade de ma compagnie des guides, qui était à ses trousses, l'ayant poursuivi vivement, a eu deux hommes tués, & le citoyen Guerin, lieutenant de la compagnie, blessé.

» Le général Verdier, le général Saint-Hilaire, le chef de bataillon de la quatrième demi-brigade Frère, qui a été blessé; les citoyens Cassaut & Gros, capitaines des grenadiers de la même demi-brigade; le citoyen Stock, capitaine de la cinquième demi-brigade d'infanterie légère; le citoyen Pélard, carabinier de la cinquième demi-brigade (ce brave homme traversa trois pelotons ennemis, & arrêta l'officier-général qui les commandait; il a lui seul tué treize

treize hommes), se sont couverts de gloire.

» Nous sommes dans ce moment à la poursuite d'une division de huit mille hommes, que Wurmser avait fait marcher sur Vicence, & qui est le seul reste de cette armée formidable qui menaçait, il y a un mois, de nous enlever l'Italie. En six jours nous avons livré deux batailles & quatre combats; nous avons pris à l'ennemi vingt-un drapeaux; nous lui avons fait seize mille prisonniers, parmi lesquels plusieurs généraux: le reste a été tué, blessé ou éparpillé. Nous avons dans les six jours, toujours nous battant dans des gorges inexpugnables, fait plus de quarante-cinq lieues, pris soixante-dix pièces de canon, avec leurs caissons, leurs attelages, une grande partie du grand parc de l'armée, & des magasins considérables répandus sur toute la ligne que nous avons parcourue.

» Je vous prie d'accorder le grade de général de brigade au chef de brigade Lasnes: il est le premier qui ait mis en déroute les ennemis à Dego, qui ait passé le Pô, le pont de Lodi, & qui soit entré dans Bassano; & à l'adjudant-général Chabran, qui s'est particulièrement distingué à la bataille de Roverodo, comme il l'avait précédemment fait à celle de Lonado & à la retraite de Rivoli. Je vous demande de nommer à la place de chef de brigade de

la quatrième demi-brigade le chef de bataillon Frère, & de l'avancement pour les officiers qui ſe ſont diſtingués dans les affaires différentes dont je vous ai rendu compte.

» Le général Wurmſer, obligé d'abandonner Baſſano, s'était porté, de ſa perſonne, avec les débris de deux bataillons de grenadiers, à Montebello, entre Vicence & Vérone, où il avait rejoint la diviſion qu'il avait fait marcher ſur Vérone, forte de quatre mille cinq cents hommes de cavalerie & cinq mille d'infanterie, au premier inſtant qu'il avait ſu que je me portais ſur Trente.

» Le 23, la diviſion du général Augereau ſe rendit à Padoue; elle ramaſſa les débris des bagages de l'armée autrichienne, & quatre cents hommes qui les eſcortaient. Celle de Maſſena ſe rendit à Vicence. Wurmſer ſe trouvait entre l'Adige & la Brenta: il lui était impoſſible de franchir la Brenta, puiſque deux diviſions de l'armée lui en fermaient le paſſage; il ne lui reſtait d'autre reſſource que de ſe jeter dans Mantoue: mais ayant prévu, dès mon départ pour Trente, le mouvement que ferait le général Wurmſer, j'avais laiſſé dans Vérone le général de diviſion Kilmaine, & fait garnir d'artillerie les remparts de cette place. Le général Kilmaine, avec ſa ſaga-

cité ordinaire, a ſu en impoſer à l'ennemi, & le tenir pendant quarante-huit heures en reſpect, le repouſſant par le feu de ſon artillerie toutes les fois qu'il a eſſayé de pénétrer. Je n'avais pu lui laiſſer que des forces très-peu conſidérables pour contenir une ville populeuſe, & repouſſer un corps d'armée qui avait autant de raiſons de ne rien épargner pour ſe rendre maître de cette place importante. Il ſe loue beaucoup du chef de bataillon Muiron, qui y commandait l'artillerie.

» Le 23 au ſoir, le général Wurmſer apprit l'arrivée de la diviſion du général Maſſena à Vicence; il ſentit qu'il n'avait plus un moment à perdre. Il fila toute la nuit le long de l'Adige, qu'il paſſa à Porto-Legnago.

» Le 24 au ſoir, la diviſion du général Maſſena paſſa l'Adige à Ronco, dans le temps que la diviſion du général Augereau marchait de Padoue ſur Porto-Legnago, ayant bien ſoin d'éclairer ſa gauche pour que l'ennemi ne cherchât pas à ſe ſauver par Caſtel-Baldo.

» Le 25, à la pointe du jour, je donnai ordre à la diviſion du général Maſſena de ſe porter à Sanguinetto, afin de barrer le paſſage à Wurmſer; le général Sahuguet, avec une brigade, ſe porta à Caſtellaro, & eut ordre de couper tous les ponts ſur la Molinella. »

COMBAT DE CEREA.

« POUR se rendre de Ronco à Sanguinetto, il y a deux chemins : l'un, qui part de Ronco, passe par la gauche en suivant l'Adige, & rencontre le chemin de Porto-Legnago à Mantoue ; le second conduit directement de Ronco à Sanguinetto : c'était celui qu'il fallait prendre ; au contraire, on prit le premier. Le général Murat, à la tête de quelques centaines de chasseurs, arrivé à Cerea, rencontra la tête de la division de Wurmser ; il culbuta plusieurs escadrons de cavalerie. Le général Pigeon, commandant l'avant-garde du général Massena, sentant sa cavalerie engagée, se précipite, avec son infanterie légère, pour la soutenir ; il passe le village, & s'empare du pont sur lequel l'ennemi devait passer. Le corps de la division du général Massena était encore éloigné. Après un moment d'étonnement & d'alarme donné à la division de Wurmser, ce général fit ses dispositions, culbuta notre avant-garde, & reprit ce pont & le village de Cerea. Je m'y étais porté au premier coup de canon que j'avais entendu ; mais il n'était plus temps : il faut faire à l'ennemi qui fuit un pont d'or, ou lui opposer une barrière d'acier. Il fallut se résoudre à laisser échapper l'ennemi,

qui, selon tous les calculs & toutes les probabilités, devait être ce jour-là obligé de poser les armes & de se rendre prisonnier. Nous nous contentâmes de rallier notre avant-garde, & de retourner à mi-chemin de Ronco à Cerea. Nous avons trouvé le le lendemain sur-le-champ de bataille plus de cent hommes tués de l'ennemi, & nous lui avons fait deux cent cinquante prisonniers. Nous sommes redevables au courage du huitième bataillon de grenadiers, & au sang-froid du général de brigade Victor, d'être sortis à si bon marché de ce combat inégal."

COMBAT DE CASTELLARO.

« WURMSER fila toute la nuit du 25 au 26 sur Mantoue, avec une telle rapidité qu'il arriva le lendemain de bonne heure à Nogara. Il apprit que les ponts de la Molinella étaient coupés, & qu'une division française l'attendait à Castellaro. Il sentit qu'il ne fallait pas essayer de forcer Castellaro, puisque, dès la pointe du jour, nous nous étions mis à sa poursuite. J'espérais encore le trouver en se battant avec le général Sahuguet; mais malheureusement celui-ci n'avait pas coupé le pont de Villa-Impenta sur la Molinella, à une lieue de sa droite. Wurmser avait filé par-

là. Dès l'inſtant que le général Sahuguet avait ſu ſon paſſage, il avait envoyé quelques chaſſeurs pour le harceler & retarder ſa marche; mais il avait trop peu de monde pour pouvoir y réuſſir. Le général Charton, avec trois cents hommes, fut enveloppé par un régiment de cuiraſſiers : au lieu de ſe poſter dans les foſſés, ces braves ſoldats voulurent payer d'audace & charger les cuiraſſiers; mais après une vigoureuſe réſiſtance ils furent enveloppés. Le général Charton a été tué dans ce combat, & trois cents hommes fait priſonniers, parmi leſquels le chef de brigade Dugoulot, chef de la douzième demi-brigade d'infanterie légère."

PRISE DE PORTO-LEGNAGO.

« LE général Augereau, arrivé le 24 devant Porto-Legnago, inveſtit la place; le général Maſſena y envoya la brigade du général Victor pour l'inveſtir du côté de l'Adige : après quelques pourparlers, la garniſon, forte de mille ſix cent ſoixante-treize hommes, ſe rendit priſonnière de guerre le 27. Nous y trouvâmes vingt-deux pièces de canon de campagne, tout attelées, ainſi que leurs caiſſons, & les cinq cents hommes que Wurmſer nous avait faits priſonniers au combat de Cerea, & qui par ce moyen furent délivrés."

Copie de la capitulation offerte par le commandant des troupes autrichiennes à Porto-Legnago, & des réponses du général divisionnaire Augereau.

« *Demandé.* La garnison autrichienne demande de sortir libre avec les honneurs de la guerre.

» *Réponse.* La garnison autrichienne sortira de la place avec les honneurs de la guerre, & sera envoyée prisonnière en France.

» *D.* De garder tous les drapeaux, canons, munitions & armes quelconques, avec chariots, chevaux & trains.

» *R.* Les drapeaux, canons, munitions & armes quelconques, avec chariots, chevaux & trains, seront remis à l'armée française.

» *D* Tous les bagages & chevaux, tant appartenans aux officiers qu'aux communs.

» *R.* Tous les bagages, chevaux, appartenans tant aux officiers qu'aux communs, leur seront rendus.

» *D.* D'être conduite au premier poste autrichien.

» *R.* Les officiers seuls seront, sur leur parole, conduits où bon leur semblera.

» *D.* Qu'il soit fourni pendant la marche logement, vivres & fourrages.

» *R.* Accepté.

» *D.* Que les officiers & communs malades ſoient compris dans la capitulation, & après leur guériſon d'être conduits ſous ſauve-garde à leur deſtination.

» *R.* Les officiers & communs malades jouiront des mêmes conditions que les autres.

» *D.* De permettre que l'on puiſſe d'abord donner avis de la reddition de la place au général en chef feld-maréchal comte de Wurmſer.

» *R.* On pourra donner avis de la reddition de la place au général commandant en en chef, mais ce ne ſera qu'après avoir été conſommée. »

Copie de la lettre écrite au commandant autrichien, en lui renvoyant la capitulation.

« Je viens de recevoir, monſieur, les conditions auxquelles vous offrez de capituler, & je vous envoie ma réponſe à chaque article. Vous verrez que je n'abuſe pas de mes avantages; mais il eſt bon de vous avertir qu'il eſt inutile de chicaner là-deſſus, & que ce que je vous propoſe eſt irrévocable. Je n'attends pas votre dernière réponſe au-delà d'une demi-heure. »

COMBAT DE DUE CASTELLI.

« Le 18, la division du général Massena partit à la pointe du jour de Castellaro, se porta sur Mantoue par la route de Due Castelli, afin d'obliger l'ennemi à rentrer dans la place, en s'emparant du fauxbourg Saint-George. Le combat s'engagea à midi. Il fut encore engagé trop promptement: la cinquième demi-brigade se trompa de chemin, & n'arriva pas à temps. La nombreuse cavalerie ennemie étonna notre infanterie légère; mais la brave trente-deuxième soutint le combat jusqu'à la nuit, & nous restâmes maîtres du champ de bataille, éloigné de deux milles du fauxbourg Saint-George. Le général Sahuguet, après avoir investi la citadelle, s'est porté sur la Favorite: déja il avait obtenu les plus grands succès, il avait pris à l'ennemi trois pièces de canon; mais il fut obligé de prendre une position en arrière, & d'abandonner l'artillerie qu'il venait de prendre à l'ennemi. »

BATAILLE DE SAINT-GEORGE.

« Cependant les hulans, les hussards & les cuirassiers ennemis, fiers de ces petits succès, inondaient la campagne; le général Massena leur fit tendre des embusca-

des qui obtinrent un succès d'autant plus heureux, qu'elles mirent aux prises notre infanterie légère avec eux. Nous en tuâmes ou prîmes environ cent cinquante. Les cuirassiers ne sont pas à l'abri de nos coups de fusil. L'ennemi a eu au moins trois cents blessés. C'est dans ces petits chocs que le général Massena a montré beaucoup de fermeté à rallier sa troupe, & à la reconduire au combat. Le général Kilmaine, à la tête du vingtième de dragons, a contenu l'ennemi, & par-là a rendu un grand service. Ces combats, qui, dans la réalité, n'étaient que des échauffourées, donnèrent beaucoup de confiance à nos ennemis. Il fallait l'accroître par tous les moyens possibles; car nous ne pouvions pas avoir de plus grand bonheur que de porter l'ennemi à engager une affaire sérieuse hors de ses remparts.

» Le général Massena prit, la nuit du 28 au 29, une position en arrière; le lendemain, à la pointe du jour, nous apprîmes que les ennemis avaient fait sortir presque toute leur garnison pour défendre la Favorite & Saint-George, & par-là se conserver les moyens d'avoir des fourrages pour nourrir leur nombreuse cavalerie. A deux heures après midi, le général Bon, commandant provisoirement la division du général Augereau, qui est malade, arriva de

Governolo, longeant le Mincio, & attaqua l'ennemi, placé en avant de Saint-George, sur notre gauche; le général la Salcette se porta pour couper la communication de la Favorite à la citadelle; le général Pigeon passant par Villa Nova, alla pour tourner une plaine où la cavalerie ennemie pouvait manœuvrer, & pour couper les communications de la Favorite à Saint-George. Lorsque ces différentes attaques furent commencées, le général Victor, avec la dix-huitième demi-brigade de bataille, en colonne serrée par bataillon & à hauteur de division, marcha droit à l'ennemi; la trente-deuxième demi-brigade, soutenue par le général Kilmaine, à la tête de deux régimens de cavalerie, marcha par la droite pour acculer les ennemis, & les pousser du côté où était le général Pigeon. Le combat s'engagea de tous côtés avec beaucoup de vivacité; le huitième bataillon de grenadiers, placé à l'avant-garde, & conduit par l'adjudant-général Leclerc & mon aide-de-camp Marmont, fit des prodiges de valeur.

» La quatrième demi-brigade de bataille, qui avait sur la gauche commencé le combat, avait attiré la principale attention de l'ennemi, qui se trouvait percé par le centre; nous enlevâmes Saint-George: un escadron de cuirassiers chargeau un bataillon de la dix-huitième, qui le reçut

baïonnette en avant; & fit prisonniers tous ceux qui survécurent à cette charge.

» Nous avons fait dans cette bataille deux mille prisonniers, parmi lesquels un régiment entier de cuirassiers & une division de hulans. L'ennemi doit avoir au moins deux mille cinq cents hommes tués ou blessés: nous avons pris vingt-cinq pièces de canon avec leurs caissons tout attelés. Parmi nos blessés dans les journées du 28 & du 29, sont le général Victor, le général Bertin, le général Saint-Hilaire; le général Mayer, blessé en allant au secours d'un soldat chargé par un cuirassier ennemi; le général Murat, blessé légèrement; le chef de brigade Lasnes; le chef de bataillon Tailand: le chef de brigade du dixième régiment de chasseurs à cheval, Leclerc, a été blessé chargeant à la tête de son régiment, à l'affaire du 25: le chef de brigade de la dix-huitième, qui a eu son cheval tué sous lui à l'affaire de Bassano, s'est particulièrement distingué. Suchet, chef de bataillon de la dix-huitième, a été blessé à la journée du 25, en combattant courageusement à la tête de son bataillon. Aucun des officiers-généraux n'est blessé dangereusement, & j'espère que nous ne serons pas long-temps privés de leurs services.

» L'adjudant-général Béliard, officier

de diſtinction, & qui a eu un cheval tué ſous lui dans l'une des précédentes affaires, s'eſt parfaitement bien conduit. Les adjoints aux adjudans-généraux, Charles & Sulkocki, ſe ſont parfaitement conduits.

» Je vous demande le grade de général de brigade pour le citoyen Leclerc, chef de brigade du dixième régiment de chaſſeurs à cheval, & de l'avancement pour les adjoints Damour & Ducos, qui ont été bleſſés.

» Je demande le grade de chef d'eſcadrons d'artillerie légère pour les citoyens Rozet & Coindet, tous deux capitaines d'artillerie légère.

» J'ai nommé adjudant-général de cavalerie l'ex-adjudant-général proviſoire Roize, officier très-inſtruit, qui s'eſt conduit parfaitement dans différentes affaires. J'ai nommé chef de brigade au premier régiment de huſſards l'adjudant-général Picard, officier de la plus grande diſtinction. Le chef de brigade du ſeptième régiment de huſſards, le citoyen Paym, a été bleſſé à la tête de ſon régiment. Le quinzième de dragons s'eſt conduit, dans toutes les circonſtances, avec le plus grand courage.

» Ainſi, ſi la garniſon de Mantoue a été renforcée à peu près par cinq mille hommes d'infanterie, je calcule que la ba-

taille de Saint-George doit à peu près les lui avoir fait perdre. Quant à la cavalerie, c'eſt un ſurcroît d'embarras & de conſommation : je ne doute pas que Wurmſer ne tente toute eſpèce de moyens pour ſortir de Mantoue avec elle.

» Depuis le 16 de ce mois, nous ſommes toujours nous battant, & toujours les mêmes hommes contre de nouvelles troupes. L'armée que nous venons preſque de détruire était encore très-formidable ; auſſi il paraît qu'elle avait des projets hoſtiles : mais nous l'avons prévenue & ſurpriſe dans le temps où elle faiſait ſon mouvement.

» Je vous envoie mon aide-de-camp Marmont, porteur de vingt-deux drapeaux pris ſur les Autrichiens. »

Tout ce que la prudence, la vigilance & l'activité, pouvaient tenter pour cerner Wurmſer, & le forcer à ſe rendre priſonnier avec le reſte de ſon armée, fut entrepris par Buonaparte. Ses infatigables diviſions n'eurent pas un inſtant de repos, & les quatre jours qui ſuivirent la bataille de Baſſano ne furent qu'une ſuite perpétuelle de mouvemens & de combats. Si une grande chaſſe, dans laquelle des meutes ardentes pourſuivent un vieux & terrible ſanglier, peut jamais être une image de la guerre, ce ſerait ſur-tout à cette époque de la campagne d'Italie qu'elle reſſemblerait.

Si le pont de Villa Impenta se fût trouvé coupé, si les guides eussent mieux dirigé la route de Ronco à Sanguinetto, il n'y a pas de doute que Buonaparte n'eût eu la gloire de faire mettre bas les armes au reste de l'armée impériale & à son général. La campagne était finie de ce moment, car Mantoua aurait capitulé, tandis que les Français auraient achevé de nettoyer le Tyrol & le Frioul du peu de troupes autrichiennes qui y étaient restées. Dès-lors le sort de l'Italie était décidé, tandis que le bonheur qu'eut Wurmser d'échapper & de se jeter dans Mantoue le rendit encore pour quelque temps équivoque, & força Buonaparte d'éprouver de nouvelles difficultés, qui augmenteront sa gloire. On l'eût jugée arrivée au comble s'il avait pris Wurmser avant sa fuite & son entrée dans Mantoue, & les évènemens vont prouver qu'elle pouvait s'accroître par les obstacles nouveaux que cet évènement fera naître, & qu'il saura surmonter. *

---

* Les détails sur ce moment décisif de la campagne seront un jour si précieux, que nous croyons devoir insérer ici ceux que contient une lettre, du 30 fructidor, du général Berthier.

« Le 23, la division du général Massena devait sortir de Vicence pour se porter sur l'Adige, & la passer, à Ronco, à un bac dont nous étions assurés; la division du général Augereau marchait sur

La garnison de Mantoue, renforcée par les troupes qu'y avait conduites Wurmser

---

Padoue, pour couper la retraite à Wurmser sur Trieste. Ces dispositions ne laissaient plus à l'ennemi d'autre espoir que de passer l'Adige à Porto-Legnago, pour se jeter dans la place de Mantoue; quelques autres corps, reste de son armée, étant épars dans le Tyrol, & échappés vers Trieste. Wurmser prit donc ce parti, & sauva, par une marche forcée, la colonne qu'il avait portée, tant devant Vérone, où elle avait été repoussée, qu'à Montebello, en se jetant dans Porto Legnago, dont il s'empara. Le général en chef ordonna en conséquence au général Augereau, qui était à Padoue, où il avait déja enlevé cinquante voitures de bagages à l'ennemi, de marcher sur Porto-Legnago pour cerner la place par la rive gauche, & en même temps de porter un corps sur Castel-Baldo, dans le cas où l'ennemi voulût filer le long de l'Adige pour s'échapper du côté de Venise en tournant Padoue.

„ La division du général Massena, quoiqu'ayant fait une marche forcée, reçut l'ordre de passer l'Adige pendant toute la nuit du 23 au 24, pour se porter dans la journée à Sanguinetto, couper la route de Porto Legnago à Mantoue, mettre l'ennemi entre deux feux, & enlever Wurmser avec toute son armée. Des ordres avaient été expédiés à la division du général Sahuguet, qui était devant Mantoue, de détacher cinq mille hommes, pour s'emparer 1°. de Governolo, point par où l'ennemi aurait encore pu échapper, en laissant Sanguinetto sur sa droite; 2°. pour occuper Castellara, avec ordre de faire couper tous les ponts sur la rivière Tayone, qui y passe, jusqu'à Ponte-Molino. Ce corps arriva au poste qui lui était ordonné, par marche forcée.

& par sa présence, exigeait que les Français restassent en force devant elle, qu'ils

---

„ L'ennemi, qui ne pouvait présumer que le corps d'armée qui l'avait battu à Trente & à Bassano les 18 & 22 fructidor, fût en mesure de lui couper la route de Porto-Legnago à Mantoue, après avoir passé l'Adige dans des bateaux, se mit en route le 25 pour s'évader sur Mantoue. La division du général Massena, excédée de fatigues, n'exécuta pas moins l'ordre qui lui avait été donné de se porter sur Sanguinetto; mais le guide qui la conduisait la mena sur Cerea, où la tête de l'avant-garde se trouva en même temps que celle de l'ennemi; & l'attaque commença, sans que l'avant-garde ait eu le temps d'attendre la queue de la colonne. Le combat fut vif, & ne se termina qu'au moment où la queue de la colonne rejoignit. L'ennemi profita de la nuit qui survint, pour passer avec tous ses équipages, laissant une garnison assez forte à Porto-Legnago.

„ Le 26 au matin, la division de Massena marcha sur Cerea, pour suivre l'ennemi & l'attaquer par derrière, tandis qu'il serait arrêté sur le Tartaro & Tayone. Deux demi-brigades furent portées sur la partie de Legnago, qui est à la rive droite de l'Adige, tandis que la division du général Augereau l'entourait par la partie de la rive gauche. La colonne de Massena marcha toute la journée jusqu'à deux milles de Mogara, sans pouvoir joindre l'arrière-garde de l'ennemi; ce qui nous fit présumer qu'il avait passé le Tartaro. Effectivement nous apprîmes qu'ayant trouvé le pont de Castellara coupé & occupé, il s'était jeté sur celui de Villa-Impenta, au moment où le général Charton y arrivait avec un corps pour s'en emparer & le couper. Il s'engagea un combat

ſe bornaſſent à empêcher ſes communications avec ſes environs, & s'attachaſſent

---

très-vif, dans lequel le général Charton ayant été tué, ſes troupes ſe replièrent ſur Caſtellara, & Wurmſer continua ſa marche ſur Mantoue. Le général Augereau qui, pendant ce temps, avait ſommé la garniſon de Porto-Legnago de ſe rendre, la fit priſonnière de guerre après quelques coups de canon. Nous y trouvâmes 1700 hommes, trois drapeaux, & vingt-trois pièces d'artillerie avec leurs chevaux.

» Le 27, nous apprîmes que l'ennemi était arrivé dans Mantoue avec ſa cavalerie & environ quatre mille hommes d'infanterie, débris de ſon armée. La diviſion du général Maſſena ſe mit en route pour prendre une poſition en avant de Caſtellara; celle du général Augereau reçut l'ordre de ſe porter ſur Governolo, point très-important ſur le Mincio, pour avoir l'entrée du Seraglio.

» Le 28, la diviſion du général Maſſena reçut l'ordre de prendre poſition à Due Caſtelli, pendant que l'on reconnaîtrait la poſition de l'ennemi en avant de Borgo-San-Giorgio.

» Le 29, à deux heures après midi, la diviſion du général Sahuguet porta une colonne pour maſquer la citadelle de Mantoue, & une ſeconde pour attaquer la Favorita. La diviſion du général Maſſena porta également une colonne ſur ce point, &, avec la ſeconde, compoſée avec la plus grande partie de ſa diviſion, marcha ſur San-Giorgio par la grande route, en même temps qu'une colonne de la diviſion du général Augereau, partie de Governolo, remontant la rive gauche du Mincio, prenait l'ennemi par ſon flanc droit. La colonne de la gauche, où était le général Maſſena lui-même, attaqua l'ennemi avec une telle impétuo-

plus à la réduire aux dernières extrêmités du beſoin, dont ſa trop nombreuſe gar-

---

ſité, qu'elle le culbuta de poſte en poſte, enleva le village de San-Giorgio, prit la tête du pont, & coupa alors la retraite à tout ce qui ne s'était pas ſauvé par le pont. Les colonnes de droite trouvèrent une réſiſtance plus opiniâtre ; mais notre cavalerie, qui ſe porta ſur cette aile, & la priſe de San-Giorgio, rendirent les ſuccès égaux dans cette partie.

„ L'ennemi, dans une déroute complète, était rentré dans Mantoue avec les débris qu'il a pu ſauver. Le réſultat de cette journée a été d'environ mille priſonniers, dont quatre cents chevaux de cuiraſſiers, avec le colonel, le lieutenant-colonel de ce corps, environ cent cinquante huſſards de Wurmſer, environ vingt pièces de canon, & la poſition importante de la tête du pont de San-Giorgio, qui conduit dans Mantoue.

„ Je ne parlerai pas des traits de valeur & de l'intrépidité des braves qui compoſent l'armée : on ne pourrait que répéter ce qu'ils méritent à chaque combat.

„ La terreur eſt dans la ville de Mantoue, où Wurmſer eſt enfermé. Encore un mouvement vers le Seraglio, & Wurmſer, & tout ce qui reſte de l'armée autrichienne en Italie, ſe trouvera renfermé dans les murs de la place, & bloqué de manière à n'en rien pouvoir ſortir.

„ Il réſulte que, depuis le 16 de ce mois, nous avons fait environ dix-ſept mille priſonniers, mis hors de combat deux ou trois mille hommes, pris vingt-deux drapeaux, une artillerie immenſe, détruit un tiers de la cavalerie ennemie, renfermé le général Wurmſer dans Mantoue, & n'ayant

nison devait accélérer le moment, qu'à l'attirer dans des sorties où elle pouvait prodiguer des hommes plus à charge qu'utiles à la conservation de cette forteresse. Si ce ne fut point là le plan auquel on s'arrêta d'abord, ce fut celui auquel on ne tarda pas de revenir; mais dans les premiers jours il importait encore de diminuer dans des combats la force de cette garnison, de manière seulement qu'elle fût réduite au point d'être trop forte en dedans & cependant trop faible pour hasarder des sorties qui lui permissent de tenir un peu de campagne en avant de ses murs.

Mantoue ne devait pas seule occuper l'attention de Buonaparte : il prévoyait que les Autrichiens feraient les derniers efforts pour la débloquer, & qu'il aurait à recommencer avec une nouvelle armée tout ce qu'il avait fait pour détruire celle de Wurmser.

Ses forces paraissaient à peine suffisan-

---

plus en opposition, dans le Tyrol & à Trieste, que quelques corps épars & répandus.

„ L'histoire nous a présenté les traits des généraux les plus célèbres; mais jamais on n'a vu de troupes exécuter une marche aussi pénible que celle que nous venons de faire dans les gorges de l'Adige & de la Brenta, entre des rochers escarpés : marches forcées, combats continuels & opiniâtres, tels ont été les obstacles vaincus par nos braves frères d'armes."

tes pour vaincre une résistance si opiniâtre. En vain il anéantissait les armées entières ; elles renaissaient de leurs cendres : l'or des Anglais réalisait la fable des dents du dragon de Cadmus. Mais, malgré cet or, qui leur livrait les malheureux sujets de l'Autriche, & les faisait massacrer sur le champ de bataille, tandis que leurs soudoyeurs, indifférens sur le sort & le nombre des victimes dévouées à leur avarice, ravissaient à ces gouvernemens insensés l'empire des mers & tous les moyens de commerce, en ayant l'air de soutenir leur cause, ils allaient perdre dans la Méditerranée un des fruits de leurs ordinaires trahisons, cette Corse dont le roi George s'était fait présenter la vénale couronne.

Pendant que l'Autriche s'occupe à recréer une armée dans le Tyrol & dans la Carinthie, nous anticiperons sur les évènemens, & dirons ce qui se passait devant Mantoue & dans les gorges de l'Adige & de la Brenta, & apprendrons comment la Corse redevint française.

Buonaparte annonçait de Milan, le 10 vendémiaire an 5 & jours suivans, les détails du blocus de Mantoue.

« Après la bataille de San-Giorgio, nous cherchâmes à attirer Wurmser à une seconde affaire, afin d'affaiblir, dans des affaires *extrà muros*, sa garnison. Nous

citadelle, a fait une fortie dans le deffein de prendre du bois & du fourrage; il eft venu par la route de la citadelle à Snave, & a attaqué le château de Prada, défendu par le chef de bataillon Dislon, à la tête de trois cents hommes de la foixante-neuvième demi-brigade. Un bataillon de la onzième demi-brigade & une pièce de canon étant arrivés pour renforcer ce pofte, l'ennemi a été mis en déroute, & pourfuivi jufques fur les glacis de la citadelle. Les républicains lui ont fait environ deux cents prifonniers, & lui ont tué une quinzaine d'hommes & de chevaux. Du côté des Français, il y a eu quelques hommes de bleffés.

» Parmi les officiers qui fe font diftingués, on doit remarquer le citoyen Magne, capitaine à la foixante-neuvième demi-brigade, qui a fait cent dix-fept prifonniers avec un petit détachement de fa demi-brigade.

Du 18. — » Il s'eft fait aujourd'hui dans la place de Mantoue une explofion très-forte. D'après les rapports qu'on a reçus dans les divifions, il paraît que c'eft un magafin à poudre qui a fauté. La commotion a été fi vive, qu'elle a ouvert plufieurs croifées du château de Borgoforte, éloigné de fept milles de Mantoue.

Du

Du 19. --- » L'ennemi s'est présenté aujourd'hui à midi entre Prada & Saint-Antoine : il a été repoussé après une légère fusillade. »

Ces escarmouches sous Mantoue préludaient à sa réduction ; & en attendant les nouveaux trophées qu'elle promettait aux républicains, le directoire reçut, dans son audience publique du 10 vendémiaire, ceux que venaient de fournir les succès de l'armée d'Italie.

« Le citoyen Marmont, chef de brigade d'artillerie, aide-de-camp du général Buonaparte, envoyé par ce général pour apporter vingt-deux drapeaux pris sur les ennemis par l'armée d'Italie, a été présenté au directoire par le ministre de la guerre, en présence d'une foule de citoyens que cette cérémonie avait attirés.

» Le ministre de la guerre a prononcé le discours suivant :

» CITOYENS DIRECTEURS,

» L'armée d'Italie, toujours triomphante, vous présente les trophées de ses nouvelles victoires.

» Les ennemis, vaincus à Castiglione, avaient reçu des renforts considérables ; ils préparaient en silence une nouvelle attaque, avec l'espoir de réparer leurs défaites : mais ils étaient attendus par une armée

accoutumée à vaincre, & la bataille de Saint-George a mis un dernier terme à leurs efforts.

» La postérité croira avec peine au témoignage de l'histoire, lorsqu'elle apprendra que, dans le cours d'une seule campagne, l'Italie entière a été conquise; que trois armées ont été successivement détruites; que plus de cinquante drapeaux sont restés entre les mains des vainqueurs; que quarante mille Autrichiens ont déposé les armes; enfin, que trente mille Français, & un guerrier de vingt-cinq ans, ont opéré tous ces prodiges.

» L'armée d'Italie n'a plus de triomphes à obtenir; elle a rempli la plus glorieuse & la plus étonnante carrière: qu'elle renvoie donc la victoire aux armées du Rhin, & qu'un ennemi, trop prompt à s'enorgueillir de quelques avantages éphémères, apprenne bientôt que les Français sont par-tout les mêmes, & que lorsqu'ils combattent pour la liberté, rien ne peut résister à leur courage. »

Le citoyen Marmont a ensuite prononcé le discours qui suit:

« CITOYENS DIRECTEURS,

» L'armée d'Italie, après avoir conquis la plus belle contrée de l'Europe, n'avait pas fait assez pour sa patrie & pour sa gloire;

ses phalanges guerrières devaient, avant de se livrer au repos, anéantir l'ennemi qui leur restait à combattre.

» Une expédition est projetée : la sagesse des dispositions, l'infatigable constance des troupes, la confiance entière de chaque soldat dans le général qui le commande, tout promet un heureux succès. L'armée part; elle renverse tout ce qui s'oppose à sa marche, &, pour la première fois depuis l'existence de la nation, les Français voient les sources de la Brenta, & pénètrent dans l'antique ville de Trente : alors, changeant subitement de direction, l'armée arrive, avec la rapidité de l'éclair, sur les derrières de l'armée autrichienne, & le général Buonaparte force le général Wurmser à recevoir bataille dans son quartier-général même.

» L'armée de la liberté devait être celle de la victoire ; les Autrichiens sont défaits; & le peu qui échappe au fer des Français n'a d'autre espoir que de se jeter dans Mantoue. Des circonstances le favorisent; il pénètre jusqu'à cette place : c'est alors que Wurmser, fort de quelques troupes faîches qu'il y trouve, veut encore tenter la fortune. Mais un combat est une nouvelle occasion de gloire pour les Français : nos troupes marchent dans le plus bel ordre; &, grace à l'excellente combinaison

de nos forces, la victoire ne chancelle pas un moment. Les Autrichiens rentrent en foule par le seul passage qu'ils possèdent : nous nous en rendons maîtres ; & ce qui reste, ne pouvant ni fuir ni se défendre, se confie à notre générosité.

» Ainsi Wurmser, qui a cherché, avec les débris de son armée, un asile dans Mantoue, & qui avait conçu l'espérance de prolonger la défense de cette place, assure au contraire sa reddition, & en rapproche même l'époque.

» Les vingt-deux drapeaux que j'ai l'honneur de vous présenter, sont les témoignages éclatans de ces succès. Ils ont été pris en quatorze jours, aux combats de Serravalle, de Lavis, des gorges de la Brenta, & aux batailles de Roveredo, de Bassano & Saint-George.

» L'armée d'Italie, pendant cette brillante campagne, a détruit deux armées, pris quarante-sept mille hommes, deux cent quatre-vingts pièces de canon, & quarante-neuf drapeaux. Ces victoires vous sont un sûr garant, citoyens directeurs, de son amour constant pour la république ; elle sait défendre les lois & leur obéir, comme elle a su battre les ennemis extérieurs. Veuillez la considérer comme une des plus fermes colonnes de la liberté, & croyez que tant que les soldats qui la com-

posent existeront, le gouvernement aura d'intrépides défenseurs.

» J'ai l'honneur de vous présenter aussi deux drapeaux pris sur les troupes du pape : nous y ajoutons peu de prix, parce que nous avons eu peu de peine à les obtenir ; mais ils sont au moins un monument qui atteste l'activité de l'armée d'Italie, & l'étendue de pays qu'elle a parcourue pendant cette campagne. "

Le citoyen Revellière-Lépeaux, président du directoire, a répondu :

« Plus rapide que la renommée, l'armée d'Italie vole de triomphes en triomphes. Par elle chaque jour est marqué d'un succès éclatant.

» Tant de faits héroïques, tant d'heureux résultats, l'ont rendue également chère aux amans de la gloire & aux amis de l'humanité ; car si ses victoires ont honoré à jamais les armes françaises, elles doivent aussi forcer nos ennemis à la paix.

» Graces soient donc rendues à la brave armée d'Italie & au génie supérieur qui la dirige. Le directoire exécutif, au nom de la république française, reçoit avec la plus vive satisfaction les trophées qui attestent tant d'actions étonnantes ; il vous charge de porter à vos braves frères d'armes les témoignages de la reconnaissance nationale.

» Et vous, jeune guerrier, dont le général atteste la bonne conduite & le courage, recevez ces armes * comme une marque de l'estime du directoire, & n'oubliez jamais qu'il est tout aussi glorieux de les faire servir au-dedans pour le maintien de notre constitution républicaine, que de les employer à anéantir ses ennemis extérieurs; car le règne des lois n'est pas moins nécessaire au maintien des républiques que l'éclat de la victoire. »

Le projet de Buonaparte, en mettant gernison française à Livourne, avait été non-seulement d'interdire ce port au commerce anglais, mais de s'ouvrir un moyen de communication avec les patriotes des départemens du Liamone & du Golo. Tous ceux qui, fidèles à la république, avaient cherché, contre la tyrannie anglaise ou paoliste, un asyle en Italie, se réunirent bientôt à Livourne, & commencèrent, par de fréquentes communications avec leurs concitoyens du Liamone, à organiser dans ce département les moyens de le délivrer de la domination britannique. Le prudent Paoli, qui avait prévu cet orage, s'y était soustrait d'avance, & était repassé, quelques semaines auparavant, à Florence, d'où il poursuivit sa route sur Hambourg, avec

* Le citoyen Marmont a reçu une paire de pistolets.

le deſſein d'enſevelir à Londres les teſtes d'une vie déshonorée par ſes dernières trahiſons. Ce perſonnage, qui avait mérité un moment d'eſtime, & acquis quelque célébrité lorſqu'il avait défendu ſon pays contre la tyrannie génoiſe & l'avait bien gouverné, avait dû perdre de cette eſtime & de ſa réputation, lorſque, plus occupé de ſa vie & de ſa fortune que de ſa patrie, il l'avait mal défendue lors de la conquête qu'en avaient faite les Français en 1769. Devenu à cette époque gagiſte de l'Angleterre, dont le gouvernement lui payait une penſion, que la fortune qu'il s'était faite en Corſe pendant ſon généralat eût pu le diſpenſer d'accepter s'il avait eu plus de vertu que d'amour de l'argent, il vit, après vingt ans de temps qui l'avaient facilement fait oublier, le moyen d'abuſer de la généroſité d'un décret de l'aſſemblée conſtituante, & de trahir la France en faveur du cabinet britannique qui le payait. C'eſt ici, que ſa conduite ceſſe de pouvoir trouver des excuſes, & qu'il va perdre dans un jour le fruit d'une vie laborieuſe, & qui n'avait pas toujours été ſans gloire.

Ce décret aboliſſait les proſcriptions contre les Corſes qui, en 1769, avaient été les compagnons de ſa fuite, & les réintégrait dans leurs biens, s'ils avaient été confiſqués. Paoli, en le liſant, dit que ſa

patrie lui était restituée; qu'elle avait, comme la France, recouvré sa liberté; que n'ayant combattu que pour la lui procurer, il allait retourner jouir de celle qu'une grande nation lui assurait. Il passe en conséquence de Londres à Paris, y excite un moment de cet enthousiasme dont les Français ne savent point se défendre & sont toujours dupes. Cet enthousiasme s'exalte lorsqu'il demander à prêter son serment civique au sein même de l'assemblée nationale, qui, sur ce simple acte, le croyant un martyr de la monarchie abolie, & devenu cordialement citoyen français, se hâta de le combler d'honneur, & de l'envoyer commander en Corse. Biron, qui venait d'en obtenir le gouvernement, est tacitement invité à ne pas s'y rendre, afin que Paoli y jouisse pleinement de toute l'autorité que l'extrême confiance lui accorde.

La seule imprudence de cette conduite eût, par son excès de générosité, ramené vers la France un homme capable de reconnaissance & doué de quelque vertu; ou, s'il eût senti son ame nourrie de sentimens peu compatibles avec ceux que de pareils traitemens devaient y faire naître, il n'eût du moins pas accepté les dignités qui lui conféraient un pouvoir dont il pouvait abuser.

Le premier usage qu'il se hâta d'en faire

à ſon retour en Corſe, devait apprendre au gouvernement à le juger : mais le gouvernement français, occupé alors d'intérêts bien autrement importans, n'y ſongea guère ; & Paoli put à ſon aiſe n'écouter que ſes anciennes paſſions, relever ſon parti, éloigner ou perſécuter tout ce qui n'avait pas jadis ſuivi ſa bannière, ou l'avait abandonnée pour ſe ſoumettre à la France victorieuſe. Se créer un parti, était en donner un à l'Angleterre ; & prévoyant que, dans les convulſions de la révolution qui agitait la France, il ſe préſenterait une occaſion de rompre avec elle, tous ſes ſoins tendirent à ſe mettre en meſure de la trahir ſans danger. Il eſt facile d'imaginer qu'il parvint, ſans beaucoup de peine, à ce but honteux. Les Anglais furent appelés, les ports leur furent ouverts, & bientôt ſes agens furent offrir au roi d'Angleterre le titre & la couronne de ce royaume de Corſe, que les rois de France avaient dédaigné d'ajouter à leur titre, même en la poſſédant, mais que le monarque anglais crut pouvoir unir au chimérique titre de roi de France, dont il ſe pavanait ſi ridiculement. On flatta les Corſes du bonheur de poſſéder l'inappréciable conſtitution anglaiſe, & bientôt on y créa un parlement, où l'on voulut bien des communes & non pas des pairs, mais ſeu-

lement des nobles ; ce qui probablement trompa l'une des eſpérances du pair Paoli, près duquel on envoya un vice-roi, que probablement il n'attendait guère, & ſur le titre & les fonctions duquel ſon ambition pouvait avoir compté. S'il trouva dans cet inſtant les Anglais moins confians & moins généreux que les Français, il aurait dû d'abord réfléchir qu'un peuple de marchands ſait calculer, & que l'abus qu'il venait de faire en leur faveur des graces & de la confiance de la France, leur apprenait à ne pas s'axpoſer à lui faire commettre une ſeconde fois le même crime.

La légèreté des Français dans le choix qu'ils avaient fait de Paoli pour lui confier la Corſe, eſt d'autant moins pardonnable, qu'ils étaient avertis de ſon caractère, tracé par un de leurs écrivains dans l'*Hiſtoire de la Corſe*, qu'un des membres de l'aſſemblée conſtituante connaiſſait aſſez bien pour y avoir copié ſur cette isle un long rapport, auquel elle avait décerné les honneurs de l'impreſſion.

Malgré les appuis que Paoli y avait ménagés aux Anglais, ce n'était cependant pas ſans combat qu'ils s'y étaient établis, & le général Lacombe-Saint-Michel, alors repréſentant du peuple, y avait déployé toute l'énergie républicaine, & des talens militaires qui les avaient long-temps arrê-

tés devant des places dont son courage & son habileté étaient la principale & presque la seule défense. Calvi ne s'était rendu qu'après être devenu un monceau de ruines; Bastia avait opposé une longue & vigoureuse résistance. Ces efforts des patriotes ne les avaient pas tous fait disparaître ; & , après la soumission de l'isle , les exactions des Anglais , leur avarice & & l'insolente hauteur de leur domination , ne tardèrent pas de ramener aux Français beaucoup de ceux même d'entre les Corses qui , par l'inconstance dont leurs concitoyens ont trop souvent donné des preuves ; s'étaient momentanément tournés du côté de leurs ennemis. A ce nombre de patriotes , la seule gloire dont venait de se couvrir le général Buonaparte, qui était né parmi eux à Ajaccio, ajouta bien vîte la foule de ceux qui croyaient voir rejaillir sur eux une partie de cet éclat que la vaillance du vainqueur de l'Italie répandait au loin. Chacun de ses triomphes y affaiblissait le parti anglais, & l'on peut dire qu'il les battait en Corse toutes les fois qu'il battait les alliés sur le continent.

Depuis plusieurs mois , les garnisons anglaises étaient réduites à n'oser sortir de leurs quartiers. Le vice-roi , dans une tournée de l'isle , avait été arrêté & ren-

voyé, à condition de retirer ſes troupes de l'intérieur, & l'on avait ceſſé d'y payer les impoſitions & d'y reconnaître l'autorité britannique. Les patriotes qui y paſſaient ſucceſſivement de Livourne, y portaient des ſecours & des inſtructions, & l'on n'attendait que le moment d'une exploſion générale, que l'annonce faite par les Anglais de leur prochain embarquement put ſeule empêcher d'avoir lieu.

La correſpondance ſuivante apprend comment la Corſe rentra dans le ſein de la république.

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au directoire exécutif.

Au quartier-général de Modène, le 26 vendémiaire, an 5.

« Vous trouverez ci-jointe, citoyens directeurs, la lettre que je viens de recevoir du général Gentili. Il paraît, d'après elle, que la Méditerranée va devenir libre. La Corſe, reſtituée à la république, offrira des reſſources à notre marine, & même un moyen de recrutement à notre infanterie légère. Le commiſſaire du gouvernement, Salicetti, part ce ſoir pour Livourne pour ſe rendre en Corſe.

„ Le général Gentili va commander proviſoirement les troupes. Je l'autoriſe à met-

tre en réquisition plusieurs colonnes mobiles, pour pouvoir donner force au commissaire du gouvernement, & occuper les forteresses jusqu'à l'arrivée des troupes françaises. J'y envoie un officier d'artillerie & de génie pour y organiser la direction.

» L'expulsion des Anglais de la Méditerranée a une grande influence sur le succès de nos opérations militaires en Italie. »

Gentili, général de division, commandant l'expédition, au général Buonaparte, commandant en chef de l'armée d'Italie.

Livourne, le 24 vendémiaire, an 5.

« CITOYEN GÉNÉRAL,

» Vive la république! notre pays est rendu à la liberté.

» Le vice-roi ayant annoncé qu'il allait évacuer la Corse, la commune de Bastia a formé de suite un comité qui a fait mettre en liberté tous les prisonniers républicains, & a nommé une députation qui vient d'arriver avec celle de Casinca & d'autres cantons, pour renouveler, au nom de tous nos concitoyens, le serment de fidélité à la république.

» Je n'attendais pour mettre à la voile que le vent favorable, & je profiterai du

premier qu'il fera pour aller aſſurer à la république les places les plus intéreſſantes de l'iſle.

» Baſtia, ſes forts, & Saint-Florent, ſont déja gardés par leurs habitans, conjointement aux Anglais, qui vont en partir dans trois jours.

» On me flatte que nous trouverons de l'artillerie & des magaſins. Je m'emparerai du tout, & je vous rendrai des comptes détaillés. »

Les commiſſaires du directoire exécutif près l'armée d'Italie, au directoire exécutif.

Au quartier-général à Modène, le 26 vendémiaire, an 5.

« CITOYENS DIRECTEURS,

» Nous vous avons rendu compte, il y a quelques jours, de l'arrivée en Corſe d'une partie des patriotes deſtinés à l'expédition que vous avez ordonnée, des mouvemens que les républicains de l'intérieur faiſaient, & du prochain départ du général Gentili avec le reſtant des Corſes réfugiés, qui s'étaient réunis à Livourne.

» Nous nous empreſſons aujourd'hui de vous apprendre l'heureuſe nouvelle que les Anglais, dans l'impoſſibilité de tenir plus long-temps, ont évacué l'isle. La lettre du

général Gentili, dont nous vous envoyons copie, vous fera connaître que déja des députés de la ville de Baſtia ſont arrivés à Livourne pour prêter, entre les mains de vos commiſſaires, le ſerment de fidélité à la république.

» Le général en chef va donner des ordres pour y faire paſſer des troupes, & le citoyen Salicetti, l'un de nous, va s'y rendre pour faire procéder à la convocation des aſſemblées primaires & à l'acceptation de la conſtitution.

» Nous regardons l'évacuation de la Corſe comme l'avant-coureur de la délivrance de la Méditerranée; & cet évènement, auquel ont concouru le traité avec l'Eſpagne, l'occupation de Livourne, la clôture des ports de Gênes aux Anglais, & l'énergie des républicains qui ſe ſont jetés dans l'isle, va rendre au commerce de Marſeille ſon premier éclat, & la proſpérité au midi de la république.

» Que ceux des habitans de Corſe qui ont eu le malheur de ſe laiſſer ſéduire par les Anglais, ſervent d'exemple aux hommes qui ſeraient encore tentés de ſe fier à la parole de ces inſulaires. »

Le général divisionnaire Gentili, aux citoyens Salicetti & Garrau, commissaires du gouvernement français près l'armée d'Italie.

Livourne, le 24 vendémiaire, an 5.

« CITOYENS COMMISSAIRES,

» Le projet, décidé depuis long-temps par nos compatriotes, de délivrer la Corse de la tyrannie anglaise; les mouvemens de l'intérieur, préparés par les républicains; les dispositions qui avaient été prises ici par les patriotes pour les soutenir; le débarquement déja effectué dans l'isle, d'un grand nombre de nos concitoyens, & le prochain départ de ce qui en restait ici, ont porté la frayeur dans le cœur des Anglais. Ils ont senti qu'ils ne pourraient se conserver long-temps dans un pays conquis par la trahison. Elliot vient d'évacuer l'isle de Corse, & de faire embarquer toutes les troupes anglaises.

» Au moment où nous allions mettre à la voile, une nombreuse députation des communes de Bastia & autres vient d'arriver, & de nous donner cette heureuse nouvelle. Nous nous empressons de vous la transmettre.

» La ville de Bastia, fidèle à ses vœux, à son attachement à la France, a formé

un comité provisoire, qui a nommé une députation pour venir offrir le serment de fidélité à la république française. Des députés d'autres communes de l'intérieur se sont joints à cette députation. Bastia & ses forts, ainsi que la place de Saint-Florent, sont gardés par les citoyens. On nous assure que dans trois jours il n'y aura plus un Anglais dans le pays. Hâtez-vous de nous donner des ordres pour aller l'occuper, & le rendre à la mère-patrie. Ignorant où vous vous trouvez, nous avons engagé la députation à attendre ici votre détermination. »

Le commissaire du directoire exécutif près les armées d'Italie & des Alpes, au directoire exécutif.

Livourne, le 4 brumaire, an 5.

« CITOYENS DIRECTEURS,

» Aussitôt qu'on eut connaissance des dispositions que faisaient les Anglais pour évacuer la Corse, le général Gentili prit le parti d'y faire passer le général de brigade Casatta avec la vingt-huitième division de la gendarmerie nationale. Il partit le 26 vendémiaire par un gros temps; &, malgré la croisière très-serrée que les Anglais tenaient près de Livourne & sur les

parages de la Corse, il parvint à se jeter dans l'isle le 27.

» Le lendemain, il fut joint par un nombre assez considérable de patriotes du pays, &, avec cette force, il se porta rapidement sur Bastia, où il arriva le 29 au matin.

» Maître des hauteurs, & fortement appuyé par les citoyens de la ville, il somma les Anglais, qui tenaient encore le fort, de se rendre dans le délai d'une heure. Ils étaient au nombre de trois mille; ils avaient sur la rade quelques vaisseaux qui menaçaient de foudroyer la ville : mais la peur de voir couper le passage qui les conduisait à la mer précipita leur fuite : ils se jetaient en désordre sur leurs vaisseaux, lorsque le général Casatta fondit sur eux avec les forces qu'il avait réunies; il parvint à leur faire huit à neuf cents prisonniers, parmi lesquels presque tout le régiment de Dillon, composé d'émigrés. Il leur a pris une très-grande partie de leurs magasins, qu'ils n'ont pas eu le temps d'embarquer.

» Maître de Bastia, il a marché, le jour d'après, avec deux pièces de canon, sur Saint-Florent, que les Anglais occupaient encore. Il a trouvé les gorges de San-Germano gardées par l'ennemi, qui, après une résistance assez vive, a été forcé; &, malgré le feu de deux vaisseaux embossés donnant sur le chemin qui conduit à la

ville, les républicains ſont parvenus à s'en emparer : ils y ont fait priſonnière une partie de la garniſon, & pris quelques mortiers & des pièces de canon, que l'ennemi n'a pas pu enclouer.

» L'eſcadre, qui ſe trouve encore dans la baie de Saint Florent, s'eſt retirée hors de la portée du canon, & le vice-roi, avec les troupes qu'il a ſauvées de Baſtia, s'eſt refugié à Porto-Ferraio.

» La garniſon de Boniface a été faite priſonnière par les républicains.

» Je ſais que le chef de bataillon Bonelli, avec un grand nombre de patriotes, a marché ſur Ajaccio ; mais je n'ai pas encore reçu le rapport des évènemens qui ont pu avoir lieu dans cette partie.

» Le général Gentili, avec tous les refugiés Corſes qui reſtaient encore ſur le continent, a mis à la voile hier au ſoir ; & quoique les Anglais aient beaucoup de bâtimens en croiſière pour nous empêcher de paſſer, j'eſpère qu'il parviendra heureuſement à ſa deſtination.

» Dans trois jours je compte partir pour me rendre à Baſtia : dès mon arrivée, j'aurai ſoin de vous rendre compte plus en détail de la ſituation du pays, ainſi que des meſures que je ſerai dans le cas de prendre pour le maintien de l'ordre.

» Il eſt certain que les Anglais manquent

de vivres, que leurs vaiſſeaux ſont mal équipés, & que toute leur armée ſe trouve dans le dénuement le plus complet.

» Je viens d'apprendre à l'inſtant qu'une frégate anglaiſe, qui croiſait ſur les côtes de la Corſe, a échoué au Cap Corſe. Je n'ai pas encore de détails pour pouvoir vous inſtruire ſi l'équipage eſt tombé au pouvoir des républicains. "

Trois ſemaines ne s'écoulèrent pas ſans que les Anglais ne ſe viſſent totalement chaſſés de la Corſe, & forcés d'abandonner le golfe de San-Fiorenzo, ſtation d'où ils avaient fait beaucoup de mal à la France. Ils ne purent même ſauver quelques bâtimens de guerre, qu'on brûla dans le port d'Ajaccio. Un miniſtre de la république s'y tranſporta enſuite pour y organiſer le gouvernement conſtitutionnel.

C'eſt à cette époque de l'évacuation de la Corſe que Naples, entraînée par les Anglais dans cette coalition qui ne pouvait jamais lui être utile, & qui l'a expoſée à des dangers auxquels elle aura peine à échapper, ſe hâta de ſigner ſon traité de paix avec la république françaiſe. Il eſt probable que l'extrême modération qui s'y laiſſe voir n'eſt due qu'au deſir de ne pas créer de nouveaux embarras pour l'armée d'Italie, à celui d'iſoler la cour de Rome, & de terminer ſans inquiétude le ſiège de Mantoue.

Traité de paix conclu entre la république française & sa majesté le roi des deux Siciles.

« La république françaiſe & ſa majeſté le roi des deux Siciles, également animés du deſir de faire ſuccéder les avantages de la paix aux malheurs inſéparables de la guerre, ont nommé; ſavoir, le directoire exécutif, au nom de la république françaiſe, le citoyen Charles Delacroix, miniſtre des relations extérieures, & ſa majeſté le roi des deux Siciles, le prince de Belmonte Pignatelli, ſon gentilhomme de la chambre, & ſon envoyé extraordinaire & miniſtre plénipotentiaire près ſa majeſté catholique, pour traiter en leur nom des clauſes & conditions propres à rétablir la bonne intelligence & amitié entre les deux puiſſances, leſquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs reſpectifs, ont arrêté les articles ſuivans:

» ARTICLE PREMIER. Il y aura paix, amitié & bonne intelligence entre la république françaiſe & ſa majeſté le roi des deux Siciles. En conſéquence, toutes hoſtilités ceſſeront définitivement, à compter du jour de l'échange des ratifications du préſent traité.

» En attendant, & juſqu'à cette époque, les conditions ſtipulées par l'armiſtice con-

clu le 17 prairial an 4 (5 juin 1796, vieux ſtyle) continueront d'avoir leur plein & entier effet.

» II. Tout acte, engagement ou convention antérieurs, de la part de l'une ou de l'autre des deux parties contractantes, qui feraient contraires au préſent traité, ſont révoqués, & ſeront regardés comme nuls & non avenus : en conſéquence, pendant le cours de la préſente guerre, aucune des deux puiſſances ne pourra fournir aux ennemis de l'autre aucun ſecours en troupes, vaiſſeaux, armes, munitions de guerre, vivres ou argent, à quelque titre & ſous quelque dénomination que ce puiſſe être.

» III. Sa majeſté le roi des deux Siciles obſervera la plus exacte neutralité vis-à-vis de toutes les puiſſances belligérantes : en conſéquence elle s'engage à interdire indiſtinctement l'accès dans ſes ports à tous vaiſſeaux armés en guerre appartenans auxdites puiſſances, qui excéderont le nombre de quatre au plus, d'après les règles connues de la ſuſdite neutralité. Tout approviſionnement de munitions ou marchandiſes connues ſous le nom de contrebande leur ſera refuſé.

» IV. Toute ſûreté & protection envers & contre tous ſeront accordées, dans les ports & rades des deux Siciles, à tous les

vaiſſeaux marchands français, en quelque nombre qu'ils ſe trouvent, & à tous les vaiſſeaux de guerre de la république qui n'excéderont pas le nombre porté par l'article précédent.

» V. La république françaiſe & ſa majeſté le roi des deux Siciles s'engagent à donner main-levée du ſéqueſtre de tous effets, revenus, biens ſaiſis, confiſqués & retenus ſur les citoyens & ſujets de l'une & l'autre puiſſance par ſuite de la guerre actuelle, & à les admettre reſpectivement à l'exercice légal des actions & droits qui pourraient leur appartenir.

» VI. Tous les priſonniers faits de part & d'autre, y compris les marins & matelots, ſeront rendus réciproquement dans un mois, à compter de l'échange des ratifications du préſent traité, en payant les dettes qu'ils auraient contractées pendant leur captivité : les malades & les bleſſés continueront à être ſoignés dans les hôpitaux reſpectifs ; ils ſeront rendus auſſitôt après leur guériſon.

» VII. Pour donner une preuve de ſon amitié à la république françaiſe, & de ſon deſir ſincère d'entretenir une parfaite harmonie entre les deux nations, ſa majeſté le roi des deux Siciles conſent à faire mettre en liberté tout citoyen français qui aurait été arrêté & ſerait détenu dans ſes états à

cause de ses opinions politiques relatives à la révolution française ; tous les biens & propriétés, meubles & immeubles, qui pourraient leur avoir été séquestrés ou confisqués pour la même cause, leur seront rendus.

» VIII. Par les mêmes motifs qui ont dicté l'article précédent, sa majesté le roi des deux Siciles s'engage à faire faire toutes les recherches convenables pour découvrir par la voie de la justice, & livrer à la rigueur des lois, les personnes qui volèrent à Naples, en 1793, les papiers appartenans au dernier ministre de la république française.

» IX. Les ambassadeurs ou ministres des deux puissances contractantes jouiront, dans les états respectifs, des mêmes prérogatives & préséances dont ils jouissaient avant la guerre, à l'exception de celles qui leur étaient attribuées comme ambassadeurs de famille.

» X. Tout citoyen français, & tous ceux qui composeront la maison de l'ambassadeur ou ministre, & celle des consuls & autres agens accrédités & reconnus de la république française, jouiront, dans les états de sa majesté le roi des deux Siciles, de la même liberté de culte que celle dont y jouissent les individus des nations non catholiques les plus favorisées à cet égard.

» XI.

„ XI. Il sera négocié & conclu, dans le plus court délai, un traité de commerce entre les deux puissances, fondé sur des bases d'une utilité mutuelle, & telles qu'elles assurent à la nation française des avantages égaux à tous ceux dont jouissent, dans le royaume des deux Siciles, les nations les plus favorisées. Jusqu'à la confection de ce traité, les relations commerciales & consulaires seront réciproquement rétablies telles qu'elles étaient avant la guerre.

„ XII. Conformément à l'article VI du traité conclu à la Haye le 27 floréal de l'an 3 de la république (16 mai 1795, vieux style), la même paix, amitié & bonne intelligence, stipulées par le présent traité, entre la république française & sa majesté le roi des deux Siciles, aura lieu entre sa majesté & la république batave.

„ XIII Le présent traité sera ratifié & les ratifications échangées dans quarante jours pour tout délai, à compter du jour de la signature."

Ce traité contient quelques articles séparés, par l'un desquels Naples s'oblige de payer à la république française la somme de huit millions, & de lui livrer des munitions navales dont la valeur serait déduite de cette somme.

Il est vraiment remarquable que les traités les plus promptement faits, les plus

généreusement accordés par la république française aux membres de cette coalition qui avait conspiré sa ruine, soient ceux qu'elle a faits avec les princes même de cette maison de Bourbon dont elle avait précipité le chef de son trône. Son indulgence pour les souverains de cette famille prouvait deux choses essentielles : la première, qu'elle n'avait voulu que la liberté de la France, & non exercer des vengeances contre ses anciens dominateurs ; la seconde, que les coalisés, qui s'étaient armés pour maintenir, disaient-ils, la royauté en France & le trône des Bourbons, avaient évidemment un autre motif, puisqu'après la reconnaissance de la république française par tous les Bourbons, ils ne pouvaient plus invoquer ce prétendu prétexte de leurs hostilités ; mais laissaient à découvert les motifs d'envahissement & de partage qui les avaient réunis, & prouvaient qu'aucune véritable & sincère envie de maintenir les Bourbons ne les avait animés.

L'armistice que Buonaparte avait d'abord accordé au duc de Parme, fut donc converti dans le traité formel qui suit.

Traité de paix conclu entre la république française & son altesse royale l'infant duc de Parme, Plaisance & Guastalla, sous la médiation de sa majesté le roi d'Espagne, exercée par le marquis del Campo, son ambassadeur près la république française.

« La république française & son altesse royale l'infant duc de Parme, Plaisance & Guastalla, desirant rétablir les liaisons d'amitié qui ont précédemment existé entre les deux états, & faire cesser, autant qu'il est en leur pouvoir, les calamités de la guerre, ont accepté avec empressement la médiation de sa majesté catholique le roi d'Espagne, & ont nommé pour leurs plénipotentiaires; savoir, le directoire exécutif, au nom de la république française, le citoyen Charles Delacroix, ministre des relations extérieures; & son altesse royale l'infant duc de Parme, MM. le comte Pierre Politi & dom Louis Bolla; lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs respectifs, ont arrêté & conclu définitivement les articles suivans, sous la médiation de sa majesté catholique, exercée par M. le marquis del Campo, son ambassadeur près la république française, qui a également justifié de ses pleins pouvoirs.

« ARTICLE PREMIER. Il y aura paix & amitié entre la république française &

ſon alteſſe royale l'infant duc de Parme. Les deux puiſſances s'abſtiendront ſoigneuſement de ce qui pourra altérer la bonne harmonie & réunion rétablies entre elles par le préſent traité.

» II. Tout acte, engagement ou convention antérieurs de la part de l'une ou de l'autre des deux puiſſances contractantes, qui ſeraient contraires au préſent traité, ſeront regardés comme nuls & non avenus. En conſéquence, pendant le cours de la préſente guerre aucune des deux puiſſances ne pourra fournir aux ennemis de l'autre aucun ſecours en troupes, armes, munitions de guerre, vivres ou argent, à quelque titre & ſous quelque dénomination que ce puiſſe être.

» III. L'infant duc de Parme s'engage à ne point permettre aux émigrés ou déportés de la république françaiſe de s'arrêter ou de ſéjourner dans ſes états.

» IV. La république françaiſe & ſon alteſſe royale l'infant duc de Parme s'engagent à donner main-levée du ſéqueſtre de tous effets, revenus ou biens qui pourraient avoir été ſaiſis, confiſqués, détenus ou vendus ſur les citoyens ou ſujets de l'autre puiſſance relativement à la guerre actuelle, & à les admettre reſpectivement à l'exercice légal des actions ou droits qui leur appartiennent.

» V. Les contributions ſtipulées dans la convention d'armiſtice ſignée à Plaiſance le 20 floréal dernier, entre le général Buonaparte, au nom de la république françaiſe, & MM. les marquis Pallavicini & Philippo della Roſa, au nom de l'infant duc de Parme, ſeront acquittées en leur entier. Il n'en ſera levé ni exigé aucune autre : s'il avait été levé quelque contribution en argent, ou exigé quelques fournitures en denrées en ſus de ce qui eſt réglé par ladite convention, les contributions en argent ſeront rembourſées, & les fournitures en nature payées au prix courant des lieux lors de la livraiſon. Il ſera nommé de part & d'autre, s'il y a lieu, des commiſſaires pour l'exécution du préſent article.

» VI. A compter de la ſignature du préſent traité, les états de ſon alteſſe royale l'infant duc de Parme ſeront traités comme ceux des puiſſances amies & neutres : s'il eſt fait quelques fournitures aux troupes de la république par ſon alteſſe royale ou par ſes ſujets, elles leur ſeront payées au prix convenu.

» VII. Les troupes de la république jouiront du libre paſſage dens les états de l'infant duc de Parme.

» VIII. L'une des puiſſances contractantes ne pourra accorder paſſage aux troupes ennemies de l'autre.

» IX. La république françaiſe & ſon altesse royale l'infant duc de Parme deſirant rétablir & augmenter, par des ſtipulations réciproquement avantageuſes, les relations commerciales qui exiſtaient entre leurs citoyens & ſujets reſpectifs, conviennent de ce qui ſuit :

» X. Les ſoies en trame, les grains, riz, huile d'olive, beſtiaux, fromages, vins, huile de pétrole, & autres denrées & produits bruts des états de ſon alteſſe royale, pourront en ſortir, pour être introduits dans le territoire de la république, ſans aucunes reſtrictions que celles que rendraient néceſſaires les beſoins du pays. Leſdites reſtrictions ne pourront jamais frapper uniquement & ſpécialement ſur les citoyens français. Il leur ſera même accordé toute préférence pour la traite des objets mentionnés ou déſignés au préſent article, dont quelques circonſtances feraient ſuſpendre ou reſtreindre la ſortie.

» XI. Tous les produits du territoire de la république, des colonies & pêches françaiſes, pourront être introduits librement dans les états de ſon alteſſe royale, & ſortir pour cette deſtination du territoire de ladite république, ſauf les reſtrictions que ſes propres beſoins pourraient rendre néceſſaires.

» XII. Tous les produits des manufac-

tures françaiſes pourront également être introduits dans les états de ſon alteſſe royale. Si elle juge néceſſaire pour la proſpérité de ſes manufactures d'ordonner quelques reſtrictions ou prohibitions, elles ne pourront jamais être particulières aux manufactures françaiſes, auxquelles ſon alteſſe royale promet même d'accorder toutes les préférences qui pourraient ſe concilier avec la proſpérité des manufactures de ſes états.

» Le préſent article ſera exécuté avec la plus exacte réciprocité pour l'introduction en France des produits des manufactures des états de ſon alteſſe royale.

» XIII. Il ſera ſtatué par une convention ſéparée ſur les droits d'entrée & de ſortie à percevoir de part & d'autre : dans le cas où ladite convention ſéparée ne ſerait point acceptée par la république, il eſt expreſſément convenu que leſdits droits ſeront reſpectivement perçus & payés comme ils le ſont par les nations les plus favoriſées.

» XIV. Les produits du territoire de la république, des manufactures, colonies & pêches françaiſes, pourront traverſer librement les états de ſon alteſſe royale, ou y être entrepoſés, pour être enſuite conduits dans d'autres états d'Italie, ſans payer aucuns droits de douane, mais ſeu-

lement un droit de transit ou passage, pour subvenir à l'entretien des routes, lequel droit sera très-incessamment réglé sur un pied modéré, de concert entre les parties contractantes, &c. &c. à raison de tant par quintal & par lieue ; il sera payable au premier bureau d'entrée.

» Le présent article sera exécuté réciproquement dans l'étendue du territoire de la république française, pour les denrées & marchandises provenantes des états de son altesse royale l'infant duc de Parme.

» Et attendu que le droit ci-dessus mentionné n'a été réservé que pour faire face aux dépenses d'entretien des ponts & chaussées, il est expressément convenu que les denrées & marchandises transportées en transit par les rivières & fleuves navigables jouiront réciproquement de l'exemption de tous droits.

» Les parties contractantes prendront respectivement les mesures nécessaires pour éviter tout abus dans l'exécution du présent article & des précédens.

» XV. En exécution de l'article VI du traité conclu à la Haye le 22 floréal de l'an 3, la paix conclue par le présent traité est déclarée commune avec la république batave.

» XVI. Le présent traité sera ratifié, & les ratifications échangées au plus tard dans un mois, à compter de ce jour. "

Article séparé.

» Son altesse royale s'oblige à accorder une remise d'un quart des droits d'entrée sur les denrées & marchandises provenantes du sol de la république, de ses colonies, pêcheries & manufactures; destinées pour la consommation intérieure de ses états, & de sortie sur les denrées & marchandises tirées de ses états, & destinées pour le territoire de la république, pourvu que réciproquement il soit accordé par la république française une égale diminution de droit:

» 1°. Sur les denrées & marchandises provenantes des états de son altesse royale, à leur entrée sur le territoire de la république;

» 2°. Sur les denrées & marchandises provenantes du territoire de la république, à leur sortie pour le territoire de son altesse royale. »

Le pape était beaucoup moins heureux dans ses négociations, qu'il était difficile à des prêtres de conduire avec la franchise nécessaire. Après le renvoi de ses agens Petrarchi & Vangelisti, il avait essayé de renouer des conférences à Florence. Une congrégation de cardinaux avait trouvé qu'il y fallait envoyer le prélat Galeppi & le moine dominicain Soldati, avec le che-

valier Azzara, ce miniſtre eſpagnol qui avait ménagé l'armiſtice dont Rome était ſi mécontente, & qu'elle avait ſi imprudemment violé en chargeant le prélat la Greca de tenter de reprendre poſſeſſion de Ferrare au moment où les ſuccès éphémères de Wurmſer lui avaient laiſſé penſer qu'elle pourrait ſe montrer impunément perfide. Ces agens du pape ſe préſentèrent en effet aux commiſſaires français, & la conférence fut rompue dès la première propoſition. Galeppi retourna vers Rome chercher de plus amples pouvoirs, & on lui accorda ſept jours de répit. L'aveuglement & un véritable eſprit de vertige s'était emparé du ſacré collège; la faction qui le dominait détermina le pape à refuſer les conditions impoſées par les Français, à rompre en effet l'armiſtice, à arrêter & faire rétrograder les ſommes d'argent & les ſtatues déja parties, & à courir enfin aux armes avec une inconſéquence qui tenait véritablemunt du délire. Une nouvelle alliance fut contractée avec Naples, une nouvelle perſécution commença contre tout ce qui était ſoupçonné d'adhérer aux maximes françaiſes; les taxes les plus vexatoires furent impoſées; rien de ce qui pouvait conduire ce malheureux état à ſa ruine ne fut oublié. Aux ſpectacles des miracles qu'on avait fait faire à toutes les madones, aux

processions propres à enflammer l'esprit de la multitude contre les Français, commencèrent à succéder des armemens non moins désastreux, mais plus bouffons encore. Le connétable Colonne promit un régiment, le prince Giustiniani de la cavalerie, le banquier Tortonia son trésor & ses services. Rome la sainte devenait la Rome guerrière, tandis que ses moyens s'épuisaient, que ses cédules baissaient plus rapidement que n'avaient fait en France les assignats, & que les opinions françaises y gagnaient autant que perdaient ses cédules. En vain la sagesse du ministre français Cacault cherchait à tempérer ces saillies extravagantes du gouvernement pontifical; l'espoir du retour prochain d'une armée impériale, & celui qu'elle serait enfin plus heureuse que les précédentes, & les suggestions de l'Autriche & de l'Angleterre prévalurent.

Cependant les symptômes de l'esprit de la liberté se manifestaient en Italie d'une manière effrayante pour les souverains. Reggio, déja illustrée pour avoir donné le jour au plus grand poëte de l'Italie & à l'un des premiers du monde, à l'Arioste, venait d'ajouter à sa gloire en osant la première faire éclater ses nobles sentimens.

Dès le 11 fructidor de l'an 4, elle s'était levée en armes, & avait chassé les troupes

du duc de Modène, qui formaient sa garnison ; Ferrare & Bologne leur avaient envoyé des députés la féliciter & lui offrir leur appui. La régence qui gouvernait les états du duc de Modène depuis sa fuite, s'occupa aussitôt de remettre en état les fortifications de sa capitale : c'était avertir les Français de s'y porter ; ils y entrèrent en effet le 17 vendémiaire, déclarèrent l'armistice rompu pour n'avoir pas été observé par le souverain de Modène, & prirent sous leur protection le peuple de Modène & de Reggio. Le conseil de régence supprimé fut remplacé par un comité de gouvernement, composé des citoyens Canuti, Medici Valdrighi, Gavedoni, Testi, Cavichioli & Luosi. Ce comité prêta serment de fidélité à la république française, dut gouverner en son nom, & recevoir le serment de toutes les autres autorités secondaires. Les membres de l'ancienne régence ducale furent arrêtés & conduits à la citadelle de Tortone. C'étaient Montecuculli, Scagninelli, Cuodrini, Cumpoti & Prandini. Une garde nationale fut aussitôt organisée dans tout l'état, & une assemblée pour l'union des peuples de Bologne, Ferrare, Modène & Reggio, fut convoquée à Modène.

--- Le comité de gouvernement, au nom de la république française, a adressé

au peuple modénois une proclamation où il expose que la suppression des droits féodaux étant nécessaire pour le bien général & la félicité publique, il s'est déterminé, avec la participation des citoyens commissaires du directoire exécutif, à décréter ce qui suit :

« ARTICLE PREMIER. Toute espèce de jurisdiction féodale est dès ce moment abolie.

» II. Les officiers féodaux de tout genre & de tout grade seront confirmés jusqu'à nouvel ordre par le comité de gouvernement, qui les conservera ensuite ou les supprimera, d'après les informations prises sur eux.

» III. Tous les droits & revenus féodaux perçus sous l'ancien gouvernement, ou à percevoir, demeureront, jusqu'à nouvel ordre, remis à la caisse nationale.

» IV. Quant aux privilèges odieux de chasse & de pêche, le comité publiera incessamment une proclamation pour satisfaire à l'impatience générale de les voir supprimer.

» V. Les biens allodiaux resteront aux feudataires en propriété absolue.

» VI. Ce qui regarde l'abolition instantanée des fiefs & de toute jurisdiction féodale, s'étendra aux inféodations faites à un titre onéreux. »

--- Le principal objet des délibérations prises par l'assemblée des députés des quatre provinces, a été d'établir la conservation des droits respectifs. En conséquence l'assemblée a déclaré permanente & indissoluble l'union des quatre peuples de Bologne, Ferrare, Modène & Reggio. Pour cet effet, considérant qu'il est nécessaire de protéger la sûreté publique & la liberté commune par la défense la plus énergique, elle a décrété :

« 1°. L'organisation d'une garde sédentaire dans toutes les populations confédérées ;

» 2°. La formation d'une légion composée de cinq cohortes, à la formation de l'une desquelles les étrangers seront invités ;

» 3°. L'établissement d'une junte ou commission militaire de cinq membres ;

» 4°. Une députation à Milan, capitale des villes libres transpadanes (au-delà du Pô), pour entretenir l'amitié & la fraternité ;

» 5°. La convocation pour le 27 décembre d'une autre assemblée à Reggio : le tout avec l'autorité du général en chef & des commissaires français. »

Bologne s'occupait du travail de sa régénération.

--- Les commissaires chargés de rédiger un projet de constitution n'ont point

perdu de vue qu'une démocratie sage & raisonnée devait en être la base fondamentale, & que le bienfait de la liberté s'accroîtrait encore de tout ce qui pourrait rapprocher ce projet de constitution de la constitution française. Il paraît qu'ils ont atteint ce double but; mais une disposition particulière de ce même projet vient d'occasionner une détermination juste sans doute, mais non moins généreuse de la part du sénat. Dans le plan des commissaires, les présidens de chacun des vingt départemens qui doivent se partager le pouvoir législatif & le pouvoir exécutif, devaient être choisis par le peuple dans le nombre des ex-sénateurs. Le sénat s'est refusé à cette distinction qui portait atteinte aux lois de l'égalité, ainsi qu'au premier droit du peuple, & a déclaré que les fonctions & l'estime publiques étaient indistinctement le patrimoine de tous les citoyens. Cette conduite a fait beaucoup d'honneur au sénat, qui a justifié dans cette occasion délicate l'idée qu'on s'était faite depuis long-temps de sa sagesse & de sa modération, & & qui ambitionne aujourd'hui une gloire bien chère à de vrais patriotes, celle de faire, sans orage & sans secousse, le bonheur de leur patrie, en assurant sa liberté.

Dans une séance du sénat, il fut décidé à l'unanimité qu'on abandonnerait l'ancien

formulaire & les anciens titres, & que le sénat, ainsi que ses membres, ne recevraient & ne prendraient que le titre de citoyens.

— Le 16 octobre, vers les cinq heures du soir, écrivait-on alors de Bologne, une multitude incroyable de citoyens & de soldats s'est portée dans la grande place, & y a planté l'arbre de la liberté au son des instrumens guerriers, & au milieu des applaudissemens & des cris de *viva la republica francese!* La soirée a été animée par des danses & une grande illumination.

La junte de police, ayant appris que plusieurs ouvriers étrangers se sont permis de ne faire aucune démarche pour légaliser leur demeure, a ordonné par une proclamation à tous maîtres de boutique & chefs d'ateliers de déclarer le nombre & les noms de leurs ouvriers, tant nationaux qu'étrangers.

Par un autre édit, le sénat a défendu, sous des peines graves, l'exportation de toute espèce d'armes.

Nos concitoyens, qui s'étaient transportés à Modène pour assister à l'assemblée italique, étaient de retour ici mardi dernier, jour où l'on a planté l'arbre de la liberté. Cependant quelques personnes s'étant permis des reproches & des menaces envers d'autres, cela donna lieu à un

tumulte dans lequel la fureur populaire se livra à différens excès. Les *birichini* vinrent ensuite dans différentes maisons exiger du vin en récompense de la fatigue qu'ils avaient éprouvée. Le général en chef Buonaparte étant alors arrivé, & ayant appris les délits qui avaient été commis, les désapprouva, & fit publier la proclamation suivante :

« J'ai vu avec plaisir, en entrant dans votre ville, l'enthousiasme qui anime les citoyens, & la ferme résolution où ils sont de conserver leur liberté. La constitution & votre garde nationale seront promptement organisées ; mais j'ai été affligé de voir les excès auxquels se sont portés quelques mauvais sujets, indignes d'être Bolonais.

» Un peuple qui se livre à des excès est indigne de la liberté : un peuple libre est celui qui respecte les personnes & les propriétés. L'anarchie produit la guerre intestine & toutes les calamités publiques. Je suis l'ennemi des tyrans ; mais, avant tout, l'ennemi juré des scélérats, des brigands qui les commandent lorsqu'ils pillent. Je ferai fusiller ceux qui, renversant l'ordre social, sont nés pour l'opprobre & le malheur du monde.

» Peuple de Bologne, voulez-vous que la république française vous protège ? vou-

lez-vous que l'armée françaiſe vous eſtime & s'honore de faire votre bonheur ? voulez-vous que je me vante quelquefois de l'amitié qne vous me témoignez ? réprimez ce petit nombre de ſcélérats ; faites que perſonne ne ſoit opprimé : quelles que ſoient ſes opinions, nul ne peut être arrêté qu'en vertu de la loi..... Faites ſur-tout que les propriétés ſoient reſpectées. »

Un pillard arrêté a été pris & condamné aux galères ſur-le-champ.

Le ſénat a enſuite publié deux déclarations. La première invite les citoyens à regarder l'arbre de la liberté avec enthouſiaſme, mais en même temps avec reſpect. « Il eſt le ſigne de ce ſentiment noble & auguſte que nous donne la nature, que le deſpotiſme avait ſi long-temps endormi dans nos cœurs, & qu'après cinq ſiècles entiers l'invincible nation françaiſe a réveillé parmi nous. L'audacieux qui oſerait l'outrager d'action ou de parole, eſt déclaré coupable de lèſe-nation, & ſera puni de mort. Cependant, que les citoyens ſe gardent d'attribuer à cet arbre l'idée fauſſe de la licence & du libertinage : il repréſente la liberté, l'égalité civile, qui nous met tous également ſous l'autorité & la protection de la loi. Celui qui oſera troubler la tranquillité & l'ordre public, inſulter le gouvernement & les autorités

conſtituées, ſera ſur-le-champ fuſillé pour l'exemple public. "

La ſeconde déclaration annonce que le général en chef Buonaparte était inquiet ſur le bon ordre. Le ſénat a cru devoir organiſer une garde civique proviſoire pour la défenſe des citoyens, tirée du corps des arts & métiers. Chacun eſt invité à la reſpecter; & ſi quelqu'un oſait lui faire la moindre inſulte, il ſubirait les punitions les plus rigoureuſes, & même la peine de mort.

Hier ſoir la garde nationale a été proviſoirement établie; elle fait ſon ſervice dans les corps-de-garde, & forme des patrouilles dans la ville pour empêcher le déſordre.

Le même ſénat a publié un édit pour ordonner à tous les religieux étrangers de ſortir ſous trois jours de la ville & de l'état de Bologne. L'argent néceſſaire pour leur voyage leur ſera fourni par la caiſſe de leur communauté. Les ſupérieurs veilleront à ce qu'ils n'emportent ni argent, ni meubles, ni livres, &c. appartenans à leur monaſtère.

Les ſupérieurs, procureurs, comptables, ſyndics & autres adminiſtrateurs, ne pourront partir qu'après avoir rendu un compte exact. On ſuſpend auſſi le départ des curés, vicaires, pères de l'Oratoire, infirmiers, hoſpitaliers, &c.

Sous huit jours, les ſupérieurs préſenteront la note active & paſſive de leurs communautés. Aucun religieux étranger ne pourra, à titre de paſſage, ſéjourner plus de trois jours. Aucune communauté ne ceſſera les payemens par an ou par mois, les aumônes ordinaires, & les fonctions publiques du culte.

Ferrare s'uniſſait à toutes ces meſures priſes pour l'établiſſement du régime républicain, & ſecondait avec zèle la marche de l'eſprit public.

L'oligarchie de Gênes, au contraire, s'oppoſait de tout ſon pouvoir à ſon développement, quoiqu'elle eût vu, à l'occaſion du meurtre d'un Français, qu'elle ne pouvait ſe diſpenſer de fermer ſon port aux Anglais. Si l'oligarchie n'était pas favorable à la république françaiſe, le peuple génois s'y montrait moins contraire, & c'était là le vrai motif des terreurs de ſon gouvernement. Malgré le déplaiſir qu'en pouvait reſſentir cette faction, les Français y ſolemniſèrent avec beaucoup de pompe le premier jour de la cinquième année républicaine. Tous les bâtimens français qui étaient dans le port l'annoncèrent dès le matin par des ſalves d'artillerie, qui furent répétées à midi & le ſoir. Le pavillon tricolor & ceux des puiſſances amies flottaient de tous côtés.

Le citoyen miniſtre Faypoult donna le ſoir, dans ſon hôtel, une fête où le goût, la ſimplicité & le patriotiſme régnaient également. Les ſalles, les appartemens & le jardin, étaient ornés d'emblêmes & de trophées. On a remarqué que les quatre pavillons génois, batave, eſpagnol & français étaient réunis par un ruban tricolor, ſur lequel était écrit en lettres d'or ALLIANCE. Dans le jardin, éclairé à jour, on voyait l'arbre de la liberté & l'autel de la patrie, ſur lequel était la ſtatue de la Liberté. Deux orcheſtres exécutaient tour-à-tour des marches ou des chanſons patriotiques. On chanta auſſi l'hymne italienne que le peuple chante à Milan :

Del deſpotico potere,
Ite al foco, iniqui editti ;
Son dell' uomo i primi dritti
Eguaglianga e liberta.

A neuf heures commencèrent les danſes républicaines, qui furent interrompues à minuit par un ſouper qu'aſſaiſonnait l'eſprit d'égalité & de liberté.

Il y avait à cette fête un concours très-nombreux de ſpectateurs. Le miniſtre du roi de Sardaigne, le chevalier de Nomis, y a auſſi aſſiſté ; mais il s'eſt retiré de très-bonne heure.

— Les fanatiques & les émiſſaires de l'Autriche, écrivait-on de Gênes le 31

octobre, excitent, par des discours & des réclamations, les habitans des ci-devant fiefs impériaux à s'insurger contre les Français, qui sont rentrés dans ces fiefs au nombre de mille hommes. Cependant la paix de Naples & l'abandon de la Méditerranée par les Anglais ont consterné tout-à-fait les ennemis de la France.

Dans le temps que le comte Girola, ministre de l'empereur, protestait contre le refus du gouvernement de Gênes de communiquer avec lui, parce qu'il a violé le droit des gens en soulevant les fiefs, il était occupé à organiser un autre soulèvement.

Le fief de Sainte-Marguerite, situé dans la vallée de Scrivia, & où il y a sur une hauteur un château susceptible de défense, était le point de réunion qu'il avait choisi. Il faisait enrôler des Allemands, prisonniers de guerre, qui désertent par la négligence des Français, & les envoyait par le chemin de Torriglia à Ste. Marguerite. Il avait établi sur la route des agens qui fournissaient des étapes à ces déserteurs. Une partie de ces recrues prenait le chemin de Sestri, de Levante, passait par Sala, où demeure la duchesse de Parme, & retournait à l'armée autrichienne dans l'état de Venise. Les émigrés des fiefs se rendaient à Sainte-Marguerite, & ils devaient y être joints par d'autres mécontens, dès

que tout aurait été prêt pour le ſoulèvement. Pluſieurs agens connus, & entre autres Siſto Quaglia, Balleſtrieri, dit Piccare, d'Arquata, & le prêtre Coirazza, rodaient dans les fiefs, y répandaient des manifeſtes de Wurmſer. Ce général était inſtruit de ce plan; il avait même envoyé de Mantoue le colonel Mercantini, qui a demeuré pluſieurs jours caché à Gênes, dans la maiſon du comte Girola, où il a concerté ce plan, aidé de quelques officiers allemands priſonniers de guerre, & relâchés ſur leur parole.

Les menées de tous ces agens, le tranſport des poudres & d'autres munitions de guerre dans les fiefs ont donné des ſoupçons, & bientôt le complot a été découvert. Le miniſtre Faypoult envoya un exprès au général Buonaparte pour lui faire part de tout ce qui ſe tramait: celui-ci donna auſſitôt au gouverneur de Tortone l'ordre d'envoyer un détachement à Sainte-Marguerite & dans les autres fiefs. Il y avait dans le château de Sainte-Marguerite près de trois cents perſonnes, qui ont pris la fuite à l'approche des Français. Le ſeigneur du fief, qui eſt un Malaſpina, s'eſt auſſi ſauvé avec ſa famille. On ne ſait pas encore les détails de l'expédition; mais l'on a arrêté beaucoup de gens armés, & découvert des dépôts d'armes & de muni-

tions. On assure que les muletiers les chargeaient pendant la nuit dans un village tout près de Gênes, où les émissaires du comte Girola les portaient secrètement. On dit qu'un homme au service du gouvernement de Gênes, dans une place de confiance, est compromis dans cette affaire.

Les assassinats n'avaient presque jamais cessé dans la partie montueuse du Montferrat : ils avaient souvent dispersé les convois destinés aux armées françaises, & tué, il y avait plusieurs mois, le général d'artillerie Dujard.

La lettre suivante dut calmer les inquiétudes de Buonaparte sur la sûreté de cette importante communication.

Lettre du général Gaunier au général en chef.

De Tende, le 10 octobre 1796.

« Les Barbets ont été par-tout battus & mis en fuite : Ferrous, un de leurs chefs, a été tué à Roccabigliera. Un autre chef, nommé Contin, a été atteint d'un coup de fusil, qui l'a fait tomber du haut d'une montagne. Beaucoup de leurs compagnons viennent demander grace, en promettant de déclarer leurs asyles & leurs complices.

» Citoyen général, regardez ces assassins comme dispersés & peu dangereux ; je connais

nais les chemins autant qu'eux, ayant commandé pendant deux ans cette portion de l'armée d'Italie. Il ne se passe pas d ejour où l'on ne fusille un grand nombre de ces scélérats. "

Mais Milan était sur-tout la ville dans laquelle les principes républicains se montraient avec le plus d'éclat.

On écrivait de cette ville que le 22 septembre la fête de la fondation de la république française y fut célébrée avec une pompe & une solemnité dignes de la grandeur de l'évènement, & du sentiment qu'il inspire à un peuple amoureux de la liberté, & qu'il veut témoigner sa reconnaissance à ses libérateurs.

Au point du jour, les canons du château annoncèrent le retour de ce jour glorieux pour les Français & mémorable pour l'univers, & les citoyens se disposèrent avec joie à le célébrer. A huit heures, le congrès général d'état, le conseil suprême & les deux autres tribunaux de justice se rendirent à la municipalité, où se trouva une garde nationale nombreuse, mêlée aux troupes françaises, & rangées avec elles en file dans les vastes cours du palais commun, & dans la rue qui conduit à la cathédrale. En même temps le corps des officiers français s'étaient assemblé au pa-

lais Serbelloni, où logent Mr. & madame Buonaparte. A neuf heures on vit défiler le cortège, précédé d'un détachement d'artilleurs avec deux canons; un détachement de grenadiers français venait ensuite, puis un bataillon de la garde nationale avec beaucoup de musique. La municipalité & les tribunaux de justice marchaient en grouppes sans aucune de ces vaines distinctions qui étaient jadis une si sérieuse affaire, & ne s'occupant que d'une seule, la célébration d'une fête républicaine, nouvelle pour notre grande cité. Arrivés sur la place publique, on vit bientôt arrivé le général en chef & sa brillante escorte de généraux & d'officiers de l'état major. Cette troupe se rangea sur le côté droit de la place; la municipalité, le congrès, & les autres autorités, sur une double estrade en face de la cathédrale. A gauche étaient les troupes françaises & la garde nationale également à pied. Les deux côtés de l'entrée étaient également garnis de musiciens. Le canon, disposé sur l'avant-place du ci-devant palais archiducal, annonça le commencement des réjouissances. On planta un arbre de la liberté plus grand & plus beau que le premier: on prononça plusieurs discours relatifs à la circonstance. Le général en chef Buonaparte, le commissaire Garreau, les officiers majors, tous à che-

val, étaient le principal ornement du spectacle. Les troupes françaises & nationales défilèrent par pelotons devant eux, &, faisant le tour de la place, s'acheminèrent vers le cours de la porte d'Orient, où se rendit de son côté le général & son cortège, pour retourner au palais Serbelloni : les autorités constituées s'y rendirent à pied avec tous leurs officiers. Madame Buonaparte jouissait du coup-d'œil de la fête de dessus la grande loge du *Casino di recreazioni*; toutes les fenêtres étaient garnies de spectateurs.

Au fond de la place, on avait élevé un temple avec la statue de la liberté. La déesse elle-même parut bientôt sur un superbe char triomphal traîné par six beaux coursiers : c'était une jeune femme vêtue à la grecque, & agitant un drapeau tricolor. Six jeunes garçons folâtraient autour d'elle, orné de guirlandes de fleurs & de feuillages, & portant des emblêmes de la liberté victorieuse, de la tyrannie vaincue, de la coalition foudroyée. Entre les guirlandes & les fleurs on lisait sur une large inscription les noms des armées qui ont bien mérité de la patrie; d'autre part, celui de la Lombardie présenté à la déesse par un génie qui l'implorait en faveur de nos belles contrées. Ce char, après avoir comparu au palais du général, parcourut la

ville, puis retourna à la place du palais national pendant le dîner, dont le général fit les honneurs.

Au sortir du dîner, le cortège se rendit, au bruit du canon, au cours de la porte d'Orient, & assista à des jeux qui appelaient les beaux jours de la Grèce. Il y eut des courses à pied & à cheval, exécutées par des officiers français, ainsi que par nos citoyens; le soir, des représentations théâtrales, des danses, & une joie dont nous éprouvons encore les douces & enivrantes sollicitations, en nous écriant: *Vive la république française! vive le jour de sa fondation! & puisse la cinquième époque de son anniversaire devenir la première de notre république lombarde & italique!*

On ne se bornait pas à y exciter les peuples par le spectacle des fêtes: l'administration * y publiait des adresses non moins encourageantes, parmi lesquelles nous remarquons celle *à tous les bons citoyens & amis de la patrie*, dont voici la traduction littérale.

« Le premier élément des vertus sociales est l'instruction publique: elle annonce toujours aux nations leur bonheur pro-

* Cette administration était l'assemblée représentative qui exerçait le gouvernement provisoire établi en Lombardie depuis la conquête, sous la protection de la république française.

chain; & par-tout où l'on en voit briller l'aurore, le ſoleil de la liberté ne tarde pas à ſe montrer ſur l'horizon. La Grèce eſt également fameuſe comme guerrière & comme ſavante, & la renommée de ſes philoſophes le diſpute à celle de ſes capitaines Ceux-ci ont abattu les tyrans: mais les premiers ont élevé un cri qui a été répété de génération en génération; un cri au ſon duquel tous les cœurs ont été ébranlés; un cri dont le reſſentiment a toujours fait trembler les puiſſans; un cri enfin qui, malgré les obſtacles de tout genre, a fait réſonner aux oreilles des nations le nom ſacré de liberté.

» De nos jours la France, rivale de la gloire des Grecs, a ſecoué le joug; elle a réveillé la terreur dans l'ame des tyrans & l'eſpérance dans celle des peuples: mais le flambeau de la philoſophie avait précédé l'éclair de ſon invincible épée. Avec les armes de la raiſon elle a perſuadé au peuple qu'il devait être libre, & le peuple a voulu être libre. Elle a prédit qu'un peuple libre briſerait les forces de tous les deſpotes de la terre, & le peuple a vu les ſatellites des oppreſſeurs du monde s'enfuir humiliés devant les drapeaux républicains.

» L'Italie ouvrit la première un aſyle aux ſciences & aux arts de la Grèce; & ſi juſqu'à ce moment elle n'a pas donné ces

preuves d'énergie qu'on devait attendre d'une nation placée par la nature dans un pays que sa situation, ses ressources, sa population, semblaient avoir destiné à la liberté, il faut en chercher la première cause dans les obstacles éternels que l'union de la tyrannie & du fanatisme a opposés à l'instruction publique, en étouffant par d'odieux moyens le germe d'indépendance que cet heureux climat avait mis dans le cœur de ses habitans.

» Notre premier devoir, dans les favorables circonstances où nous nous trouvons, est donc d'ouvrir au génie italien une vaste carrière, où, en traitent des grands intérêts de la nation entière, il puisse rendre familiers aux peuples les principes éternels de la liberté & de l'égalité, leur faire connaître l'étendue de leurs droits & la facilité de les reconquérir, & leur indiquer en même temps les écueils où peuvent aller se briser ceux qui passent de la servitude à la liberté.

» Tel est l'objet que nous avons en vue en établissant un prix pour celui qui aura le mieux traité l'importante question * que nous proposons.

---

* L'adresse que nous rapportons ici était le programme d'un prix que l'administration lombarde proposait pour le meilleur discours sur cette question : *Quel est le gouvernement libre qui convient le mieux au bonheur de l'Italie ?*

» O vous qui cultivez en paix les lettres, que l'amour de la patrie & celui de la gloire vous réveillent ! Si vous avez été condamnés à étouffer vos pensées sous l'ancienne tyrannie, lorsque c'était un crime que de dire la vérité, venez en ce moment, sous les heureux auspices d'une armée victorieuse & d'un général non moins invincible qu'ami de l'humanité : ne craignez pas d'élever la voix, & offrez à la patrie commune l'hommage de vos lumières & de vos talens.

» Et vous qui gémissez encore sous le joug des tyrans, bannissez toute crainte ; vous avez dans les mains le moyen le plus prompt de les renverser de leurs trônes usurpés : écrivez, montrez-les au peuple dans toute leur nudité, & ils n'exciteront plus que la haine : faites-lui connaître sa force, & il sortira de l'avilissement où l'ont retenu tant de siècles de servitude : racontez-lui les victoires de ses libérateurs, le bonheur des cités qui se sont déja soustraites à l'esclavage ; rappelez-lui l'antique gloire de l'Italie & celle qui s'ouvre devant elle ; mettez-lui sous les yeux l'oppression que lui préparent les tyrans, si, après avoir été menacés d'une chûte prochaine, ils se raffermissaient sur leurs trônes chancelans ; faites retentir à ses oreilles les lamentations de ses enfans condamnés à une éternelle

servitude, & les melédictions dont les générations futures chargeront la génération présente, si elle laisse échapper le moment heureux qui se présente au front chauve, qui peut-être ne reviendra plus ; & alors la nation prendra l'attitude majestueuse qui lui convient. Elle méprisera ou renversera tous les obstacles : les despotes les plus lointains pâliront à son nom, & vous aurez la gloire d'avoir provoqué de si grandes choses par vos écrits Ni les difficultés ni les dangers ne doivent vous arrêter : tout est facile à qui veut être libre. Osez, écrivez ; l'heure de la liberté est prête à sonner. »

Elle en recueillait le prix par les pétitions suivantes :

A l'administration générale de la Lombardie.

« CITOYENS,

» Vous êtes chargés de notre administration ; vous remplirez les devoirs qu'elle vous impose : mais la nation attend de vous sur-tout que vous vous occupiez essentiellement de celui de tous qui est le plus sacré ; que vous lui procuriez sa liberté, en faisant connaître au général en chef notre ardent desir de concourir par tous les moyens possibles au triomphe de la cause commune.

» En attendant, obtenez de lui que nous puiſſions prendre les armes, & que, réunis à ſes phalanges victorieuſes, il nous oppoſe aux efforts inſenſés des tyrans qui nous ont ſi long-temps opprimés : obtenez qu'on arme une légion lombarde. Nous confondrons ainſi nos perfides ennemis, qui nous dépeignent comme des hommes efféminés & incapables de porter les armes. Nous montrerons alors que nous ne ſommes pas indignes de l'amitié de la république françaiſe, & que nous méritons ſon appui : c'eſt de cette manière que notre ſort ſera irrévocablement décidé, puiſque la république françaiſe, juſte & généreuſe, n'abandonnera jamais, quelle que puiſſe être la viciſſitude des évènemens, un peuple qui volontairement a pris les armes pour défendre une cauſe qui eſt la ſienne. »

Suivaient pluſieurs milliers de ſignatures.

L'adminiſtration générale de la Lombardie au général en chef Buonaparte.

Milan, le 15 vendémiaire, an 5.

« CITOYEN GÉNÉRAL,

» Nous venons de recevoir une pétition ſignée d'un nombre conſidérable de patriotes, dans laquelle ces braves citoyens demandent la formation d'une légion lombarde, pour l'unir à la glorieuſe armée

républicaine, marcher ensemble contre le commun ennemi, & défendre ainsi notre liberté & notre indépendance.

» Nous sommes informés qu'il se prépare des pétitions semblables de la part des citoyens qui n'ont pas été à temps de participer à celle-ci, ainsi que dans les diverses provinces de notre Lombardie, qui toutes forment les mêmes vœux. Ainsi, excités à remplir le plus sacré de nos devoirs, nous le faisons avec zèle & transport.

» L'administration espère, citoyen général, que vous voudrez bien seconder le desir d'un peuple qui veut être libre, & que vous ne vous opposerez pas à ce qu'il soit armé pour défendre sa patrie, & pour combattre des ennemis qui sont aussi les vôtres. »

-- L'administration générale de l'état de Milan a obtenu l'agrément du général en chef Buonaparte pour former encore plusieurs bataillons, dont un sera composé de patriotes tirés de différens pays de l'Italie. En conséquence le citoyen la Hoz, chef de la légion lombarde, a publié une circulaire aux militaires licenciés, Piémontais, Niçards & Savoyards, ainsi qu'à tous les patriotes d'Italie, pour les inviter à prendre du service dans ces nouveaux bataillons, où ils seront employés conformément à leurs talens. Le motif qu'on leur propose

eſt de ſe mettre en état de défendre par la force des armes leurs droits communs, & d'aſſurer la liberté de la nouvelle république.

Attentif à diriger l'opinion publique, Buonaparte, craignant qu'on ne l'égarât, & qu'on ne trompât le peuple de Gênes, fit rendre publique à Milan la lettre ſuivante, qu'il adreſſait au général Berthier:

« J'apprends, citoyen général, que pluſieurs négocians génois, en conſéquence d'une intrigue, ſont ſortis avec grand fracas de Gênes, & ſe ſont réfugiés à Milan, faiſant ſemblant de ſavoir que les Français doivent bombarder Gênes. Vous leur ordonnerez de ſortir à l'inſtant de la Lombardie, & de retourner chez eux. J'ai à cœur d'ôter aux malveillans tous les moyens d'inquiéter le brave peuple génois, auquel l'armée d'Italie a des obligations eſſentielles, tant pour le grain qu'il nous a procuré dans le temps de diſette, que pour l'amitié qu'il a toujours manifeſtée pour la république.

» Au moment où les Génois ont fermé leurs ports aux Anglais, & chaſſé le miniſtre de l'empereur, qui avait excité des ſoulèvemens dans les fiefs impériaux, ils ont des droits plus particuliers à la protection de la république françaiſe."

C'eſt dans cet eſprit qu'il donna la même publicité à la lettre qu'il avait adreſſée au cardinal Mattei.

« MONSIEUR LE CARDINAL,

» Les circonſtances où vous vous êtes trouvé étaient vraiment difficiles, & abſolument nouvelles pour vous. C'eſt à cette ſeule raiſon que je veux attribuer les fautes eſſentielles que vous avez commiſes. Les vertus morales & chrétiennes que tout le monde s'accorde à reconnaître en vous, me font deſirer vivement que vous vous rendiez dans votre diocèſe. Aſſurez tous les miniſtres du culte, & tous les religieux des différentes congrégations, de la protection ſpéciale que je leur accorderai, lorſque toutefois ils ne ſe mêleront point des affaires politiques des peuples. Je vous prie d'être perſuadé des ſentimens d'eſtime avec leſquels, &c. »

— Le général Buonaparte a arrêté que l'uniforme des légions que vont former les villes ciſpadanes, ſera le même que celui des Milanais. Il s'eſt expliqué d'une manière non équivoque à ce ſujet, en diſant qu'il n'y en aurait qu'un ſeul pour tous les pays qui feront indépendans.

— Un édit ſorti le 28 octobre ordonne à tous les étrangers, tant prêtres que ſéculiers, employés aux offices-ci-devant royaux,

& à ceux qui ont été au ſervice de l'archiduc & de l'empereur, de ſortir du Milanais ſous quinze jours, à moins qu'ils n'aient été employés plus de quinze ans. La congrégation d'état laiſſera à leur poſte, s'ils lui ſont agréables, ceux qui ont été occupés dans les ſiennes.

L'adminiſtration générale de la Lombardie a publié un arrêté des commiſſaires du directoire, portant que le libre paſſage par la Lombardie eſt rétabli; tous indiſtinctement en jouiront comme par le paſſé, en payant les mêmes droits & obſervant les mêmes précautions & réglemens que ci-devant. Cependant l'adminiſtration générale de la Lombardie ſera reſponſable de tous les effets, vivres & autres objets, que des malveillans, profitant du préſent arrêté, tenteraient de faire paſſer aux armées ennemies.

La confédération ciſpadane (en-deçà du Pô) a adreſſé aux peuples de la Romagne une proclamation dans laquelle, avec l'approbation du commandant pour la république françaiſe, elle leur parle en ces termes :

« Peuples qui, ſitués ſur nos frontières, êtes inquiets du ſort que nous vous préparons, ou du parti que vous devez prendre à notre égard, pue les réſolutions d'un peuple libre ne vous inſpirent aucune crainte.

L'enthousiasme qui nous anime, le lien sacré qui nous enchaîne, ne nous feront jamais oublier que la première loi est celle de respecter les droits d'autrui....

» Nous ne savons que trop que parmi vous-mêmes se mêlent des gens qui sèment des discours mal intentionnés, & qui vous conseillent de nous regarder, sinon avec horreur, du moins avec mépris.

„ On nous représentera à vos yeux comme des rebelles à la religion : venez parmi nous, & vous verrez que nous en sommes aussi zélés observateurs que vous, mais que nous sommes aussi les défenseurs de nos droits & de la liberté.

» Connaissez donc une fois les sentimens qui nous animent, & croyez-les dignes de vous-mêmes. Jouissez de la tranquillité qui est accordée à un peuple, mais ne vous laissez pas séduire par le chimérique projet de troubler notre liberté : elle est le but sacré où tendent tous nos vœux ; elle est le drapeau majestueux que nous défendrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang ; elle est la couronne incorruptible que nous brûlons de transmettre à nos enfans, dignes à la fois de l'admiration des vivans & des suffrages de la postérité, qui n'est jamais injuste."

Le comité de gouvernement a publié,

au nom de la république françaiſe, une proclamation qui abolit pour toujours la nobleſſe dans cet état. Nul ne pourra porter aucun titre de nobleſſe : on ne pourra avoir que celui de citoyen, ou celui de ſa charge ou de ſa profeſſion. Toutes les armoiries, livrées, & autres marques diſtinctives de nobleſſe, diſparaîtront ſous huit jours ; toute corporation exigeant preuve de nobleſſe eſt abolie. Les contrevenans ſeront déclarés ennemis de la conſtitution & de la patrie, & punis ſévèrement comme tels.

La junte de défenſe générale, établie par le congrès fédératif, a adreſſé une proclamation aux gouvernemens proviſoires des quatre peuples, pour les inviter à preſſer la levée des troupes. « Déja, dit-elle, déja le feu guerrier eſt allumé ; que les autorités conſtituées l'alimentent : que vos ſoins s'étendent ſur les ſoldats, les ſpectacles militaires, les évolutions & les ornemens guerriers : qu'il devienne agréable & glorieux, le nom de défenſeur de la liberté ; ſes enfans les plus chéris ſeront ceux qui prendront les armes pour l'établir & aſſurer ſon triomphe. Bientôt on exécutera le plan que nous a donné le général Buonaparte, & qui devra ſervir de régle générale. Conſpirez pour la cauſe commune de la liberté, en lui faiſant de nom-

breux ſoldats; que par-tout on crie *aux armes!* que les canons, les fuſils, les cohortes, les légions, préparent de concert notre gloire, notre triomphe, & la conſervation de la liberté & de l'égalité!"

Tant de détails ſur les évènemens qui amenaient en Italie un ſi nouvel ordre de choſes nous ont fort éloignés des opérations militaires de Buonaparte. On peut craindre de ne le peindre que de profil en ne retraçant que ſes exploits guerriers. D'autres hommes n'obligeraient pas comme lui à les préſenter à la poſtérité ſous les divers aſpects de guerriers, de politiques, de législateurs, de négociateurs, d'adminiſtrateurs, & le tableau qu'on ferait de leurs campagnes ſerait loin de fournir matière à tant de différentes digreſſions. Mais puiſqu'ici le ſujet ſe complique, & qu'enfin le récit des premiers efforts que fait un peuple célèbre pour revenir à la liberté porte naturellement quelque ſorte d'intérêt, nous avons voulu du moins raſſembler les matériaux, qui procureront à un écrivain plus capable le moyen d'en former un jour des tableaux plus attachans. Revenons donc aux nouveaux triomphes du vainqueur de l'Italie.

Les Autrichiens profitaient de la réſiſtence qu'oppoſait Mantoue, & de l'obli-

gation où les Français se trouvaient de tenir la majeure partie de leurs forces devant cette place, pour refaire une nouvelle armée, & renforcer les débris de celle de Wurmsar, cantonnés au-delà du Lavisio & de la Piave. Venise leur donnait sur son territoire toutes les facilités qui pouvaient ne pas paraître une protection éclatante & décidée, & suffire cependant à leurs besoins.

Un parti autrichien s'étant hasardé à passer la Piave, & à s'établir à Castel-Franco, Massena fit partir de son quartier-général de Bassano le chef de brigade Leclerc, qui fit évacuer le 20 vendémiaire Castel-Franco, & contint les ennemis au-delà de la Piave.

Le géneral Vaubois fit de son côté repasser le Lavisio à tous les ennemis, qui tentèrent de le franchir; mais leurs troupes s'étant fort augmentées, & une nouvelle armée se trouvant formée & rassemblée sous les ordres du général Alvinzi, l'infériorité des Français ne tarda pas de les forcer à se concentrer, & à abandonner Trente, Roveredo, Bassano, Vicence, & à se reporter sur la ligne de l'Adige.

Fin du Tome I.

N.B. On a oublié d'insérer à la page 26 & à la page 113 de ce volume les pièces suivantes, qu'il importait de recueillir.

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, à ses frères d'armes.

Au quartier-général de Cherasco, le 7 floréal, an 4.

« SOLDATS,

» Vous avez en quinze jours remporté six victoires, pris vingt-un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, conquis la partie la plus riche du Piémont; vous avez fait quinze cents prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes.

» Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie : vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée conquérante de Hollande & du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout; vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie & souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté, étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Graces vous en soient rendues, soldats ! la patrie reconnaissante vous devra

en partie sa prospérité ; & si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore.

» Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec audace, fuient épouvantées devant vous ; les hommes pervers qui riaient de votre misère, se réjouissaient dans leurs pensées des triomphes de vos ennemis, sont confondus & tremblans.

» Mais, soldats, il ne faut pas vous le dissimuler, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore à faire. Ni Turin ni Milan ne sont à vous ; les cendres des vainqueurs des Tarquins sont encore foulées par les assassins de Basseville.

» Vous étiez dénués de tout au commencement de la campagne, vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus ; les magasins pris à vos ennemis sont nombreux, l'artillerie de siège & de campagne est arrivée. Soldats, la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses : justifierez-vous son attente ? Les plus grands obstacles sont franchis, sans doute ; mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il d'entre vous dont le courage s'amollisse ? en est-il qui préféreraient de retourner sur les sommets de l'Apennin & des Alpes, essuyer patiemment les injures de cette

ſoldateſque eſclave ? Non, il n'en eſt pas parmi les vainqueurs de Montenotte, de Milleſimo, de Dego & de Mondovi : tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français ; tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui oſaient méditer de nous donner des fers ; tous veulent dicter une paix glorieuſe, & qui indemniſe la patrie des ſacrifices immenſes qu'elle a faits ; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté : *J'étois de l'armée conquérante de l'Italie ....*

» Amis, je vous la promets, cette conquête : mais il eſt une condition qu'il faut que vous juriez de remplir ; c'eſt de reſpecter les peuples que vous délivrez ; c'eſt de réprimer les pillages horribles auxquels ſe portent des ſcélérats ſuſcités par nos ennemis : ſans cela vous ne ſeriez point les libérateurs des peuples, vous en ſeriez les fléaux ; vous ne ſeriez pas l'honneur du peuple français, il vous déſavouerait ; vos victoires, votre courage, vos ſuccès, le ſang de nos frères morts aux combats, tout ſerait perdu, même l'honneur & la gloire. Quant à moi & aux généraux qui ont votre confiance, nous rougirions de commander à une armée ſans diſcipline, ſans frein, qui ne connaîtrait de loi que la force. Mais, inveſti de l'autorité nationale, fort de la juſtice & par la loi, je ſaurai faire reſpec-

ter à ce petit nombre d'hommes ſans courage & ſans cœur les lois de l'humanité & de l'honneur, qu'ils foulent aux pieds. Je ne ſouffrirai pas que des brigands ſouillent vos lauriers ; je ferai exécuter à la rigueur le réglement que j'ai fait mettre à l'ordre ; les pillards ſeront impitoyablement fuſillés, déja pluſieurs l'ont été. J'ai eu lieu de remarquer avec plaiſir l'empreſſement avec lequel les bons ſoldats de l'armée ſe ſont portés pour faire exécuter les ordres.

» Peuples de l'Italie, l'armée françaiſe vient pour rompre vos chaînes ; le peuple français eſt l'ami de tous les peuples : venèz avec confiance au-devant d'elle ; vos propriétés, votre religion & vos uſages ſeront reſpectés.

» Nous ferons la guerre en ennemis généreux, & nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous aſſerviſſent. »

Suſpenſion d'armes conclue à Bologne le 23 juin 1796, entre le général en chef de l'armée françaiſe en Italie, Buonaparte, & le député du pape, Antonio Gnudi.

« ARLICLE PREMIER. Voulant donner une preuve de la déférence que le gouvernement français a pour ſa majeſté le roi d'Eſpagne, le général en chef & les

commiſſaires ſouſdits accordent une ſuſpenſion d'armes à ſa ſainteté, à compter d'aujourd'hui juſqu'à cinq jours après la fin des négociations qui vont être entamées à Paris pour la concluſion de la paix définitive entre les deux états.

» II. Le pape enverra, le plutôt poſſible, un plénipotentiaire à Paris, pour obtenir du directoire exécutif la paix définitive, en offrant les réparations néceſſaires pour les outrages & les pertes que les Français ont eſſuyées dans ſes états, & notamment le meurtrie de Baſſeville & les dédommagemens dûs à ſa famille.

» III. Tous les individus détenus dans les états du pape, à cauſe de leurs opinions politiques, ſeront mis ſur-le-champ en liberté & leurs biens reſtitués.

» IV. Les ports des états du pape ſeront fermés aux bâtimens des puiſſances en guerre avec la république, & ouverts aux bâtimens français.

» V. L'armée françaiſe continuera de reſter en poſſeſſion des légations de Bologne & de Ferrare, & évacuera celle de Faenza.

» VI. La citadelle d'Ancône ſera remiſe dans ſix jours entre les mains de l'armée françaiſe, avec ſon artillerie, ſes approviſionnemens & ſes vivres.

» VII. La ville d'Ancône continuera rester sous le gouvernement civil du pape.

» VIII. Le pape livrera à la république française cent tableaux, bustes, vases ou statues, au choix des commissaires qui seront envoyés à Rome ; parmi lesquels objets seront notamment compris le buste de bronze de Junius Brutus, & celui en marbre de Marcus Brutus, tous les deux placés au capitole ; & cinq cents manuscrits, au choix des mêmes commissaires.

» IX. Le pape paiera à la république française vingt-un millions de livres, monnaie de France, dont quinze millions cinq cent mille livres en espèce ou lingots d'or ou d'argent, & les cinq millions cinq cent mille livres restans en denrées, marchandises, chevaux, bœufs, d'après la désignation qu'en feront les agens de la république française.

» Les quinze millions cinq cent mille livres seront payés en trois termes ; savoir, cinq millions dans quinze jours, cinq dans un mois, & les cinq millions cinq cent mille liv. dans trois mois.

» Les cinq millions cinq cent mille livres en denrées, marchandises, chevaux, bœufs, seront, à fur & à mesure des demandes qui seront faites, livrées dans les ports de Gênes, de Livourne & autres endroits occupés par l'armée, qui seront désignés.

» La somme de vingt-un millions, portée dans le présent article, est indépendante des contributions qui sont ou seront levées dans les légations de Bologne, de Ferrare & de Faenza.

» X. Le pape sera tenu de donner le passage aux troupes de la république française toutes les fois qu'il lui sera demandé. Les vivres qui leur seront fournis seront payés de gré à gré.

» Arrêté à Bologne, le 5 messidor, an 4 de la république française, une & indivisible (23 juin 1796).

Signé, BUONAPARTE, SALICETTI, GARAU; ANTONIO GNUDI, & le chevalier D'AZARA. »

CAMPAGNE

DU

GÉNÉRAL BUONAPARTE

EN ITALIE,

PENDANT LES ANNÉES IVe ET V^e

DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

PAR UN OFFICIER GÉNÉRAL.

TOME II.

A PARIS,

Chez BERNARD, Libraire, Quai des Augustins.

L'AN V. — 1797.

CAMPAGNE
DU
GÉNÉRAL BUONAPARTE
EN ITALIE.

COMBATS DE SAINT-MICHEL ET DE SEGONZANO.

Le 12 brumaire, le général Guieux se porta sur le poste de Saint-Michel; il parvint, malgré une très-opiniâtre résistance de l'ennemi, à s'en emparer, brûla les ponts qu'il y avait jetés sur l'Adige, & lui fit trois cent cinquante prisonniers.

Pendant cette attaque, l'ennemi, afin de faire une diversion favorable à ses défenseurs de Saint-Michel, se mit en marche, de ses postes de Segonzano & Cembrea, pour se porter sur Lavis, & couper la retraite du général Guieux. Le général Vaubois, sur l'avis de leur mouvement, envoya à leur rencontre le général Fiorella, qui les battit vigoureusement, les repoussa jusques dans Segonzano, leur fit une centaine de prisonniers; ensorte que cette journée leur coûta environ douze cents hommes tués ou blessés, & quatre cent cinquante prisonniers.

COMBAT DE CALDERO.

„ Je fus informé, le 10, qu'un corps autrichien s'avançait & était déja campé sur la Piave : j'envoyai auſſitôt le général Maſſena, avec un corps d'obſervation, à Baſſano, ſur la Brenta, avec ordre de ſe retirer ſur Vicence du moment que l'ennemi aurait paſſé la Piave ; j'ordonnai au général Vaubois d'attaquer les poſtes ennemis dans le Trentin, & ſur-tout de le chaſſer de ſes poſitions entre le Laviſio & la Brenta. L'attaque eut lieu le 12 : la réſiſtance fut vive. Le général Guieux emporta Saint-Michel, & brûla le pont des ennemis ; mais ceux-ci rendirent nulle notre attaque ſur Segonzano, & la quatre-vingt-cinquième demi-brigade y fut maltraitée, malgré ſa valeur. Nous avons fait cinq cents priſonniers, & tué beaucoup de monde à l'ennemi.

„ Le 13, j'ordonnai que l'on recommençât l'attaque ſur Segonzano, qu'il fallait avoir ; & en même temps, inſtruit que l'ennemi a paſſé la Piave, je pars avec la diviſion Augereau : nous nous joignons à Vicence avec la diviſion Maſſena, & nous marchons le 15 au-devant de l'ennemi, qui avait paſſé la Brenta. Il fallait étonner comme la foudre, &

balayer, dès son premier pas, l'ennemi. La journée fut vive, chaude & sanglante : l'avantage fut à nous ; l'ennemi repassa la Brenta, le champ de bataille nous resta : nous fîmes cinq cents prisonniers, & tuâmes considérablement de monde ; nous enlevâmes une pièce de canon. Le général Lanus a été blessé d'un coup de sabre. Toutes les troupes se sont couvertes de gloire.

„ Cependant, le 13, l'ennemi avait attaqué le général Vaubois sur plusieurs points, & menaçait de le tourner ; ce qui obligea ce général à faire sa retraite sur la Pietra, sa droite adossée à des montagnes, sa gauche à Mori. Le 16, l'ennemi ne se présenta point ; mais, le 17, le combat fut des plus opiniâtres. Déja nous avions enlevé deux pièces de canon & fait treize cents prisonniers, lorsqu'à l'entrée de la nuit une terreur panique s'empara d'une partie des troupes.

„ La division prend, le 18, sa position à Rivoli & à la Corona, par un pont que j'avais fait jeter exprès. La perte de l'ennemi doit avoir été considérable.

„ Ayant appris une partie de ce qui s'était passé dans le Tyrol, je m'empressai de partir le 17, à la pointe du jour, & nous arrivâmes le 18 à midi à Vérone.

„ Le 21, à trois heures après-midi,

ayant appris que l'ennemi était parti de de Montobello, & avait campé à Villa-Nova, nous partîmes de Vérone; nous rencontrâmes son avant-garde à Saint-Martin : Augereau l'attaqua, la mit en déroute, et la poursuivit trois milles; la nuit le sauva.

» Le 22, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes en présence : il fallait battre l'ennemi de suite; nous l'attaquâmes avec intelligence & bravoure. La division Massena attaqua la gauche, le général Augereau la droite. Le succès était complet; le général Augereau s'était emparé du village de Caldero, & avait fait deux cents prisonniers; Massena s'était emparé de la hauteur qui tournait l'ennemi, & avait pris cinq pièces de canon: mais la pluie, qui tombait à seaux, se change brusquement en une petite grelasse froide, qu'un vent violent portait au visage de nos soldats, & favorise l'ennemi; ce qui, joint à un corps de réserve qui ne s'était pas encore battu, lui fait reprendre la hauteur. J'envoie la soixante-quinzième demi-brigade, qui était restée en réserve, & tout se maintint jusqu'à la nuit. Les deux armées gradèrent leur position.

» Le temps continue à être mauvais : aujourd'hui, repos aux troupes; demain, selon les mouvemens de l'ennemi, nous agirons.

Ces petits combats, & la nécessité où la division de Vaubois allait se trouver d'abandonner successivement toutes les positions du Tyrol, annoçaient assez une lutte plus importante & plus décisive; elle ne se fit pas attendre, & Arcole vit se renouveller les prodiges de Lodi, & les surpassa peut-être. C'est ainsi que Buonaparte en rendit compte au directoire.

BATAILLE D'ARCOLE.

Au quartier-général de Vérone,
le 29 brumaire, an 5.

« Je suis si harassé de fatigue, citoyens directeurs, qu'il ne m'est pas possible de vous faire connaître tous les mouvemens militaires qui ont précédé la bataille d'Arcole, qui vient de décider du sort de l'Italie.

» Informé que le feld-maréchal Alvinzi, commandant l'armée de l'empereur, s'approchait de Vérone, afin d'opérer sa jonction avec les divisions de son armée qui sont dans le Tyrol, je filai le long de l'Adige avec les divisions d'Augereau & de Massena; je fis jeter, pendant la nuit du 24 au 25, un pont de bateaux à Ronco, où nous passâmes cette rivière. J'espérais arriver dans la matinée à Villa-Nova, & par-là enlever les parcs d'artillerie de l'en-

nemi, ses bagages, & attaquer l'armée ennemie par le flanc & ses derrières. Le quartier-général du général Alvinzi était à Caldero. Cependant l'ennemi, qui avait eu avis de quelques mouvemens, avait envoyé un régiment de croates & quelques régimens hongrois dans le village d'Arcole, extrêmement fort par sa position, au milieu des marais & des canaux.

» Ce village arrêta l'avant-garde de l'armée pendant toute la journée. Ce fut en vain que tous les généraux, sentant l'importance du temps, se précipitèrent à la tête, pour obliger nos colonnes à passer le petit pont d'Arcole : trop de courage nuisit, ils furent presque tous blessés ; les généraux Verdier, Bon, Verne, Lasnes, furent mis hors de combat. Augereau empoignant un drapeau, le porta jusqu'à l'extrêmité du pont ; il resta là plusieurs minutes sans produire aucun effet. Cependant il fallait passer ce pont, ou faire un détour de plusieurs lieues, qui nous aurait fait manquer toute notre opération. Je m'y portai moi-même : je demandai aux soldats s'ils étaient encore les vainqueurs de Lodi. Ma présence produisit sur les troupes un mouvement qui me décida encore à tenter le passage. Le général Lasnes, blessé déja de deux coups de feu, retourna, & reçut une troisième blessure

plus dangereuse. Le général Vignole fut également blessé. Il fallut renoncer à forcer le village de front, & attendre qu'une colonne commandée par le général Guieux, que j'avais envoyé par Albaredo, fut arrivée: il n'arriva qu'à la nuit; il s'empara du village, prit quatre pièces de canon, & fit quelques centaines de prisonniers. Pendant ce temps-là le général Massena attaquait une division que l'ennemi faisait filer de son quartier-général sur notre gauche; il la culbuta & la mit dans une déroute complète.

» On avait jugé à propos, pendant la nuit, d'évacuer le village d'Arcole, & nous nous attendions, à la pointe du jour, à être attaqués par toute l'armée ennemie, qui se trouvait avoir eu le temps de faire filer ses bagages, ses parcs d'artillerie, & de se porter en arrière pour nous recevoir.

» A la petite pointe du jour, le combat s'engagea de par-tout avec la plus grande vivacité. Massena, qui était sur la gauche, mit en déroute l'ennemi, & le poursuivit jusqu'aux portes de Caldero. Le général Robert, qui était sur la chaussée du centre avec la soixante-quinzième, culbuta l'ennemi à la baïonnette, & couvrit le champ de bataille de cadavres. J'ordonnai à l'adjudant-général Vial de longer l'Adige avec une demi-brigade, pour tourner toute la

gauche de l'ennemi. Mais le pays offre des obstacles invincibles : c'eſt en vain que ce brave adjudant-général ſe précipita dans l'eau juſqu'au cou ; il ne put pas faire une diverſion conſéquente. Je fis, pendant la nuit du 26 au 27, jeter des ponts ſur les canaux & les marais : le général Augereau y paſſa avec ſa diviſion. A dix heures du matin nous fûmes en préſence : le général Maſſena à la gauche, le général Robert au centre, le général Augereau à la droite. L'ennemi attaqua vigoureuſement le centre, qu'il fit plier. Je retirai alors la trente-deuxième de la gauche, je la plaçai en embuſcade dans des bois ; & à l'inſtant où l'ennemi, pouſſant le centre, était ſur le point de tourner notre droite, le général Gardanne, à la tête de la trente-deuxième, ſortit de ſon embuſcade, prit l'ennemi en flanc, & en fit un carnage horrible. La gauche de l'ennemi était appuyée à des marais, & par la ſupériorité du nombre en impoſait à notre droite. J'ordonnai au citoyen Hercule, officier de mes guides, de choiſir vingt-cinq hommes de ſa compagnie, de longer l'Adige un demi-lieue, de tourner tous les marais qui appuyaient la gauche des ennemis ; & de tomber enſuite au grand galop ſur le dos de l'ennemi, en faiſant ſonner pluſieurs trompettes. Cette ma-

nœuvre réussit parfaitement; l'infanterie ennemie se trouva ébranlée : le général Augereau sut profiter du moment. Cependant elle résiste encore, quoiqu'en battant en retraite, lorsqu'une petite colonne de huit à neuf cents hommes, avec quatre pièces de canon, que j'avais fait filer par Porto-Legnago, pour prendre une position en arrière de l'ennemi, & lui tomber sur le dos pendant le combat, acheva de le mettre en déroute. Le général Massena, qui s'était reporté au centre, marcha droit au village d'Arcole, dont il s'empara, & poursuivit l'ennemi jusqu'auprès du village de Saint-Bonifacio; mais la nuit nous empêcha d'aller plus avant.

» Le fruit de la bataille d'Arcole est quatre à cinq mille prisonniers, quatre drapeaux, dix huit pièces de canon. L'ennemi a perdu au moins quatre mille morts, & autant de blessés. Outre les généraux que j'ai nommés, les généraux Robert & Gardanne ont été blessés. L'adjudant-général Vaudelin a été tué. J'ai eu deux de mes aides-de-camp tués, les citoyens Elliot & Muiron, officiers de la plus grande distinction : jeunes encore, ils promettaient d'arriver un jour avec gloire aux premiers postes militaires. Notre perte, quoique peu considérable, a été très-sensible, en ce que c'est presque

tous officiers du plus grand mérite.

„ Cependant le général Vaubois a été attaqué & forcé à Rivoli; position importante qui mettait à découvert le blocus de Mantoue, Nous partîmes, à la pointe du jour, d'Arcole. J'envoyai la cavalerie sur Vicence, à la poursuite des ennemis, & je me rendis à Vérone, où j'avais laissé le général Kilmaine avec trois mille hommes.

» Dans ce moment-ci j'ai rallié la division de Vaubois, je l'ai renforcée, & elle est à Castel-Novo. Augereau est a Vérone, Massena sur Villa-Nova. Demain j'attaque la division qui a battu Vaubois. Je la poursuis jusques dans le Tyrol, & j'attendrai alors la reddition de Mantoue, qui ne doit pas tarder quinze jours. L'artillerie s'est comblée de gloire.

„ Les généraux & officiers de l'état-major ont montré une activité & une bravoure sans exemple. Douze ou quinze ont été tués ; c'était vraiement un combat à mort ; pas un d'eux qui n'ait ses habits criblés de bales.

„ Je vous enverrai les drapeaux pris sur l'ennemi."

Les détails d'une affaire aussi importante ne peuvent être superflus, & nous ne craignons pas d'ajouter ceux que contiennent les lettres suivantes du général Berthier.

« L'activité dans laquelle nous sommes depuis quinze jours, ne m'a pas permis de vous écrire aussi souvent que je l'aurais désiré ; mais le commandant de la Lombardie, auquel j'ai envoyé le précis de nos mouvemens, a dû vous en faire passer copie.

» Depuis notre dernière affaire de Caldero, qui a eu lieu le 22, & dans laquelle, après un combat opiniâtre, les deux armées restèrent dans leurs positions, le général d'Alvinzi avait fait sa jonction avec la colonne du Tyrol, & se trouvait avoir un corps d'armée de plus de quarante mille hommes.

» Le 24, l'armée ennemie était en présence, & se préparait à livrer un combat général. Le général Buonaparte, instruit des intentions de l'ennemi, manœuvra aussitôt pour les déjouer.

» Dans la nuit du 24 au 25, il ordonna à la division du général Vaubois de garder le point de Rivoli, pour tenir en échec la colonne de droite de l'ennemi, commandée par le général Davidovich : les château & fort de Brescia, Vérone, les places de Peschiera & Legnago, étaient dans un état de défense respectable. Le général en chef disposa des corps légers & de l'artillerie volante pour défendre les passages de l'Adige ; dans la même

nuit, il fit jeter un pont de bateaux à Ronco pour paſſer l'Adige, tomber à l'improviſte ſur les derrières du général d'Alvinzi, lui couper ſa communication, s'emparer de ſes magaſins, de ſon parc d'artillerie, lui enlever tous ſes moyens de ſubſiſtance, & enfin l'attaquer à revers. Avant le jour, les deux diviſions Maſſena & Augereau avaient déja paſſé l'Adige, & elles s'avançaient ſur deux chauſſées qui traverſent, pendant pluſieurs milles, un marais impraticable. La colonne de gauche, commandée par le général Maſſena, fut la première à rencontrer quelques avant-poſtes ennemis qu'elle culbuta; celle de droite, commandée par le général Augereau, après avoir également fait reployer quelques poſtes ennemis, fut arrêtée au village d'Arcole, occupé par les Autrichiens, qui battaient en flanc la digue ſur laquelle il fallait paſſer pour pénétrer. Un canal qui bordait cette digue du côté du village empêchait de le tourner; il fallait donc, pour s'en emparer, paſſer ſous ſon feu, & traverſer un petit pont défendu par pluſieurs maiſons crenelées, d'où l'ennemi faiſait un feu terrible. Nos troupes, à pluſieurs repriſes, ſe portèrent au pas de charge pour enlever ce pont: mais n'ayant pas la première fois déployé la même audace qu'au pont de

Lodi, elles furent repoussées dans leurs tentatives réitérées: en vain le général Augereau, un drapeau à la main, s'était avancé à la tête de la colonne pour forcer Arcole. Le général en chef, auquel on rendit compte des difficultés qu'éprouvait la division du général Augereau, ordonna au général Guieux de descendre l'Adige avec un corps de deux mille hommes, & de passer cette rivière sous la protection de notre artillerie légère, à un bac qui se trouvait à deux milles au-dessous de Ronco, vis-à-vis Albaredo; il avait l'ordre de se porter sur le village d'Arcolé pour le tourner: mais cette marche était longue, la journée s'avançait, & il était de la dernière importance d'emporter Arcole, afin d'être sur les derrières de l'ennemi avant qu'il eût pu avoir connaissance de notre mouvement.

» Le général en chef se porta avec tout son état-major à la tête de la division d'Augereau; il rappella à nos frères d'armes qu'ils étaient les mêmes qui avaient forcé le pont de Lodi. Il crut s'appercevoir d'un mouvement d'enthousiasme, & voulut en profiter. Il se jette à bas de son cheval, saisit un drapeau, s'élance à la tête des grenadiers, & court sur le pont en criant: *Suivez votre général.* La colonne s'ébranle un instant, & l'on était

à trente pas du pont lorſque le feu terrible de l'ennemi frappa la colonne, la fit reculer au moment même où l'ennemi allait prendre la fuite. C'eſt dans cet inſtant que les généraux Vignole & Lafnes ſont bleſſés, & que l'aide-de-camp du général en chef Muiron fut tué.

„ Le général en chef & ſon état-major ſont culbutés; le général en chef lui-même eſt renverſé avec ſon cheval dans un marais, d'où, ſous le feu de l'ennemi, il eſt retiré avec peine; il remonte à cheval, la colonne ſe rallie, & l'ennemi n'oſe ſortir de ſes retranchemens.

„ La nuit commençait lorſque le général Guieux arrive ſur le village d'Arcole avec valeur, & finit par l'emporter; mais il ſe retira pendant la nuit, après avoir fait beaucoup de priſonniers, & enlevé quatre pièces de canon.

„ L'ennemi, qui avait eu le temps d'être averti de notre mouvement, avait commencé à faire évacuer tous ſes équipages & ſes magaſins ſur Vicence, & avait porté preſque toutes ſes forces vers Ronco pour livrer bataille, & avant le jour il occupait, avec des forces conſidérables, le village d'Arcole.

„ Le 26, à la pointe du jour, l'ennemi nous attaqua ſur tous les points; la colonne du général Maſſena, après un com-

bat opiniâtre, culbuta l'ennemi, & lui fit quinze cents prisonniers, lui enleva six pièces de canon & quatre drapeaux.

» La colonne du général Augereau repoussa également l'ennemi; mais elle ne put parvenir à forcer le village d'Arcole, qui fut encore attaqué à plusieurs reprises. On jugera de l'opiniâtreté des différentes attaques qui ont eu lieu à ce village, où sept généraux ont été blessés.

» Le même soir, le général en chef marcha lui-même sur le canal, à droite de l'Adige, avec une colonne qui portait des fascines, dans le dessein d'y établir un passage; ce qui ne put avoir lieu à cause du courant. Alors l'adjudant-général Vial, qui était à la tête de la colonne, traversa le canal, ayant de l'eau jusqu'au cou; mais il fut obligé de repasser. C'est dans ce moment que fut tué l'aide-de-camp du général en chef Elliot.

» La nuit suivante, le général en chef ordonna qu'on jetât un pont sur ce canal, & une nouvelle attaque fut combinée pour le 27. La division du général Massena devait attaquer sur la chaussée de gauche, & celle du général Augereau, pour la troisième fois, le célèbre village d'Arcole; tandis qu'une autre colonne devait traverser le canal pour tourner ce village. Une partie de la garnison de Por-

to-Legnago, avec cinquante chevaux & quatre pièces d'artillerie, reçut l'ordre de tourner la gauche de l'ennemi, afin d'établir une diverſion.

„ L'attaque commença à la pointe du jour; le combat fut opiniâtre. La colonne de Maſſena trouva moins d'obſtacles; mais celle d'Augereau fut encore repouſſée à Arcole, & ſe reployait en déſordre ſur le pont de Ronco, lorſque la diviſion de Maſſena, qui avait ſuivi le mouvement rétrograde de la diviſion d'Augereau, ſe trouva en meſure de ſe rejoindre à elle pour attaquer de nouveau l'ennemi, qui fut mis en fuite cette fois, & qui, ſe voyant tourné par ſa gauche, fut forcé à Arcole: alors la déroute fut complète; il abandonna toutes ſes poſitions, & ſe retira pendant la nuit ſur Vicence.

„ Le 28, à la pointe du jour, une partie de l'armée françaiſe pourſuivit l'ennemi ſur Vicence, lui enleva pluſieurs bateaux de ſon équipage de pont, ramaſſa quelques priſonniers & beaucoup de bleſſés, & l'autre partie arriva ſous les murs de Vérone.

„ Pendant nos ſuccès à Ronco, notre aîle gauche, commandée par le général Vaubois, fut forcée dans ſes poſitions à Rivoli, que l'ennemi occupe en ce moment. Cette aîle droite de l'armée impériale, que commande le général Davido-

vich, sera attaquée demain par des forces supérieures, & doit tomber entièrement en notre pouvoir, ou, si elle évacue, être poursuivie jusques dans le Tyrol. Alors l'armée d'Alvinzi, séparée & à moitié détruite, doit nous donner Mantoue sous peu de jours.

„ Dans ces différens combats, nous avons fait à l'ennemi environ cinq mille prisonniers, dont cinquante-sept officiers; tué ou blessé une énorme quantité d'hommes, enlevé quatre drapeaux & pris dix-huit pièces de canon, beaucoup de caissons, plusieurs haquets chargés de pontons, & une multitude d'échelles que l'armée autrichienne s'était procurées dans le dessein d'escalader Vérone.

„ Nous avons eu sept généraux blessés, dont deux mortellement, Lasnes, Vignole, Verdier, Gardanne, Bon, Robert & Verne. Les aides-de-camp du général en chef Muiron & Elliot, & l'adjudant général Verdeling, ont été tués. "

C'est de son quartier-général de Vérone que Buonaparte écrivait, le 29 brumaire, au citoyen Carnot, membre du directoire, une lettre dont voici l'extrait :

" Les destinées de l'Italie commencent à s'éclaircir; encore une victoire demain, qui ne me semble pas douteuse, & j'espère avant dix jours vous écrire du quar-

tier-général de Mantoue. Jamais champ de bataille n'a été aussi disputé que celui d'Arcole; je n'ai presque plus de généraux: leur dévouement & leur courage sont sans exemple. Le général de brigade Lasnes est venu au champ de bataille, n'étant pas encore guéri de la blessure qu'il a reçue à Governolo. Il fut blessé deux fois pendant la première journée de la bataille. Il était, à trois heures après midi, étendu sur son lit & souffrant, lorsqu'il apprend que je me porte moi-même à la tête de la colonne; il se jette à bas de son lit, monte à cheval & revient me trouver. Comme il ne pouvait pas être à pied, il fut obligé de rester à cheval. Il reçut, à la tête du pont d'Arcole, un coup qui l'étendit sans connaissance. Je vous assure qu'il fallait tout cela pour vaincre; les ennemis étaient nombreux & acharnés, les généraux à la tête; nous en avons tué plusieurs."

Le général divisionnaire Berthier, chef de l'état-major, au général Baraguey d'Hilliers, commandant la Lombardie.

Au quartier-général de Vérone, le 29 brumaire, an 5.

„Enfin, mon cher général, après les manœuvres les plus hardies, les combats

les plus opiniâtres, huit jours sans nous débotter, nous venons de battre le général Alvinzi, & son corps que nous avons poursuivi jusqu'à Vicence. Cinq mille prisonniers, trois mille hommes tués ou blessés, quatre drapeaux, douze pièces de canon, sont le fruit de ces victoires. Alvinzi va se rallier derrière la Brenta. Davidovich, qui ne sait pas ce qu'est devenu Alvinzi, est à la rive droite de l'Adige, après avoir forcé la division de Vaubois & s'être avancé au-delà de Rivoli: nous craignons qu'il ne se retire. S'il est encore aujourd'hui dans ses positions, demain il est à nous avec les six mille hommes qu'il commande. *Vive l'armée d'Italie!* Bientôt Mantoue sera au pouvoir des républicains.

„ Jamais on ne s'est battu avec plus d'acharnement. Nous avons eu deux généraux blessés mortellement, & cinq qui, espère-t-on, en reviendront; deux aides-de-camp du général en chef & un adjudant-général tués.

„ Je n'ai pas le temps d'en dire davantage, nous avons encore à combattre: point de repos que l'ennemi ne soit détruit."

Au quartier-général de Milan, le 3 frimaire, an 5.

" Je vous ai mandé par le dernier bul-

letin que je vous ai fait passer, général, qu'après avoir battu les troupes commandées par le général Alvinzi en personne à Arcole, le général en chef faisait ses dispositions pour attaquer la colonne commandée par le général Davidovich, qui avait porté ses avant-postes jusqu'à Castelnovo.

„ Le général en chef donna, le premier frimaire, l'ordre d'attaquer l'ennemi, qui, repoussé de position en position, effectua sa retraite avec précipitation. Son arrière-garde fut très-maltraitée, & en partie coupée sur les hauteurs de Rivoli dont nous sommes restés maîtres.

„ Différens corps détachés l'ont poursuivi toute la nuit au-delà de la Corona & le long de l'Adige.

„ Nous avons dans cette journée fait à l'ennemi onze cents prisonniers, dont le colonel comte de Berbach, pris quatre pièces de canon & six caissons."

Message aux conseils de cinq cents & des anciens, du 10 frimaire, an 5.

" CITOYENS-LÉGISLATEURS,

„ Nous attendions impatiemment les dépêches officielles du général en chef Buonaparte, pour vous faire part de la

victoire décisive qui vient d'être remportée sous ses ordres par l'armée d'Italie. Jamais cette brave armée ne s'était trouvée dans une position aussi critique ; l'ennemi avait fait les plus grands efforts ; il avait enlevé de l'intérieur de ses états tout ce qui lui restait de forces disponibles ; il les avait fait passer en poste, & il était parvenu à se former en Itale une armée nouvelle, plus considérable que les deux premières, déja exterminées, avant que les secours envoyés de l'intéririeur de la France au général en chef Buonaparte eussent pu joindre l'armée d'Italie. Il ne fallait pas moins que le génie de cet intrépide guerrier, les talens des officiers-généraux & particuliers qui l'ont secondé au prix de leur sang, le dévouement & la constance de tous nos braves frères d'armes, pour avoir triomphé de tant d'obstacles préparés par le désespoir des ennemis.

» Le résultat des sanglans combats qui se sont multipliés pendant huit jours consécutifs, est la perte pour les ennemis, de douze mille hommes tant tués que blessés ou prisonniers, quatre drapeaux, & dix-huit pièces de canon. La position actuelle des armées promet de nouveaux succès & la prise de Mantoue, d'où dépend le sort de l'Italie. »

Quelque considérable que fut la perte

faite par Alvinzi, son armée était loin d'être détruite : repoussé dans les montagnes, il devenait difficile de l'y forcer, & Buonaparte ne pouvait guère oublier que derrière lui Mantoue tenait encore, & que Wurmser y avait une forte garnison. Le point important était de contenir Alvinzi, de lui fermer la vallée de l'Adige, ainsi que toutes les voies qui pouvaient l'approcher de Mantoue. Il fut donc suivi dans sa retraite.

" Je vous ai instruit, écrivait Buonaparte au directoire, que le général Vaubois avait été obligé d'abandonner la position de Rivoli, & que l'ennemi était déja arrivé à Castelnovo. Je profitai de la déroute de l'ennemi à Arcole pour faire repasser sur-le-champ l'Adige à la division du général Massena, qui opéra sa jonction à Villa-Franca avec celle du général Vaubois ; & réunies, elles marchèrent à Castelnovo le premier frimaire, tandis que la division du général Augereau se portait sur les hauteurs de Sainte-Anne, afin de couper la vallée de l'Adige à Dolce, & par ce moyen ôter la retraite à l'ennemi.

„ Le général Joubert, commandant l'avant-garde des divisions Massena & Vaubois réunies, atteignit l'ennemi sur les hauteurs de Campara : après un combat assez léger, nous parvînmes à entourer un corps

de

de l'arrière - garde ennemie, lui faire douze cents priſonniers, parmi leſquels le colonel du régiment de Berbach. Un corps de trois à quatre cents hommes ennemis, voulant ſe ſauver, ſe noya dans l'Adige.

„ Nous ne nous contentâmes pas d'avoir repris la poſition de Rivoli & la Corona, nous pourſuivîmes l'ennemi juſqu'à Preabocco. Augereau, pendant ce temps-là, avait rencontré un corps ennemi ſur les hauteurs de Sainte-Anne, & l'avait diſperſé, lui avait fait trois cents priſonniers, était arrivé à Dolce, avait brûlé deux équipages de pontons ſur la Queta, & enlevé quelques bagages.

„ Le général Wurmſer a fait une ſortie de Mantoue hier 3; à ſept heures du matin: la canonnade a duré toute la journée. Le général Kilmaine l'a fait rentrer, comme à l'ordinaire, plus vîte qu'il n'était ſorti, & lui a fait deux cents priſonniers, pris un obuſier & deux pièces de canon. Wurmſer était en perſonne à cette ſortie. Voilà la troiſième fois, m'écrit le général Kilmaine, que Wurmſer tente de faire des ſorties, toutes les fois avec auſſi peu de ſuccès. Wurmſer n'eſt heureux que dans les journaux que les ennemis de la république ſoldent à Paris. "

C'eſt après cette ſanglante journée d'Ar-

cole que Buonaparte écrivit de Vérone les lettres ſuivantes.

Au général Clarke.

« Votre neveu Elliot a été tué ſur le champ de bataille d'Arcole. Ce jeune homme s'était familiariſé avec les armes : il a pluſieurs fois marché à la tête des colonnes : il aurait été un jour un officier eſtimable. Il eſt mort avec gloire & en face de l'ennemi ; il n'a pas ſouffert un inſtant. Quel eſt l'homme raiſonnable qui n'envierait pas une telle mort ? Quel eſt celui qui, dans les viciſſitudes de la vie, ne s'abonnerait pas pour ſortir de cette manière d'un monde ſi ſouvent mépriſable ? Quel eſt celui d'entre nous qui n'a pas regretté cent fois de ne pas être ainſi ſouſtrait aux effets puiſſans de la calomnie, de l'envie, & de touses les paſſions haineuſes qui ſemblent preſque excluſivement diriger la conduite des hommes ? »

On ſent déja dans ce billet que ſa gloire avait éveillé l'envie, & que l'envie ne l'avait pas laiſſé ſans quelques atteintes. En effet, on avait pu ou du moins on avait paru juſqu'à ce jour lui pardonner ſes ſuccès : mais, une ſuite inouie de triomphes ne permettant plus la conſolation de lui compter des rivaux, le parti anti-républicain, qui, depuis le 13

vendémiaire, l'avait honoré de toute sa haine, en le voyant invincible sur les champs de bataille & invariable dans ses opinions politiques, s'attacha dès ce moment à inventer des défaites qu'il n'essuyait point, & qu'on souhaitait de bon cœur qu'il éprouvât, ou à tâcher de le trouver ambitieux, afin de le faire redouter à un gouvernement qui n'avait pas de plus ferme appui. C'eût été un coup de maître de le lui enlever en le lui rendant suspect; on savait quelle force c'était lui ôter que de le priver des services d'un si grand & si loyal républicain. Heureusement le directoire ne se laissa pas prendre à ce piège grossier, & les malveillans continuèrent nonobstant à calomnier.

A la citoyenne Muiron.

« Muiron est mort à mes côtés sur le champ de bataille d'Arcole. Vous avez perdu un mari qui vous était cher; j'ai perdu un ami auquel j'étais depuis longtemps attaché: mais la patrie perd plus que nous deux, en perdant un officier distingué autant par ses talens que par son rare courage. Si je vous puis être bon à quelque chose, à vous où à son enfant, je vous prie de compter entièrement sur moi. »

Au directoire exécutif.

« Le citoyen Muiron a servi depuis les premiers jours de la révolution dans le corps de l'artillerie ; il s'est spécialement distingué au siège de Toulon, où il fut blessé en entrant par une embrasure dans la célèbre redoute anglaise.

» Son père était alors arrêté comme fermier-général : le jeune Muiron se présenta à la convention nationale, au comité révolutionnaire de sa section, couvert du sang qu'il venait de répandre pour la patrie ; il obtint la libération de son père.

» Au 13 vendémiaire il commandait une division d'artillerie qui défendait la convention : il fut sourd aux séductions d'un grand nombre de ses connaissances & des personnes de sa société. Je lui demandai si le gouvernement pouvait compter sur lui : « Oui, me dit-il : j'ai fait serment de soutenir la république ; je fais
» partie de la force armée, j'obéirai à
» mes chefs. Je suis d'ailleurs, par ma manière de voir, ennemi de tous les révolutionnaires, & tout autant de ceux
» qui n'en adoptent les maximes & la
» marche que pour rétablir un trône, que
» de ceux qui voudraient rétablir ce régime cruel où mon père & mes parens

„ ont ſi long-temps ſouffert. » Il s'y comporta effectivement en brave homme, & fut très-utile dans cette journée qui a ſauvé la liberté.

« Depuis le commencement de la campagne d'Italie, j'avais pris le citoyen Muiron pour mon aide-de-camp: il a rendu, dans preſque toutes les affaires, des ſervices eſſentiels; enfin, il eſt mort glorieuſement ſur le champ de bataille d'Arcole, laiſſant une jeune veuve enceinte de huit mois. ”

On aime à trouver dans le vainqueur d'Arcole l'intérêt qu'il met à faire valoir les ſervices d'un ami. La jeune veuve & l'enfant de Muiron ne profitèrent point des faveurs que cet intérêt pouvait leur procurer: dans peu de mois l'un & l'autre ſuivirent leur père & leur époux; car les champs de bataille n'ont pas ſeuls le funeſte privilège d'ouvrir les tombeaux qui nous attendent.

La conduite du gouvernement vénitien devenait de jour en jour moins tolérable, & les précautions de l'armée françaiſe qui occupait ſon territoire avaient beſoin de redoubler pour n'être pas victime de ſes trahiſons. Elles combattaient pour Alvinzi, quand Alvinzi, occupé de réparer ſes pertes, n'oſait ou n'était pas encore en état de courir de nouveaux haſards. Buonaparte

en informait ainsi le directoire le 8 nivose, de son quartier-général de Milan.

« Les Vénitiens ayant accablé de soins l'armée du général Alvinzi, j'ai cru devoir prendre de nouvelles précautions, celle de m'emparer du château de Bergame, qui domine la ville de ce nom, afin d'empêcher les partisans ennemis de venir gêner nos communications de l'Adda à l'Adige. Cette province de l'état de Venise est mal intentionnée à notre égard. Il y avait dans la ville de Bergame un comité chargé de répandre les nouvelles les plus ridicules sur le compte de l'armée ; c'est sur le territoire de cette province qu'on a le plus assassiné de nos soldats, & c'est de là que l'on favorisait la désertion des prisonniers autrichiens. Quoique l'occupation de la citadelle de Bergame ne soit pas une opération militaire, il n'en a pas moins fallu du talent & de la fermeté pour l'obtenir. Le général Baraguey-d'Hilliers, que j'en avais chargé, s'est dans cette occasion parfaitement conduit. Je vais lui donner le commandement d'une brigade, & j'espère qu'aux premières affaires il méritera sur le champ de bataille le grade de général de division. »

Il avait fait faire, dès le 5, la proclamation suivante.

Le général Baraguey-d'Hilliers, commandant de la Lombardie & les troupes cantonnées dans la province de Bergame, aux habitans de Bergame.

« Les circonſtances m'ont forcé à occuper la ville & le château de Bergame, pour prévenir les ſiniſtres projets des ennemis de la république françaiſe, & éloigner de vos foyers le théâtre de la guerre. Les troupes républicaines ſont amies de l'ordre & des lois protectrices de la ſûreté des perſonnes & des propriétés. Ne craignez donc rien de leurs baïonnettes, car elles ne ſervent jamais que pour frapper le crime ou vaincre les ennemis de leur liberté. Je leur ferai reſpecter vos droits, vos uſages, votre culte, & votre gouvernement. Nous ſommes venus chez vous comme des amis, & j'eſpère que vous n'oublierez pas vos intérêts au point de me forcer à faire uſage des forces qui me ſont confiées contre des citoyens que ma république & ma religion me preſcrivent de regarder comme des frères. »

A cette époque du 8 nivoſe il annonçait ainſi la poſition de ſon armée.

« L'armée du général Alvinzi eſt ſur la Brenta & dans le Tyrol; l'armée de la république eſt le long de l'Adige, & oc-

cupe la ligne de Montebaldo, Corona, Rivoli. Nous avons une avant-garde en avant de Vérone, & une autre en avant de Porto-Legnago.

„ Mantoue eſt cernée avec le plus grand ſoin : d'après une lettre de l'empereur à Wurmſer, qui a été interceptée, cette place doit être à toute extrêmité : la garniſon ne ſe nourrit que de viande de cheval.

„ Je vous le répète avec une vraie ſatiſfaction, la république n'a point d'armée qui deſire plus que celle d'Italie le maintien de la conſtitution ſacrée de 1795, ſeul refuge de la liberté & du peuple français. L'on hait ici & l'on eſt prêt à combattre les nouveaux révolutionnaires, quel que ſoit leur but. Plus de révolution, c'eſt l'eſpoir le plus cher du ſoldat. Il ne demande pas la paix, qu'il deſire intérieurement, parce qu'il ſait que c'eſt le ſeul moyen de ne pas l'obtenir, & que ceux qui ne la deſirent pas l'appellent bien haut pour qu'elle n'arrive point ; mais il ſe prépare à des nouvelles batailles pour la conquérir plus sûrement. "

En vain les trophées ſe multipliaient ; en vain le directoire les recevait avec une ſolemnité propre à entretenir l'eſprit public : un autre eſprit le combattait, & annonçait par ſes progrès tous les dangers

d'une nouvelle lutte intérieure. Les drapeaux pris à Arcole arrivèrent, & il les reçut dans sa séance publique du 10 nivose.

Le ministre de la guerre présenta au directoire le citoyen Lemarois, chef de bataillon, & aide-de-camp du général en chef Buonaparte, qui annonça l'objet de sa mission en ces termes :

« CITOYENS DIRECTEURS,

» J'ai l'honneur de vous présenter, de la part de la brave armée d'Italie & de son intrépide général, quatre drapeaux qu'elle a conquis aux batailles d'Arcole. L'aigle autrichien, trois fois vaincu, est chassé des rives de l'Adige. Déja Alvinzi se flatte de la prompte délivrance du boulevard de l'Italie : mais Buonaparte était là ; il donne le signal du combat, &, traçant lui-même, l'étendard tricolor à la main, le chemin de la victoire à ses braves compagnons d'armes, il ébranle, il disperse la quatrième armée ennemie. Ces drapeaux, citoyens directeurs, sont les trophées de cette mémorable victoire, & l'armée d'Italie vous en promet de nouveaux si l'Autrichien ose reparaître.

» Fiers de l'honorable cause que nous défendons, nous périrons plutôt que de laisser porter la moindre atteinte à notre liberté & à notre constitution : notre sang

a déja scellé ce serment que je répète au nom de mes frères d'armes, en présence des premiers magistrats de la république française. "

Le président répondit au citoyen Lemarois :

« JEUNE ET BRAVE GUERRIER,

» Le directoire exécutif reçoit avec satisfaction ces glorieux trophées que vous lui présentez au nom de la brave armée d'Italie. Vos généreux compagnons, vos valeureux frères d'armes, vainqueurs de quatre armées, ont fait plus que de triompher de l'Autriche; ils ont vaincu la renommée d'Annibal.... La liberté, endormie sur la tombe de Brutus, s'est réveillée au bruit de vos exploits; & la victoire, toujours fidèle à sa cause sainte, n'a point trahi les républicains qui combattaient pour elle.... Retournez, jeune guerrier, les entretenir de la gratitude de la patrie & de l'admiration de l'Europe; dites-leur que leurs noms sont attendus par les marbres du Pantéon; dites-leur qu'ils sont déja gravés dans le cœur de tous les bons Français, & que si tous les vœux du directoire exécutif sont de voir la paix réconcilier toutes les nations, c'est qu'elle doit assurer la félicité publique & celle des héros qui soutiennent avec tant de dignité

l'impérissable gloire de la république française.

„ Le directoire exécutif reçoit aussi avec plaisir le témoignage d'attachement & de dévouement de vos frères d'armes pour la constitution & le gouvernement républicain."

Ces cérémonies simples, & pourtant augustes & vraiment nationales, n'attiraient point le grand concours dont elles étaient dignes ; il est vrai qu'elles manquaient d'un théâtre convenable. C'était dans un temple des victoires, sur une place qui pût rassembler tout un peuple, que ces pompes triomphales auraient dû se montrer, & non dans l'étroite enceinte d'une salle d'audience du palais directorial.

On ne peut détacher du tableau de cette merveilleuse campagne celui de l'esprit public à Paris ; car les effets qu'il peut produire finiront peut-être par verser sur elle leur fatale influence. Sous Louis XIV, la France était ivre de ses conquêtes ; & la part que les Français prennaient à ses succès le rendit probablement plus altier & moins pacifique qu'il ne l'eût été si la nation se fût montrée moins sensible à la gloire de ses armées. Le maréchal de Saxe produisit sous Louis XV la même ivresse ; & quoique rien peut-être de ce qui se fit alors ne soit véritablement comparable à

ce que les Français républicains viennent de faire en Italie, il est à la fois remarquable & déplorable qu'à chacun de leurs nouveaux triomphes l'esprit public ait semblé faire un pas en arrière. Qui donc pouvait lui imprimer cette funeste & honteuse direction ? L'extrait suivant d'un papier public l'apprendra.

Et le profond génie de la contre-révolution a dit : Puisque, malgré deux années d'anarchie, nous n'avons pu empêcher le gouvernement républicain de s'établir, nous ne négligerons rien pour le renverser.

Tout en protestant qu'il n'y a pas de royalistes, nous prêcherons le royalisme le plus effronté : nous nous indignerons que sur les débris de la royauté tout-à-l'heure détruite, on ose prêter le serment de haine à la royauté. Nous dirons que celui qui voulut sauver la royauté, avant & après le 10 Août, mérita bien de la patrie ; nous comparerons cette journée du 10 Août avec le 2 Septembre ; nous dirons que cette assemblée qui fonda la république n'était composée que de brigands ; que ceux qui ont jugé *l'infortuné monarque* méritent mille morts ; & nous ajouterons par calembourg, que les *Français vont renverser la république ;* & nous dirons de ses cinq premiers magistrats, *leurs lèvres rouges encore du sang qu'ils auront bu*.

Nous tâcherons de rendre le nom de république ridicule, le titre de patriote haïssable Nous appellerons *infames* les lois qui contrarieront nos desseins. Quand la majorité des législateurs ne votera pas selon nos plans, nous la qualifierons de *montagnarde ;* nous répéterons chaque jour qu'il faut qu'incessamment *les tyrans soient abattus.*

L'infame agiotage qui tuera leur papier-monnoie, nous l'appellerons l'opinion publique, & nous affirmerons que ce n'est pas l'agiotage qui affame leurs rentiers. Ceux de leurs ministres que nous ne pourrons pas influencer, nous les chargerons de nos injures ; nous dirons qu'ils ont aux relations un imbécille, à la marine un orléaniste, à la justice un égorgeur.

Nous jeterons au milieu de la police une police qui sera la nôtre ; nous pousserons dans nos intrigues ses agens subalternes, & nous bercerons de nos fables ses premiers agens continuellement trompés.

Nous affecterons de rappeller dans l'intérieur toutes les habitudes, toutes les formes, toutes les institutions monarchiques ; nous rappellerons tous les haineux souvenirs ; nous exciterons toutes les vengeances ; sur-tout nous tâcherons de rallumer les guerres de religion ; nous provoquerons le zèle des prêtres, des prêtres re-

mains, des prêtres fanatiques, des prêtres incendiaires; & dans nos correſpondances ſecrètes nous ne craindrons pas d'avancer que nous pouvons compter ſur Benezech, de qui nous oſerons dire qu'il nous eſt entièrement dévoué.

Sur-tout nous ne ceſſerons d'appeler ſur les actes du corps légiſlatif en général, & ſur preſque tous ſes membres en particulier, l'horreur & le mépris.

Mais leurs armées encore furent juſqu'à préſent, pour *leur république*, d'invincibles remparts; c'eſt là qu'il faut s'efforcer de porter l'inquiétude, le déſordre, la déſorganiſation.

Pour tâcher de décourager leurs ſoldats, nous extrairons des papiers étrangers les rapports qui ne parleront que des ſuccès de l'Autriche & des revers des républicains. Si leur gouvernement proclame des victoires, nous proteſterons que ce ſont des impoſtures groſſières, ou de légers avantages à deſſein exagérés.

Et nous réveillerons le fanatiſme nobiliaire; & nous parlerons & nous écrirons ſans ceſſe en faveur des premiers nobles contre-révolutionnaires, que nous appellerons les *bannis;* & nous imprimerons qu'il n'y a pas plus de cinq mille émigrés; & ceux que nous jugerons de bon choix, nous leur ordonnerons de rentrer; & ils

trouveront des certificats de résidence, & nous les ferons rayer ; & ceux qui, étant trop connus, ne pourront être sitôt rayés, se promèneront librement dans les places publiques, parce que nous aurons mis sur les yeux de la police une si épaisse cataracte, que, dans l'armée de Condé même, elle ne trouverait pas un émigré. Et l'audace de ceux-ci, qui dans l'intérieur travailleront *à user la révolution*, *& à se jeter aux élections prochaines dans les autorités constituées*, leur audace, leurs succès étonneront, au sein des armées républicaines, les plus braves ; & les soldats se diront : Est-ce pour retomber sous le joug odieux des nobles que depuis quatre ans nous les avons combattus ? Et lorsqu'il s'agira d'obtenir la récompense à nos travaux promise, est-ce à l'émigré même rentré dans ses biens, quoique vaincu par nos armes, que nous irons la demander ? Et près des soldats inquiets il y aura quelque nouvel employé, quelque agent de bon choix, quelque *honnête* ennemi de l'*infame* loi du 3 brumaire, qui se hâtera de répondre : Il est certain qu'on ne protège pas assez *les honnêtes gens*, & voyez ce qu'on gagne à servir la république.

Et nous aurons dans la république beaucoup d'autres *honnêtes gens* qui imprimeront que les *bannis* sont injustement dé-

pouillés, & que les acquéreurs des domaines nationaux sont des voleurs; & ces *honnêtes gens* paraîtront protégés : & les acquéreurs des domaines concevront des alarmes, & de nouveaux acquéreurs hésiteront à se présenter ; & les effets publics tomberont dans le crédit; & la pénurie du trésor s'accroîtra; & le gouvernement ne pourra plus subvenir aussi exactement à toutes les dépenses; & les usuriers se présenteront, & les faiseurs de projets viendront en foule ; & si, dans ces circonstances difficiles, les divers approvisionnemens de l'armée ne se font pas aussi promptement, si le service éprouve le moindre retard, il se trouvera aussi quelques honnêtes gens pour crier aux soldats qu'il n'y a pas de ressources; que la disette est absolue, & n'aura point de terme. Et ils ajouteront : Dans vos foyers, vous auriez des habits & du pain ; ici vous manquez de tout : voilà ce qu'on gagne à servir la république.

Et nous reporterons dans les cœurs faibles toutes les terreurs du dieu cruel que les prêtres romains ont imaginé. Et en sortant de l'église, une pauvre vieille, toute tremblante, écrira, sous la dictée de son confesseur, à ses quatre enfans grenadiers : Revenez, revenez vîte; je ne puis plus me passer de vous. Voulez-vous donc que le mauvais esprit s'empare du

bien de nos pères, & que nos champs ne produisent plus? Voulez-vous donc que je périsse au désespoir ? Quittez vos drapeaux, vous n'avez que trop long-temps servi leur république.

Et nous retiendrons les requisitionnaires; & la plupart ne rejoindront pas, & ils écriront à ceux qui auront rejoint: Faites comme nous, laissez le drapeau; on ne peut plus servir cette république.

Et si, en de telles conjonctures, quelques patriotes généreux jettent de cris d'alarmes, nous leur dirons : Malheureux, c'est vous qui troublez tout par vos plaintes. Et nous imiterons cet assassin qui, redoublant ses coups sur une victime gémissante, lui disait: Traître, je t'achève parce que tu cries.

Et lorsque nous aurons ainsi préparé toutes les voies, nous imprimerons que la révolution est finie; nous dirons que cette guerre, qui fait horreur, n'a plus d'objet; & nous annoncerons le grand ambassadeur qui vient apporter la *paix*.

Et nous circonviendrons un législateur à bonnes intentions, mais de la simplicité duquel nous obtiendrons qu'il vienne jusqu'au sein du corps législatif faire inconstitutionnellement des motions de *paix*.

Et l'embassadeur viendra sans pouvoirs; & il voudra traiter pour toute l'Europe,

qui ne l'aura pas chargé ; & il leur conseillera de tout rendre ; & il leur dira que lui consent à tout garder ; & enfin il déclarera qu'il faut que l'indivisible république soit divisée, & qu'à ce prix les vaincus voudront bien recevoir des vainqueurs la *paix*.

Et, sur ces entrefaites, nous dirons aux soldats : Que faites-vous encore dans les camps ? revenez : la guerre est finie ; l'ambassadeur veut bien dicter les conditions de la paix : il est impossible que nous n'ayons pas la *paix*.

Et nous crierons au gouvernement : Point de chicanes avec un ambassadeur si loyal : qu'est-ce, après tout, que cette Belgique ? qu'est-ce que cette convention ? la dernière constitution, qu'est-ce ? Qu'importe le prix du sang d'un million de soldats ? Rendez, partagez, divisez. *Point de scrupules constitutionnelles* : que rien ne vous arrête. Nous voulons que toutes les conditions vous semblent bonnes, & que la plus perfide comme la plus dangereuse des trèves soit consentie par vous, & s'appelle la *paix*.

Et nous crierons tous les jours, & nous crierons tous ensemble, & nous crierons sans relâche : L'Angleterre veut la paix, l'Autriche veut la paix, l'Europe veut la paix, la nation française veut la paix, les

armées veulent la paix ; comment ce directoire pourrait-il ne pas ſigner la paix ?

Et s'il oſe rejeter un traité d'eſclavage & d'opprobre, nous crierons qu'il a trahi la nation & les armées, *qui ſont laſſes de la guerre*. Nous crierons aux ſoldats : Pour qui déſormais verſez-vous tant de ſang ? Vous ne vous battez que pour les caprices de quelques hommes, à l'ambition deſquels il convient que la guerre ſoit éterniſée.

Et par tant de moyens réunis nous jeterons ſans doute au milieu de ces armées ſi redoutables l'inquiétude, le découragement, les mécontentemens, l'indiſcipline & les déſertions.

Ainſi avait parlé l'affreux génie de la contre-révolution ; mais c'eſt à la voix de l'immortel génie de la république que les défenſeurs de la patrie ſont accoutumés, & celle-là ne ceſſe de répéter :

Soldats, mépriſez les vaines manœuvres des émigrés & des prêtres, & de leurs libelliſtes, & de leurs protecteurs. Plus d'une fois déja dans l'intérieur ils parurent s'avancer : leurs apparens ſuccès n'ont duré qu'un moment. Trop d'intérêts s'oppoſent au retour de leur domination déteſtable : ils peuvent tromper quelques imbécilles ; quelques traîtres peuvent les ſervir ; il eſt poſſible qu'avec plus ou moins

d'adreſſe ils diſſimulent plus ou moins long-temps leurs prétentions à l'antique tyrannie : mais, le jour où ils oſeront eſſayer de s'en reſſaiſir, le peuple français, le grand peuple, le peuple vainqueur de tous, ſe relevera plus invincible. Grace à leur inſolence, & grace auſſi à vos exploits, cette grande querelle intérieure eſt à jamais terminée : c'eſt pour jamais que les ordres ont diſparu. Cent mille nobles, deux cent mille prêtres redemandent en vain le tiers-état de France. Vingt-cinq millions de citoyens ne conſentiront pas à redevenir les *bourgeois*, les *vaſſaux*, les *vilains* d'une poignée de brigands : devant l'univers & pour l'intérêt du genre humain, le procès eſt jugé.

Vous, braves ſoldats, portez toute votre attention ſur l'ennemi du dehors ; portez tous vos regards ſur l'étranger, aux armes duquel vos oppreſſeurs n'ont pas rougi d'unir leurs armes impies : une paix trompeuſe & funeſte vous était offerte : c'eût été en la ſignant que le gouvernement eût trahi votre gloire, & ſe fût joué de votre ſang répandu. C'eſt auſſi par reſpect pour vous qu'il ne pouvait ni démembrer ni déshonorer cette république pour laquelle vous n'avez pas inutilement vaincu. La paix ! vous l'obtiendrez ſans doute, mais par des triomphes

nouveaux, & à cette condition première que votre patrie en dictera les conditions.

Sans doute vous souffrez; sans doute on ne trouve pas toujours assez vîte pour vos besoins renaissans tous les secours qu'on desire de vous prodiger: mais ce n'est pas seulement à la gloire conquise sur un champ de bataille que vous êtes appelés; les obstacles de toute espèce, vous êtes faits pour les surmonter.

C'est au milieu de tous les besoins, c'est quelquefois dans un dénuement absolu que les appuis des peuples ont conquis la liberté sur les cadavres des riches satellites des rois. Voyez le Batave qu'ils appelaient *gueux*, l'Américain qu'ils avaient appauvri, & le *noir* devenu libre, & le *defender* qui le va devenir; ou plutôt ne voyez que vous. Quand il faut citer des vertus magnanimes, où trouverai-je des exemples plus grands que ceux que vous avez donnés? Dignes soldats, la république venait d'être proclamée; vous étiez dans cette Champagne trente-cinq mille, à peine vêus, mal armés: vous avez repoussé plus de cent mille ennemis, brillante élite de la troupe des rois. A peine vêtus encore & mal armés, vous avez six mois défendu Mayence, en moins de temps délivré Valenciennes, envahi la Belgique, & tout chassé devant vous.

C'eſt par votre impaſſibilité dans les privations de tout genre, que pendant tout un rude hiver vous avez fait trembler Mayence, & que vous avez vu les remparts de Luxembourg *l'incxpugnable* tomber devant vous. Nuds pieds, vous avez foulé les glaces de la Hollande, qui vous proclame ſes libérateurs: nuds pieds, ſans habits & ſouvent ſans proviſions, vous avez au midi ſauvé nos frontières; & longtemps ce fut ſeulement ſous les coups de vos *piques* agreſtes que l'Eſpagnol vit ſuccomber ſon opulence & ſa fierté. Enfin, dans le dernier hiver, ce fut en ſe ſoutenant d'une ſoupe groſſière, faite d'un pain noir & trempé d'une huile épaiſſe, que les plus généreux guerriers ſe préparèrent à cette campagne d'Italie, dont les prodiges viennent d'étonner l'univers.

O dignes ſoldats, au milieu de vos ſouffrances, que la ſeule hiſtoire des vertus, qui déja vous les fit ſupporter, vous ſoutienne! Dans les derniers efforts qu'il faut faire, la patrie ne vous demande que d'être encore dignes de vous. L'opiniâtre iniquité des rois oblige les hommes libres à une ſixième campagne. Jurez qu'elle ſera la dernière. Plus ſerrés que jamais autour de vos drapeaux preſqu'en pièces, jurez la patience, la longanimité, la joie même, dans les plus pénibles épreuves;

jurez la victoire, & précipitez-vous sur l'ennemi.

Nous, dans les combats de l'intérieur, nous nous fortifierons de vos exemples, & nous nous efforcerons d'imiter vos vertus.

Le long repos qu'avait pris Alvinzi après ses défaites, lui avait donné le temps de recréer une nouvelle armée; Vienne lui en avait envoyé une partie en poste; méthode dont les Français avaient les premiers donné l'exemple dans leur guerre de la Vendée, & qui ne peut être pratiquée que dans les extrêmes dangers. C'était toujours la même opération à faire; forcer la ligne de défense de Buonaparte; pénétrer par quelque point, se jeter vers Mantoue, la débloquer, donner la main à Wurmser, changer le théâtre de la guerre, & rendre inutiles à ce moyen tous les succès précédens de Buonaparte. Une bataille ne décide pas toujours du sort d'une campagne: ici elle était sans cesse au moment de décider de celle qui coûtait déja quatre armées à l'empereur; &, par l'effet d'une combinaison de circonstances qui se présentera rarement, Buonaparte avait à refaire tous les jours ce qu'il avait déja fait plusieurs fois; il ne cessait d'épuiser le tonneau des Danaïdes, que l'Autriche ne se lassait pas de remplir. Enfin le moment

qui devait terminer cette opiniâtre & sanglante lutte s'approchait ; mais il ne fût pas venu pour un général moins actif que Buonaparte. Il annonce le 28 nivose, de son quartier général de Roverbella, de nouveaux combats, c'est-à-dire de nouveaux triomphes ; car il semblait avoir enchaîné la victoire aux enseignes tricolores.

« Il s'est passé, disait-il, depuis le 23, des opérations d'une importance telle, & qui ont si fort multiplié les actions militaires, qu'il m'est impossible, avant demain, de vous en faire un détail circonstancié ; je me contente aujourd'hui de vous les annoncer.

» Le 23 nivose, l'ennemi est venu attaquer la division du général Massena devant Vérone ; ce qui a donné lieu au combat de Saint-Michel, où nous l'avons battu complètement : nous lui avons fait six cents prisonniers, & pris trois pièces de canon. Le même jour il attaqua la tête de notre ligne de Montebaldo, & donna lieu au combat de la Corona, où il a été repoussé : nous lui avons fait cent dix prisonniers.

» Le 24 à minuit, la division de l'armée ennemie qui, depuis le 19, était établie à Bevilaqua, où elle avait fait replier l'avant-garde de la division du général Augereau, jeta rapidement un pont sur l'Adige,

l'Adige, à une lieue de Porto-Legnago, vis-à-vis Anguiari.

„ Le 24 au matin, l'ennemi fit filer une colonne très-forte par Montagna & Caprino, & par-là obligea la division du général Joubert à évacuer la Corona & à se concentrer à Rivoli. J'avais prévu ce mouvement : je m'y portai dans la nuit, & cela donna lieu à la bataille de Rivoli, que nous avons gagnée les 25 & 26, après une résistance opiniâtre, & où nous avons fait à l'ennemi treize mille prisonniers, pris plusieurs drapeaux & plusieurs pièces de canon. Le général Alvinzi, presque seul, a eu beaucoup de peine à se sauver.

„ Le 25, le général Guieux attaqua l'ennemi à Anguiari, pour chercher à le culbuter avant qu'il eût entièrement effectué son passage : il ne réussit pas dans son objet ; mais il fit trois cents prisonniers.

» Le 26, le général Augereau attaqua l'ennemi à Anguiari ; ce qui donna lieu au second combat d'Anguiari : il lui fit deux mille prisonniers, s'empara de seize pièces de canon, & brûla tous ses ponts sur l'Adige. Mais l'ennemi, profitant de la nuit, défila droit sur Mantoue. Il était déja arrivé à une portée de canon de cette place ; il attaqua Saint-George,

fauxbourg que nous avions retranché avec soin, & ne put pas l'emporter. J'arrivai dans la nuit avec des renforts ; ce qui donna lieu à la bataille de la Favorite, sur le champ de bataille où je vous écris. Les fruits de cette bataille sont sept mille prisonniers, des drapeaux, des canons, tous les bagages de l'armée, un régiment de hussards, & un convoi considérable de grains & de bœufs que l'ennemi prétendait faire entrer dans Mantoue. Wurmser a voulu faire une sortie pour attaquer l'aile gauche de notre armée ; mais il a été reçu comme à l'ordinaire, & obligé de rentrer. Voilà donc, en trois ou quatre jours, la cinquième armée de l'empereur entièrement détruite.

„ Nous avons vingt-trois mille prisonniers, parmi lesquels un lieutenant général, deux généraux, six mille hommes tués ou blessés, soixante pièces de canon, & environ vingt-quatre drapeaux. Tous les bataillons de volontaires de Vienne ont été faits prisonniers ; leurs drapeaux sont brodés des mains de l'impératrice.

„ L'armée du général Alvinzi était de près de cinquante mille hommes, dont une partie était arrivée en poste de l'intérieur de l'Autriche.

„ Du moment que je serai de retour

au quartier-général, je vous ferai passer une relation détaillée, pour vous faire connaître les mouvemens militaires qui ont eu lieu, ainsi que les corps & les individus qui se sont distingués. "

Cette lettre n'était que l'annonce abrégée des évènemens dont il envoya le lendemain 29 les détails de Vérone.

« Je m'étais rendu à Bologne avec deux mille hommes, afin de chercher, par ma proximité, à en imposer à la cour de Rome, & lui faire adopter un systême pacifique dont cette cour paraît s'éloigner de plus en plus depuis quelque temps.

» J'avais aussi une négociation entamée avec le grand-duc de Toscane, relativement à la garnison de Livourne, que ma présence à Bologne terminerait infailliblement.

» Mais, le 18 nivose, la division ennemie qui était à Padoue se mit en mouvement; le 19, elle attaqua l'avant-garde du général Augereau, qui était à Bevilaqua, en avant de Porto-Legnago. Après une escarmouche assez vive, l'adjudant-général Dufaux, qui commandait cette avant-garde, se retira à San-Zeno, & le lendemain à Porto-Legnago, après avoir eu le temps, par sa résistance, de prévenir toute la ligne de la marche de l'ennemi.

» Je fis passer aussitôt sur l'Adige les deux

mille hommes que j'avais avec moi à Bologne, & je partis immédiatement après pour Vérone.

„ Le 23, à six heures du matin, les ennemis se présentèrent devant Vérone, & attaquèrent l'avant-garde du général Massena, placée au village Saint-Michel. Ce général sortit de Vérone, rangea sa division en bataille, & marcha droit à l'ennemi, qu'il mit en déroute, lui enleva trois pièces de canon, & lui fit six cents prisonniers. Les grenadiers de la soixante-quinzième enlevèrent les pièces à la baïonnette; ils avaient à leur tête le général Brume, qui a eu ses habits percés de sept balles.

„ Le même jour & á la même heure, l'ennemi attaquait la tête de notre ligne de Montebaldo, défendue par l'infantérie légère du général Joubert; le combat fut vif & opiniâtre. L'ennemi s'était emparé de la première redoute; mais Joubert se précipita à la tête de ses carabiniers, chassa l'ennemi, qu'il mit en déroute complète, & lui fit cent dix prisonniers.

„ Le 24, l'ennemi jeta brusquement un pont à Anguiari, & y fit passer son avant-garde, à une lieue de Porto-Legnago; en même temps le général Joubert m'instruisit qu'une colonne assez considérable filait par Montagna, & menaçait de tourner son avant-garde à la Coronna. Dif-

férens indices me firent connaître le véritable projet de l'ennemi, & je ne doutai plus qu'il n'eût envie d'attaquer, avec ses principales forces, ma ligne de Rivoli, & par là d'arriver à Mantoue : je fis partir dans la nuit la plus grande partie de la division du général Maſſena, & je me rendis moi-même à Rivoli, où j'arrivai à deux heures après minuit.

» Je fis auſſitôt reprendre au général Joubert la poſition intéreſſante de San-Marco ; je fis garnir le plateau de Rivoli d'artillerie, & je diſpoſai le tout afin de prendre à la pointe du jour une offenſive redoutable, & de marcher moi-même à l'ennemi. A la pointe du jour, notre aile droite & l'aile gauche de l'ennemi ſe rencontrèreent ſur les hauteurs de San-Marco; le combat fut terrible & opiniâtre. Le général Joubert, à la tête de la trente-troiſième, ſoutenait ſon infanterie légère, que commandait le général Vial. Cependant M. Alvinzi, qui avait fait ſes diſpoſitions le 24 pour enfermer toute la diviſion du général Joubert, continuait d'exécuter ſon même projet: il ne ſe doutait pas que pendant la nuit j'y étais arrivé avec des renforts aſſez conſidérables pour rendre ſon opération non-ſeulement impoſſible, mais encore déſaſtreuſe pour lui. Notre gauche fut vivement attaquée ; elle

mille hommes que j'avais avec mo
logne, & je partis immédiatemen
pour Vérone.

„ Le 23, à six heures du ma
ennemis se présentèrent devant V
& attaquèrent l'avant-garde du
Massena, placée au village Saint-
Ce général sortit de Vérone, ra
division en bataille, & marcha
l'ennemi, qu'il mit en déroute, lui
trois pièces de canon, & lui fit si
prisonniers. Les grenadiers de la so
quinzième enlevèrent les pièces à la
nette; ils avaient à leur tête le génér
me, qui a eu ses habits percés de sept

„ Le même jour & à la même heu
nemi attaquait la tête de notre li
Montebaldo, défendue par l'inf
légère du général Joubert; le com
vif & opiniâtre. L'ennemi s'était
de la première redoute; mais Jou
précipita à la tête de ses carabiniers
l'ennemi, qu'il mit en déroute co
& lui fit cent dix prisonniers.

„ Le 24, l'ennemi
pont à Angui
garde, à
en mê
trufi
fu

plia, & l'ennemi se porta sur le centre. La quatorzième demi-brigade soutint le choc avec la plus grande bravoure. Le général Berthier, chef de l'état-major, que j'y avais laissé, déploya dans cette occasion la bravoure dont il a fait si souvent preuve dans cette campagne. Les Autrichiens, encouragés par leur nombre, redoublaient d'efforts pour enlever les canons placés devant cette demi-brigade; un capitaine s'élance au-devant de l'ennemi, en criant: *Quatorzième, laisserez-vous prendre vos pièces?* En même temps la trente-deuxième, que j'avais envoyée pour rallier la gauche, paraît, reprend toutes les positions perdues, &, conduite par son général de division Massena, rétablit entièrement les affaires.

„ Cependant il y avait déja trois heures que l'on se battait, & l'ennemi ne nous avait pas encore présenté toutes ses forces. Une colonne ennemie, qui avait longé l'Adige sous la protection d'un grand nombre de pièces, marche droit au plateau de Rivoli pour l'enlever, & par-là menace de tourner la droite & le centre. J'ordonnai au général de cavalerie Leclerc de se porter pour charger l'ennemi, s'il parvenait à s'emparer du plateau de Rivoli, & j'envoyai le chef d'escadron Lasalle, avec

cinquante dragons, prendre en flanc l'infanterie ennemie qui attaquait le centre, & la charger vigoureusement. Au même instant le général Joubert avait fait descendre des hauteurs de San-Marco quelques bataillons qui plongeaient dans le plateau de Rivoli. L'ennemi, qui avait déja pénétré sur le plateau, attaqué vivement & de tous côtés, laisse un grand nombre de morts, une partie de son artillerie, & rentre dans la vallée de l'Adige. A peu près au même moment, la colonne ennemie qui était déja depuis long-temps en marche pour nous tourner & nous couper toute retraite, se rangea en bataille sur des pitons derrière nous. J'avais laissé la 75e en réserve, qui non-seulement tint cette colonne en respect, mais encore en attaqua la gauche qui s'était avancée, & la mit sur-le-champ en déroute. La dix-huitième demi-brigade arriva sur ces entrefaites, dans le temps que le général Rey avait pris position derrière la colonne qui nous tournait. Je fis aussitôt canonner l'ennemi avec quelques pièces de 12; j'ordonnai l'attaque, & en moins d'un quart-d'heure toute cette colonne, composée de plus de quatre mille hommes, fut faite prisonnière. L'ennemi, par-tout en déroute, fut par-tout poursuivi, & pendant toute la nuit on nous amena des prisonniers. Quinze cents

hommes, qui se sauvaient par Guarda, furent arrêtés par cinquante hommes de la dix-huitième, qui, du moment qu'ils les eurent reconnus, marchèrent sur eux avec confiance, & leur ordonnèrent de poser les armes.

» L'ennemi était encore maître de la Corona; mais il ne pouvait plus être dangereux. Il fallait s'empresser de marcher contre la division de M. le général Provera, qui avait passé l'Adige, le 24, à Anguiari: je fis filer le général Victor avec la brave cinquante-septième, & rétrograder le général Massena, qui, avec une partie de sa division, arriva à Roverbella le 25.

» Je laissai l'ordre, en partant, au général Joubert, d'attaquer, à la point du jour, l'ennemi, s'il était assez téméraire pour rester encore à la Corona.

» Le général Murat avait marché toute la nuit avec une demi-brigade d'infanterie légère; il devait paraître, dans la matinée, sur les hauteurs de Montebaldo qui dominent la Corona. Effectivement, après une résistance assez vive, l'ennemi fut mis en déroute; & ce qui était échappé à la journée de la veille, fut fait prisonnier: la cavalerie ne put se sauver qu'en traversant l'Adige à la nage, & il s'en noya beaucoup.

„ Nous avons fait, dans les deux journées de Rivoli, treize mille prisonniers, & pris neuf pièces de canon : les généraux Sandos & Meyer ont été blessés en combattant vaillamment à la tête des troupes.

COMBAT DE SAINT-GEORGE.

« M. le général Provera, à la tête de six mille hommes, arriva, le 26 à midi, au fauxbourg de Saint-George ; il l'attaqua pendant toute la journée, mais inutilement : le général de brigade Miolis défendait ce fauxbourg ; le chef de bataillon du génie Samson l'avait fait retrancher avec soin. Le général Miolis, aussi actif qu'intrépide, loin d'être intimidé des menaces de l'ennemi, lui répondit avec du canon, & gagna ainsi la nuit du 26 au 27, pendant laquelle j'ordonnai au général Serrurier d'occuper la Favorite avec la cinquante-septième & la dix-huitième demi-brigades de ligne & toutes les forces disponibles que l'on put tirer des divisions du blocus. Mais, avant de vous rendre compte de la bataille de la Favorite, qui a eu lieu le 27, je dois vous parler des deux combats d'Anguiari.

PREMIER COMBAT D'ANGUIARI.

« La division du général Provera, forte de dix mille hommes, avait forcé le passage d'Anguiari; le généal de division Guieux avait aussitôt réuni toutes les forces qu'il avait trouvées, & avait marché à l'ennemi : n'ayant que quinze cents hommes, il ne put pas parvenir à faire repasser la rivière à l'ennemi; mais il l'arrêta une partie de la journée, & lui fit trois cents prisonniers.

SECOND COMBAT D'ANGUIARI.

« Le général Provera ne perdit pas un instant; il fila sur-le-champ sur Castellara. Le général Augereau tomba sur l'arrière-garde de sa division, & après un combat assez vif, enleva toute l'arrière-garde de l'ennemi, lui prit seize pièces de canon, & lui fit deux mille prisonniers. L'adjudant-général Dufaux s'y est particulièrement distingué par son courage. Les neuvième & dix-huitième régimens de dragons, & le vingt-cinquième régiment de chasseurs, s'y sont particulièrement distingués. Le commandant des hussards se présente devant un escadron du neuvième régiment de dragons; & par une de ces fanfaronnades communes aux Autrichiens,

Rendez-vous, crie-t-il au régiment. Le citoyen Duvivier fait arrêter son escadron : *Si tu es brave, viens me prendre*, crie-t-il au commandant ennemi. Les deux corps s'arrêtent, & les deux chefs donnèrent un exemple de ces combats que nous décrit avec tant d'agrément *le Tasse*. Le commandant des hulans fut blessé de deux coups de sabre ; les troupes alors se chargèrent, & les hulans furent faits prisonniers.

„ Le général Provera fila toute la nuit, arriva, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, à Saint-George, & l'attaqua le 26 ; n'ayant pu y entrer, il projeta de forcer la Favorite, de percer les lignes du blocus, &, secondé par une sortie que devait faire Wurmser, se jeter dans Mantoue.

BATAILLE DE LA FAVORITE.

« Le 27, à une heure avant le jour, les ennemis attaquèrent la Favorite, dans le temps que Wurmser fit une sortie, & attaqua les lignes du blocus par Saint-Antoine. Le général Victor, à la tête de la cinquante-septième demi-brigade, culbuta tout ce qui se trouva devant lui : Wurmser fut obligé de rentrer dans Mantoue, presque aussitôt qu'il en était sorti,

& laissa le champ de bataille couvert de morts & de prisonniers. Le général Serrurier fit avancer alors le général Victor avec la cinquante-septième demi-brigade, afin d'acculer Provera au fauxbourg de Saint-George, & par-là le tenir bloqué. Effectivement, la confusion & le désordre étaient dans les rangs ennemis; cavalerie, infanterie, artillerie, tout était pêle-mêle. La terrible cinquante-septième demi-brigade n'était arrêtée par rien : d'un côté, elle prenait trois pièces de canon; d'un autre, elle mettait à pied le régiment des hussards de Herdendy. Dans ce moment, le respectable général Provera demanda à capituler; il compta sur notre générosité, & ne se trompa pas. Nous lui accordâmes la capitulation dont vous trouverez ci-joints les articles. Six mille prisonniers, parmi lesquels tous les volontaires de Vienne, vingt pièces de canon, furent le fruit de cette journée mémorable.

» L'armée de la république a donc, en quatre jours, remporté deux batailles rangées & six combats, fait près de vingt-cinq mille prisonniers, parmi lesquels un lieutenant-général & deux généraux, douze à quinze colonels, &c.; pris vingt drapeaux, soixante pièces de canon, & tué ou blessé au moins six mille hommes.

» Je vous demande le grade de général de division pour le général Victor; celui de général de brigade pour l'adjudant-général Vaux. Toutes les demi-brigades se sont couvertes de gloire, & spécialement la trente-deuxième, la cinquante-septième & la dix-huitième de ligne, que commandait le général Massena, & qui, en trois jours, ont battu l'ennemi à Saint-Michel, à Rivoli & à Roverbella. Les légions romaines faisaient, dit-on, vingt-quatre milles par jour; nos brigades en font trente, & se battent dans l'intervalle.

» Le citoyen Dessain, chef de la quatrième demi-brigade d'infanterie légère; Marquis, chef de la vingt-neuvième; Fournesy, chef de la dix-septième, ont été blessés. Les généraux de brigade Vial, Brume, Bon, & l'adjudant-général Argod, se sont particulièrement distingués.

» Les traits particuliers de bravoure sont trop nombreux pour être tous cités ici. »

Capitulation faite par les troupes impériales, sous les murs de Saint-George, le 27 nivose, an 5 de la république.

« ARTICLE PREMIER. Les honneurs de la guerre accordés, & toute la troupe prisonnière de guerre.

» II. Les officiers garderont leurs épées,

leurs effets & équipages, & les soldats leurs sacs.

„ III. Les officiers-généraux & autres officiers particuliers pourront aller chez eux, si le général en chef y consent. J'engage ma parole d'honneur de dire au général en chef que j'avais promis ledit article.

„ IV. Il sera donné connaissance au maréchal comte Wurmser de la présente capitulation.

„ V. Les malades & blessés seront soignés avec tous les sentimens d'humanité inséparables des républicains. "

Au quartier-général de Vérone, le 30 nivose, an 5.

« Je certifie que, dans les différentes batailles qui ont eu lieu depuis le 19 nivose jusqu'au 27 du même mois, l'état des prisonniers de guerre autrichiens, dont la revue a été passée, monte déja à plus de vingt mille, dont sept cents hommes de cavalerie, & qu'il en arrive à chaque instant; que l'ennemi nous a laissé quarante-quatre pièces de canon avec leurs caissons, tous les bagages de la colonne du général Provera & tous les drapeaux de ses corps, dont une partie a été brisée par l'ennemi. Je certifie que, d'après les ordres du général en chef, j'en ai donné au général

de division Rey, pour être chargé de conduire jusqu'à Grenoble la colonne de vingt mille prisonniers de guerre, par convois de trois mille, marchant à un jour de distance les uns des autres, & sous l'escorte de la cinquante-huitième demi-brigade & d'un escadron de cavalerie.

„ Ces trophées de la brave armée d'Italie sont faits pour étonner tellement nos plus vrais amis, que j'ai cru leur faire plaisir en les certifiant d'une manière officielle.

Signé, ALEX. BERTHIER. "

Une relation spéciale, & qui ne laisse rien à desirer pour les détails de ces glorieuses journées, fut expédiée le 30 de Vérone par le général Berthier. C'est celle qui suit.

« Après la défaite de l'armée autrichienne commandée par M. le général Wurmser, & sa fuite forcée dans Mantoue avec une partie des débris de son armée, l'empereur fit tous les sacrifices possibles, & déploya une activité & un mouvement qui surpassent tous ceux que nous ayons jamais faits. Il tira des troupes de l'armée du Rhin & de tous ses états : elles arrivèrent en poste, & vers le 14 frimaire le général Alvinzi se trouvait à la tête d'une armée beaucoup plus forte que celle de la république. Le général Alvinzi fit at-

taquer le Tyrol; il s'avançait en même temps par sa gauche sur la Brenta, dans le dessein de s'approcher de l'Adige: mais prévenu par l'activité de Buonaparte, joué par ses talens supérieurs, ce général a été battu, ainsi qu'on l'a vu par les affaires qui ont eu lieu les 14, 16, 17, 21, 22, & enfin les 25, 26 & 27 frimaire au fameux combat d'Arcole.

„ L'empereur, au lieu d'être découragé, a fait les derniers efforts pour rassembler une nouvelle armée; il a dégarni toutes ses frontières; tous les jeunes gens de Vienne se sont formés en corps de volontaires; enfin, tout ce que l'entêtement, l'opiniâtreté & la haine contre l'armée française en Italie ont pu suggérer, a été mis en usage. En effet, une nouvelle armée de quarante à quarante-cinq mille combattans présens sous les armes, une artillerie formidable, ne laissaient aucun doute à nos ennemis sur la défaite totale des Français, & sur la délivrance de Mantoue. Buonaparte, instruit de la rapidité avec laquelle les forces de l'empereur arrivaient, pressait la marche des renforts annoncés par le gouvernement.

„ La cour de Rome, sans être dangereuse, armait & rapprochait le peu de troupes qu'elle peut mettre sur pied vers la Romagne, pour inquiéter les états de

Reggio, Bologne, Ferrare & Modène, qui, par leur propre énergie, se sont déclarés libres. Les correspondances surprises annonçaient les intentions de l'empereur pour que Wurmser, dans le cas où il ne pût être secouru à temps, cherchât à s'évader avec sa garnison, en se jetant, soit dans le Ferrarois, soit dans les états du pape.

» Buonaparte, dont le génie se porte par-tout, fait ses dispositions : il tire de toutes les divisions de son armée, sans les affaiblir, quelques troupes qui forment une colonne mobile, qui se rassemble à Bologne; colonne qui, par les différens rayons sur lesquels arrivent ces troupes, fait croire, qu'il y a un rassemblement de plus de quinze mille hommes.

» La Toscane, Rome, sont inquiètes; le dernier état croit voir une armée prête à marcher. L'effet moral est le même que si cette armée était en marche; mais l'œil de Buonaparte est sur le Pô, sur l'Adige, & sur les mouvemens de la gauche de l'ennemi, & sur tous ceux que peut opérer le général Wurmser, soit pour une réunion, soit pour s'évader. Les ordres les plus précis sont donnés, dans toutes les divisions actives de l'armée, pour être prêtes à combattre.

» Le 20 nivose, Buonaparte arrive à

Bologne ; le 21, passe la revue des troupes, organise tout. Dans la nuit du 21, il apprend que l'ennemi fait un mouvement sur toute la ligne; que, le 19, l'avant-garde du général Augereau, qui était à Bevilaqua, en avant de Porto-Legnago, a été attaquée ; que cette avant-garde, après s'être battue toute la journée, s'était reployée, & que, par la faute de quelques charretiers qui avaient coupé les traits de leurs chevaux, nous avions perdu deux pièces d'artillerie dans la retraite de cette avant-garde, où la valeur du petit nombre des Français céda avec gloire à un nombre d'ennemis très-supérieur. L'adjudant-général Dufaux a particulièrement déployé des talens & une grande valeur.

„ Buonaparte laisse dans les quatre provinces cispadanes les forces nécessaires ; & sur-le-champ il fait partir, par marche forcée, deux mille hommes d'élite de la colonne mobile qu'il avait rassemblée, pour renforcer la division du général Augereau, & s'opposer à toutes les entreprises de l'ennemi sur le bas-Adige. Il part lui-même pour le blocus de Mantoue, où il donne tous les ordres nécessaires, & de là il se rend à Vérone, où il arrive le 23 au matin, au moment où l'ennemi attaque en force l'avant-garde de la division du général Massena, qui était à Saint-Michel.

Le combat eſt opiniâtre ; l'ennemi remporte d'abord quelques avantages, mais bientôt il eſt arrêté.

„ La ſoixante-quinzième demi-brigade, commandée par le général de brigade Brume, qui a montré un grand courage & des talens, a beaucoup contribué au ſuccès de cette journée. Les grenadiers de cette demi-brigade enlevèrent à la baïonnette une batterie ennemie. La cavalerie, commandée par le général Leclerc, s'eſt conduite avec beaucoup de diſtinction, & à deux heures l'ennemi était repouſſé.

„ Le général Maſſena, qui avait dirigé les mouvemens, a fait à l'ennemi ſept cents priſonniers, & enlevé pluſieurs pièces de canon. Dans le même moment où les avant-poſtes de Maſſena étaient attaqués, le général Joubert le fut à la Corona, où l'ennemi avait déja obtenu quelques ſuccès & pris une redoute, lorſque le général Joubert, à la tête de quelques braves & ſecondé du général Meyer, reprit la redoute à l'aſſaut, & força l'ennemi à rentrer dans ſa poſition. Le général Joubert fit en cette occaſion trois cents priſonniers.

„ Dans la nuit du 23 au 24, une colonne ennemie, ſoit qu'elle ſe fût égaré, ſoit qu'elle eût deſſein de ſurprendre les poſtes de la porte Saint-George près de la citadelle de Vérone, ſe battit toute la

nuit avec nos grand-gardes ; mais elle fut repoussée.

» Tous les rapports qui nous parvinrent dans la matinée du 24, annonçaient un mouvement général de l'ennemi, dont l'attaque du 23 faisait partie. L'ennemi, auquel on doit rendre la justice d'avoir parfaitement masqué ses mouvemens, nous laissait dans l'incertitude de savoir si ses plus grandes forces étaient à Rivoli ou sur le bas-Adige. Dans cette position, Buonaparte crut devoir rester à Vérone, prêt à se porter où il serait nécessaire, selon les circonstances.

» Dans la soirée du 24, le général en chef apprit que le poste de la Corona avait été attaqué par des forces si supérieures, que le général Joubert crut devoir l'évacuer pour prendre une position en avant de Rivoli; mouvement qui s'exécuta en présence de l'ennemi, avec une constance qui annonçait le desir qu'avaient nos troupes de le combattre dans une position plus avantageuse à l'infériorité de leur nombre. On apprit en même temps que l'ennemi canonnait vivement sur l'Adige, entre Ronco & Porto-Legnago.

» Les forces qui s'étaient déployées devant le général Joubert, ne laissèrent plus d'incertitude sur les intentions de l'ennemi : il était clair qu'Alvinzi, avec ses

principales forces, voulait percer par Rivoli; forçes qui ſe trouvaient du double plus conſidérables que celles aux ordres du général Joubert.

„ Buonaparte fixe auſſitôt ſes idées, donne des inſtructions ſur le bas de l'Adige & à Vérone; il met en mouvement une partie de la diviſion du général Maſſena; il fait approcher les troupes qui étaient aux ordres du général Rey à Déſenzano, & avec des inſtructions préciſes il les dirige en différentes colonnes, & par échelons, ſur Rivoli. A huit heures du ſoir, il part en poſte avec tout ſon état-major pour ſe rendre à Rivoli, où il arrive au milieu de la nuit. Les diſpoſitions du général Joubert, excellentes pour ſa diviſion iſolée, ne convenaient plus au moment où Buonaparte, avec des renforts, venait prendre le commandement. Il ordonna donc qu'à l'inſtant même on reprît la poſition en avant du plateau de Rivoli, & notamment le poſte de San-Marco, que l'on avait évacué, & qui eſt la clef de la poſition de ce plateau, ſeul point où l'ennemi pût faire déboucher, entre l'Adige & le lac de Garda, ſa cavalerie & ſon artillerie. Buonaparte, ſuivi des généraux commandant les diviſions & de ſon état-major, employa toute la nuit à reconnaître le terrain & la poſition de l'ennemi,

qui occupait une ligne imposante, forte d'environ vingt mille hommes, sa droite à Caprino, & sa gauche en arrière de San-Marco.

„ Alvinzi, qui avait établi depuis plusieurs jours son plan d'attaque du 24, ne s'attendait pas à la présence du général Buonaparte, ni aux renforts que devait recevoir le général Joubert au moment même du combat.

„ Quant aux dispositions de Buonaparte, elles étaient dans sa tête, & l'exécution dans le tact du moment & la latitude qu'il laisse aux généraux divisionnaires pour, d'après l'objet général de l'action, agir selon les circonstances.

„ L'ordre donné de reprendre les petits postes en avant du plateau de Rivoli engagea toute la nuit une fusillade entre les avant-postes : mais la reprise par nos troupes de la position de San-Marco, à cinq heures du matin, engagea réellement la bataille ; ce qui commença à inquiéter Alvinzi, dont l'exécution du projet d'attaque devait avoir lieu quelques heures plus tard.

„ Au jour, le général Joubert, à la tête d'une partie de sa division, attaqua l'ennemi par le prolongement des hauteurs de San-Marco, l'autre partie occupait le centre, & la gauche de la ligne devait être

ſucceſſivement renforcée par les troupes qui venaient tant de la diviſion du général Maſſena que de celle du général Rey, leſquelles ſe trouvaient un peu en arrière, par la raiſon que l'attaque avait réellement commencé plutôt qu'elle n'aurait eu lieu à cauſe des circonſtances.

„ La dix-huitième demi-brigade de bataille, qui avait reçu ordre de quitter Buſſolingo pour ſe porter à Garda, en reçut de nouveaux pour ſe rapprocher de la gauche de l'attaque, & rentrer dans les principes du général Buonaparte de ne point diſſéminer ſes troupes, mais ſeulement de s'éclairer ſur ſes flancs.

„ Le général Joubert faiſant des progrès ſur les crêtes de la rive droite de l'Adige qui gagne la Corona, le reſte de la ligne ſe portait également en avant, & obtenait des ſuccès. Le centre était ſur les hauteurs qui dominent le village de Saint-Martin.

„ Le général en chef crut devoir faire venir la quatorzième demi-brigade qui était en réſerve : il avait déja ordonné à un bataillon d'aller attaquer Saint-Martin, lorſqu'il s'apperçut que la gauche de notre ligne perdait du terrain; mouvement qui était d'autant plus dangereux, que les troupes qui ſuivaient l'ennemi ſur les crêtes à notre droite perdaient également un peu de leurs avantages. Le général en chef me laiſſa au

centre avec la brave quatorzième demi-brigade & l'ordre d'agir selon les circonstances. Il se porta lui-même à la gauche ; & dans l'intervalle qu'il mit pour s'y rendre, la vingt-neuvième & la quatre-vingt-cinquième demi-brigade avaient totalement ployé. Le bataillon de la quatorzième, qui avait chassé l'ennemi de Saint-Martin, en fut repoussé, mais tenait toujours l'ennemi en échec par le feu vif qu'il faisait dans les haies qui entourent ce village.

„ La hauteur qu'occupait la quatorzième demi-brigade, couvrait le seul débouché par où la droite, commandée par le général Joubert, pouvait se retirer : aussi l'ennemi rassembla-t-il toutes ses forces pour se porter sur le centre. Le général en chef, qui sentait l'importance du poste qu'occupait la quatorzième demi-brigade, & la position critique dans laquelle elle se trouverait, étant entièrement tournée par sa gauche, par la réunion d'une partie des forces de la droite de l'ennemi, s'était rapidement porté à l'endroit du désordre, & y fit aussitôt marcher la trente-deuxième demi-brigade, qui arrivait de Vérone. Massena, enfant gâté de la victoire, marche à la tête. La valeur de cette demi-brigade, la présence du général en chef, forcent bientôt l'ennemi à rétrograder en

désordre,

désordre, & déja les positions perdues par la vingt-neuvième & la quatre-vingt-cinquième demi-brigades sont reprises; mais la droite, qui était sur les crêtes, & qui avait vu le désordre momentané de la gauche, s'était déja reployée, quoiqu'en ordre, à la hautenr du centre, & défilait par le passage que couvraient les hauteurs occupées par la quatorzième demi-brigade. J'avais envoyé le deuxième bataillon pour favoriser la retraite de celui qui était dans les haies de Saint-Martin; avec le troisième j'occupais la hauteur du centre. C'est là que ce bataillon, entouré par les forces du centre & d'une partie de celles de la droite de l'ennemi, en reçut le choc avec la plus grande valeur: il tint environ vingt minutes dans cette position, d'où l'ennemi ne put le débusquer, & l'empêcha de s'emparer de deux pièces de canon qui étaient à mi-côte en avant de lui, & que nos charretiers avaient abandonnées.

» Au moment où je donnais l'ordre à une compagnie de se porter sur les pièces, où l'ennemi était déja parvenu, & tâchait de réatteler les chevaux pour les emmener, un officier de ce bataillon se précipita seul, en criant: *Non, vous n'aurez pas nos pièces.* Mais le feu de l'ennemi ayant empêché de parvenir jusqu'à

elles, j'ordonnai qu'on fît un feu terrible sur cette batterie, où l'on tua tous les chevaux & les Autrichiens qui y étaient; & les deux pièces n'ayant pu être emmenées, nous restèrent. Je ferai connaître le nom de ce brave, dont je ne connais que l'action.

» Notre gauche avait non-seulement repris toutes ses positions, mais gagné encore du terrain, lorsque les localités obligèrent notre droite à prendre une position en arrière sur Rivoli : ce qui se fit avec quelque désordre, par le tiraillement d'un certain nombre d'Autrichiens qui avaient gagné les hauteurs qui dominent le plateau. L'ennemi chercha à en profiter; mais il n'observa pas qu'en s'abandonnant par sa gauche, il se faisait couper par les succès qu'obtenait notre gauche, si la sienne essuyait le moindre échec.

» Effectivement, l'ennemi s'était répandu en descendant des rochers sur la petite plaine de l'autre côté du ravin que domine le plateau de Rivoli & sur ce plateau même, la clef de notre position, où il avait déja cinq cents hommes. Le général en chef, qui avait l'œil par-tout, & qui avait jugé utile d'employer un corps de cavalerie, nous avait envoyé le chef d'escadron Lasalle avec un détachement de cette arme. Le général de

division Joubert, qui avait eu son cheval blessé, & qui donnait l'exemple aux grenadiers en ralliant ces troupes, se jeta, un fusil à la main, sur le petit plateau de Rivoli, qu'il réattaqua avec fureur, tandis que je dirigeais le petit corps de cavalerie dans la plaine qui commande ce plateau de l'autre côté du ravin. La charge de la cavalerie obtint les plus brillans succès. L'infanterie du centre suivit ces avantages. Joubert reprend le plateau de Rivoli, culbute l'ennemi dans le bas de l'Adige, & lui enlève plusieurs pièces de canon *. Dans le même moment, Masséna, profitant du mouvement rétrograde que fait l'ennemi, qu'il se trouvait avoir dépassé, & de tous les avantages que lui donnait sa position, fait dix-huit cents prisonniers. Le général en chef, après avoir ordonné toutes les dispositions qui assuraient la victoire sur sa ligne de bataille, fut instruit que l'ennemi, qui ne doutait pas de nous battre, avait fait marcher un corps de quatre mille hommes, qui se trouvaient en bataille derrière Rivoli, & couronnaient toutes les crêtes entre l'Adige & le lac de Garda, de manière

* Le capitaine-adjoint Bremont, & un aide-de-camp donnèrent, sous mes yeux, des preuves du plus grand courage & de sang-froid.

que nous étions entièrement tournés par ce corps, & toutes communications coupées avec Vérone & Peſchiera. Cette ſituation n'inquiétait ni le général en chef, ni les militaires éclairés ; mais ceux qui apprendront que nos ſoldats le voyaient avec le même ſang froid, en diſant, dans le temps même que le front de la ligne ſe battait avec plus de chaleur, *Eh bien! ceux-là ſont encore pour nous*, pourront juger de la confiance que le ſoldat a dans les généraux qui le commandent.

» Buonaparte avait diſpoſé deux bataillons de la ſoixante-quinzième demi-brigade pour faire face à la colonne ennemie qui nous avait tournés. La dix-huitième demi-brigade de ligne, qui avait dû ſe rapprocher de la gauche, comme on l'a déja dit, arriva : le général en chef la fait diſpoſer à la gauche de la ſoixante-quinzième demi-brigade. On s'obſervait de part & d'autre. Les Autrichiens criaient, *Nous les tenons*; & ils ſe partageaient déja nos dépouilles. On était aſſez près pour s'entendre. Un feu de file part de toute leur ligne : c'était un ſignal. Auſſitôt les troupes Autrichiennes, ſortant par le bas de l'Adige, ſe portent avec fureur pour emporter le retranchement de Rivoli. Ils attaquent à trois repriſes différentes ; ils

ne trouvent que la mort, ou fuient épouvantés. Pendant ce temps, Buonaparte avait fait établir quatre pièces d'artillerie légère qui canonnaient la droite de la ligne du corps ennemi qui nous avait tournés. La dix-huitième & quelques troupes de la soixante-quinzième demi-brigade, commandées par les généraux Brume & Monnier, reçoivent l'ordre de se porter sur trois colonnes pour attaquer l'aile droite de cette ligne ennemie qui occupait une hauteur avantageuse & qui nous avait tournés. Nos troupes partent : il ne semble pas qu'on aille porter la mort dans les rangs ennemis; il semble plutôt que c'est une manœuvre d'instruction. Le soldat, l'arme au bras, part en chantant l'hymne du *Chant du départ* : il fond sur l'ennemi; l'attaque & la déroute ne sont qu'un même instant. Toute cette ligne fuit en désordre; nos éclaireurs la poursuivent. Une centaine de nos tirailleurs arrivent en même temps qu'elle sur le lac de Garda, lui font mettre bas les armes, & ramènent près de trois mille prisonniers. Le général Rey, qui, par les longueurs de sa route, ne put arriver que tard, s'était trouvé arrêté par le corps ennemi qui nous tournait, lequel avait des avant-postes de son côté, avec lesquels les siens s'engagèrent; mais

il était encore trop éloigné pour prendre une part déciſive à l'action.

» Le général en chef, d'après les rapports, ſavait qu'il y avait eu une forte canonnade ſur les bords de l'Adige ; & n'ayant point de nouvelles du général Augereau, il préſuma que la communication entre lui & Vérone pouvait être interceptée : il ſe rendit à Rivoli, donna des ordres au général Joubert pour attaquer l'ennemi le lendemain 26, s'il avait encore l'imprudence de tenir la Corona : il fit marcher ſur Vérone & Caſtelnovo les troupes qui devenaient inutiles au général Joubert ; il partit ſur-le-champ (nuit du 25 au 26) pour ſe rendre à Caſtelnovo, où il apprit qu'une colonne ennemie d'environ dix mille hommes, commandée par le général Provera, avait, dans la nuit du 24, paſſé l'Adige à force ouverte, & ſous le feu d'une artillerie nombreuſe, à Anguiari, & que le général Guieux, qui gardait l'Adige dans cette partie, avait été obligé de ſe retirer de Ronco. Les communications étant coupées, il ne pouvait recevoir des nouvelles du général Augereau : il ſe porte auſſitôt ſur Villafranca, où il fait marcher les cinquante-ſeptième, dix-huitième, trente-deuxième & ſoixante-quinzième demi-brigades. Il reçoit des nouvelles du général Serrurier,

qui l'informait que l'ennemi était à Castellara & marchait sur Saint-George à Mantoue. Le neuvième régiment de dragons & un escadron d'Herdendy s'étant trouvés en présence, les Autrichiens défièrent les dragons avec l'arrogance germanique ; aussitôt le citoyen Duvivier, commandant l'escadron français, s'élance sur le chef de l'escadron ennemi. Cette espèce de duel héroïque s'engage ; le commandant Duvivier sabre son adversaire & le renverse. C'est le signal de charge de part & d'autre ; les Autrichiens sont culbutés, & leur défaite suit de près celle de leur chef.

„ Le général en chef présume qu'Augereau, s'il n'a pas été battu, doit suivre la colonne de Provera ; & il se rend lui-même à Roverbella, où il arrive le 25 au soir avec ses renforts. Il apprend que le général Augereau, dans la journée du 25, avait réuni ses forces pour tomber sur la colonne de Provera, entre Auguiari & Roverquiera. Provera, qui, après son passage, n'avait d'autre but que de se porter rapidement sur Mantoue, ne put être attaqué que par la queue de sa colonne. Le général Point commandait la gauche de l'attaque, le général Lasnes la droite, tandis que les généraux Guieux & Bon marchaient de Ronco pour prendre l'ennemi

à revers. L'attaque fut faite avec l'audace & l'intelligence que la division conduite par le général Augereau a si souvent déployées. L'ennemi a laissé deux mille hommes prisonniers, dont quarante officiers, & quatorze bouches à feu; son pont sur l'Adige a été brûlé. Le reste de la colonne de Provera, pendant le combat, filait de toutes ses forces pour gagner Mantoue.

» Le 26 au soir, le général Buonaparte sut que le général Provera, arrivé sous Saint-George, avait sommé le général Miolis, qui défendait ce poste, de se rendre; ce général lui avait répondu qu'il se battait, mais qu'il ne se rendait pas. Un second parlementaire venu, il le renvoya sans avoir été plus satisfait.

» L'attaque que fit le général Joubert le 26, eut tout le succès qu'on pouvait en attendre. L'ennemi, sur la fin de l'affaire du 25, avait maintenu un poste à San-Marco. Le général Joubert ordonna au général Vial de le reprendre pendant la nuit du 25 au 26; ce qui engagea encore l'affaire deux heures avant le jour. La division du centre, commandée par le général Baraguey-d'Hilliers, se porta à Saint-Martin, d'où elle chassa l'ennemi, & lui prit ses canons. La colonne de droite, commandée par le général Vial, disputa les crêtes presque toute la journée

avec l'ennemi ; mais le général Joubert, qui avait dirigé une colonne commandée par le général Vaux, pour tourner l'ennemi & le prévenir sur la Corona, en suivant le revers de Montebaldo, y arriva effectivement avant lui. Alors l'ennemi, voyant sa retraite coupée, se mit en déroute. Il fut entouré, & six mille hommes mirent bas les armes. Tout ce qui était sur le bas de l'Adige se retira en déroute vers le Tyrol. La vingt-neuvième demi-brigade & la quatre-vingt-cinquième se conduisirent dans cette journée avec une valeur qui répara le moment d'incertitude qu'elles marquèrent dans l'affaire du 25.

„ Dans la nuit du 26 au 27, le général en chef se porta à Saint-Antoine, où il donna ses ordres pour attaquer la colonne de Provera le 27. Ce général, voyant qu'il ne pouvait s'emparer de Saint-George de vive force, & n'ayant point de nouvelles du corps d'armée d'Alvinzi, ne pouvait plus avoir d'autres projets que de se réunir à une forte sortie de la garnison de Mantoue pour nous combattre avec avantage : le général eut donc pour but d'empêcher cette jonction, & d'entourer la colonne du général Provera. Le général Dumas fut en observation à Saint-Antoine devant la citadelle. Le général Serrurier, avec une colonne de quinze cents hom-

mes, se mit en marche une heure avant le jour pour se porter à la Favorite, tandis que le général Victor, à la tête de la cinquante-septième & la dix-huitième demi-brigades, devait tourner le général Provera. L'ennemi avait profité de la nuit pour faire sortir un corps par la citadelle pour s'emparer de la Favorite. La tête de la colonne du général Serrurier attaqua l'ennemi comme il exécutait ce mouvement: l'attaque commença vivement. La garnison fit une sortie considérable; mais, n'ayant pu occuper la Favorite, elle se trouvait dans l'impossibilité de se joindre à la colonne de Provera. L'ennemi s'empara de Saint-Antoine; mais le général en chef ayant envoyé deux bataillons de renfort dans cette partie, la garnison de Mantoue, malgré tous ses efforts, ne put faire aucun progrès. Le général Victor, qui a déployé dans cette occasion autant d'énergie que de talens, attaquait vivement, & tournait la colonne du général Provera. Le général Miolis, qui était dans Saint-George, fit une sortie si à propos, que Provera, dont une partie de l'infanterie & de la cavalerie avait déja mis bas les armes, se trouva cerné avec tout le reste de sa colonne. La trente-deuxième demi-brigade, qui venait d'arriver, & qui était encore soutenue par la soi-

xante - quinzième, le forcèrent à mettre bas les armes, sous la seule réserve que les officiers conserveraient leurs chevaux & les effets qu'ils avaient sur eux.

» Le général Provera, six mille hommes d'infanterie, & sept cents hommes de troupes à cheval, mirent bas les armes, & furent faits prisonniers de guerre : nous avons pris vingt-deux pièces de canon, tous leurs caissons, & les bagages de toute la colonne. Dans le nombre des prisonniers se trouve tout le corps des volontaires de Vienne.

» Quatre cents hommes de la garnison de Mantoue ont également été pris ; le reste des troupes qui étaient sorties sont rentrées, & nos troupes ont repris leurs postes du blocus de Mantoue. Le général Dugua, qui commandait la cavalerie, a eu son aide-de-camp tué. La soixante-quinzième demi-brigade, à qui l'on demanda si elle avait des cartouches, répondit qu'avec ces gens-là il ne fallait charger qu'à la baïonnette.

» Le général en chef, après toutes ces dispositions, s'est rendu à Vérone. Le résultat des différentes affaires qui ont eu lieu du 19 au 27 nivose, est la défaite totale de l'armée d'Alvinzi.

» Quant aux tués ou blessés de l'ennemi, le nombre en est considérable : si les militaires les plus éclairés ont peine à

croire à ces succès qui sont cependant bien réels, ils n'en auront pas moins à apprendre qu'ils n'ont coûté à la république que des pertes légères.

„ Voilà une relation bien longue ; mais les amis de la liberté apprendront avec plaisir tous les détails de ces mémorables journées. "

Les admirateurs des monarchies ont remarqué que les ressorts qu'elles employaient pour faire mouvoir leurs guerriers, ou plutôt pour les récompenser de leurs succès, n'étaient pas onéreux aux finances. Cette remarque n'était pas trop juste pour celles où on leur donne libéralement de vastes domaines & des milliers de paysans ; mais, si elle s'appliquait un peu mieux à celles où on ne distribuait que des croix & des rubans, qui portaient cependant aves eux leur pension, ou du moins son expectative, on conviendra que la république française avait un mode encore moins dispendieux que ces états, lorsque, pour encourager le zèle de ses défenseurs, il lui suffisait de décréter que telle armée avait bien mérité ou ne cessait de bien mériter de la patrie. Elle crut devoir sortir de ce protocole commun en faveur des vainqueurs d'Arcole & de la Favorite, & le corps législatif proclama le décret suivant :

„ Considérant qu'il est de l'intérêt de la nation & de sa justice de récompenser les actes de dévouement & d'exciter l'utile émulation des vertus,

„ Les drapeaux tricolors portés à la bataille d'Arcole contre les bataillons ennemis par les généraux Buonaparte & Augereau leur sont donnés à titre de récompense par la nation. "

Le sort de l'Italie devenait tous les jours moins douteux ; & cependant la cour de Rome, si renommée pour sa profonde politique, semblait frappée d'aveuglement, & ne pouvoir se déterminer à une paix que tout lui commandait. Elle avait essayé de former avec Naples une ligue du Midi & n'avait pas entrevu que Naples la sacrifierait sans difficulté, à la nécessité d'éloigner les Français de son propre territoire, qu'elle ferait seule sa paix à la première occasion favorable, parce que son plus grand danger était de mettre ses armées aux prises avec celles de la république, & ses sujets en contact avec des Français, & que toute considération céderait à ces deux craintes assez bien fondées.

Sur la foi de cette ligue, Rome avait rompu les clauses de l'armistice qu'on lui avait accordé, &, déjouée par le traité de Naples, n'avait d'autre ressource que dans

l'alliance qu'elle sollicitait avec l'empereur. Elle multipliait les dépenses & les armemens pour se joindre à un allié toujours battu, dont les états étaient conquis, & auquel des miracles seuls pouvaient permettre de se réunir aux forces papales.

Rome, heureusement pour elle, avait un meilleur appui dans sa faiblesse même, qui, n'offrant aucune gloire à son vainqueur, ne permettait pas de desirer sa ruine, & elle pouvait fonder l'espoir de sa conservation avec plus de certitude sur l'indifférence ou sur la générosité des Français que sur les vains secours qu'elle invoquait.

Cependant l'esprit de liberté se propageait en Italie & y organisait déja des réunions provisoires, qui en faisaient présager de plus importantes. Bologne venait de se donner une constitution républicaine que le peuple avait reçue. Un congrès devait rassembler les députés de la confédération cispadane, & les Milanais semblaient prêts à s'y joindre.

Reggio, qui avait donné le premier signal de la liberté, était, avec justice, désignée pour le lieu des séances de ce congrès, & venait d'acquérir par ses nobles résolutions une gloire plus durable que celle que lui procurait déja l'avantage d'avoir donné le jour à l'Arioste: car il

ſera toujours plus beau pour elle d'avoir fait renaître en Italie les droits des hommes, que d'avoir produit un poëte, quelque grand qu'il ſoit. Ne craignons pas d'offrir ici aux amis de la liberté le premier monument de celle de l'Italie.

Le congrès ciſpadan au général en chef de l'armée d'Italie Buonaparte.

Reggio, 10 décembre 1796, jour premier, an premier de la république ciſpadane une & indiviſible.

« CITOYEN GÉNÉRAL,

» Les peuples ciſpadans, appelés par vos victoires, & plus encore par votre cœur, à la liberté, reçoivent aujourd'hui l'heureuſe nouvelle que leurs repréſentans envoyés à Reggio pour reſſerrer & perfectionner les liens de la confédération arrêtée à Modène, les ont déclarés libres, indépendans, ſouverains, & les ont conſtitués en république une & indiviſible. Le citoyen Marmont, envoyé par vous pour veiller à notre ſûreté & à la liberté de nos délibérations, a été préſent à cette proclamation unanime, & pourra vous dire que nous ſommes dignes de notre nouvel état. Il vous dira ſans doute auſſi comment le nom de notre libérateur donnait de l'énergie à nos réſolutions, & était le premier fondement de notre joie. Rece-

vez, *invaincu* général, l'aînée de votre valeur & de votre magnanimité. Vous en êtes le père, vous en êtes le protecteur; sous vos auspices elle sera debout, inébranlable, & en vain les tyrans s'efforceront de la renverser. Nous avons rempli une grande partie de la haute mission que le vœu libre de nos peuples nous a confiée, nous l'acheverons bientôt; mais vous seul pouvez lui donner cette immortalité attachée à votre nom. »

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au citoyen président du congrès cispadan.

Milan, 12 nivose.

« CITOYEN PRÉSIDENT,

» J'ai appris avec le plus vif intérêt, par votre lettre du 10 décembre, que les républiques cispadanes se sont réunies en une seule, & que, prenant pour symbole un faisceau, elles sont déja convaincues que leur force consiste dans l'unité & l'indivisibilité. La malheureuse Italie est depuis long-temps effacée du tableau des puissances de l'Europe. Si les Italiens de nos jours sont dignes de recouvrer leurs droits, & de se donner un gouvernement libre, on verra un jour leur patrie figurer avec gloire parmi les puissances de la terre. N'oubliez pas cependant que les lois sont

nulles sans la force : vos premiers regards doivent se fixer sur votre organisation militaire. La nature vous a tout donné ; & après la concorde & la sagesse qu'on remarque dans vos différentes délibérations, il ne vous manque, pour parvenir au but, que d'avoir des bataillons aguerris & animés du saint enthousiasme de la patrie. Vous vous trouvez dans une situation bien plus heureuse que le peuple français ; vous pouvez parvenir à la liberté sans révolution. Les malheurs qui ont affligé la France avant l'établissement de sa constitution seront inconnus parmi vous. L'unité qui lie les diverses parties de la république cispadane sera le modèle constamment suivi de l'union qui régnera entre toutes les classes de ses citoyens ; & le fruit de la correspondance de vos principes & de vos sentimens, soutenue par votre courage, feront la république, la liberté & le bonheur.

Le congrès cispadan aux peuples de Bologne, Ferrare, Modène & Reggio.

Reggio, le 10 nivose, an premier de la république cispadane une & indivisible.

« La première pierre de votre liberté naissante fut posée dans le congrès tenu à Modène au mois d'octobre dernier, gra-

ces à l'invaincue nation française, qui non-seulement vous rendit généreusement vos droits naturels, mais vous mit aussi en état de les exercer, pour assurer votre existence future. C'est dans cette vue que vous formâtes les liens d'une fédération amie, que rien ne devait dissoudre ; vous voulûtes aussi qu'on cherchât les moyens de rendre ces liens plus étroits, afin que l'édifice commencé s'élevât grand & majestueux. Enfin vous nous appelâtes au congrès de Reggio ; & nous, forts de vos mandats, nous fûmes orgueilleux de pouvoir & de devoir concourir à une entreprise digne de l'honneur de l'Italie, & qui fera l'admiration des siècles à venir.

» Citoyens, le congrès s'empresse de vous faire savoir que vos vœux sont remplis, que vous n'êtes plus qu'un seul peuple, ou plutôt une seule famille. Voici la teneur de la résolution :

» La motion ayant été fait au congrès, » de former des quatre peuples une ré- » publique une & indivisible sous tous » les rapports, de manière que les quatre » peuples ne forment qu'un seul peuple, » une seule famille, pour tous les effets » tant passés qu'à venir, sans en excepter » aucun ;

» Le congrès étant allé aux voix sur

...

» cette motion par peuple, tous l'ont
» acceptée. "

» Le peuple de Reggio fut témoin de la publication de ce décret, comme nous le fûmes de sa joie. Nos braves frères venus des régions transpadanes pour fraterniser avec nous, ont pris part à l'alégresse universelle. Puissent-ils nous imiter, comme nous le desirons ardemment! & puissent-ils se lier si étroitement avec notre république, que désormais la tyrannie n'espère plus d'enchaîner de nouveau l'Italie!

» Il semble que quelque chose aurait manqué à l'exaltation générale, si nos invaincus libérateurs n'avaient été présens à un acte si solemnel.

» Le citoyen Marmont, envoyé exprès par le général en chef pour veiller à la sûreté & à la liberté de notre union, a assisté au congrès, & il a vu en nous, & dans tout le peuple rassemblé, des frères non indignes de l'amour de la généreuse nation: il s'est chargé de rendre compte au général en chef de ce glorieux évènement. Nous aurions désiré de vous voir tous présens dans ce moment heureux, bien sûrs que votre joie se serait mêlée à celle de vos frères; mais si la distance des lieux nous a privés de cette double jouissance, nous nous en

dédommageons en vous faiſant part de cet évènement, avant que vos mandataires retournent dans leur patrie. Peuples de la république ciſpadane, la grande époque eſt déja marquée. Loin de vous les anciennes querelles, & ces rivalités que fomentaient l'ambition & le deſpotiſme! *Liberté*, *égalité*, *vertu*, que ce ſoient là vos deviſes. La puiſſante république qui vous a invités au grand ouvrage de la liberté, vous protégera, n'en doutez pas, de toutes ſes forces; l'eſclavage fuit de ſes contrées. Les tyrans pour qui vous étiez un objet de dériſion, frémiſſent & pâliſſent. Le monde entier a les regards fixés ſur vous, & l'Italie attend avec anxiété que vous lui rendiez cette ancienne ſplendeur qui la fit reſpecter de toutes les nations. »

L'intervalle que mettaient les Français entre leurs opérations militaires n'était que le moment de repos néceſſaire & le temps d'en préparer de nouvelles. Les Autrichiens reparaiſſaient en force ſur la Brenta & dans le Tyrol; ainſi l'inſtant d'agir ne pouvait être éloigné. C'eſt au milieu de l'occupation que devaient donner à Buonaparte tant de ſoins divers qu'on aime à voir le calme de ſon eſprit. On le reconnaît, ainſi que la haine qu'inſpirait ſa gloire, dans ce fragment

de la lettre qu'il écrivait de Vérone, le 9 pluviose, au directeur Carnot.

« . . . . . J'ai vu avec pitié tout ce que l'on débite sur mon compte ; l'on me fait parler, chacun suivant sa passion. Je crois que vous me connaissez trop pour imaginer que je puisse être influencé par qui que ce soit : j'ai toujours eu à me louer des marques d'amitié que vous avez données à moi & aux miens, & je vous en conserverai toujours une vraie reconnaissance. Il est des hommes pour qui la haine est un besoin, & qui, ne pouvant pas bouleverser la république, s'en consolent en semant la dissention & la discorde par-tout où ils peuvent arriver. Quant à moi, quelque chose qu'ils disent, ils ne m'atteignent plus. L'estime d'un petit nombre de personnes comme vous, celle de mes camarades, quelquefois aussi l'opinion de la postérité, &, par-dessus tout, le sentiment de ma conscience, & la prospérité de ma patrie, m'intéressent uniquement. »

Il annonçait ensuite les mouvemens de son armée.

« La division du général Augereau s'est rendue à Padoue ; de là elle a passé la Brenta & s'est rendue à Citadella, où elle a rencontré l'ennemi, qui a fui à son approche.

COMBATS DE CARPENEDOLO ET D'AVIO.

« La division du général Massena s'est portée, le 5, de Vicence sur Bassano, que les Autrichiens semblaient avoir l'intention de défendre, tandis que la division du général Augereau s'avançait sur Citadella pour tourner cette place. De fortes reconnoissances de cette dernière division ont rencontré les avant-postes des Autrichiens, & une forte fusillade s'est engagée entre eux. Dans le même temps, le général Massena avait jeté des éclaireurs en avant des retranchemens de l'ennemi sur le chemin & près du pont de Bassano, où ils ont fait quelques prisonniers.

» Le 7, à la pointe du jour, le général Massena, instruit que l'ennemi avait évacué Bassano pendant la nuit, & s'était porté, par les deux rives de la Brenta, à Carpenedolo & Crespo, a ordonné au général Menard de marcher à Carpenedolo avec la vingt-cinquième demi-brigade de bataille, en suivant la rive droite de la Brenta, pour arriver par Vastagna au pont de Carpenedolo; & il a dirigé en même temps vers ce dernier village, par la rive gauche de la Brenta, un bataillon

de la trente-deuxième demi-brigade, cinquante dragons, & deux pièces d'artillerie. Ces troupes ont atteint l'ennemi tout près de Carpenedolo ; un combat très-vif s'est engagé sur le pont. L'ennemi, après une forte résistance, a été forcé par les baïonnettes républicaines, & s'est retiré laissant deux cents morts sur la place : neuf cents prisonniers, dont un major & douze officiers, une pièce de canon, sont demeurés en notre pouvoir. Les Autrichiens, en déroute, se sauvent devant nous. La pluie continuelle qui est tombée durant cette expédition, est cause que le reste de cette armée n'est pas entièrement prisonniers de guerre.

„ La division du général Joubert est en marche pour suivre l'ennemi dans les gorges du Tyrol, que la mauvaise saison rend difficiles. Il a rencontré hier à Avio l'arrière-garde de l'ennemi, & lui a fait trois cents prisonniers après un léger combat.

» La division Rey a accompagné les prisonniers.

„ Après les combats d'Avio & de Carpenedolo, les ennemis se retirèrent sur Mori & Torbole, appuyant leur droite au lac & la gauche à l'Adige. Le général Murat s'embarqua avec deux cents hommes, & vint débarquer à Torbole. Le

général de brigade Vial, à la tête de l'infanterie légère, après avoir fait une marche très-longue dans les neiges & dans les montagnes les plus escarpées, tourna la position des ennemis, & obligea un corps de quatre cents cinquante hommes & douze officiers à se rendre prisonniers. On ne saurait donner trop d'éloges aux quatrième & dix-septième demi-brigades d'infanterie légère, que conduisait ce brave général; rien ne les arrêtait: la nature semblait être d'accord avec nos ennemis; le temps était horrible: mais l'infanterie légère de l'armée d'Italie n'a pas encore rencontré d'obstacle qu'elle n'ait vaincu.

„ Le général Joubert entra à Roveredo; l'ennemi, qui avait retranché avec le plus grand soin la gorge de Calliano, célèbre par la victoire que nous y avons remportée lors de notre première entrée dans le Tyrol, parut vouloir lui disputer l'entrée de Trente. Le général Béliard chercha à tourner l'ennemi par la droite, dans le temps que le général de brigade Vial continua à marcher sur la rive droite de l'Adige, culbuta l'ennemi, lui fit trois cents prisonniers, & arriva à Trente, où il trouva dans les hôpitaux de l'ennemi deux mille malades ou blessés, qu'il a recommandés à notre humanité en fuyant. Nous y avons pris quelques magasins.

„ Dans

„ Dans le même temps, le général Masſena avait fait marcher deux demi-brigades pour attaquer l'ennemi, qui occupait le château de la Scala, entre Feltro & Primolazo. L'ennemi a fui à ſon approche, & s'eſt retiré au-delà de la Prado, en laiſſant une partie de ſes bagages.

» Le général Augereau s'eſt approché de Treviſo; le clef d'eſcadron Duvivier a culbuté la cavalerie ennemie, après lui avoir enlevé pluſieurs poſtes.

„ La diviſion du général Joubert, après s'être emparée de Trente, s'eſt portée pour prendre la poſition de Lavis & de Segonzano. La brigade de Vial attaque le village de Lavis, où l'ennemi était en force; la quatrième, la dix-ſeptième & la vingt-neuvième demi-brigades d'infanterie légère, ſoutenues de la quatorzième de bataille, s'emparèrent des hauteurs qui dominent le village à droite, en même temps qu'une partie de ces troupes, à la tête deſquelles était le général Vial, culbuta l'ennemi & le pourſuivit juſqu'à Saint-Michel, lui faiſant huit cents priſonniers. La ſeule vingt-neuvième demi-brigade a terraſſé trois mille Hongrois. Le lendemain, l'ennemi demanda une ſuſpenſion d'armes de vingt-quatre heures : la réponſe fut une nouvelle attaque de notre part. L'aide-de-camp du général Sandos, Lambert, avec

deux carabiniers, a fait rendre les armes à un major & à cent Hongrois. L'adjoint aux adjudans-généraux, Cornillon, s'eſt auſſi diſtingué."

La jonction des diviſions de Maſſena & de Joubert ſe trouvant faite, & cette dernière occupant la ligne du Laviſio, qui couvre Trente, on devait être tranquille ſur le ſort futur de Mantoue, qui ne pouvait tarder de ſe rendre.

Le pape, comptant toujours ſur les ſuccès des Autrichiens & ſur ceux d'une politique aſtucieuſe, & ignorant peut-être que la correſpondance perfide de ſon miniſtre avec Vienne était tombée au pouvoir de Buonaparte, qui l'avait tranſmiſe au directoire, avait porté ſes troupes dans la Romagne.

Si la poſtérité avait beſoin d'une nouvelle pièce pour ſe convaincre de la duplicité qui a toujours fait le fond des négociations des prêtres, elle la trouverait dans la lettre ſuivante du cardinal Buſca, ſecrétaire d'état du pape, au prélat Albani, ſon nonce à Vienne.

Rome, 7 janvier 1797.

« Les nouvelles que vous m'envoyez ſont de plus en plus conſolantes. J'apprends par les deux derniers couriers que le baron de Thugut a changé de lan-

gage. Malgré fon air de myftère, nous ne pouvons plus douter des fecours de l'empereur, d'autant plus que l'impératrice & lui vous les ont promis. Il femble auffi que le baron de Thugut compte fur nous, à en juger par le prompt départ du général Colli, par l'obligation qu'on lui impofe de fe hâter de voir nos troupes, & par la manière dont on nous a excités à reprendre nos pays. Tout nous dit que déja on nous regarde comme alliés.

» On ne nous parle plus de facrifices: en aurait-on abandonné l'idée ? Sans doute je me flatte trop, & je ne me croirai sûr que lorfque le traité fera figné aux conditions que je vous ai marquées dans mon dernier courier. A préfent que vous êtes muni de pleins pouvoirs, M. de Thugut ne pourra plus tergiverfer, & il faudra qu'il fe décide.

» Quant à moi, tant qu'il me fera permis d'efpérer des fecours de l'empereur, je temporiferai relativement aux propofitions de paix que les Français nous ont faites. Vous ne pouvez vous former une idée de tout ce qu'on a fait pour m'obliger à répondre à Cacault. Les uns tâchaient de me perfuader par l'efpoir de meilleures conditions; les autres, par la crainte & par des menaces: mais, toujours conftant dans mon opinion, & jaloux de

mon honneur, que je croirais offensé en traitant avec les Français, lorsqu'une négociation est entamée avec la cour de Vienne, je ne me suis laissé ni séduire ni intimider; & jusqu'à ce que je m'y voie obligé, je ne changerai pas de parti. Vous ne devez pas douter de la sincérité de ces sentimens.

„ Il est pourtant vrai que les Français ont grande envie de conclure la paix avec nous. J'en ai une preuve récente dans la lettre ci-jointe de monseigneur le nonce à Florence; & par la réponse dont je vous envoie copie, vous verrez la manière dont je me suis conduit. Je vous envoie les deux copies, afin que vous puissiez citer la constance & la bonne foi avec laquelle je traite.

„ Sans doute, au reçu de ma lettre, M. Colli sera déja parti. J'espère que sous peu il se trouvera à Ancône. J'ai écrit au général-commandant de ce port pour sa réception, & pour qu'il lui propose d'aller en Romagne jeter un coup-d'œil sur nos troupes avant que de venir dans cette capitale, afin que nous soyons à même de prendre des mesures dans nos premiers entretiens.

„ Je vous avoue que je suis fâché de ce que le général Colli s'abouche avec Alvinzi avant de venir ici. Je vois bien

que cela eſt néceſſaire pour leurs opérations, mais je ne ſais pourquoi j'ai une opinion peu favorable d'Alvinzi. Quoique je ne ſois pas dans le cas de juger de ſes opérations en Italie, je crois qu'il pouvait faire plus qu'il n'a fait: mais l'abouchement eſt néceſſaire; je me tranquilliſe, en ſongeant qu'il y va de l'honneur d'Alvinzi & de la gloire de ſervir les intentions de ſon maître.

„ Quant aux appointemens à donner au général Colli, quand même l'empereur ne lui paſſerait rien pour le temps qu'il ſera au ſervice du pape, nous fournirons le tout, & je n'en ſuis pas fâché.

„ Je loue beaucoup le général d'amener avec lui deux officiers, & ſur-tout celui de génie, dont nous manquons totalement. Il devrait auſſi amener plusieurs bas-officiers pour inſtruire nos troupes. L'éloge que le maréchal Laſcy a fait de Colli me conſole.

„ Puiſque vous êtes perſuadé que le baron de Thugut ferait jaloux ſi vous parliez à d'autres qu'à lui en faveur de notre cauſe, abandonnez les autres moyens que je vous propoſais dans le temps que le baron n'était pas dans les bonnes intententions où il eſt à préſent. Continuez cependant à faire la cour à tous ceux qui peuvent nous être utiles en cas d'évènemens.

Tous les hommes de quelque ſens déſapprouvaient à Rome même les lenteurs qu'on y avait apportées à la concluſion de la paix, & blâmaient l'opiniâtre mauvaiſe foi avec laquelle on y traitait.

Les pamphlétaires y avaient fait dire à Paſquin :

Pius Sextus cunctando perdidit rem.

D'autres rappelaient cet ancien diſtique fait pour Alexandre VI, & en faiſaient l'application à Pie VI :

Sextus Tarquinius, Sextus Nero, Sextus & iſte :
Semper ſub Sextis perdita Roma fuit.

Ces ſatyres, qu'avouait la raiſon, n'en donnaient pas aux conſeillers du ſaint père.

Au mouvement hoſtile de ſes troupes, l'indulgence dut trouver ſon terme. Buonaparte donna ordre au citoyen Cacault, agent de la république françaiſe, de quitter Rome ſur-le-champ, & publia la déclaration ſuivante :

Au quartier-général de Bologne,
le 15 pluvioſe, an 5.

« ARTICLE PREMIER. Le pape a refuſé formellement d'exécuter les articles VIII & IX de l'armiſtice conclu le 2 meſſidor à Bologne, ſous la médiation de l'Eſpa-

gne, & ratifié solemnellement à Rome, le 27 juin 1796.

„ II. La cour de Rome n'a cessé d'armer, & d'exciter par ses manifestes, les peuples à la croisade : ses troupes se sont approchées de Bologne jusqu'à dix milles, & ont menacé d'envahir cette ville.

„ III. La cour de Rome a entamé des négociations hostiles contre la France avec la cour de Vienne, comme le prouvent les lettres du cardinal Busca, & la mission du prélat Albani à Vienne.

„ IV. Le pape a confié le commandement de ses troupes à des généraux & des officiers autrichiens envoyés par la cour de Vienne.

„ V. Le pape a refusé de répondre aux avances officielles qui lui ont eté faites par le citoyen Cacault, ministre de la république française, pour l'ouverture d'une négociation de paix.

„ VI. Le traité d'armistice a donc été violé & enfreint par la cour de Rome : en conséquence, je déclare que l'armistice conclu le 2 messidor, entre la république française & la cour de Rome, est rompu. "

Elle fut suivie de cette proclamation.

« L'armée française va entrer sur le territoire du pape : elle sera fidèle aux

maximes qu'elle professe; elle protégera la religion & le peuple.

» Le soldat français porte d'une main la baïonnette, sûr garant de la victoire, offre de l'autre, aux différentes villes & villages, paix, protection & sûreté.... Malheur à ceux qui la dédaigneraient, & qui, de gaiété de cœur, séduits par des hommes profondément hypocrites & scélérats, attireraient dans leurs maisons la guerre & ses horreurs, & la vengeance d'une armée qui a dans six mois fait cent mille prisonniers des meilleures troupes de l'empereur, pris quatre cent pièces de canon, cent dix drapeaux, & détruit cinq armées.

» ARTICLE PREMIER. Tout village ou ville où, à l'approche de l'armée française, on sonnera le tocsin, sera sur-le-champ brûlé, & les municipaux fusillés.

» II. La commune sur le territoire de laquelle sera assassiné un Français, sera sur-le-champ déclarée en état de guerre; une colonne mobile y sera envoyée; il y sera pris des ôtages, & il sera levé une contribution extraordinaire.

» III. Tous les prêtres, religieux & ministres de la religion, sous quelques noms que ce soit, seront protégés & maintenus dans leur état actuel, s'ils se conduisent selon les principes de l'Évan-

gile ; & s'ils sont les premiers à les transgresser, ils seront traités militairement, & plus sévèrement que les autres citoyens. "

Aussitôt la division du général Victor s'avança vers Imola, première ville de l'état papal, & y coucha le 13.

« L'armée de sa sainteté avait coupé les ponts, & s'était retranchée avec le plus grand soin sur la rivière de Senio, qu'elle avait bordée de canons. Le général Lasnes, commandant l'avant-garde, apperçut les ennemis qui commençaient à le canonner; il ordonna aussitôt aux éclaireurs de la légion lombarde d'attaquer les tirailleurs papistes : le chef de brigade Lahoz, commandant la légion lombarde, réunit ses grenadiers, qu'il fit former en colonne serrée pour enlever, baïonnette au bout du fusil, les batteries ennemies. Cette légion, qui voit le feu pour la première fois, s'est couverte de gloire; elle a enlevé quatorze pièces de canon sous le feu de trois ou quatre mille hommes retranchés. Pendant que le feu durait, plusieurs prêtres, un crucifix à la main, prêchaient ces malheureuses troupes. Nous avons pris à l'ennemi quatorze pièces de canon, huit drapeaux, mille prisonniers, & tués quatre ou cinq cents hommes. Le chef de

brigade Lahoz a été légèrement bleſſé. Nous avons eu quarante hommes tués ou bleſſés.

» Nos troupes ſe portèrent auſſi-tôt ſur Faenza : elles en trouvèrent les portes fermées ; toutes les cloches ſonnaient le tocſin, & une populace égarée prétendait en défendre l'iſſue. Tous les chefs, notamment l'évêque, s'étaient ſauvés. Deux ou trois coups de canon enfoncèrent les portes, & nos gens entrèrent au pas de charge. Les loix de la guerre m'autoriſaient à mettre cette ville infortunée au pillage ; mais comment ſe réſoudre à punir auſſi ſévèrement toute une ville pour le crime de quelques prêtres ? J'ai envoyé chez eux cinquante officiers que j'avais faits priſonniers, pour qu'ils allaſſent éclairer leurs compatriotes, & leur faire ſentir les dangers qu'une extravagance pareille à celle-ci leur faiſait courir. J'ai fait ce matin venir tous les moines, tous les prêtres : je les ai rappelés aux principes de Évangile, & j'ai employé toute l'influence que peuvent avoir la raiſon & la néceſſité pour les engager à ſe bien conduire. Ils m'ont paru animés de bons principes. J'ai envoyé à Ravennes le général des Camaldules pour éclairer cette ville, & éviter les malheurs qu'un plus long aveuglement pourrait produire ; j'ai

envoyé à Cefene, patrie du pape actuel, le père dom Ignacio, prieur des bénédictins.

„ Le général Victor continua hier fa route, & fe rendit maître de Forli; je lui ai donné ordre de fe porter aujourd'hui à Cefene. Je vous ai envoyé différentes pièces qui convaincront l'Europe entière de la folie de ceux qui conduifent la cour de Rome. Vous trouverez ci-jointes deux autres affiches, qui vous convaincront de la démence de ces gens-ci: il eft déplorable de penfer que cet aveuglement coûte le fang des pauvres peuples, innocens inftrumens & de tout temps victimes des théologiens. Plufieurs prêtres, & entre autres un capucin, qui prêchaient l'armée des catholiques, ont été tués fur le champ de bataille. " *

* Les curieux de détails trouveront dans cette note ceux de cette petite affaire.

" Le 14 pluviofe, à cinq heures du matin, la divifion du général Victor s'eft mife en marche d'Imola. pour s'avancer fur une partie de l'armée papale, raffemblée à Faenza; l'avant-garde de la divifion du général Victor, commandée par le général de brigade Lafnes, & dans laquelle étaient les grenadiers de la légion lombarde, rencontra le corps d'armée de fa fainteté fur le Senio. L'ennemi confiant, tant par fes retranchemens que par la rivière qu'il avait devant lui, mais que, malheureufement pour lui, le beau temps avait rendue guéable,

Tandis qu'on chassait de la Romagne les troupes du pape, un évènement plus important & plus glorieux mettait le comble aux triomphes des Français, & faisait briller la magnanimité de leur général : Mantoue capitulait.

Buonaparte écrivait de Faenza, le 15 pluviose, au directoire :

« Le général Serrurier & le général Wurmser ont dû avoir hier une conférence pour fixer le jour de l'exécution de la capitulation, & s'accorder sur les différens qu'il y a entre l'accordé & le proposé.

» Je me suis attaché à montrer la générosité française vis-à-vis de Wurmser, gé-

---

défendait le pont & la rivière avec environ quatre mille hommes, quatorze pièces de canon & un corps de cavalerie : tournés par les troupes qui avaient passé le Senio au gué, & attaqués en même temps de front sur le pont du Senio, le choc fut le moment de la déroute. Les grenadiers lombards enlevèrent les batteries à la baïonnette, & se sont couverts de gloire, & la déroute fut complète.

„ Le pape a perdu, dans cette occasion, mille hommes prisonniers, vingt-six officiers, environ quatre ou cinq cents hommes tués ; il a perdu huit drapeaux, quatorze pièces de canon & huit caissons, qui étaient tout ce qu'il y avait. On a pris également quatre dragons blessés. Le septième régiment d'hussards, commandé par l'aide-de-camp Junot, poursuivit pendant dix milles la cavalerie papale, sans pouvoir la rejoindre."

néral âgé de ſoixante-dix ans, envers qui la fortune a été, cette campagne-ci, très-cruelle, mais qui n'a pas ceſſé de montrer une conſtance & un courage que l'hiſtoire remarquera. Enveloppé de tous côtés après la bataille de Baſſano, perdant d'un ſeul coup une partie du Tyrol & ſon armée, il oſe eſpérer de pouvoir ſe réfugier dans Mantoue, dont il eſt éloigné de quatre à cinq journées, paſſe l'Adige, culbute une de nos avant-gardes à Cerca, traverſe la Molinella, & arrive dans Mantoue. Enfermé dans cette ville, il a fait deux ou trois ſorties; toutes lui ont été malheureuſes, & à toutes il était à la tête. Mais outre les obſtacles très-conſidérables que lui préſentaient nos lignes de circonvallation, hériſſées de pièces de campagne, qu'il était obligé de ſurmonter, il ne pouvait agir qu'avec des ſoldats découragés par tant de défaites, & affaiblis par les maladies peſtilentielles de Mantoue. Ce grand nombre d'hommes qui s'attachent toujours à calomnier le malheur, ne manqueront pas de chercher à perſécuter Wurmſer. »

Un meſſage du directoire fut adreſſé le 23 pluvioſe au corps légiſlatif; il portait:

« CITOYENS REPRÉSENTANS,

» Mantoue s'eſt rendu le 14 de ce mois à dix heures du ſoir. La garniſon eſt priſonnière de guerre. »

A cette annonce, Villetard monte à la tribune du conseil des cinq cents, & dit :

« La superbe Mantoue est donc tombée au pouvoir des républicains ! Grace en soit rendu à cette armée de héros, dont les succès ont étonné l'Italie elle-même, jadis le théâtre des faits d'armes les plus glorieux. Ainsi s'écrouleront tous les sinistres projets des ennemis de la liberté du peuple.

» Agitez-vous péniblement dans vos obscurs complots, vils partisans de la tyrannie ; ourdissez contre le peuple l'imposture & la perfidie ; dévouez aux assassinats ses plus intrépides défenseurs : ces moyens sont dignes de vous & de votre cause. Les républicains triomphent aux champs de l'honneur ; c'est là, je vous le prédis, que vos projets seront confondus, que vos attentats seront expiés.

» Et depuis quand les lâches Sybarites prétendent-ils donner des fers aux hommes intrépides ?

» Pygmées, qui façonnez dans les ténèbres le joug de la tyrannie des aides, des gabelles, des corvées, des droits féodaux, des dîmes, & de toutes les vexations, vous flattez-vous de rendre à l'esclavage, à la mi ère & aux humiliations, les généreux enfans de la victoire ?

» Non : j'en atteste l'éternelle raison,

qui ne veut pas que la France victorieuse soit désormais dégradée à ce point.

» Les perfides! ils avaient leurré notre crédulité par les mots d'humanité & de justice : mais ce prestige de la plus infâme hypocrisie vient d'être dissipé, le voile est tombé; leur plan d'oppression vient d'être manifesté à tous les yeux.

» Tout ce que l'ingénieuse cruauté des bourreaux a inventé de plus abominable, voilà le premier don qu'apportaient au peuple français ces hommes si justes & si humains à l'avènement de leur domination royale.

» Vous frémissez d'indignation, héros magnanimes que votre dévouement rassemble dans nos camps, & dont l'univers contemple les travaux avec admiration. Oui, voilà le prix que le royalisme réservait à votre constance, à tant de maux soufferts, à tant de sang versé, à vos pères, à vos femmes, à vos enfans : l'esclavage, l'ignominie, ou les supplices. Mais reposez-vous sur vos représentans; ils voient d'un œil stoïque les poignards dirigés contre leur sein par le royalisme. Calmes au milieu des dangers & des hurlemens du royalisme, ils rendront ses efforts impuissans. Ils demeurent inébranlables dans le dessein d'affermir le gouvernement constitué en l'an 3, ce monument indestruc-

tible de votre liberté, consacré par le peuple français, après avoir été élevé par la convention nationale; par la convention nationale, dont la justice sut être inflexible envers le dernier de vos tyrans, dont la fermeté dissipa la ligue des rois, déconcerta tous les complots ourdis contre le peuple dans l'intérieur, renversa des obstacles que tous les hommes avaient estimés insurmontables, dont les membres vous ont si souvent conduits à la victoire, qui s'honore encore de la haine des mauvais citoyens, que lui ont attirée ses efforts constans & ses succès inattendus contre la tyrannie.

» Oui, braves soldats, les représentans du peuple français, que vous immortalisez par vos victoires, sont unis avec vous de cœur, d'intention, de volonté, pour soutenir ce gouvernement qui vous a affranchis de l'esclavage, qui vous rend à votre dignité. Ce ne sera point pour être subjugués & opprimés de nouveau par ces lâches esclaves d'un tyran, que vous aurez été invincibles: la gloire, la liberté & l'égalité, ce but honorable de vos travaux, en seront le prix.

» Et vous, brave légion lombarde, dont les premiers pas dans la carrière de la liberté sont signalés par des victoires, vous avez acquis aussi des droits à la re-

connaiſſance de la république & des amis de la liberté.

» Recevez-en pour garant la nouvelle couronne civique que le corps législatif, organe de la reconnaiſſance nationale, s'empreſſe de treſſer pour ceindre vos fronts victorieux.

» Je propoſe que le conſeil déclare que l'armée d'Italie, victorieuſe de Mantoue, n'a jamais ceſſé de bien mériter de la patrie. »

Cette propoſition, miſe aux voix, eſt adoptée à l'unanimité.

Le même meſſage arrivé au conſeil des anciens, Lacombe-Saint-Michel prend la parole, & dit :

« Il eſt donc diſſipé, ce nuage qui obſcurciſſait l'aurore des beaux jours que la liberté ſemblait promettre depuis quelques mois à l'Italie! Mantoue eſt priſe. Oui, vous ſerez libres, ſucceſſeurs de Camille, ſucceſſeurs des Catons. Gravez à jamais dans vos faſtes la reconnaiſſance éternelle que vous devez à la brave armée d'Italie, à cette armée, & au génie audacieux & intrépide de ſon chef, de Buonaparte, dont chaque pas au-delà des Alpes fut un prodige. Il eſt bien permis ſans doute à ceux qui depuis huit ans combattent pour l'établiſſement & l'affermiſſement de leur

liberté, de goûter une vive jouiſſance à l'aſpect du triomphe qui aſſure la liberté à de nouveaux républicains.

„ Loin de nous l'idée que la guerre que nous ſoutenons en Italie contre la maiſon Autriche, dont l'orgueil inſultant, humilié par tant de victoires, oſe encore mettre en queſtion s'il exiſte une république française; loin de nous, dis-je, l'idée que cette guerre n'ait eu pour objet qu'un calcul diplomatique pour acheter de l'empereur les pays conquis par les armées françaiſes; & *les ſujets* que l'amour de la liberté nous a déja réunis! Non, deſcendans des Romains, ne le croyez pas, que le gouvernement français ait eu le projet, après vous avoir engagés à marcher ſous les drapeaux tricolors, de vous enchaîner de nouveau pour vous livrer à vos anciens maîtres. Non, vous ſeriez injuſtes ſi vous ſuſpectiez ſa loyauté. Vous avez combattu à côté de nos phalanges pour la cauſe de la liberté: que la liberté ſoit votre récompenſe. Il eſt dans les principes invariables de la nation françaiſe de reſpecter les gouvernemens de tous les peuples, quels qu'ils ſoient; mais il eſt auſſi dans le cœur des amis de l'égalité de ſourire aux efforts des peuples qui veulent jouir de leurs droits: goûter éventuellement le bonheur de vos deſtinées, applaudir à ce beau mouvement

qui nous rappelle encore l'image des beaux jours que les Français goûtèrent unanimement en 1789, eſt un moment de jouiſſance que ne déſapprouvera pas l'auſtère ſageſſe du conſeil des anciens. Plaignons les Français aſſez malheureux pour exalter les déſaſtres de leur patrie, tandis qu'ils atténuent les évènemens en faveur de la liberté. Puiſſes-tu, ô république ciſpadane, ne pas connaître ces enfans dénaturés! Puiſſe la conquête de l'heureux rivage qui vit naître Virgile, être l'augure certain de tes brillantes deſtinées! Puiſſes-tu ne pas éprouver les ſecouſſes terribles & multipliées dont la république françaiſe fut trop long-temps le théâtre! Profite de nos fautes, garantis-toi de nos diviſions; & ſi jamais la diſcorde voulait brandir ſa torche entre les deux républiques, que la reconnaiſſance te rappelle ce que nous fîmes pour toi; que la prudence t'avertiſſe qu'un ennemi commun ſera toujours aux aguets pour profiter de nos fautes. Et vous, brave armée d'Italie, il ne nous appartient plus d'ordonner des fêtes pour célébrer vos victoires; ce ſoin fut réſervé pour le gouvernement: mais il eſt permis à chacun de nous de manifeſter à cette tribune ſon impatience d'approuver la réſolution qui ſans doute déclarera que l'armée d'Italie ne ceſſe de bien mériter de la patrie."

—— La nouvelle de la capitulation de Mantoue fut publiée à Paris à son de tambour, & avec la solemnité convenable à un évènement si intéressant pour les suites des opérations de cette campagne. Des détachemens nombreux de troupes de ligne accompagnaient l'officier public dont la voix proclamait la gloire de nos armes au milieu d'un peuple nombreux qui semblait la partager, tant il s'y montrait sensible; ils marchaient avec le même enthousiasme qui fit éclore les prodiges qu'ils célébraient. A la gaîté de leur maintien on eût dit, en sachant que c'étaient des soldats français, qu'ils marchaient à un combat. La garde nationale sédentaire voulut aussi rendre son hommage aux vainqueurs de Mantoue: tous les corps-de-garde qu'elle occupe s'empressèrent de fournir de piquets pour assister à cette proclamation; elle y portait avec orgueil les armes qu'elle saurait avec le même empressement employer à les secourir.

Quoique cette nouvelle fût connue depuis deux jours, sa confirmation officielle n'en produisit pas une sensation moins vive ni moins agréable. L'alégresse générale se signala par plusieurs banquets dont la cordialité & la joie franche firent les frais. C'est dans ce moment que les véritables patriotes aiment à se montrer: ils

ont aſſocié leur ſort à celui de la républi-
que, ils triomphent avec elle.

Cependant, comme ce n'eſt point par des ſignes extraordinaires qu'a beſoin de ſe manifeſter une affection continue, nous ſerions preſque en droit de ne plus vanter les témoignages de notre enthouſiaſme & de notre reconnaiſſance à chacune des victoires de nos défenſeurs d'Italie : ces généreux guerriers ont voulu nous en faire des ſentimens d'habitude ; & certes, nous y ferons auſſi conſtans qu'ils ſont fidèles à leur gloire.

Armée de héros, devenue invincible par cinq années de triomphes, jouis du ſpectacle de tes travaux : vois la France entière te dreſſer des monumens & chanter tes ſuccès ; des détachemens de toutes les armées, tes émules, ambitionner l'honneur de venir partager tes lauriers, & ſe preſſer vers le théâtre de tes victoires ; l'Allemagne fuir à tes approches, t'ouvrir par le Tyrol les routes de ſa capitale : vois l'Italie t'entourer d'états libres qui te doivent l'exiſtence, & qui ne te permettent plus de rétrograder ſans crime. Tu as triomphé de ſes tyrans, tu triomphes même de ſes ſouvenirs : tout ce qu'ils avaient d'impoſant n'a-t-il pas diſparu devant l'admiration que tu inſpires ? & quel eſt le Français qui, au ſein de la paix glo-

rieuse que tu prépares, n'ambitionnera pas de dire, *Je fus de l'armée d'Italie?*

Aussitôt après l'arrivée du courier porteur de la nouvelle officielle de la reddition de Mantoue, les employés des bureaux du directoire tinrent conseil entre eux sur les moyens de payer à la brave armée d'Italie leur part de la reconnaissance publique. Une pétition présentée au directoire, il y a quelques jours, par le citoyen Augereau, marchand fruitier rue Mouffetard, leur avait appris qu'il est le père de l'immortel général de ce nom, digne compagnon de Buonaparte, & dont la renommée n'a cessé de publier les hauts faits depuis l'ouverture de la campagne. C'est en la personne de ce respectable vieillard, âgé de 75 ans, qu'ils déterminent d'honorer l'armée d'Italie. Une députation lui est envoyée pour le prier de se rendre à un banquet frugal & fraternel. Un fauteuil l'attendait au haut de la table, & un bouquet de laurier, orné d'un ruban tricolor, lui est présenté au nom de la société. Des couplets analogues à la fête, inspirés par l'enthousiasme sont chantés pendant le modeste repas, dont la gaieté fit les plus grands frais. Après le dîner, une nombreuse députation reconduisit chez lui le vénérable vieillard.

L'enthousiasme qu'excitaient les triomphes

phes de l'armée d'Italie était vrai & ſincère chez une grande partie des Français : mais déja un parti nombreux les regardait comme la ruine de ſes eſpérances ; & l'on aura une idée aſſez juſte de l'eſprit qui commençait à ſe montrer juſque dans les conſeils, lorſqu'on ſaura que la motion ſuivante ne trouva pas, parmi des hommes qui y jouiſſaient d'un grand crédit, le moyen de s'y faire appuyer : non qu'ils n'en euſſent deſiré le ſuccès ; mais la crainte de ne pas l'obtenir, & le déſagrément qui en eût pu réſulter pour un général qu'ils vénéraient, les empêchèrent de la haſarder.

--- Des ſuccès inouis appellent des récompenſes extraordinaires. Annibal ne fit point en Italie ce qu'y a fait Buonaparte ; Scipion en Afrique ne l'a point ſurpaſſé, & Rome reconnaiſſante l'honora du nom de l'Africain.

L'Eſpagne [illegible] ſes chefs de ces glorieux ſurnoms [illegible] ainſi qu'elle a impoſé celui de la paix au miniſtre qui a ſigné celle que la France vient de lui donner.

La Ruſſie ne néglige pas ce moyen de récompenſe, & le vainqueur de la Crimée en retint le nom de Taurique.

Cette ſorte de monnaie eſt très-républicaine, puiſque Rome en uſa dans ſes meilleurs temps, & ſera oublier tous les

cordons & les bâtons de la monarchie.

Le Français qui, dans huit mois de campagne, a forcé le roi des Alpes à nous en donner pour jamais les clefs; celui des deux Siciles à une paix néceſſaire; les ducs de Parme & de Modène, l'un à nous payer un tribut, l'autre à fuir de ſes états; le Français qui a fermé tous les ports de l'Italie aux Anglais, paralyſé leur flotte ſur la Méditerranée, reconquis ſur eux la Corſe, ſans même leur livrer de combats; le Français qui, par les plus mémorables victoires, a arraché des mains de l'orgueilleuſe Autriche tous les pays de l'Italie ſoumis à ſon joug; qui a fait tomber devant les enſeignes tricolores cinq armées impériales & la ſuperbe Mantoue; le Français qui va reprendre à la Rome papale les trophées dont l'avaient ornée les Romains républicains, & rendre à la France, ſeule digne aujourd'hui de les poſſéder, ces chefs-d'œuvre des arts, fruits heureux du génie de la Grèce libre; ce Français qui détruira (eſpérons-le du moins) dans la Rome ſacerdotale le foyer où s'alimentaient nos diſcordes civiles, & dont les triomphes non interrompus nous promettent la paix au dedans & au dehors, mérite, certes, le ſurnom de l'*Italique*, & le corps législatif lui doit cet honorable décret.

L'acte de la capitulation de Mantoue ne tarda pas d'arriver : vous le trouverez ci-joint, écrivait Buonaparte au directoire.

« Nos troupes ont occupé la citadelle le 15, & aujourd'hui la ville est entièrement évacuée par les Autrichiens. Je vous enverrai les inventaires de l'artillerie & du génie, & la revue de la garnison, dès l'instant qu'ils me seront parvenus. C'est le général Serrurier qui a assiégé la première fois Mantoue. Le général Kilmaine, qui a établi le deuxième blocus, a rendu de grands services; c'est lui qui a ordonné que l'on fortifiât Saint-George, qui nous a si bien servi depuis. La garnison de Mantoue a mangé cinq mille chevaux; ce qui fait que nous en avons fort peu trouvé. Je vous demande le grade de général de brigade pour le citoyen Chasseloup, commandant le génie de l'armée. Il a assiégé le château de Milan, la ville de Mantoue, & on en était déja aux batteries de brêche lorsque j'ordonnai qu'on levât le siège : il a dans cette campagne fait fortifier Peschiera, Legnago & Pizzighitone. Je vous demande le grade de chef de brigade pour les citoyens Samson & Maubert; ils l'ont mérité en rendant des services dans plus de quarante combats, & faisant des reconnaissances dangereuses & utiles. Je

vous ai demandé le grade de général de division d'artillerie pour le général Lespinace. Je vous prie aussi d'employer le général Dammartin dans l'armée d'Italie. "

Capitulation entre son excellence le maréchal comte de Wurmser, commandant en chef l'armée de sa majesté l'empereur & roi, & le général divisionnaire Serrurier, commandant les troupes de la république française sous Mantoue.

« ARTICLE PREMIER. La garnison impériale de Mantoue & de la citadelle sortira par la porte majeure de la citadelle, avec les honneurs de la guerre, tambours battans, drapeaux déployés, mèche allumée, & traînera avec elle deux pièces de canon de 6, deux de 12, deux obusiers, avec leurs caissons & attelages, ainsi que les munitions compétentes à ces pièces, de même que leurs artilleurs. La garnison se formera sur la chaussée qui conduit de Marmirolo à Mantoue, ne déposera point les armes, mais sera prisonnière de guerre jusqu'à son échange, excepté ceux donnés par l'article second, qui ne seront point prisonniers de guerre.

„ *Réponse.* Accordé, à l'excption que, hors les barrières, les armes seront déposées sur les glacis, ainsi que les dra-

peaux, guidons, étendards, & tout autre objet militaire, la garnison devant rester toute prisonnière de guerre.

» Accordé de même pour ce qui concerne l'artillerie & les artilleurs qui devront partir avec les sept cents hommes qui ne sont pas prisonniers de guerre.

» II. Ne seront point prisonniers de guerre M. le maréchal comte de Wurmser & sa suite ; savoir les adjudans-généraux Aver & Bau-Iloht, & le capitaine aide-de-camp comte Degenfeld ; tous les généraux, chacun avec leur aide-de-camp ; deux cents hommes de cavalerie, avec leurs chevaux respectifs & leurs officiers ; cinq cents individus à choisir à volonté par M. le maréchal ; les six canons mentionnés dans l'article premier, avec leurs canonniers, munitions & attelage.

» *Réponse*. Accordé pour M. le maréchal de Wurmser, pour tout ce qui lui appartient personnellement, deux cents hommes de cavalerie, compris leurs officiers, & cinq cents individus au choix de M. le maréchal, compris les artilleurs mentionnés dans l'article premier ; MM. les officiers-généraux, ceux de l'état-major, & tout autre individu que M. le maréchal jugera à propos d'y comprendre.

III. Tous les officiers garderont leur

épée, retiendront leurs chevaux, équipages & toutes leurs propriétés, les soldats leurs sacs, de même que les non-combattans, officiers civils, & toutes personnes attachées au service militaire.

Réponse. Les officiers garderont leur épée ; les généraux & autres exprimés ci-après conserveront le nombre des chevaux, savoir :

Les lieutenans-généraux	16
Généraux-majors	10
Colonels	8
Lieutenans-colonels & majors . . .	7
Capitaines de cavalerie	3
Capitaines d'infanterie	2
Lieutenans de cavalerie	2
Lieutenans & enseignes d'infanterie.	2

Les commissaires des guerres traités comme le grade militaire équivalent au leur.

Tous les employés auxquels la loi passe des chevaux, un à chaque.

« Je demande la parole d'honneur des officiers destinés pour la confection de cette capitulation, qu'aucun individu de l'armée n'emportera rien autre que les effets à lui appartenans. Chaque soldat emportera son sac, & chaque cavalier son porte-manteau.

„ IV. La garnison impériale sera conduite par le chemin le plus court sur Gorice dans le Frioul, & sera échangée par

préférence contre les priſonniers de guerre français.

„ *Réponſe.* Les troupes ſeront dirigées par Porto-Legnago, Padoue, Tréviſe; les échanges devront ſe faire le plutôt poſſible, & les ſept cents hommes emmenés par M. le maréchal de Wurmſer promettront de ne point ſervir contre l'armée françaiſe de trois mois d'ici, à dater du jour de cette capitulation.

„ V. La marche des troupes ſera réglée par les commiſſaires français, ſur deux colonnes, & on ne pourra les faire marcher que quatre lieues de France par jour, vu que la garniſon eſt affaiblie par les maladies. Les commiſſaires français pourvoiront aux ſubſiſtances néceſſaires de la troupe & des chevaux, & donneront les chariots attelés néceſſaires pour conduire ceux qui pourraient tomber malades ſur la route; ſur quoi on délivrera les quittances, pour en tenir compte dans la ſuite.

„ *Reponſe.* Afin de ne pas trop ſurcharger le pays, & pour avoir plus de facilité pour la ſubſiſtance, on emploiera pluſieurs jours au départ des colonnes: chacune ſera compoſée de mille hommes; & la première, qui devra être particulièrement compoſée de toute la troupe armée, partira après-demain 4 février (16 pluviôſe, ſtyle français). On aura atten-

tion d'avoir plusieurs voitures à la tête des colonnes, pour ramasser les malades, & il sera pourvu à la subsistance des hommes & des chevaux.

» VI. Les chariots de convoi portant la chancellerie du quartier-général & des troupes, ainsi que la caisse de la guerre, formant une totalité de vingt-neuf chariots, dont vingt-cinq à deux chevaux, & quatre à quatre chevaux, pourront sortir librement & se joindre à la garnison, pour se rendre à Gorice.

» *Réponse*. Réfusé. Un commissaire sera chargé de visiter les registres ou autres papiers de la chancellerie; & s'ils ne sont d'aucune utilité à l'armée de la république française, il sera fourni des voitures pour le transport.

» VII. Les malades & blessés seront humainement traités; on y laissera dans les hôpitaux les chirurgiens & gardes-malades nécessaires, dont on fixera le nombre, &, après leur guérison, ils jouiront également des articles de cette capitulation; de même ceux qui pour des affaires devront rester à Mantoue, auxquels on délivrera les passe-ports nécessaires lorsque leurs affaires seront terminées.

» *Réponse*. Accordé, & subiront le même sort que la garnison.

» VIII. Tous les officiers civils au ser-

vice de sa majesté l'empereur pourront partir librement avec leurs bureaux & chancellerie, & on leur délivrera les chariots nécessaires pour le transport.

» *Réponse.* Ces individus pourront partir librement; mais les bureaux & chancellerie seront examinés, & resteront au pouvoir de l'armée française, si cela est jugé nécessaire.

» IX. La ville sera maintenue dans tous ses droits & privilèges, propriétés & religion : on ne pourra faire rendre compte à quiconque de ses bourgeois qui ont rendu des services à leur souverain légitime.

» *Réponse.* Accordé.

» X. Quiconque des bourgeois ou habitans de cette ville voudrait se retirer de Mantoue, avec ses propriétes, dans les pays héréditaires de sa majesté impériale, aura une année de temps pour vendre, à son gré & librement, ses possessions tant meubles qu'immobiles, & leur seront accordés les passe-ports nécessaires pour cela.

» *Réponse.* Accordé.

» XI. Les canonniers de la bourgeoisie qui ont servi sur le rempart contre l'armée française ne seront pas inquiétés sur cela, n'ayant fait que leur devoir, fondé sur la constitution du duché de Mantoue, & ils rentreront dans leurs foyers.

» *Réponse.* Accordé.

„ XII. S'il se trouvait un article douteux dans la capitulation, qui pourrait donner lieu à des contestations, il sera expliqué en faveur de la garnison.

„ *Réponse.* Il sera discuté & interprété suivant la justice.

„ XIII. Trois heures après la signature de la capitulation, on remettra aux troupes françaises un ouvrage avancé de la citadelle, jusqu'au premier pont-levis, & il ne sera permis d'entrer dans la place ou citadelle qu'aux commissaires français & à ceux qui, pour des affaires, sont envoyés par le commandant français du blocus. L'armée française n'entrera dans la place ou citadelle que lorsqu'elle sera évacuée par la garnison impériale.

» *Réponse.* La citadelle sera remise en totalité trois heures après la signature de la capitulation; mais s'il était trop tard, elle serait remise le lendemain matin à neuf heures. On empêchera toute communication entre les troupes des puissances respectives; & les troupes françaises occuperont les postes avancés des portes de la ville. Il n'entrera dans la place que les commissaires français chargés par le général des opérations relatives à leur partie, de même que des officiers d'artillerie pour leur arme, & les officiers du génie pour les plans & cartes, &c. qui doivent né-

ceſſairement ſe trouver dans la place.

» XIV. On permettra d'envoyer un officier à ſa majeſté l'empereur, ainſi qu'un autre au général commandant l'armée impériale dans le Tyrol, avec la capitulation.

» *Réponſe*. Accordé. Le commiſſaire-général aura un paſſe-port pour ſe rendre d'avance ſur le territoire de ſa majeſté impériale. »

Etat des principaux effets d'artillerie exiſtans dans la place & dans la citadelle de Mantoue, à l'époque du 17 pluviôſe an 5.

Pièces en bronze.

» Pièces autrichiennes, depuis le calibre de 36 juſques & y compris celui de 16, 126. — Pièces depuis le calibre de 15 & au-deſſous, 175. — Mortiers en bronze, 56. — Pierriers *idem*, 2. — Petits mortiers à grenades, 40. — Boites de réjouiſſance, 10. — Petites pièces pour barques du luc, 7.

Pièces en fer du calibre de 12 & 6, 21. — Pierriers en fer, 4.

En tout, 500 bouches à feu.

Pièces de campagne pour la défenſe de la place & des ouvrages avancés, 43. — Obuſiers de campagne *idem*, 16. — Fuſils pour infantarie, artillerie, pionniers & cavalerie, dont 5,000 environ en état, 17,115.

Une quantité confidérable de pièces de rechange, bois & autres objets pour la réparation des armes.

Piftolets, dont 2,500 en état, 4,484.

Une grande quantité de bois, &c. pour *idem*.

Fers neufs en barre, 16,100 liv.

Fers vieux ébranchés, 20,100 liv.

En balles, 165,400 liv.

En faumons, 156,00 liv.

Poudre, 529,000 liv.

Cartouches d'infanterie, 1,214,000.

Idem pour la cavalerie, 160,228.

Gargouffes de tous calibres.

Pour canon, 14,746.

Pour obufier, 2,093.

Boulets de tout calibre, 187,319.

Bombes de tout calibre, 14,502.

Artifices de tout genre confectionnés, 2,093.

Mitraille à canon de tout calibre, 3,828.

Equipages de campagne de la divifion du général Wurmfer.

Canons de 3	26
de 6	6
de 12	2
Obufiers de fept pouces . .	4
Total . .	38

Gargousses de 3	. . . . .	5,736
de 6	. . . . .	1,836
de 12	. . . . .	540
Mitrailles de 3	. . . . .	1,200
de 6	. . . . .	340
de 12	. . . . .	164
Chariots & caissons	. . . .	184
Equipage de vingt-cinq pontons		1

Nota. Ne sont pas comprises dans cet état les armes remises par la garnison autrichienne. »

Le 30 pluviose, le directoire reçut de nouveaux trophées de l'armée d'Italie. Rendu dans la salle de ses audiences publiques, les drapeaux enlevés dans les derniers combats sont introduits, aux cris répétés de *vive la république*. Ils sont précédés par le ministre de la guerre, & le chef d'escadron Bessières, chargé par le général en chef de l'armée d'Italie de les présenter au directoire exécutif.

Le ministre de la guerre prononça alors le discours suivant :

« CITOYENS DIRECTEURS,

» L'armée d'Italie toujours victorieuse, a sans cesse à vous offrir les nouveaux monumens de sa gloire. Vous voyez devant vous les trophées de ses derniers succès ; vous voyez les drapeaux d'Al-

vinzi, ceux de Provera : il ne tenait qu'à vous d'y voir Proveta lui-même.

» Au moment où je parle, trente mille de ces Autrichiens, qui s'étaient flattés de nous faire repaſſer les Alpes, les graviſſent eux-mêmes, mais *vaincus*, *déſarmés*, *priſonniers*.

» Ces campagnes de l'Italie, que l'on avait toujours dites ſi funeſtes aux Français, ont vu dans une ſeule année moiſſonner cinq armées de l'empire.

» Enfin cette ſuperbe fortereſſe, le dernier boulevard de nos ennemis, Mantoue, eſt en notre puiſſance.

» Telle a été notre deſtinée depuis un an, que nous avons pu nous enorgueillir même de nos retraites. Ce fort qu'un grand fleuve ſéparait de nous & que nos ſoldats enlevèrent en un inſtant, a retenu pendant deux mois une armée qui a mis plus de temps à l'emporter qu'il n'en avait fallu pour le conſtruire.

» Tandis qu'une armée s'arrêtait devant Kehl, l'Autriche s'épuiſait pour reconquérir ſes provinces méridionales : on faiſait accourir les troupes les plus éloignées ; on excitait l'enthouſiaſme de la jeuneſſe de Vienne : mais elle a rencontré la jeuneſſe françaiſe, qu'anime l'enthouſiaſme de la liberté ; elle a rencontré ce héros invincible qu'une ſeule cam-

pagne a placé au rang des plus illustres guerriers, & qui ne compte ses combats que par le nombre de ses victoires.

» Si l'aveuglement de nos ennemis nous oblige à continuer la guerre, nous avons des garans certains de nos succès; une émulation généreuse anime toutes nos armées; les vainqueurs de Fleurus, conduits par le pacificateur de la Vendée, sont prêts à franchir de nouveau le Rhin; ceux qu'un habile général ramena des bords du Danube peuvent y retourner; ceux qui gardent les frontières du nord, ceux qui bordent les Alpes, brûlent de seconder l'impétueuse valeur de l'armée d'Italie & de partager ses lauriers.

„ Tant de talens, tant d'intrépidité, ameneront enfin un triomphe plus cher à l'humanité : la paix est la dernière conquête qui soit digne de nos braves guerriers; la patrie ne l'attendra pas en vain de leur courage & de leur persévérance. "

Le citoyen Bessières prit la parole, & dit:

« CITOYENS DIRECTEURS,

„ Le vol de l'aigle impérial vient encore d'être arrêté sur l'Adige. Ces drapeaux que j'ai l'honneur de vous présenter au nom de l'armée d'Italie, vous assurent la destruction de la cinquième armée

qui a osé la combattre. Parmi ces trophées, il en est deux qu'elle arracha à la noblesse de Vienne. Le rassemblement de cette jeunesse dorée sous la bannière royale n'a pas eu des résultats fort heureux pour elle : l'issue du combat a prouvé à l'Europe que les boucliers & les lances de la chevalerie ne peuvent rien contre les baïonnettes des républicains. Les vils suppots du royalisme peuvent les calomnier; l'armée d'Italie est au-dessus de leurs vociférations impures: son attitude fière, son amour pour la liberté, font trembler les ennemis de la république.

» Recevez, citoyens directeurs, une nouvelle assurance de sa soumission aux lois & au gouvernement.

» L'armée d'Italie veut la liberté de son pays; elle a juré de défendre la république jusqu'à la mort, & soyez bien convaincus qu'elle ne posera les armes que lorsqu'il ne lui restera aucun de ses ennemis à combattre. "

Le président du directoire exécutif répondit :

" GÉNÉREUX GUERRIER,

» Les trophées que vous présentez sont de faibles témoins des prodiges de valeur dont la brave armée d'Italie ne cesse d'étonner l'univers; cependant, tandis que

les enfans de la liberté affermissaient la république par des actions qui leur mériteront la reconnaissance de nos derniers neveux, des lâches, en invoquant la paix, méditaient de relever le trône sur les cadavres palpitans de nos frères.

„ Nous voulons aussi la paix; elle fait l'objet de nos plus vives, de nos plus constantes sollicitudes: mais nous avons besoin d'une paix solide & durable, & nous ne consentirons jamais de trève honteuse & perfide qui amènerait le déchirement de la France. Que tous les pervers vendus aux ennemis de la patrie réunissent leurs cris séditieux: le directoire exécutif n'en marchera que d'un pas plus ferme dans la route que son devoir lui a tracée. Il saura mourir, ou le nom français, que des infames voudraient plonger dans le néant, sera porté avec orgueil, & s'attirera par-tout le respect & la confiance.

» Tant de sang pur n'aura pas été versé inutilement. Braves guerriers de toutes les armées, l'amour sacré de la patrie & de la gloire, inséparable chez un Français, ne s'éteindra jamais dans vos cœurs. La république compte sur vous; la paix sera le fruit de vos victoires, & le prix des efforts de tous les bons citoyens. Qu'un baiser fraternel soit le gage de notre union & du bonheur inaltérable qui doit la suivre. "

Peu de poëtes dignes d'être remarqués chantèrent nos triomphes. Sans doute Buonaparte aura été plus heureux dans l'Italie, qui en produit davantage; mais l'Achille de la France n'a pas encore trouvé son Homère. Dans un autre temps Fontenoi & le maréchal de Saxe avaient trouvé Voltaire, qui aurait plus volontiers & mieux chanté Millesimo, Lodi, Arcole & la Favorite, & sur-tout la liberté de la France & de l'Italie.

Chaque pas qu'y faisait l'armée française semblait l'y assurer davantage & en faire naître le goût. Les Italiens, qu'on y croyait moins préparés, & qu'un despotisme plus violent opprimait depuis plus long-temps, en sont cependant beaucoup plus près que nous, qui adoptons ou rejetons tout comme une mode, & dont le caractère mobile est moins susceptible que le leur d'impressions durables & profondes.

Beaucoup de Romains espéraient voir renaître leur ancienne république, & publiaient qu'ils attendaient le général français pour lui élever au Capitole une statue, où leur reconnaissance graverait l'inscription suivante :

Alexandro Buonæparti,
Duci Gallorum invictissimo,
Quòd
Senatum populumque romanum,

A pontificibus maximis
Vi & metu conculcatum,
In priſtinum ſplendorem
Et auctoritatem
Reſtituerit
Anno M. D. CC. IIIC.
Rom. Reip. reſtitutæ I.

L'intention du gouvernement français ne parut jamais être de renverſer le gouvernement pontifical, mais ſeulement de le forcer à la paix en réduiſant ſon pouvoir temporel en Italie. La poſtérité demandera ſans doute un jour à connaître les motifs d'une telle politique, & l'hiſtoire aura quelque peine à la juſtifier. Quoi qu'il en ſoit, Buonaparte devait ſe borner à ſuivre ſes inſtructions : il informait ainſi le directoire de leur exécution :

« Nous avons conquis en peu de jours la Romagne, le duché d'Urbin & la Marche d'Ancône. Nous avons fait à Ancône douze cents priſonniers de l'armée du pape ; ils s'étaient poſtés habilement ſur les hauteurs en avant d'Ancône. Le général Victor les a enveloppés & les a tous pris, ſans tirer un coup de fuſil. L'empereur venait d'envoyer au pape trois mille très-beaux fuſils, que nous avons trouvés dans la fortereſſe d'Ancône, avec près de cent vingt pièces de canon de gros

calibre. Une cinquantaine d'officiers que nous avons faits prisonniers ont été renvoyés, avec le serment de ne plus servir le pape. La ville d'Ancône est le seul port qui existe, depuis Venise, sur l'Adriatique; il est, sous tous les points de vue, très-essentiel pour notre correspondance de Constantinople : en vingt-quatre heures on va d'ici en Macédoine. Aucun gouvernement n'était aussi méprisé par les peuples mêmes qui lui obéissaient, que celui ci. Au premier sentiment de frayeur que cause l'entrée d'une armée ennemie, a succédé la joie d'être délivré du plus ridicule des gouvernemens. "

Le général Berthier mandait aussi au directoire :

" Dans la nuit du 21 au 22, un corps de cavalerie, commandé par le chef de brigade Marmont, aide-de-camp du général en chef, s'est porté sur Loretto, d'où M. le baron Colli, commandant l'armée papale, se sauva à son approche, emportant tout ce qu'il put du trésor, qui avait commencé déja à être évacué depuis deux jours. Néanmoins il est resté en notre pouvoir la valeur d'un million en matières d'or & d'argent.

» L'armée chemine sur Foligno, & aujourd'hui 24 elle est à Macerata, à quarante lieues de Rome.

„ La ſeule gloire dont le corps de l'armée françaiſe eſt jaloux dans cette expédition, eſt de donner un exemple éclatant de ſon reſpect pour la liberté des cultes, pour les perſonnes & les propriétés : auſſi tout le peuple du pays conquis eſt-il heureux & content. "

Par une autre dépêche du 27 pluvioſe, en date de Macerata, Buonaparte ajoutait:

« Nos troupes feront, j'eſpère, ce ſoir à Foligno, & paſſeront la journée de demain à ſe réunir à celles que j'ai fait marcher par Sienne & Cortone.

„ Loretto contenait un tréſor d'environ trois millions de livres tournois : on nous y a laiſſé à peu près la valeur d'un million. Je vous envoie la Madona avec tous les reliques ; cette caiſſe vous ſera directement adreſſée, & vous en ferez l'uſage que vous croirez convenable : cette Madona eſt de bois.

„ La province de Macerata, connue plus communément ſous le nom de *Marche d'Ancône*, eſt une des plus belles, & ſans contredit, une des plus riches des états du pape.

„ Il n'y a rien de nouveau dans le Tyrol, ni ſur la Piave.

„ Vous trouverez ci-joint l'inventaire de l'artillerie trouvée à Ancône.

„ Ci-joint copie d'une de mes lettres au cardinal Mattei.

Au quartier-général de Tolentino, le 30 pluviose, an 5.

„ Nos troupes se sont emparées de l'Ombrie & du pays de Perugia : nous sommes maîtres aussi de la petite province de Camerino. "

Etat des effets & munitions d'artillerie trouvés dans la place & fort d'Ancône.

Pièces de tous calibres en bronze.

Canons de 48, 1. — De 36, 20. — De 24, 2. — De 21, 1. — De 17, 6. — De 16, 1. — De 13, 6. — De 12, 6. — De 9, 3. — De 6, 9. — De 5 de bataille, 2. — De 3 *idem*, 3. — De 2, 2. — De 1, 1.

De 8, en fer, un sans affût, 4. — De 4 en *idem*, un sans affût, 2. — De 3, deux en fer, un sans affût, 18.

Caronades de 60, en bronze, 3.
Pierriers de douze pouces, en bronze, 4.
Mortiers de dix pouces, en bronze, 3.
Mortiers à grenades, *idem*, 2.
Bombes de dix pouces . 500
Grenades à main . . . 100
Poudre . . . . 23,600 liv.
Plomb en balles . . . 3,000 liv.

Boulets de 48	. . . . .	60
de 36	. . . . .	767
de 27	. . . . .	42
de 21	. . . . .	3,311
de 17	. . . . .	795
de 16	. . . . .	1,957
de 12	. . . . .	1,887
de 8	. . . . .	1,384
de 7	. . . . .	891
de 6	. . . . .	2,439
de 4	. . . . .	7,792
de 3	. . . . .	1,158
ramés	. . . . .	2
enchaînés	. . .	347
Total	. .	22,832

Pains de cuivre	. . . . .	15
Mèches	. . . .	1,400 liv.
Fusils de munition	. . . .	2,256
de rempart	. . . . .	9
de chasse	. . . . .	22
Caisses de munition	. . . .	17
Chariots de munition	. .	4
Caisses de plomb	. . .	2

C'est de Macerata que Buonaparte écrivit au cardinal Mattei cette lettre qui, appuyée de ses succès & de sa marche, détermina le pape à s'en remettre à la générosité de l'armée française.

« J'ai reconnu dans la lettre que vous

vous êtes donné la peine de m'écrire, M. le cardinal, cette simplicité de mœurs qui vous caractérise ; vous verrez, par l'imprimé ci-joint, les raisons qui m'ont engagé à rompre l'armistice conclu entre la république française & sa sainteté.

» Personne n'est plus convaincu du desir que la république française avait de faire la paix, que le cardinal Busca, comme il l'avoüe dans sa lettre à M. Albani, qui a été imprimée & dont j'ai l'original dans les mains. On s'est rallié aux ennemis de la France, lorsque les premières puissances de l'Europe s'empressaient de reconnaître la république, & desiraient la paix avec elle ; on s'est bercé de vaines chimères, & on n'a rien oublié pour commencer la destruction de ce beau pays. Il reste néanmoins encore à sa saintrté un espoir de sauver ses états, en prenant plus de confiance dans la générosité de la république française ; & en se livrant tout entier & promptement à des négociations pacifiques.

„ Je sais que sa sainteté a été trompée ; je veux bien encore prouver à l'Europe entière la modération du directoire exécutif de la république française, en lui accordant cinq jours pour envoyer un négociateur muni de pleins pouvoirs, qui se rendra à Foligno, où je me trouverai, & où

je

je desire de pouvoir contribuer en mon particulier à donner une preuve éclatante de la considération que j'ai pour le saint siège. Quelque chose qui arrive, M. le cardinal, je vous prie d'être persuadé de l'estime distinguée avec laquelle je suis, &c. »

Il avait publié d'avance la proclamation suivante, dont le directoire approuva ensuite les dispositions.

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie.

PROCLAMATION.

« La loi de la convention nationale sur la déportation défend aux prêtres réfractaires de rentrer sur le territoire de la république française, mais non pas de rester sur le territoire conquis par les armées françaises.

» La loi laisse au gouvernement français la faculté de prendre sur cet objet les mesures que les circonstances peuvent exiger.

» Le général en chef, satisfait de la conduite des prêtres réfractaires réfugiés en Italie, ordonne :

» ARTICLE PREMIER. Les prêtres réfractaires sont autorisés à rester dans les états du pape conquis par l'armée française.

„ II. Il eſt défendu, ſous les peines les plus ſévères, aux individus de l'armée, aux habitans, prêtres ou religieux du pays, de moleſter, ſous quelque titre que ce ſoit, les prêtres réfractaires.

„ III. Les prêtres réfractaires feront mis en ſubſiſtance dans les différens couvens, où il leur ſera accordé, par les ſupérieurs, le logement, la nourriture, la lumière & le feu.

„ IV. Les ſupérieurs des couvens donneront à chaque prêtre réfractaire quinze livres de France par mois pour leur habillement & entretien, ſur leſquelles les prêtres réfractaires devront compter la valeur de leurs meſſes.

„ V. Le ſupérieur de chaque couvent devra remettre au commandant de la place le nom, l'âge & le pays des prêtres réfractaires qui ſont en ſubſiſtance dans ſon couvent. Les prêtres réfractaires prêteront ferment d'obéiſſance à la république françaiſe entre les mains du commandant de la place.

„ VI. Les adminiſtrations centrales, la municipalité, les généraux commandant les différens arrondiſſemens, les commandans de place, ſont ſpécialement chargés de l'exécution du préſent ordre.

„ VII. Le général en chef verra avec plaiſir ce que les évêques & autres prêtres

charitables feront pour améliorer le sort des prêtres déportés. »

Extrait des regiſtres des délibérations du directoire exécutif, du 8 ventoſe, an 5.

« Le directoire exécutif arrête ce qui ſuit :

„ ARTICLE PREMIER. Le miniſtre des relations extérieures eſt autoriſé à délivrer un paſſe-port & une route à tout prêtre français non détenu pour crime prévu par le code pénal, qui déclarera vouloir ſe rendre en Italie, dans la partie des états du pape occupée par les troupes de la république.

» II. Le général en chef de l'armée d'Italie prendra toutes les meſures qui lui paraîtront convenables, pour qu'il ſoit efficacement pourvu aux beſoins de ces prêtres, & pour qu'ils ſoient traités de même que les autres prêtres français qui ont été trouvés réfugiés ſur les terres du pape.

„ III. Le miniſtre des relations extérieures, celui de la guerre & celui de la police générale, ſont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du préſent arrêté, qui ſera imprimé au bulletin des lois. »

La commiſſion des arts, en arrivant à Loretto, y fit empaqueter la célèbre Madonne, & le général ſe prêta à cette fan-

taiſie. Elle annonça ainſi ſon envoi au directoire, qui, puiſqu'il laiſſait à Rome ſon pape, aurait pu laiſſer à Loretto ſa Madonne ; car un objet de ſuperſtition était moins important à enlever à ce petit coin du monde, que l'agent de toutes les ſuperſtitions en France.

« CITOYENS DIRECTEURS,

» Le général en chef Buonaparte, en recueillant pour le compte de la république françaiſe les objets que Colli, général du pape, n'avait pas eu le temps d'enlever du tréſor de Loretto, s'eſt emparé des objets portatifs dont on s'était ſervi pour abuſer de la crédulité des peuples, & qui conſiſtent :

» 1°. Dans l'image de bois, prétendue miraculeuſe, de la Madonna ;

» 2°. Dans un haillon de vieux camelot de laine moiré, que l'on dit avoir été la robe de Marie ;

» 3°. Dans trois écuelles caſſées de mauvaiſe faïance, qui, dit-on, ont fait partie de ſon ménage, & qui certainement ne ſont pas d'une aſſez haute antiquité pour cela.

» Cet enlèvement a été fait par le citoyen Willetard, en préſence du citoyen Monge, membre de l'inſtitut national,

& du citoyen Moscati, médecin de Milan & membre du conseil des quarante. Le procès-verbal qui en a été dressé, a été signé, tant par ces trois citoyens que par le général en chef, & par l'archidiacre de Loretto. De peur qu'on ne puisse douter de l'authenticité des pièces dont il s'agit, le sceau du général en chef a été apposé sur chacune d'elles en cire rouge, & semblable à celui qui est apposé au bas du procès-verbal.

„ Le général Buonaparte, qui vient de partir, nous a chargés, citoyens directeurs, de vous envoyer ces objets, afin que vous en fassiez l'usage que vous jugerez convenable. En conséquence, nous en avons formé une petite caisse, dans laquelle nous avons placé le procès-verbal, pièce unique, dont on n'a pas eu le temps de faire un double, parce que la plupart des signataires attendaient la première rédaction pour monter à cheval. Vous le trouverez dans un paquet contenant l'histoire imprimée de la *santa Casa*, telle qu'on la vendait ici. Nous allons déposer cette caisse, à votre adresse, entre les mains du citoyen Haller, qui doit arriver ce soir, & qui sera chargé de vous la faire parvenir de la manière la plus sûre. La *santa Casa* restera fermée jusqu'à nouvel ordre du général en chef."

Buonaparte avait dépêché le général Augereau à Paris pour y présenter les trophées de Mantoue. Il l'annonça ainsi au directoire :

« Le général Augereau est parti avec soixante drapeaux provenant de la garnison de Mantoue. Vous verrez dans ce brave général, auquel la république doit des services aussi marquans, un citoyen extrêmement zélé pour le maintien du gouvernement & de notre constitution.

» Je ne vous remettrai pas sous les yeux tout ce qu'il a fait dans cette campagne ; il n'est presque pas une affaire où lui & sa brave division n'aient contribué à la victoire. Je vous prie, dès l'instant que sa mission sera remplie, & qu'il aura profité du moment où les opérations militaires sont moins actives à l'armée pour achever quelques affaires de famille, de le renvoyer à l'armée sans le moindre retard. "

Cette présentation méritait encore une plus grande solemnité que les précédentes, & elle eut lieu le 10 ventose dans la forme suivante :

" Le ministre de l'intérieur invite le directoire à descendre dans la première cour du palais, lieu fixé par le directoire, la salle des audiences n'étant pas assez vaste pour la cérémonie de la présentation des

soixante drapeaux conquis par l'armée d'Italie sur les Autrichiens composant la garnison de Mantoue.

„ Le directoire, précédé de ses huissiers & messagers d'état, & accompagné de ses ministres & du corps diplomatique, se rend dans la cour du palais, & se place sur une estrade qui avait été élevée dans le milieu au pied de l'arbre de la liberté. Un trophée de plusieurs drapeaux autrichiens, précédemment envoyé par l'armée d'Italie, était suspendu au même arbre, & surmonté d'un drapeau tricolor.

» Une foule de citoyens garnissait les fenêtres du palais & remplissait la cour.

„ La garde à cheval du directoire était rangée en double haie autour de l'estrade, & la garde à pied garnissait la cour & y maintenait l'ordre.

» Un corps de musique militaire exécutait les airs chéris des Français; la joie animait tous les cœurs & brillait sur tous les visages.

„ Une salve d'artillerie annonce l'arrivée des soixante drapeaux pris à Mantoue, & du général de division Augereau, chargé de les présenter.

» Il entre au milieu des acclamations universelles & des cris multipliés *vive la république*; il précède soixante guerriers

vétérans, portant chacun, avec la fierté républicaine, un drapeau autrichien.

» Le général, arrivé à l'eſtrade, eſt préſenté au directoire par le miniſtre de la guerre, qui prononce le diſcours ſuivant:

» CITOYENS DIRECTEURS,

„ Lorſque tant de rois ſe liguèrent contre nous, lorſqu'on exagérait l'inexpérience de nos troupes & la puiſſance de nos ennemis, on était loin de prévoir que le génie de la république, chaſſant partout l'aigle impériale, étendrait bientôt ſes ailes de la Hollande aux bords du Tibre.

„ Mais il appartenait au peuple qui a recouvré ſa liberté de la faire renaître dans les lieux mêmes qui en furent le berceau.

» Nos premières campagnes furent remarquables par cette exploſion ſubite qui, précipitant vers nos frontières un million de ſoldats, oppoſa l'enthouſiaſme & le courage à l'expérience ; celle-ci préſente un bien autre ſpectacle : le génie d'un héros luttant contre la ſcience de vieux guerriers; la valeur françaiſe franchiſſant les montagnes, les fleuves, & tout ce que la nature & l'art peuvent oppoſer de difficultés, &, au milieu de tant de combats, dans l'ivreſſe de tant de victoires, reprenant ſon caractère de douceur & de généroſité.

„ On voit nos guerriers, dans leur marche triomphale, se montrer les libérateurs des peuples, & non les destructeurs des gouvernemens; les protecteurs du culte, les amis des arts dont ils ont conquis la patrie.

» C'est une bien douce satisfaction pour moi de présenter en même temps au directoire, & les monumens de la conquête de l'Italie, & le brave Augereau, qui, dans un grand péril, à l'exemple de Buonaparte, s'arma d'un drapeau pour s'élancer en avant de nos bataillons & fixer la victoire. "

Le public était impatient d'entendre le général Augereau. En le voyant, l'imagination retraçait à chacun des spectateurs toutes les batailles où il s'est illustré. A ses côtés étaient son père, vieux militaire, en qui l'air martial semble encore, malgré ses cheveux blancs, respirer l'ardeur des comcombats, & son frère, compagnon de ses travaux, comme son aide-de-camp. Près de lui on distinguait aussi, avec un vif intérêt, un frère du général en chef Buonaparte, âgé de douze ans; chacun s'étudiait à reconnaître sur sa figure les traits du conquérant de l'Italie. Il se fait un profond silence; le général Augereau parle au directoire en ces termes:

« CITOYENS DIRECTEURS,

» L'armée d'Italie, au nom de laquelle je viens déposer ces enseignes ennemies à côté de celles qui vous ont été présentées depuis le commencement de sa glorieuse campagne, m'a chargé d'être auprès de vous l'organe de ses sentimens & le garant de son inviolable attachement à la constitution de l'an 3e; de vous exprimer aussi le desir qu'elle a de procurer à la république une paix aussi durable que glorieuse.

» Fidèle à son serment, forte de son courage & de l'estime des amis du gouvernement républicain, l'armée justifiera dans la campagne prochaine l'opinion avantageuse que lui ont acquise depuis onze mois soixante-quatre combats & vingt-sept batailles.

» Ce n'était pas assez pour sa gloire d'avoir détruit cinq armées nombreuses à l'ennemi: l'opiniâtre ambition de la maison d'Autriche, prodigue du sang humain, fondait l'espoir de conserver le sceptre de l'Italie dans la garnison qui défendait la place de Mantoue; le nombre des combattans, la réputation du général qui s'y était renfermé, & les approvisionnemens considérables dont elle était pourvue, tout concourait à nourrir ce chimérique desir, & à donner des prétentions ridicules à l'a-

gent du cabinet de Vienne, dépêché à Vicence pour y traiter des préliminaires de la paix. Il était donc réservé à la gloire de cette armée d'obtenir pour prix de ses fatigues & de son courage, d'en prendre possession au nom de la république, & d'assurer par cette forteresse la conquête de l'Italie.

„ Quels efforts l'ennemi peut-il opposer désormais aux soldats républicains qui ont si souvent triomphé de ses phalanges nombreuses, des obstacles que la nature n'a créés qu'après une infinité de siècles; qui se sont familiarisés avec la faim, la soif, les marches forcées, & auxquels aucun sacrifice ne coûte?

„ Tant de vertus, citoyens directeurs, ne contribueraient pas suffisamment à la gloire de nos frères d'armes, si elles ne puisaient leurs principes dans l'amour sacré de la liberté, & n'avaient pour but le bonheur de leurs concitoyens & l'honneur.

„ Tel est l'effet des passions humaines; tant de vertus ne pouvaient manquer de provoquer la calomnie. Que ceux pour qui elle est un besoin, & qui s'enrichissent par elle, viennent dans nos rangs; qu'ils apprennent de la bouche même des étrangers l'éloge qu'on fait des troupes françaises, & nous serons assez vengés. Eh quoi! ont-ils pu se persuader, ces ennemis de

leur patrie, ces lâches courtisans qui osent se flatter de nous donner un maître, que les soldats républicains se sont battus pendant six années pour en avoir d'autre que la loi? Non, citoyens directeurs, toutes les factions doivent échouer devant votre sagesse & l'énergie des armées; ce n'est que pour le maintien de la constitution qu'elles ont acceptée, & pour la prospérité de la république, qu'elles sont disposées à verser leur sang.

„ Tandis que vous consacrerez tous vos momens, citoyens directeurs, à conserver le dépôt constitutionnel & à comprimer les malveillans, l'armée d'Italie ne cessera de concourir à seconder par sa discipline & son énergie ordinaire tous les projets qui tendront à donner à la république cette paix qui fait l'objet des desirs de tous ses amis.

„ Puissent votre sagesse & son courage unir l'olive au laurier, & forcer les ennemis du gouvernement républicain à le chérir comme nous! ”

Le président du directoire lui répondit:

« CITOYEN GÉNÉRAL,

„ Qu'il est grand pour tous les Français, qu'il est doux pour le directoire exécutif, le jour où l'on voit dans cette enceinte ces

trophées, aussi nombreux qu'honorables, présentés par l'un des héros d'Arcole !

» O Paris, berceau de la révolution, que de charmes ce spectacle doit avoir pour toi, puisque tu peux t'énorgueillir d'avoir vu naître dans tes murs un des guerriers qui ont le plus illustré les armes républicaines aux Pyrénées & aux Alpes !

» Que l'on vante les hauts faits des plus grands capitaines qui ont servi les rois : ils n'égaleront jamais les prodiges enfantés par l'amour brûlant de la liberté, & par le génie de cette sainte égalité qui, franchissant tous les obstacles, met l'homme à la place que la nature & la vertu lui ont marquée.

» Brave général, apprenez à vos frères d'armes que leurs exploits, couronnés par la prise de Mantoue, ont excité cet enthousiasme universel qui a réduit au silence jusqu'à l'ennemi le plus implacable de la patrie. Dites-lui que leur haine prononcée pour toutes les factions, leur soif ardente de la gloire, leur attachement à la constitution de l'an 3, leurs vœux sincères pour une paix solide, digne de leurs généreux sacrifices, leur sont communs avec les guerriers de toutes les armées : portez leur le tribut de notre reconnaissance. C'est au nom de la république triomphante, qui se plaît à les compter parmi ses plus fer-

mes appuis, que je vous presse contre mon sein. "

Le président contenait avec peine l'émotion de son cœur ; le sentiment le transporte & l'entraîne vers le brave général : il lui donne l'accolade fraternelle, & celui-ci la reçoit avec une égale expression d'affection & de gratitude.

Le président du directoire remet ensuite au guerrier un drapeau tricolor, symbole de celui qu'il a planté sur le pont d'Arcole, sous les obus & la mitraille de l'artillerie autrichienne, & que le corps législatif lui a décerné. Il lui fait aussi don, au nom de la république, d'une armure.

L'air retentit des acclamations des spectateurs, & des cris de *vive la république*; la musique y mêle les accens de la victoire. Une douce chaleur & la sérénité du ciel concouraient à embellir cette cérémonie.

Le directoire, avant de retourner dans le lieu de ses séances, a vu défiler devant lui les braves vétérans qui portaient les drapeaux ; il est rentré ensuite en observant le même ordre, accompagné du général Augereau.

Pour satisfaire l'avide curiosité d'une foule immense de citoyens qui n'avaient pu trouver place dans la cour, & qui

s'étaient portés dans le jardin du Luxembourg, les drapeaux y ont été promenés au milieu des vives acclamations de l'alégresse générale, & des accens d'une musique guerrière : les vétérans reviennent dans l'intérieur du palais, escortés par la garde montante, & déposent, sous les yeux du directoire, les drapeaux à côté de ceux qui servent de trophées aux précédentes victoires de l'armée d'Italie, & qui semblaient les attendre dans cette glorieuse enceinte.

Il ne restait au pape que la Sabine, le patrimoine de saint Pierre, & la campagne de Rome. En vain, dans ses ridicules manifestes de guerre, qui semblent écrits au douzième siècle, avait-il promis l'assistance formelle des apôtres Pierre & Paul ; en vain avait-il dit à ses sujets : « Nos forces, qui, aux yeux des incrédules critiques, sont un sujet de mépris & de risée, auront cette vigueur, cette puissance, ces succès, qui rempliront les vœux publics : » toute cette pieuse charlatanerie n'avait abouti qu'à voir démentir tant de prophéties, & à prouver leur vanité & leur impuissance.

Les congrégations se succédaient, & la terreur était dans Rome. La famille du pape, les princes romains, profitaient de

l'ombre de la nuit pour ſauver leur fortune, & envoyaient vers Naples leurs chariots. Le pays qu'avait traverſé l'armée française, comptant ſur ſa marche ultérieure vers Rome & l'abolition du gouvernement des prêtres, créaient des municipalités, & s'organiſaient pour la liberté.

Réduit à n'avoir d'autre parti à prendre que celui de quitter Rome, le pape enfin écrivit le 24 pluvioſe, au général français, la lettre qui ſuit :

PIE PP. VI.

« CHER FILS,

„ Salut & bénédiction apoſtolique.

„ Deſirant terminer à l'amiable nos différends actuels avec la république française par la retraite des troupes que vous commandez, nous envoyons & députons vers vous, comme nos plénipotentiaires, deux eccléſiaſtiques, M. le cardinal Mattei, parfaitement connu de vous, & monſeigneur Galeppi, & deux ſéculiers, le duc don Louis Braſchi, notre neveu, & le marquis Camille Maſſimo, leſquels ſont revêtus de nos pleins pouvoirs pour concerter avec vous, promettre & ſouſcrire telles conditions que nous eſpérons juſtes & raiſonnables, nous obligeant, ſous notre foi & parole, de les approuver &

ratifier en forme ſpéciale, afin qu'elles ſoient valides & inviolables en tout temps. Aſſurés des ſentimens de bienveillance que vous avez manifeſté, nous nous ſommes abſtenus de tout déplacement de Rome, & par-là vous ſerez perſuadé combien grande eſt notre confiance en vous. Nous finiſſons en vous aſſurant de notre plus grande eſtime, & en vous donnant la paternelle bénédiction apoſtolique.

„ Donné à Saint-Pierre de Rome, le 12 février 1797, l'an 22 de notre pontificat. *Signé*, PIE PP. VI. "

Buonaparte avait établi ſon quartier-général à Tolentino, qui n'eſt éloigné que de douze poſtes de Rome: il y reçut les députés du pape, & y ſigna, le premier ventoſe, le traité que ratifièrent enſuite les conſeils des cinq-cents & des anciens. Après ſa ſignature il écrivit au pape:

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, à ſa ſainteté le pape Pie VI.

« TRÈS-SAINT PERE,

„ Je dois remercier votre ſainteté des choſes obligeantes contenues dans la lettre qu'elle s'eſt donnée la peine de m'écrire.

„ La paix entre la république françaiſe & votre ſainteté vient d'être ſignée; je

me félicite d'avoir pu contribuer à son repos particulier.

„ J'engage votre sainteté à se méfier des personnes qui sont à Rome, vendues aux cours ennemies de la France, ou qui se laissent exclusivement guider par les passions haineuses, qui entraînent toujours la perte des états.

„ Toute l'Europe connaît les inclinations pacifiques & les vertus conciliatrices de votre sainteté. La république française sera, j'espère, une des amies les plus vraies de Rome.

„ J'envoie mon aide-de-camp, chef de brigade, pour exprimer à votre sainteté l'estime & la vénération parfaite que j'ai pour sa personne; & je la prie de croire au desir que j'ai de lui donner, dans toutes les occasions, les preuves de respect & de vénération avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, &c."

Le cardinal Mattei, l'un des plénipotentiaires du pape, se hâta d'annoncer la signature au cardinal Busca, secrétaire d'état, par ce billet:

« Le traité est signé, & dans ce moment j'expédie un courier pour en porter la nouvelle à votre éminence. Les conditions sont très-dures, & semblables en tout à la capitulation d'une place assiégée.

C'eſt ainſi que s'eſt exprimé pluſieurs fois le vainqueur ; & j'ai palpité, tremblé jusqu'à préſent pour ſa ſainteté, pour Rome & pour tout l'état. Rome cependant eſt ſauvée, ainſi que la religion, malgré les très-grands ſacrifices qu'on a faits. Le courier précédera de peu notre arrivée.

» *Tolentino, 19 février 1797, à 22 heures.*

» A. C. MATTEI."

Traité de paix conclu entre la république françaiſe & le pape Pie VI, approuvé par le directoire exécutif, & ratifié par le conſeil des cinq-cents dans la ſéance du 19 germinal, & par celui des anciens dans celle du 10 floréal.

« Le traité de paix conclu à Tolentino le premier ventoſe de l'an 5 (19 février 1797, vieux ſtyle), entre la république françaiſe & le pape Pie VI, ſigné par les citoyens Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, & Cacault, miniſtre de la république françaiſe, munis de pleins pouvoirs du directoire exécutif, d'une part ; & ſon éminence le cardinal Mattei, M. Caleppi, M. le duc Braſchi, M. le marquis Maſſimo, plénipotentiaires de ſa ſainteté, d'autre part ; accepté, approuvé, ratifié & confirmé par le pape, le 23 fé-

vrier 1797; arrêté par le directoire exécutif le 12 germinal de l'an 5 de la république françaife, une & indivifible, dont la teneur fuit :

» Le général en chef Buonaparte, commandant l'armée d'Italie, & le citoyen Cacault, agent de la république françaife en Italie, plénipotentiaires chargés des pouvoirs du directoire exécutif ;

» Son éminence le cardinal Mattei, M. Galeppi, M. le duc Brafchi, & M. le marquis Maffimo, plénipotentiaires de fa fainteté ;

» Sont convenus des articles fuivans :

» ARTICLE PREMIER. Il y aura paix, amitié & bonne intelligence entre la république françaife & le pape Pie VI.

» II. Le pape révoque toute adhéfion, confentement & acceffion, par écrit, ou fecrets, par lui donnés à la coalition armée contre la république françaife ; à tout traité d'alliance offenfive & défenfive avec quelque puiffance ou état que ce foit. Il s'engage à ne fournir, tant pour la guerre actuelle que pour la guerre à venir, à aucune des puiffances armées contre la république, aucun fecours en hommes, vaiffeaux, armes, munitions de guerre, vivres & argent, à quelque titre & fous quelque dénomination que ce puiffe être.

» III. Sa fainteté licenciera, dans cinq

jours après la ratification du présent traité, les troupes de nouvelle formation, ne gardant que ses régimens existans avant le traité d'armistice signé à Bologne.

„ IV. Les vaisseaux de guerre ou corsaires des puissances armées contre la république ne pourront entrer, & encore moins demeurer, pendant la présente guerre, dans les ports & rades de l'État ecclésiastique.

„ V. La république française continuera à jouir, comme avant la guerre, de tous les droits & prérogatives que la France avait à Rome, & sera en tout traitée comme les puissances les plus considérées, & spécialement à l'égard de son ambassadeur ou ministre, & des consuls & vice-consuls.

„ VI. Le pape renonce purement & simplement à tous les droits qu'il pourrait prétendre sur les villes & territoire d'Avignon, le Comtat Venaissin & ses dépendances, & transporte, cède & abandonne lesdits droits à la république française.

„ VII. Le pape renonce également à perpétuité, cède & transporte à la république française tous ses droits sur les territoires connus sous les noms de légations de *Bologne*, *Ferrare* & *la Romagne*. Il ne sera porté aucune atteinte à

mes appuis, que je vous presse contre mon sein."

Le président contenait avec peine l'émotion de son cœur ; le sentiment le transporte & l'entraîne vers le brave général : il lui donne l'accolade fraternelle, & celui-ci la reçoit avec une égale expression d'affection & de gratitude.

Le président du directoire remet ensuite au guerrier un drapeau tricolor, symbole de celui qu'il a planté sur le pont d'Arcole, sous les obus & la mitraille de l'artillerie autrichienne, & que le corps législatif lui a décerné. Il lui fait aussi don, au nom de la république, d'une armure.

L'air retentit des acclamations des spectateurs, & des cris de *vive la république*; la musique y mêle les accens de la victoire. Une douce chaleur & la sérénité du ciel concouraient à embellir cette cérémonie.

Le directoire, avant de retourner dans le lieu de ses séances, a vu défiler devant lui les braves vétérans qui portaient les drapeaux ; il est rentré ensuite en observant le même ordre, accompagné du général Augereau.

Pour satisfaire l'avide curiosité d'une foule immense de citoyens qui n'avaient pu trouver place dans la cour, & qui

s'étaient portés dans le jardin du Luxembourg, les drapeaux y ont été promenés au milieu des vives acclamations de l'alégreſſe générale, & des accens d'une muſique guerrière : les vétérans reviennent dans l'intérieur du palais, eſcortés par la garde montante, & dépoſent, ſous les yeux du directoire, les drapeaux à côté de ceux qui ſervent de trophées aux précédentes victoires de l'armée d'Italie, & qui ſemblaient les attendre dans cette glorieuſe enceinte.

Il ne reſtait au pape que la Sabine, le patrimoine de ſaint Pierre, & la campagne de Rome. En vain, dans ſes ridicules manifeſtes de guerre, qui ſemblent écrits au douzième ſiècle, avait-il promis l'aſſiſtance formelle des apôtres Pierre & Paul ; en vain avait-il dit à ſes ſujets : « Nos forces, qui, aux yeux des incrédules critiques, ſont un ſujet de mépris & de riſée, auront cette vigueur, cette puiſſance, ces ſuccès, qui rempliront les vœux publics : » toute cette pieuſe charlatanerie n'avait abouti qu'à voir démentir tant de prophéties, & à prouver leur vanité & leur impuiſſance.

Les congrégations ſe ſuccédaient, & la terreur était dans Rome. La famille du pape, les princes romains, profitaient de

XII feront payés au plus tard dans le courant d'avril prochain.

„ XVII. La république françaife cède au pape tous fes droits fur les différentes fondations religieufes françaifes dans les villes de Rome & Loretto, & le pape cède en toute propriété à la république tous les biens allodiaux appartenant au faint fiège dans les provinces de Ferrare, Bologne & la Romagne, & notamment la terre de Mezzola & fes dépendances; le pape fe réferve cependant, en cas de vente, le tiers des fommes qui en proviendront, lefquelles devront être remifes à fes fondés de pouvoirs.

» XVIII. Sa fainteté fera défavouer, par un miniftre à Paris, l'affaffinat commis fur la perfonne du fecrétaire de légation Baffeville. Il fera payé par fa fainteté, & par elle mis à la difpofition du gouvernement français, la fomme de trois cent mille livres, pour être répartie entre ceux qui ont fouffert de cet attentat.

» XIX. Sa fainteté fera mettre en liberté les perfonnes qui peuvent fe trouver détenues à caufe de leurs opinions politiques.

» XX. Le général en chef rendra la liberté de fe retirer chez eux à tous les prifonniers de guerre des troupes de fa fainteté, auffitôt après avoir reçu la ratification du préfent traité.

» XXI.

„ XXI. En attendant qu'il ſoit conclu un traité de commerce entre la république françaiſe & le pape, le commerce de la république ſera rétabli & maintenu dans les états de ſa ſainteté ſur le pied de la nation la plus favoriſée.

„ XXII. Conformément à l'article VI du traité conclu à la Haye le 27 floréal de l'an 3, la paix conclue par le préſent traité entre la république françaiſe & ſa ſainteté eſt déclarée commune à la république batave.

„ XXIII. La poſte de France ſera rétablie à Rome de la même manière qu'elle exiſtait auparavant.

„ XXIV. L'école des arts, inſtituée à Rome pour tous les Français, y ſera rétablie, & continuera d'être dirigée comme avant la guerre. Le palais appartenant à la république, où cette école était placée, ſera rendu ſans dégradation.

„ XXV. Tous les articles, clauſes & conditions du préſent traité, ſans exception, ſont obligatoires à perpétuité, tant pour ſa ſainteté le pape Pie VI que pour ſes ſucceſſeurs.

„ XXVI. Le préſent traité ſera ratifié dans le plus court délai poſſible. "

Buonaparte, lorſqu'il traverſait le duché d'Urbin, ne pouvait oublier de tran-

quillifer la république de Saint-Marin, qui s'y trouve enclavée. Il y députa le citoyen Monge, & rendit de sa mission le compte suivant au directoire.

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au directoire exécutif.

Au quartier-général de Tolentino,
le premier ventose, an 5.

« Vous trouverez ci-joint, citoyens directeurs, le rapport du citoyen Monge, que j'ai envoyé à Saint-Marin, avec le discours qu'il a prononcé. Lorsque je ferai arrivé à Rimini, je vous ferai passer un mémoire de demandes qui y était joint, avec ce que j'aurai fait pour témoigner à cette ancienne république l'estime & la considération qu'a pour elle la république française. »

Discours prononcé devant les deux capitaines-régens de la république de Saint-Marin, par le député du général en chef de l'armée d'Italie.

« CITOYENS RÉGENS,

„ La liberté, qui, dans les beaux jours d'Athènes & de Thèbes, transforma les Grecs en un peuple de héros; qui, dans les temps de la république, fit faire des prodiges aux Romains; qui, depuis &

pendant le court intervalle qu'elle a lui sur quelques villes d'Italie, a renouvelé les sciences & les arts & illustré Florence; la liberté était presque bannie de l'Europe: elle n'existait que dans Saint-Marin, où, par la sagesse de votre gouvernement, & sur-tout par vos vertus, vous avez conservé ce dépôt précieux à travers tant de révolutions, & défendu son asyle pendant une si longue suite d'années.

» Le peuple français, après un siècle de lumières, rougissant de son long esclavage, a fait un effort, & il est libre.

» L'Europe entière, aveuglée sur ses propres intérêts, & sur-tout sur les intérêts du genre humain, se coalise & s'arme contre lui; ses voisins conviennent entre eux du partage de son territoire, & déja de toutes parts ses frontières sont envahies, ses forteresses & ses ports sont au pouvoir de ses ennemis; &, ce qui l'afflige le plus, une partie de lui-même allume la guerre civile, & le force à frapper des coups dont il doit ressentir toutes les atteintes.

» Seul, au milieu de cet orage, sans expérience, sans armes, sans chefs, il vole aux frontières; par-tout il fait face, & bientôt par-tout il triomphe.

» De ses nombreux ennemis, les plus sages se retirent de la coalition; d'autres, forcés par le succès de ses armes, implo-

rent successivement une paix qu'ils obtiennent. Enfin il ne lui en reste plus que trois ; mais ils sont passionnés, & ne prennent de conseil que de l'orgueil, de la jalousie & de la haine. Une des armées françaises, en entrant en Italie, détruit, l'une après l'autre, quatre armées autrichiennes, ramène à sa suite la liberté dans ces belles contrées, & s'y couvre, presque sous vos yeux, d'une gloire immortelle.

„ La république française, affligée de tant de sang qu'elle ne verse qu'à regret, & contente d'avoir donné un grand exemple à l'univers, propose une paix, lorsqu'elle pouvait dicter des lois.

„ Le croirez-vous, citoyens ! par-tout ses propositions ont été rejetées avec hauteur, ou éludées avec astuce.

„ L'armée d'Italie, qui veut conquérir la paix, est donc obligée de poursuivre un de ses ennemis, & de passer tout près de vos états.

„ Je viens de la part du général Buonaparte, au nom de la république française, assurer l'antique république de Saint-Marin de la paix & d'une amitié inviolable.

„ Citoyens régens, la constitution politique des peuples qui vous environnent peut éprouver des changemens. Si quelque partie de vos frontières était en litige, ou même si quelque partie des états voisins,

non conteſtée, vous était abſolument néceſſaire, je ſuis chargé, par le général en chef, de vous prier de lui en faire part; ce ſera avec le plus grand empreſſement qu'il mettra la république françaiſe à portée de vous donner des preuves de ſa ſincère amitié.

„ Quant à moi, citoyens, je me fécilite d'être l'organe d'une miſſion dont l'objet doit être agréable aux deux républiques, & qui me procure l'occaſion de vous témoigner la vénération que vous inſpirez à tous les amis de la liberté. "

Les repréſentans de la république de Saint-Marin, au citoyen Monge, membre de l'inſtitut national de France, & membre de la commiſſion des arts & ſciences en Italie, député par le général en chef Buonaparte près de la ſuſdite république.

« CITOYEN DÉPUTÉ,

„ Nous regardons encore comme un ſonge l'inſtant où nous vous avons vu arriver revêtu du caractère de député. C'eſt la première fois que, diſtingués de la foule des vils eſclaves, nous avons reçu un honneur que votre grande nation pouvait ſeule nous faire. Nous vous remettons la réponſe du conſeil-général à la précieuſe

lettre que vous nous avez apportée. Si vous eussiez été présent à sa réception, vous auriez vu de quelle sensibilité nous avons été pénétrés. Daignez être près du général en chef l'interprète de notre reconnaissance & de nos sentimens pour lui & la grande nation qu'il représente. Soyez aussi auprès de lui l'intercesseur des graces que nous lui demandons, & dont une est indispensable pour notre existence ; la réussite de cette affaire ne pourra qu'être heureuse, si vous appuyez de votre crédit nos demandes. Puisse ceci être le commencement des relations que nous desirons d'avoir avec vous, & soyez persuadé que notre estime pour vous égale notre reconnaissance.

Réponse de la république de Saint-Marin au discours prononcé en son conseil-général par le citoyen Monge, envoyé près d'elle par le général en chef de l'armée d'Italie.

« Nous mettrons, citoyen envoyé, au nombre des époques les plus glorieuses parmi les fastes de notre liberté, le jour de votre mission près de notre république : la vôtre fait non-seulement vaincre ses ennemis par la force de ses armes, mais encore étonner ses amis par sa générosité. Heureux de pouvoir nous compter parmi

les modèles qui excitèrent votre noble émulation, & plus heureux encore d'être trouvés dignes de votre amitié, dont vous venez de nous donner une si grande preuve, nous ne pouvons voir sans le plus grand intérêt les armes de la république française rappeler en Italie les beaux jours des républiques grecque & romaine.

„ L'amour de notre liberté nous fait sentir le prix des efforts magnanimes d'une grande nation qui veut recouvrer la sienne : la vôtre a surpassé l'attente commune ; seule contre le reste de l'Europe, elle a donné au monde un de ces exemples étonnans de ce que peut l'énergie produite par le sentiment de la liberté.

„ Votre armée, marchant sur les traces d'Annibal, & surpassant par ses faits tout ce que l'antiquité a de plus merveilleux, conduite par un héros qui réunit à toutes les vertus les talens d'un grand génie, a tourné ses regards sur un coin de ce globe où s'est réfugié un reste de l'ancienne liberté, & où l'on trouve plutôt la simplicité des mœurs spartiates que l'élégance d'Athènes.

„ Vous le savez, citoyen envoyé, la simplicité de nos usages, l'intime sentiment de notre liberté, c'est là le seul héritage qui nous a été transmis par nos pères, que nous avons su conserver intacte au

milieu du choc politique occasionné par une révolution de plusieurs siècles, & que l'ambition & la haine ne sauraient détruire.

„ Retournez donc près du héros qui vous envoie ; reportez-lui l'hommage libre, non pas de cette admiration que nous partageons avec l'univers, mais de notre reconnaissance : dites-lui que la république de Saint-Marin, contente dans sa médiocrité, craint d'accepter l'offre généreuse qu'on lui fait d'agrandir son territoire, ce qui pourrait par la suite compromettre sa liberté ; mais dites-lui aussi qu'elle croirait tout devoir à la générosité de la république française & à celle de son invincible général, si elle obtenait, pour le bonheur public, de resserrer avec elle ses rapports commerciaux, & de conclure un traité qui assurât son existence.

„ C'est là que se bornent tous ses vœux, & nous vous prions d'en être l'interprète auprès du général en chef de l'armée d'Italie. Quant à vous, illustre envoyé, nous nous estimons d'autant plus heureux, en ce moment-ci, de vous avoir parmi nous, que vous réunissez aux vertus de citoyen les talens de l'homme de lettres. L'objet de votre mission, la manière dont vous la remplissez, & le nom de celui qui vous en a chargé, tout cela sera un monument éternel de la magnanimité des conquérans

de l'Italie, qui rappellera à jamais dans nos cœurs les sentimens de la reconnaissance dont ils sont pénétrés.

» Saint-Marin, le 12 février 1797."

La sagesse & la modération de cette ancienne république est remarquable. Au retour de Tolentino, Buonaparte lui fit présent de quatre pièces de canon au nom de la république française, exempta les possessions de ses citoyens dans la Romagne de toute contribution, & leur fit délivrer gratuitement une provision de bled dont elle demandait à faire l'achat.

Le village de Pietole, situé dans le Seraglio, près de Mantoue, est cet ancien lieu d'Andes où Virgile était né; & les champs qui l'environnent furent autrefois une des munificences d'Auguste, célébrées par ce grand poëte, portent encore le nom de champs virgiliens. Ils avaient probablement autant souffert pendant le blocus & le siège de Mantoue que pendant les guerres du triumvirat: mais, pour le bonheur de leurs habitans, le vainqueur de l'Italie n'était pas moins qu'Octave homme de goût; Virgile était dans sa mémoire, & devait une seconde fois, après dix-huit siècles, protéger sa patrie. Buonaparte donna l'ordre que l'ancien patrimoine du prince des poëtes Latins fut distingué, &

que ſes colons fuſſent indemniſés de toutes les pertes que la guerre avait pu leur occaſionner. Avec de tels ſentimens, ſi la république ciſalpine oubliait d'ériger, au milieu de la place de Reggio, une ſtatue à l'Arioſte, on peut croire que Buonaparte la ferait ſouvenir de remplir ce devoir, qui en rappellerait un autre aux citoyens de Mantoue. *

* On aura peut-être une idée juſte du goût que les nations ont pour les beaux arts, & l'on pourra diſtinguer celles qui en montrent le plus, en obſervant les monumens qu'on a pu devoir en France à la révolution, & ceux que l'Italie, à peine encore libre, élève déja à ſes libérateurs.

La Baſtille, eſt diſparue: que diſcerne-t-on ſur le ſol qu'elle couvrait, & qui fut le berceau de notre liberté? Un chantier de bois à brûler. Que portent ces piédeſtaux qui attendaient des monumens plus beaux que ceux qu'on en a renverſés? Rien; ou, ce qui eſt pis, un épouvantable obéliſque de bois, ou la caricature en plâtre de la ſtatue de la Liberté. Où ſont les trophées de nos victoires? Dans des anti-chambres.

Faenza voit déja s'élev[illegible] ſuperbe arc de triomphe pour éterniſer le ſouvenir de la liberté recouvrée, & de la [illegible]ſſance des Italiens envers la nation françaiſe. [illegible] gravé ſur ſa pierre fondamentale l'inſcription ſuivante:

Poſtridie kalendas februarias,
Anno æræ chriſtianæ CIƆIƆCCLXXXXVII,
Reipublicæ Gallicæ quinto,
Ciſpadanæ primo,

Les combats de Buonaparte avec les Autrichiens reſſemblaient à ceux d'Her-

---

Gallis ductu Napoleonis Bonapartj
Adventantibus,
Milites pontificis romani Pii ſexti
In fugam hic verſi ſunt.
Populus Faventinus,
Ne penes poſteros memoria intercideret,
Quo in loco libertas provinciæ Æmiliæ
Orta eſt
Æterna in baſi ære ſuo
Monumentum poſuerunt
Nonis maii,
Anno Reipublicæ Ciſpadanæ primo.

Mantoue a déja conſacré dans cette citadelle de Saint-George, illuſtrée par les exploits des Français, un monument qui en retrace le ſouvenir.

Un obéliſque a été érigé dans le village de Pietole, la patrie de Virgile, au milieu d'un bois de chênes, de myrtes & de lauriers, qui lui eſt dédié. Sur la première face de ſon piédeſtal on lit :

Primus ego, in patriam mecum, modò vita ſuperſit,
Aonio rediens deducam vertice Muſas :
Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas.

Sur la ſeconde,

Nec ſpes libertatis erat.

Sur la troiſième,

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit.

Sur la quatrième,

Natal. Pub. Virgilii Maronis ſacrum.

cule contre l'hydre de Lerne : leurs armées renaissaient à mesure qu'il les détruisait. Pleins de confiance dans le jeune archiduc Charles, qui venait d'avoir des succès en Allemagne, mais n'avait pas acquis autant de gloire en forçant les Français de l'évacuer, que leur général Moreau en avait mérité par l'une des plus savantes, des plus longues & des plus difficiles retraites dont l'histoire ait gardé le souvenir, ils crurent, en l'appelant au commandement de leurs forces en Italie, qu'il leur y rendrait la supériorité qu'ils y avaient si longuement & si vainement disputée. Les plus grands efforts furent faits pour lui donner une puissante armée, & déja les hostilités avaient recommencé avant que Buonaparte eût donné la paix au pape.

La division du Tyrol avait eu à com-

La gloire de Mantoue serait plus grande si ce monument n'était pas dû aux instances du général français.

Sur l'un des champs de bataille qui ont assuré la liberté de l'Italie, déja se montrent autant de pyramides triomphales que l'armée française avait de divisions, & leurs noms immortels y sont gravés par la reconnaissance, & offerts à l'admiration de la postérité.

Qu'avons-nous fait en France que nous puissions opposer à ces premiers fruits de la liberté en Italie, qui n'y seront pas les seuls ni les derniers ?..... Je le cherche encore.......

battre les ennemis le 17 pluvioſe, & les avait chaſſés d'un poſte entre Savero & Beſotto.

Le 18, le général Murat leur avait enlevé, ſur la droite de l'Adige, le poſte de Derunbano.

Quelque talent que pût avoir le prince Charles, il avait a combattre un dangereux rival & des ſoldats d'une eſpèce bien rare. Des armées qui offrent des ſcènes ſemblables aux ſuivantes, ſont à peu près des armées invincibles.

Extrait d'une lettre du citoyen René, capitaine dans la dix-huitième demi-brigade, à ſon père, écrite de Carpento, pays vénitien, le 19 pluvioſe.

« Vous avez appris nos ſuccès, mon très-cher père; depuis ce moment l'ennemi a fui dans une déroute complète. Jamais leur armée, quoiqne détruite trois fois cette campagne, n'avait été dans un état auſſi triſte. Pendant pluſieurs jours il nous arrivait des priſonniers de toutes parts; le découragement était tel chez eux, que du moment où ils appercevaient nos ſoldats, ils jetaient leurs armes, & ſe rendaient en demandant grace: en un mot, officiers & ſoldats, tous diſent qu'ils ne veulent plus ſe battre.

„ Il m'eſt arrivé un de ces évènemens ſinguliers qui, pour l'ordinaire, ne ſont pas crus, mais dont j'eſpère que vous ſerez perſuadé, puiſque c'eſt moi-même qui vous le rapporte. Le 25 au matin, le général Maunier me demanda ſi je voulais reſter au village de Garda avec cinquante hommes, pour ſurveiller le lac & favoriſer un débarquement. J'acceptai. Environ à quatre heures, au moment où je viſitais un petit poſte que j'avais placé en avant, ſept Autrichiens parurent. Je commandai de les attendre, & de tâcher de les prendre priſonniers, pendant que j'allais raſſembler le reſtant de mon détachement. Au moment où, à ſa tête, je ſors du village, je trouve mon poſte amenant les ſept priſonniers. Craignant d'être attaqué, je me diſpoſe à prendre dans les environs une poſition avantageuſe; mais, à cinquante pas, quelle fut ma ſurpriſe de rencontrer une colonne autrichienne, que je n'apperçus qu'à vingt pas, parce qu'il y avait un tournant! Le commandant m'ordonne de mettre bas les armes, que je ſuis priſonnier. *Non, monſieur*, répondis-je, *c'eſt vous; j'ai déja déſarmé votre avant-garde, vous en voyez une partie: bas les armes, ou point de quartier.* Mes ſoldats, excités par mon exemple, répètent ce cri. Les priſonniers,„

voyant qu'au premier feu ils feraient tués, criaient de toutes leurs forces à leurs camarades de fe rendre. Tout ce tapage étonna l'officier ennemi ; il veut parler. Nous ne répondons qu'en répétant : *Bas les armes.* Il propofe de capituler. *Non*, lui dis-je, *bas les armes, & prifonnier. Mais, monfieur*, ajouta-t-il, *fi je me rends, n'aurai-je pas de mauvais traitement à éprouver?* Je lui répondis que non, & fur ma parole d'honneur. Il ôte alors fon chapeau, s'avance, & me préfente fon épée ; toute fa troupe met bas les armes. Je n'étais pas à mon aife ; je craignais qu'ils ne s'apperçuffent enfin du peu de monde que j'avais. Je les fis rétrograder : mais fe trouvant deux barques fur les bords du lac, une certaine quantité d'Impériaux s'y jettent & gagnent le large, fans que moi ni leurs officiers puffions les empêcher : mais à peine furent-ils à foixante toifes, que les barques, trop furchargées, coulèrent bas, & la majeure partie fe noya. Un inftant après, beaucoup d'entre eux refufent de marcher ; les officiers eux-mêmes avaient l'air d'y foufcrire. Je fentis le danger extrême où j'étais, fur-tout en entendant un capitaine leur dire : *Attendons encore. Qu'appelez-vous, monfieur?* lui dis-je d'un ton ferme : *où eft donc l'honneur? n'êtes-vous pas prifon-*

nier? m'avez-vous rendu vos armes? ai-je votre parole? Vous êtes officier, je compte ſur votre loyauté: pour preuve, je vous rends votre épée, & faites marcher votre troupe; ſans quoi je me vois forcé de faire agir contre vous la colonne de ſix mille hommes qui me ſuit. Le mot *honneur*, & ſur-tout, ſans doute, cette colonne imaginaire, le décidèrent. *Je vais vous prouver, monſieur,* me dit-il, *que je connais l'honneur; marchons, & je réponds que tout le monde nous ſuivra.* Il parle alors en allemand à ſes ſoldats, & le calme ſe rétablit. Nous arrivâmes ainſi ſans fâcheuſe rencontre. Cette colonne était compoſée du régiment de ligne impérial Klebeck, & d'un corps franc, faiſant en tout environ dix-huit cents hommes."

Extrait du programme de la fête célébrée, le 10 août 1795 (v. ſt.), ou 23 thermidor an 3, par les priſonniers français détenus dans le fort de Klagenfurt en Carinthie.

" A la pointe du jour, les priſonniers dreſsèrent, au milieu de la cour, un autel de gazon, ſur les faces duquel ils attachèrent diverſes inſcriptions patriotiques. Ceux qui avaient perdu leurs co-

cardes tricolores, s'en fabriquèrent de diverses étoffes.

» A l'heure indiquée, les prisonniers, divisés par escouade & conduits par les chefs de chambrée, formèrent le bataillon quarré autour de l'autel. Chaque chef avait en main un petit étendard tricolor, portant ces mots : *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*.

» Le plus âgé & les quatre plus jeunes prisonniers arrivèrent, portant l'arbre de la liberté; on le planta derrière l'autel, & les quatre jeunes gens le soutinrent, tandis que l'ancien arrangea la terre autour des racines. « C'est à la prudence, dit le programme, à nous donner les moyens propres à conserver la liberté ; c'est à la jeunesse à la soutenir. »

» L'ancien prit ensuite un ruban tricolor, le passa en losange autour de l'arbre, & le noua, en signe de l'union qu'il appartient sur-tout à la vieillesse d'entretenir entre les citoyens.

» Le prisonnier chargé de faire le discours prit ensuite quelques jeunes oiseaux; & les laissant s'échapper : « Allez, leur dit-il, revolez auprès de vos mères, comme nous desirons un jour revoir notre patrie & nos familles. »

» Il lut ensuite la déclaration des droits de l'homme, prononça un discours ana-

logue à la cérémonie ; & tous les prisonniers, élevant d'une main leurs chapeaux, étendant l'autre vers l'autel, jurèrent attachement inviolable aux lois de leur patrie ; ils se prirent ensuite la main, s'embrassèrent, & dansèrent autour de l'arbre de la liberté, en chantant des airs patriotiques.

„ Mais bientôt la danse fut suspendue, chacun alla déposer son offrande sur l'autel, & plusieurs prisonniers, chargés du produit de la collecte, volèrent à l'hôpital, où se trouvaient quelques-uns de leurs camarades : " Braves camarades, s'écrièrent-ils, si votre santé vous l'eût permis, vous seriez à la fête, & notre joie ne serait pas troublée par l'idée que vous souffrez. Acceptez ce léger secours ; vos besoins sont plus nombreux que les nôtres ; prenez courage : nous reverrons ensemble notre patrie." Et les malades attendris, prenant les mains de leurs camarades, répétaient avec eux : *Vive la république française, notre patrie !*

„ Cependant, le soir, les prisonniers formèrent à leurs fenêtres une espèce d'illumination, & y placèrent des transparens, sur lesquels on lisait ces devises :

Les mortels sont égaux, ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.

Pulchrum est pro patria pati.

Nous souffrons, mais notre patrie triomphe.
Aux mânes des généreux défenseurs de la liberté.

Quelques escarmouches préludaient à des combats plus sérieux; le bulletin de l'armée d'Italie annonça ces petits engagemens.

„ Le général de division Guieux a repris, le 4 ventose, la position de Trevizo. Le général Walther, commandant l'avant-garde, rencontra l'ennemi en avant de Lovadina, le culbuta, & le poursuivit jusques dans ses retranchemens sur la Piave; il lui tua dix-huit hommes, & lui fit une trentaine de prisonniers. L'adjudant-général Duffaux, & le chef de brigade Barthelemy, commandant le vingt-cinqnième régiment de chasseurs à cheval, ont été légèrement blessés.

Tyrol.

« Le 5, le général Murat s'est emparé des retranchemens ennemis de Foy, a fait vingt-cinq prisonniers, & tué vingt ennemis; il est ensuite tombé sur un corps de chasseurs tyroliens, & lui a tué environ soixante hommes.

„ Le général Béliard, commandant la droite de la division du général Joubert, a été attaqué à Bidole; mais il a complètement battu l'ennemi, lui a tué une tren-

taine d'hommes, & bleſſé un plus grand nombre.

„ L'adjudant-général Kellermann a paſſé la Piave à San-Mamma; il a rencontré un poſte ennemi d'huſſards, l'a mis en fuite, lui a tué deux hommes & bleſſé un.

» Le 12, conformément à l'ordre & à l'inſtruction du général en chef au général Joubert, d'attaquer l'ennemi du moment où il chercherait à s'établir ſur la rive gauche du Lavis, le général Béliard a attaqué un corps d'ennemis qui s'était placé à Monte di Savaro : il a pris à l'ennemi un drapeau & quarante bœufs.

» Le général Murat a attaqué les avant-poſtes ennemis, & leur a fait cent priſonniers; les braves carabiniers de la onzième demi-brigade ſe ſont particulièrement diſtingués. »

PASSAGE DE LA PIAVE; COMBAT DE LONGARA ET DE SACILE; BATAILLE ET PASSAGE DU TAGLIAMENTO.

« DEPUIS la bataille de Rivoli, l'armée d'Italie occupait les bords de la Piave & du Laviſio; l'armée de l'empereur, commandée par le prince Charles, occupait l'autre rive de la Piave, avait ſon centre

placé derrière le Cordevole, & appuyait ſa droite à l'Adige du côté de Salurn.

» Le 20 au matin, la diviſion du général Maſſena ſe rend à Feltre : l'ennemi, à ſon approche, évacue la ligne de Cordevoile & ſe porte ſur Bellurn.

» La diviſion du général Serrurier ſe porte à Aſolo ; elle eſt aſſaillie par un temps horrible : mais le vent & la pluie, à la veille d'une bataille, ont toujours été pour l'armée d'Italie un préſage de bonheur.

» Le 22, à la pointe du jour, la diviſion paſſe la Piave vis-à-vis le village de Vidor : malgré la rapidité & la profondeur de l'eau, nous ne perdons qu'un jeune tambour. Le chef d'eſcadron Laſalle à la tête d'un détachement de cavalerie, & l'adjudant général Leclerc à la tête de la vingt-unième d'infanterie légère, culbutent le corps ennemi qui voulait s'oppoſer à notre paſſage, & ſe porte rapidement à Saint-Salvador. Mais l'ennemi, au premier avis du paſſage, a craint d'être cerné, & a évacué ſon camp de la Campana.

» Le général Guieux, à deux heures après midi, paſſe la Piave à l'Oſpedaletto, & arrive le ſoir à Conegliano. Un ſoldat, entraîné par le courant, eſt ſur le point de ſe noyer ; une femme de la cinquante-unième ſe jette à la nage & le ſauve : je lui

ai fait présent d'un collier d'or, auquel sera suspendue une couronne civique avec le nom du soldat qu'elle a sauvé.

„ Notre cavalerie, dans cette journée, rencontre plusieurs fois celle de l'ennemi, & a toujours l'avantage; nous prenons quatre-vingts hussards.

„ Le 23, le général Guieux avec sa division arrive à Sacile, tombe sur l'arrière-garde ennemie, &, malgré l'obscurité de la nuit, lui fait cent prisonniers. Un corps de hulans demande à capituler : le citoyen Siabeck, chef d'escadron, s'avance & reste mort; le général Dugua, commandant la réserve, est légèrement blessé.

„ Cependant la division du général Massena, arrivée à Bellurn, poursuit l'ennemi, qui s'est retiré du côté de Cador, enveloppe son arrière-garde, fait sept cents prisonniers, parmi lesquels cent hussards, un colonel, & le général Lusignan, qui commandait tout le centre. Le dixième de chasseurs se distingue comme à son ordinaire. M. de Lusignan s'est couvert d'opprobre par la conduite qu'il tint à Brescia envers nos malades : j'ordonne qu'il soit conduit en France, sans pouvoir être échangé.

„ Le 26, la division du général Guieux part de Pordenone à cinq heures du matin; celle du général Bernadotte part de

Sacile à trois heures du matin ; celle du général Serrurier part de Pasiano à quatre heures du matin : toutes se dirigent sur Valvasone.

» La division du général Guieux dépasse Valvasone, & arrive sur le bord du Tagliamento à onze heures du matin. L'armée ennemie est retranchée de l'autre côté de la rivière, dont elle prétend nous disputer le passage. Mon aide-de-camp chef d'escadron Croisier va, à la tête de vingt-cinq guides, la reconnaître jusqu'aux retranchemens : il est accueilli par la mitraille.

» La division du général Bernadotte arrive à midi : j'ordonne sur-le-champ au général Guieux de se porter sur la gauche pour passer la rivière à la droite des retranchemens ennemis, sous la protection de douze pièces d'artillerie ; le général Bernadotte doit la passer sur la droite. L'une & l'autre de ces divisions forment leurs bataillons de grenadiers, se rangent en bataille, ayant chacune une demi-brigade d'infanterie légère en avant, soutenue par deux bataillons de grenadiers, & flanquée par la cavalerie. L'infanterie légère se met en tirailleurs. Le général Dommartin à la gauche, & le général Lespinasse à la droite, font avancer leur artillerie, & la canonnade s'engage avec la plus grande vivacité.

J'ordonne que chaque demi-brigade ploie en colonne serrée sur les ailes de son second bataillon, ses premier & troisième bataillons.

„ Le général Duphot, à la tête de la vingt-septième d'infanterie légère, se jette dans la rivière; il est bientôt de l'autre côté : le général Bon le soutient avec les grenadiers de la division Guieux. Le général Murat fait le même mouvement sur la droite, & est également soutenu par les grenadiers de la division Bernadotte. Toute la ligne se met en mouvement, chaque demi-brigade par échelons, des escadrons de cavalerie en arrière des intervalles. La cavalerie ennemie veut plusieurs fois charger notre infanterie, mais sans succès; la rivière est passée, & l'ennemi par-tout en déroute. Il cherche à déborder notre droite avec sa cavalerie, & notre gauche avec son infanterie. J'envoie le général Dugua & l'adjudant-général Kellermann à la tête de la cavalerie de la réserve; aidés par notre infanterie, commandée par l'adjudant-général Mireur, ils culbutent la cavalerie ennemie, & font prisonnier le général qui la commande.

„ Le général Guieux fait attaquer le village de Gradisca, &, malgré les ombres de la nuit, s'en empare, & met l'ennemi dans

dans une déroute complète ; le prince Charles n'a que le temps de se sauver.

„ La division du général Serrurier, à mesure qu'elle arrive, passe la rivière, & se met en bataille pour servir de réserve.

„ Nous avons pris à l'ennemi, dans cette journée, six pièces de canon, un général, plusieurs officiers supérieurs, & fait quatre ou cinq cents prisonniers : la promptitude de notre déploiement & de notre manœuvre, la supériorité de notre artillerie, épouvantèrent tellement l'armée ennemie, qu'elle ne tint pas, & profita de la nuit pour fuir.

„ L'adjudant-général Kellermann a reçu plusieurs coups de sabre en chargeant, à la tête de la cavalerie, avec son courage ordinaire.

„ Je vais m'occuper de récompenser les officiers qui se sont distingués dans ces différentes affaires. "

La prévoyance du directoire avait secondé toutes les mesures qui devaient assurer les succès de Buonaparte, & procurer une paix glorieuse à la république française. Des divisions entières avaient été tirées des armées du Rhin & dirigées vers l'Italie ; c'est des bords de ce fleuve qu'en traversant la république elles franchirent, dans la plus rigoureuse saison,

cette barrière, jusque là réputée insurmontable, des Alpes, dont le général Kellermann, à force de travaux & de vigilance, & luttant contre le climat, les élémens & la saison, avait su leur maintenir le passage libre. Cette marche, la plus longue, la plus difficile que dans l'hyver eût jamais exécutée sur ce continent un corps d'armée, n'ayant éprouvé aucun retard, & n'ayant pu être soupçonnée ni peut-être crue par les ennemis, leur donnait à combattre en Carinthie les mêmes hommes qui les avaient tant de fois battus au-delà du Rhin. Réunis à leurs frères d'armes d'Italie, Buonaparte, qu'on aurait pu croire encore devant Rome, leur faisait passer le Trajamento, mettait sous leurs yeux, du sommet des Alpes noriques, barrière qu'aucun peuple moderne n'avait encore franchie, le bassin de l'Adriatique & celui du Danube, au milieu duquel Vienne semblait leur montrer le terme ou le but de leurs exploits.

Ainsi Annibal avait autrefois, du haut des Alpes, montré à ses Carthaginois les plaines de cette Italie qu'il sut vaincre & non pas conquérir.

A peine la campagne était-elle commencée, à peine en des climats plus doux eût-on songé à l'ouvrir, & déja Buonaparte menaçait le cœur des états de l'Au-

triche. La nature était encore morte dans ces âpres contrées, devenues le théâtre de la guerre, & des montagnes du Tyrol & de la Carinthie étaient escaladées. Le prince Charles était réduit à une retraite continuelle & précipitée, bien différente de celle qui venait de couvrir de gloire le général Moreau, qui, des bords du Danube, avait ramené son armée, poursuivie & tous les jours victorieuse, jusqu'aux bords du Rhin.

» Le 28, la division du général Bernadotte part à trois heures du matin, dépasse Palma-nova, & prend position sur le torrent de la Torre, où les hussards se rencontrent.

„ La division du général Serrurier prend position sur la droite, celle du général Guieux sur la gauche. J'envoie le citoyen Lasalle avec le vingt-quatrième régiment de chasseurs à Udine.

„ L'ennemi, à notre approche, évacue Palma-nova, où nous trouvons trente mille rations de pain & mille quintaux de farine en magasin. Il y avait dix jours que le prince Charles s'était emparé de cette place, appartenante aux Vénitiens : il voulait l'occuper ; mais il n'avait pas eu le temps de s'y établir.

„ Le général Massena arrive à Saint-Daniel, à Osopo, à Gemona, & pousse

ſon avant-garde dans les gorges.

» Le 29, le général Bernadotte s'avance, & bloque Gradiſca; le général Serrurier ſe porte vis à-vis San-Pietro, pour paſſer le Liſonzo. L'ennemi a pluſieurs pièces de canon & quelques bataillons de l'autre côté, pour en défendre le paſſage.

» J'ordonne différentes manœuvres qui épouvantent l'ennemi, & le paſſage s'exécute ſans oppoſition. Je ne dois pas oublier le trait de courage du citoyen Andreoſſi, chef de brigade d'artillerie, que je charge de reconnaître ſi la rivière eſt guéable; il ſe précipite lui-même dans l'eau, & la paſſe & la repaſſe à pied. Cet officier eſt d'ailleurs diſtingué par ſes talens & ſes connaiſſances étendues.

PASSAGE DU LISONZO ET PRISE DE GRADISCA.

« Le général Serrurier ſe porte ſur Gradiſca en ſuivant les crêtes ſupérieures qui dominent cette ville.

» Pour amuſer pendant ce temps-là l'ennemi & l'empêcher de s'appercevoir de ſa manœuvre, le général Bernadotte fait attaquer par des tirailleurs les retranchemens ennemis; mais nos ſoldats, emportés par leur ardeur naturelle, s'avancent la baïonnette en avant juſques ſous les

murs de Gradifca. Ils y font reçus par une forte fufillade & de la mitraille. Le général Bernadotte, obligé de les foutenir, fait avancer quatre pièces de canon pour enfoncer les portes; mais elles font couvertes par une flèche bien retranchée.

„ Cependant le général Serrurier arrive fur les hauteurs qui maîtrifent Gradifca, rend toute retraite impoffible à la garnifon. L'ennemi n'a donc plus ni probabilité de fe défendre, ni efpoir de s'échapper. Le général Bernadotte lui fait la fommation ci-jointe, & il capitule.

„ Trois mille prifonniers, l'élite de l'armée du prince Charles, dix pièces de canon, huit drapeaux, font le fruit de cette manœuvre. Nous avons en même temps paffé le Lifonzo & pris Gradifca.

„ La divifion du général Bernadotte s'eft conduite avec un courage qui nous eft un garant de nos fuccès à venir. Le général Bernadotte, fes aide-de-camp, fes généraux, ont bravé tous les dangers. Je vous demande le grade de général de brigade pour l'adjudant-général Mireur.

„ Le général Bernadotte fe loue beaucoup du général Murat, commandant fon avant-garde; du général Friaud; de l'adjudant-général Mireur; du citoyen Campredon, commandant du génie; du citoyen Jaillat, commandant de l'artillerie;

du citoyen Lahure, chef de la quinzième demi-brigade d'infanterie légère; du citoyen Marin, & des deux frères Couroux. Le citoyen Durac, mon aide-de-camp capitaine, s'eſt conduit avec la bravoure qui caractériſe l'état-major de l'armée d'Italie.

» Le citoyen Miquet, chef de la quatre-vingt-huitième demi-brigade, a été bleſſé.

COMBAT DE CASASOLA.

» La diviſion du général Maſſena s'empare du fort de la Chiuſa, rencontre l'ennemi, qui veut lui diſputer le paſſage du pont de Caſaſola; ſes tirailleurs font replier ceux de l'ennemi, &, un inſtant après, les grenadiers des trente-deuxième & ſoixante-quinxième demi-brigades, en colonne ſerrée, forcent le pont, culbutent l'ennemi, malgré ſes retranchemens & ſes chevaux de friſe, le pourſuivent juſqu'à la Ponteba, & lui font ſix cents priſonniers, tous des régimens nouvellement venus du Rhin. Tous les magaſins que l'ennemi avait de ce côté tombent en notre pouvoir.

» Les chaſſeurs du dixième régiment, le ſabre à la main, foncent dans les retranchemens ennemis, & acquièrent un nouveau titre à l'eſtime de l'armée.

Le général de division Bernardotte, à M. le commandant autrichien de Gradisca.

Au quartier-général devant Gradisca,
le 29 ventose, an 5.

« Vous vous êtes défendu, monsieur, comme un brave homme, & par-là vous vous êtes acquis l'estime des militaires: mais une plus grande obstination de votre part serait un crime que je ferai retomber sur vous principalement: &, pour me justifièr vis-à-vis la postérité, je dois vous sommer de vous rendre dans dix minutes, sans quoi je ferai passer votre troupe au fil de l'épée. Epargnez le sang que vous feriez verser: les principes de philanthropie qui doivent animer un chef vous en imposent l'obligation. Les échelles sont préparées; les grenadiers & chasseurs demandent l'assaut à grands cris.

» Répondez.

» Je suis avec estime, &c. »

Capitulation de la garnison de la forteresse de Gradisca.

« La garnison évacuera la place aux conditions suivantes:

» ARTICLE PREMIER. La garnison sortira demain, à cinq heures du matin, avec tous les honneurs de la guerre: cela veut

dire, avec armes & bagages & canons, tambour battant. Les officiers garderont leurs chevaux, armes, bagages. Les soldats mettront bas les armes sur le glacis & garderont leurs bagages.

„ *Réponse*. La garnison sortira, dans un quart-d'heure, par la porte Mucame; elle aura les honneurs de la guerre. Les officiers garderont leur épée, & pourront se retirer dans leurs foyers, sous condition de ne pas servir jusqu'à leur échange. Ils garderont leur bagage, ainsi que les soldats; mais ces derniers seront prisonniers de guerre après avoir déposé leurs armes.

„ II. Toute la garnison sera faite prisonnière de guerre jusqu'à son échange, & peut retourner dans les pays autrichiens.

„ *Réponse*. Renvoyé à l'article précédent.

„ III. On conduira la garnison jusqu'au premier poste des Autrichiens, du côté de Gorice.

„ Répondu au premier article.

„ IV. On fournira aux officiers & soldats blessés & malades, ainsi qu'à tous les officiers qui n'ont pas de chevaux, les chariots nécessaires jusqu'au territoire occupé par les Autrichiens.

„ *Réponse*. On fournira des chariots aux officiers. Les soldats seront renvoyés

de même avec les soins que l'humanité réclame en faveur des blessés.

„ V. Les habitans qui veulent quitter la ville en auront la permission, quand bon leur semblera ; & ceux qui restent ici jouiront de la même liberté, en tous cas, comme si la ville était occupée par les Autrichiens. Ceux qui sont sortis pour éviter le bombardement, auront la liberté de rentrer comme bon leur semblera.

„ *Réponse.* Personne ne pourra sortir sans un passe-port du commandant français. Les habitans qui sont absens pour cause de bombardement, pourront rentrer.

„ Accepté par le commandant de la forteresse, &c.

La prise de Gradisca procurait des avantages dont le général français se hâta de profiter.

La proclamation suivante prépara les esprits des peuples dont il allait traverser le territoire.

Buonaparte, général en chef de l'armée d'italie, au peuple de la province de Goritz.

Au quartier-général de Goritz, le premier germinal, an 5.

« Une frayeur injuste a devancé l'armée française. Nous ne venons ici, ni pour

vous conquérir, ni pour changer vos mœurs & votre religion. La république française est l'amie de toutes les nations : malheur aux rois qui ont la folie de lui faire la guerre !

» Prêtres, nobles, bourgeois, peuple, qui formez la population de la province de Goritz, bannissez vos inquiétudes, nous sommes bons & humains. Vous vous appercevrez de la différence des procédés d'un peuple libre d'avec ceux des cours & des ministres des rois.

» Vous ne vous mêlerez pas d'une querelle qui n'est pas la vôtre, & je protégerai vos personnes, vos propriétés & votre culte ; j'augmenterai vos privilèges, & je vous restituerai vos droits. Le peuple français attache plus de prix à la victoire par les injustices qu'elle lui permet de réparer, que par la vaine gloire qui lui en revient.

» ARTICLE PREMIER. Le culte de la religion continuera à être exercé, sans aucune espèce de changement, comme par le passé : à dater de demain, le service sera célébré dans toutes les églises comme à l'ordinaire.

» II. Les provinces de Goritz & Gradisca seront provisoirement administrées par un corps composé de quinze personnes, qui portera la dénomination de gouvernement central. Dans ce corps seront con-

centrées toutes les autorités civiles, politiques & administratives.

„ III. Le gouvernement central me présentera, sous vingt-quatre heures, un projet d'organisation civile & criminelle, & un projet d'organisation municipale pour toute la province.

„ IV. Le gouvernement central nommera son président, son secrétaire & son trésorier. Il se divisera en bureau militaire, bureau de finances, bureau de police, bureau de subsistances. Les différens bureaux ne pourront prendre aucune mesure essentielle qu'elle ne leur ait été ordonné par le corps composant le gouvernement, & ils seront spécialement chargés de mesures prescrites par ledit corps.

„ V. Toutes les impositions directes & indirectes qui appartenaient ci-devant à l'empereur ou à la province, seront administrées par le gouvernement central, & seront employées pour subvenir aux dépenses du service public.

„ VI. Toutes les lois civiles & criminelles existantes sont maintenues.

„ VII. Tous les corps, sous quelque dénomination que ce soit, qui formaient l'ancienne administration, sont abrogés.

„ VIII. Messieurs Francisco de Simon, Francisco de Savio, Guisgyre Morelli, Giovanni, messire Visini, Alfonso conte

Portia, Francifco conte della Torre, Guifgyre Cattarini, Francifco Zanaria, Luigi de Caftellini, Francifco Baffa, Giacomo Jeph, Carlo Catinelli, Marvio conte Strafoldo, Nicolo conte Altonis, compoferont le gouvernement central. Ils fe réuniront en conféquence au palais des Etats à cinq heures. Le général chef de l'état-major les inftallera, & dreffera procès-verbal de leur inftallation."

Buonaparte mandait au directoire, le 2 germinal, de Goritz :

« Nous fommes entrés hier dans Goritz ; l'armée ennemie a effectué fa retraite avec tant de précipitation, qu'elle a laiffé dans nos mains quatre hôpitaux contenant quinze cents malades, & tous les magafins de vivres & de munitions de guerre, dont je vous ferai paffer l'état par le premier courier.

„ La divifion du général Bernadotte s'eft rendu hier à *Camiza*. Son avant-garde & l'arrière-garde ennemie fe font rencontrées, à *Caminia* : le dix-neuvième régiment de chaffeurs a chargé l'ennemie avec une telle impétuofité, qu'il lui a fait cinquante huffards prifonniers, avec leurs chevaux. Le général Maffena a pourfuivi l'ennemi jufqu'à la *Ponteba*."

Il lui annonçait, le 4, la prise de Trieste, le seul port que possédât la maison d'Autriche.

" Le général Guieux, avec sa division, se rendit, le 2, de Cividale à Caporetto; il rencontra l'ennemi retranché à Pufero, l'attaqua, lui prit deux pièces de canon, lui fit une centaine de prisonniers, & le poursuivit dans les gorges de Caporetto à la Chinse autrichienne, en laissant le champ de bataille couvert d'Autrichiens.

„ Cependant le général Massena, avec sa division, est à Tarvis: j'ai donc lieu d'espérer que les deux mille hommes que le général Guieux a poussés devant lui tomberont dans les mains de la division Massena.

„ Le général de division Dugua est entré hier au soir dans Trieste.

„ Vous trouverez ci-joint l'état des objets que nous avons trouvés à Goritz. Je vous enverrai par le prochain courier l'état de ce que nous avons trouvé à Trieste.

„ Nous sommes maîtres des célèbres mines d'Ydria; nous y avons trouvé des matières préparées pour deux millions; on va s'occuper à les charroyer: si cette opération se fait sans accident, elle sera fort utile à nos finances.

Etat des effets & denrées trouvés dans les magasins de la place de Goritz.

Farine, six cents quatre-vingt bariques, du poids de trois quintaux l'un, non compris ce qui a été fourni à la division Bernadotte . . . . . . 2,040 quintaux.

Draps de lit	5,300	
Matelas	1,440	
Couvertures communes	1,360	
Toiles de matelas .	725	
Idem d'oreillers . .	625	
Paillasses	2,000	
Bois de lits	500	
Chapeaux	200	
Bonnets de drap blanc	100	
Gants	100	
Gibernes de cavalerie	60	
Souliers neufs . . .	108	paires.
Brodequins . . .	45	paires.

Le lendemain 5 c'étaient encore de nouvelles victoires.

„ Je vous ai rendu compte, par mon dernier courier, qu'une colonne de l'armée du prince Charles était cernée entre la division du général Massena, qui était à Tarvis, & celle du général Guieux, qui, arrivé à Caporetto, la poussait devant lui dans les gorges.

COMBAT DE TARVIS.

« Le général Massena, arrivé à Tarvis, fut attaqué par une division ennemie, partie de Clagenfurth, & qui venait au secours de la division qui était cernée. Après un combat extrêmement opiniâtre, il la mit en déroute, lui fit une grande quantité de prisonniers, parmi lesquels trois généraux. Les cuirassiers de l'empereur, arrivant du Rhin, ont extrêmement souffert.

AFFAIRE DE LA CHINSE.

PRISE DE CE POSTE.

» Cependant le général Guieux poussa la colonne qu'il avait battue à Pufero, jusqu'à la Chinse autrichienne, poste extrêmement retranché, mais qui fut enlevé de vive force, après un combat très-opiniâtre, où se sont particulièrement distingués les généraux Bon, Verdier, & la quatrième demi-brigade, ainsi que la quarante-troisième. Le général Kablés défendait lui-même la Chisne avec cinq cents grenadiers. Par le droit de la guerre les cinq cents hommes devaient être passés au fil de l'épée; mais ce droit barbare a toujours été méconnu & jamais pratiqué par l'armée française.

„ La colonne ennemie, voyant la Chinse prise, activa sa marche, & tomba au milieu de la division du général Massena, qui, après un léger combat, la fit toute prisonnière : trente pièces de canon, quatre cents chariots portant les bagages de l'armée, cinq mille hommes, quatre généraux, sont tombés dans notre pouvoir. Je m'empresse de vous faire part de cet évènement, parce que, dans les circonstances actuelles, il est indispensable que vous soyez prévenus sans retard de tout. Je me réserve de vous rendre un compte plus détaillé de tous ces évènemens dès l'instant que j'aurai recueilli tous les rapports, & que les momens seront moins pressans.

„ La chaîne des Alpes qui sépare la France & la Suisse de l'Italie, sépare le Tyrol italien du Tyrol allemand, les états de Venise des états de l'empereur, & la Carinthie du comté de Goritz & de Gradisca. La division Massena a traversé les Alpes Italiæ, & est venu occuper le débouché des Alpes noriques. Nos ennemis ont eu la mal-adresse d'engager tous leurs bagages & une partie de leur armée par les Alpes noriques, qui dès-lors se sont trouvés pris. Le combat de Tarvis s'est donné au-dessus des nuages, sur une sommité qui domine l'Allemagne & la Dalmatie : dans plusieurs endroits où notre ligne s'é-

tendait, il y avait trois pieds de neige; & la cavalerie, chargeant sur la glace, a essuyé des accidens dont les résultats ont été extrêmement funestes à la cavalerie ennemie. »

Une continuité de succès si éclatans abattait encore moins qu'elle n'aigrissait les ennemis intérieurs de la république; & l'un des soins du directoire, lorsqu'il voyait l'esprit public s'abaisser, pour ainsi dire, en raison de ses triomphes, devait être de le soutenir, au moins dans les armées, qui la défendaient si bien de ses ennemis extérieurs, peut-être moins dangereux. Tel était, indépendamment de la justice qui le lui commandait, le motif des lettres qu'il adressait aux différens officiers de cette brave armée.

Le directoire exécutif au général Berthier, chef de l'état-major-général de l'armée d'Italie.

« En ouvrant cette campagne, qui semble, citoyen général, devoir décider d'une paix que nous avons vainement cherché à négocier, & qui ne peut plus être que le fruit de nouvelles victoires, nous donnons une preuve éclatante de notre confiance dans le courage des troupes républicaines & dans le talent de leurs

chefs, Le rang distingué que vous occupez parmi ces derniers, sous le rapport du dévouement & des talens militaires, est le prix des services que vous avez rendus dans le cours de la campagne, & particulièrement à la bataille de Rivoli, qui a assuré la chûte de Mantoue.

„ Nous aimons, citoyen général, à retracer tous ces évènemens glorieux où vous avez heureusement secondé le général en chef Buonaparte ; & nous croyons devoir vous féliciter d'avance de la part que vous aurez aux succès ultérieurs de la brave armée dont l'emploi de chef d'état-major vous est confié.

Au général Bernadotte.

„ Les braves divisions du Rhin ont marqué, citoyen général, leur jonction à l'armée d'Italie par des succès, & leurs chefs se sont montrés dignes d'associer les lauriers cueillis sur les bords de ce fleuve à ceux que leurs frères d'armes ont moissonnés sur l'Adige. Vous avez particulièrement prouvé, citoyen général, que vous vons êtes déja rendu familier à ce nouveau théâtre de la guerre & aux manœuvres savantes qu'il exige. Le prince Charles a dû reconnaître à Gradisca celui dont il a souvent redouté l'audace & l'habileté en Allemagne.

Au général Massena.

» Après avoir, citoyen général, puissamment contribué, avec la division que vous commandez, à la conquête de l'Italie, vous venez d'ouvrir à la brave armée que commande le général Buonaparte l'entrée de l'Allemagne. Le combat de Tarvis, où la foudre républicaine a grondé au-dessus des nuages, sera longtemps mémorable, & le passage de eette chaîne des Alpes, où les Français portent pour la première fois leurs armes victorieuses, rend votre nom encore plus cher à la patrie.

Au général Guieux.

„ Vous venez, citoyen général, d'acquérir encore de titres à notre estime sur le nouveau théâtre de la guerre qui s'ouvre à l'armée d'Italie, & sur lequel ses exploits ne le céderont pas sans doute à ceux de la dernière campagne.

„ L'enlèvement de vive force de la Chinse autrichienne est, à nos yeux, une action également recommandable par le courage des vainqueurs, & par leur générosité envers la garnison de ce fort pris d'assaut.

Au général de brigade Mireur.

„ Le directoire exécutif vient de vous élever, citoyen, au grade de général de brigade. La réputation des officiers-généraux de l'armée d'Italie, parmi lesquels vous vous trouvez placé, fera sans doute regarder votre promotion comme le fruit de l'estime que méritent de notre part votre zèle & vos talens militaires.

A l'adjudant-général Kellermann.

„ Nous avons remarqué avec intérêt, citoyen adjudant-général, votre conduite à l'armée d'Italie, & vous justifiez les espérances que nous devions concevoir du fils du général en chef Kellermann. Nous espérons que les blessures que vous avez reçues dans la journée du Tagliamento, en chargeant l'ennemi à la tête des escadrons qui l'ont mis en fuite, ne vous retiendront pas long-temps éloigné du champ de la gloire républicaine.

Au citoyen Andreossi, chef de brigade d'artillerie.

„ Le passage du Lisonzo par l'armée d'Italie offre, citoyen, au milieu du brillant succès avec lequel il a été exécuté, un trait remarquable dont vous êtes l'au-

teur, & qui mérite un témoignage particulier de notre satisfaction.

» Chargé par le général en chef de reconnaître les gués de cette rivière, vous les avez vous-même sondés à pied sous le feu des batteries ennemies : la fierté de cette action donne un nouveau prix aux connaissances que vous avez acquises dans l'arme distinguée de l'artillerie.

Au citoyen Miquet, chef de la quatre-vingt-huitième demi-brigade.

» Vous devez éprouver en ce moment, citoyen chef de brigade, combien tous les sacrifices sont doux quand ils sont faits à la liberté de sa patrie & à la victoire. En versant votre sang au passage du Lisonzo, vous avez attiré sur vous l'attention reconnaissante de la république, & la générosité de votre exemple est pour nous une nouvelle garantie du courage qui ne cessera d'animer le corps que vous commandez.

Au commandant du dixième régiment de chasseurs.

» Le directoire exécutif a chargé, citoyen commandant, le général en chef Buonaparte de témoigner sa satisfaction à tous les corps qui ont agi dans les dernières opérations de l'armée ; mais celui

que vous commandez avec succès a fixé particulièrement son attention, en se précipitant sur les retranchemens ennemis dans la belle journée du 29 ventose. Nous vous invitons à le féliciter en notre nom de cette action brillante. »

L'armée répondait à ces éloges en en méritant de nouveaux.

» Je vous envoie, lui écrivait son général, vingt-quatre drapeaux, dont douze pris sur les troupes de l'empereur dans les dernières affaires, & douze pris sur les troupes du pape. L'adjudant-général Kellermann, qui vous les porte, a reçu une honorable blessure dans une charge de cavalerie au passage du Tagliamento. Il s'est conduit avec la même distinction à toutes les autres affaires de la campagne passée. »

Les colonnes françaises que Buonaparte avait dirigées sur le Tyrol pour le soumettre, & venir ensuite le joindre sur la Drave, remplissaient leur mission, & traversaient en vainqueurs ce pays, que l'Autriche a toujours regardé comme un des plus fermes boulevards de son empire.

COMBAT DE LAVIS.

» Les divisions des généraux Joubert, Baraguey-d'Hilliers & Delmas, se sont

mises en mouvement le 30 ventose ; elles ont enveloppé les corps ennemis qui se trouvaient sur le Lavis. Après un combat extrêmement opiniâtre, nous avons fait quatre mille prisonniers, pris trois pièces de canon, deux drapeaux, & tué près de deux mille hommes, dont une grande partie de chasseurs tyroliens.

COMBAT DE TRAMIN.

» Cependant l'ennemi s'était retiré sur la rive droite de l'Adige, & paraissait vouloir tenir encore : le 2 germinal, le général Joubert, commandant les trois divisions, se porta à Salurn ; le général Vial s'empara du pont de Neumark, & passa la rivière pour empêcher l'ennemi de se retirer sur Botzen. La fusillade s'engagea avec la plus grande force : le combat paraissait incertain, lorsque le général de division Dumas, commandant la cavalerie, se précipita dans le village de Tramin, fit six cents prisonniers, & prit deux pièces de canon ; par ce moyen, les débris de la colonne ennemie, commandée par le général Laudon, n'ont pas pu arriver à Botzen, & errent dans les montagnes.

COMBAT DE CLAUSEN.

» Nous sommes entrés dans la ville

de Botzen : le général Joubert ne s'y arrêta pas : il y laissa une force suffisante pour suivre le général Laudon, & marcha droit à Clausen. L'ennemi, profitant de la défense qu'offrait le pays, avait fait les meilleures dispositions. L'attaque fut vive & bien concertée, & le succès long-temps incertain. L'infanterie légère grimpa des rochers inaccessibles ; les onzième & trente-troisième demi-brigades d'infanterie de bataille, en colonne serrée, & commandées par le général Joubert en personne, surmontèrent tous les obstacles : l'ennemi, percé par le centre, a été obligé de céder, & la déroute est devenue générale. Nous avons fait à l'ennemi quinze cents prisonniers.

„ Le général Joubert arriva à Brixen toujours poursuivant les ennemis. Le général Dumas, à la tête de la cavalerie, a tué, de sa propre main, plusieurs cavaliers ennemis : il a été blessé légèrement de deux coups de sabre ; son aide-de-camp d'Harmancourt a été blessé dangereusement. Ce général a, pendant plusieurs minutes, arrêté seul, sur un pont, un escadron de cavalerie ennemie qui voulait passer, & a donné le temps aux siens de le rejoindre.

„ Nous avons trouvé à Brixen, Botzen, & dans divers autres endroits, des

magasins

magasins de toute espèce ; entre autres, trente mille quintaux de farines.

» Par-tout l'ennemi, tant dans le Tyrol que dans la Carinthie & la Carniole, nous a laissé des hôpitaux ; je laisse au chef de l'état-major & au commissaire-ordonnateur en chef le soin d'envoyer au ministre de la guerre les états des effets qu'on y a trouvés. »

En pénétrant dans la Carinthie, & trois jours après être entré dans sa capitale, Buonaparte publia la proclamation suivante.

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, aux habitans de la Carinthie.

Au quartier-général de Clagenfurth, le 12 germinal, an 5.

« L'armée française ne vient pas dans votre pays pour le conquérir, ni pour porter aucun changement à votre religion, à vos mœurs, à vos coutumes : elle est l'amie de toutes les nations, & particulièrement des braves peuples de Germanie.

» Le directoire exécutif de la république française n'a rien épargné pour terminer les calamités qui désolent le continent. Il s'était décidé à faire le premier pas, & à envoyer le général Clarke à Vienne, com-

me plénipotentiaire, pour entamer des négociations de paix : mais la cour de Vienne a refusé de l'entendre ; elle a même déclaré à Vicence, par l'organe de M. de Saint-Vincent, qu'elle ne reconnaissait pas de république française. Le général Clarke demanda un passe-port pour aller lui-même parler à l'empereur ; mais les ministres de la cour de Vienne ont craint, avec raison, que la modération des propositions qu'il était chargé de faire ne décidât l'empereur à la paix. Ces ministres, corrompus par l'or de l'Angleterre, trahissent l'Allemagne & leur prince, & n'ont plus de volontés que celles de ces insulaires perfides, l'horreur de l'Europe entière.

„ Habitans de la Carinthie, je le sais, vous détestez autant que nous, & les Anglais qui seuls gagnent à la guerre actuelle, & votre ministère qui leur est vendu. Si nous sommes en guerre depuis six ans, c'est contre le vœu des braves Hongrois, des citoyens éclairés de Vienne, & des simples & bons habitans de la Carinthie.

„ Eh bien! malgré l'Angleterre & les ministres de la cour de Vienne, soyons amis. La république française a sur vous les droits de conquête ; qu'ils disparaissent devant un contrat qui nous lie réciproquement. Vous ne vous mêlerez pas d'une guerre qui n'a pas votre aveu ; vous

fournirez les vivres dont nous pourrons avoir besoin. De mon côté, je protégerai votre religion, vos mœurs & vos propriétés; je ne tirerai de vous aucune contribution. La guerre n'est-elle pas par elle-même assez horrible ? Ne souffrez-vous pas déja trop, vous innocentes victimes, des sottises des autres ? Toutes les impositions que vous aviez coutume de payer à l'empereur serviront à indemniser des dégats inséparables de la marche d'une armée, & à payer les vivres que vous nous aurez fournis. »

Il informa le même jour le directoire de la suite de ses opérations.

« Je vous ai rendu compte, dans ma dernière dépêche, des combats de Tarvis & de la Chinse. Le 8, trois divisions de l'armée se trouvaient avoir traversé les gorges qui de l'état vénitien conduisent en Allemagne, & campaient à Villach, sur les bords de la Drave.

» Le 9, le général Massena se mit en marche avec sa division : il rencontra, à une lieue de Clagenfurth, l'armée ennemie, & il s'engagea un combat où l'ennemi perdit deux pièces de canon & deux cents prisonniers. Nous entrâmes le même soir à Clagenfurth, qui est la capitale de la haute & basse Carinthie. Le prince Char-

les, avec les débris de son armée extrêmement découragée, fuit devant nous.

» Notre avant-garde est aujourd'hui entre Saint-Veit & Freisach. La division du général Bernadotte est à Laubach, capitale de la Carniole. J'ai envoyé le général polonais Zajouzech, à la tête d'un corps de cavalerie, pour suivre la vallée de la Drave, arriver à Lienz & opérer ma jonction avec le général Joubert, qui est à Brixen : elle doit être faite à l'heure qu'il est.

» Depuis le commencement de cette campagne le prince Charles a perdu près de vingt mille hommes de ses troupes, qui sont nos prisonniers. Les habitans de la Carniole & de la Carinthie ont pour le ministère de Vienne & d'Angleterre un mépris qui ne se conçoit pas. La nation anglaise accapare tellement la haine du continent, que je crois que si la guerre dure encore quelque temps, les Anglais seront tellement exécrés, qu'ils ne seront plus reçus nulle part.

» Voilà donc les ennemis entièrement chassés des états de Venise; la haute & basse Carniole, la Carinthie, le district de Trieste, & tout le Tyrol, soumis aux armes de la république.

„ Nous avons trouvé près de Villach un magasin de fers coulés, de cartouches

& de poudres, des mines de plomb, d'acier, de fer & de cuivre. Nous avons trouvé, près de Clagenfurth, des manufactures d'armes & de drap."

" Le général Joubert a attaqué, le 8, la gorge d'Infpruck ; les bataillons fraichement arrivés du Rhin voulaient la défendre : après une canonnade de quelques inftans, le général Joubert a décidé l'affaire en marchant à la tête de la quatre-vingt-cinquième demi-brigade, en colonne ferrée par bataillon : l'ennemi a été culbuté, en laiffant cent morts, fix cents prifonniers, deux pièces de canon, tous les équipages & vingt dragons. Le général Dumas, qui a chargé à la tête de la cavalerie dès l'inftant que l'infanterie eut percé, a eu fon cheval tué fous lui. Le général de brigade Béliard qui commandait la quatre-vingt-cinquième, le brave Gafpard, chef de cette demi-brigade, & l'aide-de-camp Lambert, fe font particulièrement diftingués. Je vous demande pour le général Dumas, qui, avec fon cheval, a perdu une paire de piftolets, une paire de piftolets de la manufacture de Verfailles.

COMBAT DES GORGES DE NEUMARK.

„ L'armée s'eſt miſe en marche le 12. La diviſion du général Maſſena, formant l'avant-garde, a rencontré les ennemis dans les gorges qui ſe trouvent entre Freiſach & Neumark. L'arrière-garde ennemie a été culbutée dans toutes les poſitions qu'elle a voulu diſputer; & nos troupes s'acharnèrent à la pourſuivre avec une telle vîteſſe, que le prince Charles fut obligé de faire revenir de ſon corps de bataille ſes huit bataillons de grenadiers, les mêmes qui ont pris Kehl, & qui ſont en ce moment l'eſpoir de l'armée autrichienne : mais la deuxième d'infanterie légère, qui s'eſt diſtinguée, depuis ſon arrivée, par ſon courage, ne ralentit pas ſon mouvement d'un ſeul inſtant, ſe jeta ſur les flancs de droite & de gauche, dans le temps que le général Maſſena, pour fouler la gorge, faiſait mettre en colonne les grenadiers de la dix-huitième & de la trente-deuxième. Le combat s'engagea avec fureur : c'était l'élite de l'armée autrichienne qui venait de lutter contre nos vieux ſoldats d'Italie. L'ennemi avait une poſition ſuperbe, qu'il avait hériſſée de canons; mais elle ne fit que

retarder de peu de temps la défaite de l'arrière garde ennemie. Les grenadiers ennemis furent mis dans une complète déroute, laissèrent le champ de bataille couvert de morts, & cinq à six cents prisonniers.

„ L'ennemi profita de toute la nuit pour filer. A la pointe du jour, nous entrâmes dans Neumark. Le quartier-général fut ce jour-là à Freisach.

„ Nous avons trouvé à Freisach quatre mille quintaux de farine, une grande quantité d'eau-de-vie & d'avoine. Ce n'étáit qu'une faible partie des magasins qui y existaient; l'ennemi avait brûlé le reste. Nous en avons trouvé autant à Neumark.

COMBAT DE HUNDSMARK.

» Le 14, le quartier-général se porta à Scheifling. L'avant-garde, sur le point d'arriver à Hundsmark, rencontra l'arrière-garde ennemie, qui voulait lui disputer sa couchée. La deuxième d'infanterie légère était encore d'avant-garde : après une heure de combat, l'arrière-garde ennemie, qui, ce jour-là, était composée de quatre régimens venant du Rhin, fut encore mise en déroute, & nous laissa six cents prisonniers, & au moins trois cents morts sur le champ de bataille. Notre

avant-garde mangea encore ce soir-là le pain & but l'eau-de-vie préparée pour l'armée autrichienne.

„ Notre perte, dans ces deux combats, a été de fort peu de chose. Le chef de brigade Carrère, officier du plus grand courage, & qui nous a rendu dans la campagne les plus grands services, a été tué d'un boulet. C'est le seul officier que nous ayons perdu. Il est vivement regretté.

„ Aujourd'hui nous occupons Kintenfeld, Murau & Judenburg. L'ennemi paraît s'être décidé à une retraite plus précipitée & à ne plus engager de combats partiels.

„ Je fais poursuivre, par la division du général Guieux, la division du général autrichien Spork, qui voulait faire sa jonction par la vallée de la Muhr, & dont l'avant-garde était déja arrivée à Murau. Notre arrivée prompte à Scheifling a rendu cette jonction impossible. Désormais elle ne peut plus se faire qu'au-delà des montagnes qui avoisinent Vienne.

„ Vous trouverez ci-jointe la réponse que m'a faite le prince Charles à ma lettre du 10, avant le combat du 13. Deux heures après avoir envoyé cette réponse, comme nous marchions sur Freisach, il a fait demander par un de ses aides-de-camp une suspension de quatre heures,

propofition entièrement inadmiffible. Il voulait, en gagnant quatre heures, gagner la journée, & par-là avoir le temps de faire fa jonction avec le général Spork. C'était précifément la raifon qui me faifait marcher jour & nuit. »

Au milieu de cette fuite de triomphes fans exemple, il femble qu'incapable d'être ébloui par eux, la modération devenait le caractère de Buonaparte. N'ayant devant lui qu'une armée de fuyards, & près d'arriver fous les murs de Vienne, où des fuccès très-probables pouvaient renverfer pour jamais le trône de cette maifon d'Autriche fi fatale à la France, il fait s'arrêter, & ne fonger qu'à remplir les intentions pacifiques du directoire. Dès le 11 germinal il avait écrit de Clagenfurth au prince Charles.

Lettre écrite par le général en chef de l'armée d'Italie, à fon alteffe royale M. le prince Charles.

Au quartier-général de Clagenfurth, le 11 germinal, an 5.

« MONSIEUR LE GÉNÉRAL EN CHEF,

» Les braves militaires font la guerre, & defirent la paix: celle-ci ne dure-t-elle pas depuis fix ans? avons-nous affez tué de monde & fait affez de maux à la trifte

humanité ? elle réclame de tous côtés. L'Europe, qui avait pris les armes contre la république française, les a posées. Votre nation reste seule ; & cependant le sang va couler encore plus que jamais. Cette sixième campagne s'annonce par des présages sinistres : quelle qu'en soit l'issue, nous tuerons de part & d'autre quelques milliers d'hommes de plus ; & il faudra bien que l'on finisse par s'entendre, puisque tout a un terme, même les passions haineuses.

„ Le directoire exécutif de la république française avait fait connaître à sa majesté l'empereur le desir de mettre fin à la guerre qui désole les deux peuples : l'intervention de la cour de Londres s'y est opposée. N'y a-t-il donc aucun espoir de nous entendre ? & faut-il, pour les intérêts ou les passions d'une nation étrangère aux maux de la guerre, que nous continuions à nous entr'égorger ? Vous, monsieur le général en chef, qui, par votre naissance, approchez si près du trône, & êtes au-dessus de toutes les petites passions qui animent souvent les ministres & les gouvernemens, êtes-vous décidé à mériter le titre de bienfaiteur de l'humanité entière, & de vrai sauveur de l'Allemagne ? Ne croyez pas, monsieur le général en chef, que j'entende par-là qu'il ne vous soit pas possible de la sauver par la force des armes ; mais, dans

la supposition que les chances de la guerre vous deviennent favorables, l'Allemagne n'en sera pas moins ravagée. Quant à moi, monsieur le général en chef, si l'ouverture que j'ai l'honneur de vous faire peut sauver la vie à un seul homme, je m'estimerai plus fier de la couronne civique que je me trouverais avoir méritée, que de la triste gloire qui peut revenir des succès militaires. Je vous prie de croire, monsieur le général en chef, aux sentimens d'estime & de considération distinguée avec lesquels je suis, &c..... "

Réponse de l'archiduc Charles à la lettre du général Buonaparte.

« MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

„ Assurément, tout en faisant la guerre, monsieur le général, & en suivant la vocation de l'honneur & du devoir, je desire, ainsi que vous, la paix, pour le bonheur des peuples & de l'humanité.

„ Comme néanmoins, dans le poste qui m'est confié, il ne m'appartient pas de scruter ni de terminer la querelle des nations belligérantes, & que je ne suis muni, de la part de sa majesté l'empereur, d'aucun plein pouvoir pour traiter, vous trouverez naturel, monsieur le gé-

néral, que je n'entre là-dessus avec vous en aucune négociation, & que j'attende des ordres supérieurs sur un objet d'aussi haute importance, & qui n'est pas foncièrement de mon ressort.

„ Quelles que soient, au reste, les chances futures de la guerre, ou les espérances de la paix, je vous prie de vous persuader, monsieur le général, de mon estime, & d'une considération distinguée."

Cette correspondance, infiniment plus franche de la part du général français, que de celle de l'archiduc, & où le premier conserve, à tous égards, une supériorité de caractère digne d'être remarquée, & sur-tout l'extrême péril où se trouvait la cour impériale, ne permettaient pas de douter qu'elle n'en vînt très-vîte aux voies de conciliation. L'effroi était dans Vienne ; les ordres les plus violens s'y succédaient avec une rapidité qui l'augmentait. On s'empressait de s'y soustraire aux malheurs d'un siège en l'évacuant ; & quoiqu'une classe nombreuse parût se rallier au monarque ; & se réunir ponr la défense du pays, il ne devait pas être fort rassuré d'un dévouement qui venait de coûter si cher à tous ces nobles volontaires de Vienne, qui n'avaient paru devant l'armée d'Italie que

pour y trouver la mort ou se rendre prisonniers. En vain le prince Charles s'était montré à la tête des armées impériales : il avait été peut-être plus malheureux encore que les généraux ses prédécesseurs ; & tout l'effet qu'on s'était promis de l'influence de ses talens ou du prestige de sa dignité, venait de tromper les dernières espérances. Les trophées de ses défaites étaient apportés & présentés au directoire * ; l'adjudant-général Kellermann, chargé de cette mission, prononça devant lui le discours suivant :

« CITOYENS DIRECTEURS,

» Après l'honneur d'avoir combattu dans les rangs de l'armée d'Italie, je ne pouvais recevoir une mission plus flatteuse que celle de vous présenter, au nom de son illustre général, les prémices de la nouvelle campagne qu'il vient d'ouvrir avec tant de gloire.

» Ce sont les drapeaux pris au prince Charles dans les affaires de Gemona, du Tagliamento & de Gradisca : dans ces brillantes journées, les troupes de l'armée de Sambre & Meuse ont rivalisé de gloire avec les anciens de l'armée d'Ita-

* Le général Buonaparte envoya depuis, par le général Serrurier, vingt-un autres drapeaux allemands & vénitiens.

lie; la victoire eſt réſultée de cette généreuſe émulation, préſage certain des ſuccès que l'armée n'a ceſſé d'obtenir depuis. Et que ne devons-nous pas attendre de l'habileté du héros qui nous commande, du dévouement, du courage des généraux, des troupes qui le ſecondent, & qui exécutent avec tant de bonheur les plans que vous avez ſi ſagement conçus!

» Parmi ces trophées glorieux, vous diſtinguerez pluſieurs bannières des troupes de ſa ſainteté : elles vous rappelleront la modération du jeune vainqueur, qui, loin de céder au deſir d'entrer en triomphateur dans l'ancienne capitale du monde, & de fouler ſur un char orgueilleux le ſol des Scipion & des Brutus, n'a conſulté que l'intérêt de ſon pays, en préſentant le rameau d'olivier au faible ennemi qu'il venait de terraſſer, pour voler vers un rival qu'il croit plus digne de lui. L'expédition de Rome terminée, Buonaparte ſe porte, avec ſa célérité ordinaire, ſur les bords de la Pavie, attaque, culbute le prince Charles, qui lui abandonne l'Italie, & déja l'armée françaiſe menace la capitale de François II & ſappe à grands coups les fondemen de ſon trône ébranlé. Eſpérons que l danger preſſant qui la menace fera ſort

de son aveuglement fatal à l'humanité cette maison d'Autriche, trop obstinée à se refuser aux intentions pacifiques & généreuses que vous n'avez cessé de manifester. C'est le vœu, c'est l'objet des travaux de mes compagnons d'armes, & du général qui m'a chargé de vous offrir l'hommage des drapeanx des vaincus, que dans ce moment solemnel j'ai l'honneur de déposer entre vos mains. "

Le président répondit en ces termes :

« Fils d'un guerrier sage & célèbre dans les fastes de la république,

» Le directoire exécutif reçoit avec d'autant plus de sensibilité les trophées que vous lui présentez, qu'ils sont arrosés de votre sang généreux versé pour la patrie.

» En vain de vils conjurés s'agitent pour nous redonner des fers ; en vain quelques-unes de leurs perfides combinaisons ont une apparence de succès : la fermeté des républicains déjouera tous leurs complots.

» Ce n'est pas au nom d'un fantôme errant & fugitif, c'est contre lui, c'est au nom de la république que les armées ont combattu ; c'est au nom de la république qu'elles ont triomphé des sicaires dont il dirige les bras contre leur mère com-

mune pour déchirer son sein, & de cette masse de coalisés qu'il avait soulevés contre la France pour l'écraser.

„ Si tous les bons citoyens, si le directoire exécutif comptent sur la valeur des guerriers français, qu'à leur tour ils se reposent sur l'énergie du gouvernement, qui ne les fera conduire qu'aux champs de l'honneur, & ne leur présentera de nouveaux lauriers à cueillir que pour le salut de la république.

„ L'Anglais, en fomentant des divisions intestines avec son or corrupteur, prétend sans doute retarder l'époque si desirée de la paix continentale ; mais l'or ne corrompt que des lâches. Portez donc dès à présent à l'armée d'Italie l'expression pure de la reconnaissance nationale pour l'espoir du bienfait de la paix que la patrie devra à son courage, & à celui de toutes les autres armées de la république. "

Cependant Buonaparte avait transféré son quartier-général à Judenburg, & se disposait à des mesures décisives, si l'activité des négociations ne les eût prévenues : peu de jours y furent employés, & enfin le 19 germinal une suspension d'armes pour six jours fut convenue. Buonaparte annonça ainsi cette importante nouvelle au directoire :

« J'ai eu l'honneur de vous envoyer la lettre que j'avais écrite au prince Charles, & sa réponse.

» Vous trouverez ci-jointes la note qui m'a été remise par MM. les généraux Bellegarde & Morveldt, la réponse que je leur ai faite, & enfin les conditions de la suspension d'armes que nous avons conclue. Vous y remarquerez, par la ligne de démarcation, que nous nous trouvons avoir occupé Gratz, Bruck & Rotenmann, que nous n'occupions pas encore. D'ailleurs, mon intention était de faire reposer deux ou trois jours l'armée. Cette suspension dérange donc fort peu les opérations militaires. »

Judenburg, le 7 avril 1797.

« Sa majesté l'empereur & roi n'ayant rien de plus à cœur que de concourir au repos de l'Europe, & de terminer une guerre qui désole les deux nations;

» En conséquence de l'ouverture que vous avez faite à son altesse royale par votre lettre de Clagenfurth, sa majesté l'empereur nous a envoyés vers vous pour s'entendre sur cet objet d'une si grande importance.

» Après la conversation que nous venons d'avoir avec vous, & persuadés de la bonne volonté comme de l'intention

des deux puissances, de finir le plus promptement possible cette guerre désastreuse, son altesse royale desire une suspension d'armes de dix jours, afin de pouvoir avec plus de célérité parvenir à ce but desiré, & afin que toutes les longueurs & les obstacles que la continuation des hostilités porterait aux négociations, soient levés, & que tout concoure à rétablir la paix entre les deux grandes nations.

» *Signé*, le comte DE BELLEGARDE, lieutenant-général.
MORVELDT, général-major."

A MM. les généraux Bellegarde & Morveldt.

« MESSIEURS,

„ Dans la position militaire des deux armées, une suspension d'armes est toute contraire à l'armée française : mais si elle doit être un acheminement à la paix tant desirée, & si utile aux deux peuples, je consens sans peine à vos desirs.

„ La république française a manifesté souvent à sa majesté son desir de mettre fin à cette lutte cruelle : elle persiste dans ses mêmes sentimens ; & je ne doute pas, après la conférence que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous, que sous peu de jours

la paix ne soit enfin rétablie entre la république française & sa majesté.

» Je vous prie de croire aux sentimens d'estime & de considération distinguée, &c. "

Conditions de la suspension d'armes.

» Le général Buonaparte, commandant en chef l'armée française en Italie ;

» Et son altesse royale l'archiduc Charles, commandant en chef l'armée impériale ;

» Voulant faciliter les négociations de paix qui vont s'ouvrir, conviennent :

» ARTICLE PREMIER. Il y aura une suspension d'armes entre les armées française & impériale, à dater de ce soir 7 avril, jusqu'au 13 avril au soir.

„ II. L'armée française gardera la ligne suivante : les avant-postes de l'aile droite de cette armée resteront dans la position où ils se trouvent aujourd'hui, entre Fiume & Trieste ; la ligne se prolongera en occupant Treffen, Littai, Windiscleistritz, Marburg, Chienhaussen, la rive droite de la Muhr, Gratz, Bruck, Léoben, Trasayak, Mantern, le chemin de Mantern jusqu'à Rotenmann ; Rotenmann, Irding, la vallée de Lems jusqu'à Rastadt, Saint-Michel, Spital, la vallée de la Drave, Lientz.

„ III. La ſuſpenſion d'armes aura lieu également pour le Tyrol : les généraux commandant les troupes françaiſes & impériales dans cette partie, régleront enſemble les poſtes qu'ils doivent occuper.

„ Les hoſtilités ne recommenceront dans le Tyrol que vingt-quatre heures après que les généraux en chef en feront convenus, & dans tous les cas vingt-quatre heures après que les généraux commandant les troupes françaiſes & impériales dans le Tyrol s'en feront réciproquement prévenus. "

Le lendemain de l'expiration de l'armiſtice, il l'informa, de ſon quartier-général de Léoben, de la poſition qu'il faiſait prendre à ſon armée, pendant qu'il s'occupait d'établir les préliminaires de la paix.

" En conſéquence de la ſuſpenſion d'armes que je vous ai envoyée par mon dernier courier, la diviſion du général Serrurier a occupé Gratz, ville contenant quarante mille habitans, & eſtimée une des plus conſidérables de l'état de l'empereur.

„ Les généraux Joubert, Delmas, & Baraguey-d'Hilliers, ont eu à Botzen & Milbach différens combats, deſquels ils ſont toujours ſortis vainqueurs. Ils ſont parvenus à traverſer tout le Tyrol, à faire, dans les différens combats, huit mille pri-

ſonniers, & à ſe joindre avec la grande armée par la vallée de la Drave. Par ce moyen toute l'armée eſt réunie. Notre ligne s'étend depuis la vallée de la Drave, du côté de Spital à Rotenmann, le long de la Muhr, Bruck, Gratz, & juſqu'auprès de Fiume. "

La dépêche du 30 germinal apprit bientôt leur ſignature.

« Je vous ai envoyé, par l'adjudant-général Leclerc, pluſieurs projets d'arrangemens qui avaient été envoyés à Vienne, & ſur leſquels les plénipotentiaires attendaient des inſtructions.

„ M. de Vincent, aide-de-camp de l'empereur, eſt arrivé ſur ces entrefaites; les plénipotentiaires ſont revenus chez moi pour reprendre la négociation, & après deux jours nous ſommes convenus, & nous avons ſigné les préliminaires du traité de paix.

„ Tout ce qui a été déclaré département par les lois de la convention, reſte à la république, & la république lombarde ſe trouve confirmée.

„ Je n'ai pas levé en Allemagne une ſeule contribution, & il n'y a pas une ſeule plainte contre nous. "

Message aux conseils des cinq cents & des anciens, du 11 floréal, an 5.

« CITOYENS REPRÉSENTANS,

„ Nous nous empressons de dissiper par ce message les inquiétudes qui se sont élevées dans le public, & que la malveillance & l'agiotage se sont efforcés d'accréditer, sur la réalité des préliminaires de paix conclus entre le général Buonaparte & les plénipotentiaires de l'empereur. L'adjudant-général de l'armée d'Italie Sole arriva hier soir avec ces stipulations préliminaires signées, qu'il a remises au directoire : cet officier a traversé l'Allemagne, & les hostilités ont cessé par-tout.

„ Les bases de ces stipulations préliminaires, approuvées aujourd'hui par le directoire exécutif, sont :

„ La renonciation à la Belgique par l'empereur & roi ;

„ La reconnaissance des limites de la France, telles qu'elles ont été décrétées par les lois de la république ;

„ L'établissement & l'indépendance d'une république dans la Lombardie.

„ Ces conditions, modérées autant qu'honorables, sont les garans de la solidité & de la durée d'une paix si glorieusement conquise par l'amour de la liberté,

l'infatigable bravoure de nos frères d'armes, & le talent des généraux qui, depuis six ans, les mènent à la victoire."

Enfin ce message du directoire au corps législatif confirma ce grand évènement, dont les suites, difficiles encore à prévoir, paraissent devoir au moins changer la destinée de beaucoup de peuples, & créer un nouveau systême de politique en Europe.

Quelque diversité d'opinions que puissent faire naître les préliminaires de paix de Léoben, la gloire du vainqueur de l'Italie & des Germains n'en sera pas moins entière : car sans doute il a été beaucoup plus le maître de la conduite de la guerre que de celle des négociations ; & si un systême de modération, voisin de la faiblesse, ou un défaut de vues assez profondes & assez étendues, ou les difficultés qui résultent de tous les partis qui divisent la république française, & ne voient que leur triomphe particulier quand ils ne devraient voir que la patrie, ses intérêts, ses besoins & sa gloire, finissent par lui donner un territoire mal circonscrit, & par-là laisser dans un état qui ramène la nécessité de guerres nouvelles, sans doute on ne pourra sans injuste, attribuer ce malheur à celui-là même qui lui avait donné

le droit d'impofer à fes ennemis toutes les conditions qui pouvaient convenir à fa fûreté & à fa tranquillité future.

La Belgique a été, pendant quatre fiècles, arrofée de fang français : elle a fervi aux Anglais de levier pour remuer l'autriche contre la France ; elle a été le vrai lien de ces deux puiffances. Il importait à l'avidité anglaife qu'elle fût fous le joug d'une puiffance non maritime, parce qu'elle s'en appropriait le commerce, & tous fes efforts tendirent à lui en garantir la poffeffion. Auffi la France en faifait-elle vainement la conquête : il fallait à Louis XIV & à Louis XV la reftituer, parce qu'elle devenait la compenfation des colonies françaifes envahies, & qu'on favait à Londres qu'aucun peuple de l'Europe n'ayant pu jufqu'ici avoir enfemble & long-temps de grandes armées de terre & de grandes armées navales, il fuffifait de fufciter à la France une guerre fur le continent pour la détourner d'une guerre maritime, & tenir à ce moyen fa marine dans un état de faibleffe qui compromit à chaque guerre le fort de fes colonies & ruinât fon commerce.

La ceffion de la Belgique fait difparaître cette caufe de nos malheurs. Graces en foient rendues à Buonaparte, qui l'a plus folidement conquife aux portes de Vienne que

que celui-là même qui l'avait d'abord soumise ! graces en soient rendues à cette courageuse convention, qui avait eu la sage politique & la noble hardiesse d'en décréter la réunion ! Mais cette cause ne renaîtra-t-elle point pour la France sur les bords du Rhin, si on les abandonne, en faveur de l'Autriche, à ces électeurs, à ces princes, qui croiront tout devoir à sa protection, & qu'il eût été si facile de détacher de ses intérêts en les séparant de l'empire, & les déclarant alliés du peuple français, garant de la souveraineté qu'il leur laissait, si l'on ne croyait pas possible de les exproprier de leurs anciens états, & de leur en créer de nouveaux au-delà du Rhin ; ce qui sans doute eût encore mieux valu.

Quoi qu'il en soit de cette paix, dont les articles sont encore inconnus, & qui, si ses bases sont mal posées, exposeront encore plus à de nouveaux malheurs les peuples d'Italie que ceux de la France, il n'en sera pas moins vrai que cette dernière campagne de Buonaparte contre l'archiduc a été la guerre des Titans ; que les Français y ont surmonté tous les obstacles de l'art & de la nature, se sont enfoncés dans des régions inconnues, & ont pénétré, toujours vainqueurs, dans des contrées que Charlemagne seul avait

pu faire voir à leurs ancêtres; qu'ils ont effectué à travers le Tyrol un plan qui avait échoué dans la guerre de la succession, & prouvé que rien ne leur était impossible lorsqu'ils étaient commandés par un homme digne de les diriger.

Quel profond sujet de méditations pour nos neveux ! La France veut changer son gouvernement, & l'Europe entière se coalise pour l'en empêcher, ou se la partager comme la malheureuse Pologne. Déja sa frontière est entamée ; les Prussiens, les Autrichiens, sont à trente lieues de Paris : on les repousse ; &, par une suite non interrompue d'exploits qui paraîtront un jour fabuleux, dans le cours de cinq ans les Français dictent la paix à tous les rois du continent à la porte de leurs capitales, heureux de n'être pas renversés par eux de leurs trônes chancelans. Ils donnent à une partie de l'Europe la liberté qu'ils avaient déja établie en Amérique, & pour la première fois on doit au fléau de la guerre l'abolition de presque toutes les servitudes morales & politiques, qui faisaient depuis vingt siècles la honte & le malheur des nations.

Malgré les crimes & les désordres qui ont entaché la révolution française, & qui peut-être sont inséparables d'un aussi grand mouvement que celui qu'elle a opé-

re, les générations futures la béniront, & diront un jour :

LE GENRE HUMAIN AVAIT PERDU SES DROITS,

LES FRANÇAIS LES RETROUVÈRENT ET LES LUI ONT RENDUS.

Au moment où nous achevions cet ouvrage, nous avons reçu l'importante nouvelle pour tous les amis de l'humanité, de la paix définitive avec S. M. l'Empereur, dont voici le contenu :

Au quartier-général de Passeriano, le 27 vendémiaire, an 6.

Buonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au directoire exécutif.

CITOYENS DIRECTEURS,

Le général Berthier & le citoyen Monge vous portent le traité de paix définitif qui vient d'être signé entre l'empereur & nous.

Le général Berthier, dont les talens distingués égalent le courage & le patriotisme, est une des colonnes de la république, comme un des plus zélés défenseurs de la liberté. Il n'est pas une victoire de l'armée d'Italie, à laquelle il n'ait contribué. Je ne craindrai pas que l'amitié me rende partial, en re-

traçant ici les services que ce brave général a rendu à la patrie. Mais l'histoire prendra ce soin, & l'opinion de toute l'armée fondera le témoignage de l'histoire.

Le citoyen Monge, un des membres de la commission des sciences & des arts, est célèbre par ses connaissances & son patriotisme. Il a fait estimer les Français par sa conduite en Italie; il a acquis une part distinguée dans mon amitié; les sciences qui nous ont révélé tant de secrets, détruit tant de préjugés, sont appellés à nous rendre de plus grands services encore. De nouvelles vérités, de nouvelles découvertes nous révéleront des secrets plus essentiels encore au bonheur des hommes. Mais il faut que nous aimions les savans & que nous protégions les sciences.

Accueillez, je vous prie, avec une égale distinction, le général distingué & le savant physicien. Tous les deux illustrent la patrie & rendent célèbre le nom français. Il m'est impossible de vous envoyer le traité de paix définitif par deux hommes plus distingués dans un genre différent.

Signé BUONAPARTE.

Traité de paix définitif conclu entre la république françaiſe & l'empereur, roi de Hongrie & de Bohême.

Sa majeſté l'empereur des Romains, roi de Hongrie & de Bohême,

Et la république françaiſe,

Voulant conſolider la paix dont les baſes ont été poſées par les préliminaires ſignés au château d'Eckenwald près de Léoben en Styrie, le 18 avril 1797 (29 germinal, an V de la république françaiſe, une & indiviſible,) ont nommé pour leurs plénipotentiaires, ſavoir :

Sa majeſté l'empereur & roi le ſieur D. Martius Maſtrilly, noble patricien napolitain, marquis de Gallo, chevalier de l'ordre royal de St.-Janvier, gentilhomme de la chambre de ſa majeſté le roi des Deux-Siciles, & ſon ambaſſadeur extraordinaire à la cour de Vienne;

Le ſieur Louis comte du St.-Empire romain, de Cobenzel, grand-croix de l'ordre royal de St.-Etienne, chambellan, conſeiller d'état intime actuel de ſadite majeſté impériale & royale apoſtolique, & ſon ambaſſadeur extraordinaire près ſa majeſté impériale de toutes les Ruſſies;

Le ſieur Maximilien comte de Meerfeldt, chevalier de l'ordre teutonique & de l'or-

dre militaire de Marie-Thérèse, chambellan & général-major de cavalerie dans les armées de sadite majesté l'empereur & roi;

Et le sieur Ignace baron de Degelmann, ministre plénipotentiaire de sadite majesté près la république helvétique;

Et la république française,

Buonaparte, général en chef de l'armée française en Italie;

Lesquels, après l'échange de leurs pleins pouvoirs respectifs, ont arrêté les articles suivans:

ARTICLE PREMIER. Il y aura à l'avenir & pour toujours, une paix solide & inviolable entre sa majesté l'empereur des Romains, roi de Hongrie & de Bohême, ses héritiers & successeurs, & la république française. Les parties contractantes apporteront la plus grande attention à maintenir entr'elles & leurs états une parfaite intelligence, sans permettre dorénavant que de part ni d'autre on commette aucune sorte d'hostilité par terre ou par mer, pour quelque cause ou sous quelque prétexte que ce puisse être; & on évitera soigneusement tout ce qui pourrait altérer à l'avenir l'union heureusement établie. Il ne sera donné aucun secours ou protection, soit directement, soit indirectement, à ceux qui voudraient porter quelques préjudices à

l'une ou à l'autre des parties contractantes.

II. Aussitôt après l'échange des ratifications du présent traité, les parties contractantes feront lever tous séquestres mis sur les biens, droits & revenus des particuliers résidans sur les territoires respectifs & les pays qui y sont réunis, ainsi que des établissemens publics qui y sont situés; elles s'obligent à acquitter tout ce qu'elles peuvent devoir pour fonds à elles prêtés par lesdits particuliers & établissemens publics, & à payer ou rembourser toutes rentes constituées à leur profit sur chacune d'elles.

Le présent article est déclaré commun à la république cisalpine.

III. Sa majesté l'empereur, roi de Hongrie & de Bohême, renonce pour elle & ses successeurs, en faveur de la république française, à tous ses droits & titres sur les ci-devant Provinces-Belgiques, connues sous le nom de *Pays-Bas Autrichiens*. La république française possédera ces pays à perpétuité, en toute souveraineté & propriété, & avec tous les biens territoriaux qui en dépendent.

IV. Toutes les dettes hypothéquées avant la guerre sur le sol des pays énoncés dans les articles précédens, & dont les contrats seront revêtus des formalités d'u-

ſage, feront à la charge de la république françaiſe. Les plénipotentiaires de ſa majeſté l'empereur, roi de Hongrie & de Bohême, en remettront l'état le plutôt poſſible au plénipotentiaire de la république françaiſe, & avant l'échange des ratifications, afin que lors de l'échange, les plénipotentiaires des deux puiſſances puiſſent convenir de tous les articles explicatifs ou additionnels au préſent article, & les ſigner.

V. Sa majeſté l'empereur, roi de Hongrie & de Bohême, conſent à ce que la république françaiſe poſſède en toute ſouveraineté les isles ci-devant vénitiennes du Levant, ſavoir; Corfou, Zante, Zéphalonie, Sainte-Maure, Cérigo & autres isles en dépendantes, ainſi que Butrinto, Iarta, Vonizza, & en général tous les établiſſemens ci-devant vénitiens en Albanie, qui ſont ſitués plus bas que le golfe de Lodrino.

VI. La république françaiſe conſent à ce que ſa majeſté l'empereur & roi poſſède en toute ſouveraineté & propriété les pays ci-deſſous déſignés, ſavoir; l'Iſtrie, la Dalmatie, les isles ci-devant vénitiennes de l'Adriatique, les bouches d Cattaro, la ville de Veniſe, les lagunes & les pays compris entre les états héréditaires de ſa majeſté l'empereur & roi, la mer adriati-

que ; & une ligne qui partira du Tyrol, ſuivra le torrent en avant de Gardola, traverſera le lac de Garda juſqu'à l'Adige ; de-là une ligne militaire juſqu'à Sangiacomo, offrant un avantage égal aux deux parties, laquelle ſera déſignée par des officiers du génie nommés de part & d'autre avant l'échange des ratifications du préſent traité La ligne de limite paſſera enſuite l'Adige à Sangiacomo, ſuivra la rive gauche de cette rivière juſqu'à l'embouchure du Canal-Blanc, y compris la partie de Porto-Legnago, qui ſe trouve ſur la rive droite de l'Adige, avec l'arrondiſſement d'un rayon de trois mille toiſes. La rive ſe continuera par la rive gauche du Canal-Blanc, la rive gauche du Tartaro, la rive gauche du Canal, dit la Poliſella, juſqu'à ſon embouchure dans le Pô, & la rive gauche du grand Pô juſqu'à la mer.

VII. Sa majeſté l'empereur, roi de Hongrie & de Bohême, renonce à perpétuité, pour elle, ſes ſucceſſeurs & ayant cauſe, en faveur de la république ciſalpine, à tous les droits & titres provenans de ces droits, que ſadite majeſté pourrait prétendre ſur les pays qu'elle poſſédait avant la guerre, & qui ſont maintenant partie de la république ciſalpine, laquelle les poſſédera en toute ſouveraineté & propriété avec tous les biens territoriaux qui en dépendent.

VIII. Sa majesté l'empereur, roi de Hongrie & de Bohême, reconnoît la république cisalpine comme puissance indépendante.

Cette république comprend la ci-devant Lombardie autrichienne, la Bergamasque, le Bressant, le Cremasque, la ville & forteresse de Mantoue, le Mantouan, Peschiera, la partie des états ci-devant Vénitiens à l'ouest & au sud de la ligne désignée dans l'article VI pour la frontière des états de sa majesté l'empereur en Italie; le Modénois, la principauté de Massa & Carrara, & les trois légations de Bologne, Ferrare & la Romagne.

IX. Dans tous les pays cédés, acquis ou échangés par le présent traité, il sera accordé à tous les habitans & propriétaires quelconques, main levée du séquestre mis sur leurs biens, effets & revenus à cause de la guerre qui a eu lieu entre sa majesté impériale & royale & la république française, sans qu'à cet égard ils puissent être inquiétés dans leurs biens ou personnes. Ceux qui, à l'avenir, voudront cesser d'habiter lesdits pays, seront tenus d'en faire la déclaration trois mois après la publication du traité de paix définitif. Ils auront le terme de trois ans pour vendre leurs biens meubles & immeubles, ou en disposer à leur volonté.

X. Les pays cédés, acquis ou échangés

par le présent traité, porteront à ceux auxquels ils demeureront, les dettes hypothéquées sur leur sol.

XI. La navigation de la partie des rivières & canaux servant de limites entre les possessions de sa majesté l'empereur, roi de Hongrie & de Bohême, & celles de la république cisalpine, sera libre, sans que l'une ni l'autre puissance puisse y établir aucun péage, ni tenir aucun bâtiment armé en guerre; ce qui n'exclut pas les précautions nécessaires à la sûreté de la forteresse de Porto-Legnago.

XII. Toutes ventes ou aliénations faites, tous engagemens contractés, soit par les villes, ou par le gouvernement, ou autorités civiles & administratives des pays ci-devant Vénitiens, pour l'entretien des armées allemandes & françaises, jusqu'à la date de la signature du présent traité, seront confirmés & regardés comme valides.

XIII. Les titres domaniaux & archives des différens pays cédés ou échangés par le présent traité, seront remis dans l'espace de trois mois, à dater de l'échange des ratifications, aux puissances qui en auront acquis la propriété. Les plans & cartes des forteresses, villes & pays que les puissances contractantes acquièrent par le présent traité, leur seront fidèlement remis.

Les papiers militaires & régistres pris dans la guerre actuelle aux états-majors des armées respectives, seront pareillement rendus.

XIV. Les deux parties contractantes, également animées du desir d'écarter tout ce qui pourrait nuire à la bonne intelligence heureusement établie entre elles, s'engagent de la manière la plus solemnelle à contribuer de tout leur pouvoir au maintien de la tranquillité intérieure de leurs états respectifs.

XV. Il sera incessamment conclu un traité de commerce établi sur des bases équitables, & telles qu'elles assurent à sa majesté l'empereur, roi de Hongrie & de Bohême, & à la république française, des avantages égaux à ceux dont jouissent, dans les états respectifs, les nations les plus favorisées.

En attendant, toutes les communications & relations commerciales seront rétablies dans l'état où elles étaient avant la guerre.

XVI. Aucun habitant de tous les pays occupés par les armées autrichiennes & françaises, ne pourra être poursuivi ni recherché, soit dans sa personne, soit dans ses propriétés, à raison de ses opinions politiques ou actions civiles, militaires ou commerciales, pendant la guerre qui a eu lieu entre les deux puissances.

XVII. Sa majesté l'empereur, roi de Hongrie & de Bohême, ne pourra, conformément aux principes de neutralité, recevoir dans chacun de ses ports, pendant le cours de la présente guerre, plus de six bâtimens armés en guerre appartenant à chacune des puissances belligérantes.

XVIII. Sa majesté l'empereur, roi de Hongrie & de Bohême, s'oblige à céder au duc de Modène, en indemnité des pays que ce prince & ses héritiers avaient en Italie, le Brisgaw, qu'il possédera aux mêmes conditions que celles en vertus desquelles il possédoit le Modénois.

XIX. Les biens fonciers & personnels non aliénés de leurs altesses royales l'archiduc Charles & l'archiduchesse Christine, qui sont situés dans les pays cédés à la république française, leur seront restitués, à la charge de les vendre dans l'espace de trois ans

Il en sera de même des biens fonciers & personnels de son altesse royale l'archiduc Ferdinand dans le territoire de la république cisalpine.

XX. Il sera tenu à Rastadt un congrès, uniquement composé de plénipotentiaires de l'Empire germanique & de la république française, pour la pacification entre ces deux puissances. Ce congrès sera ouvert un

mois après la signature du présent traité, ou plutôt, s'il est possible.

XXI. Tous les prisonniers de guerre, faits de part & d'autre, & les ôtages enlevés ou donnés pendant la guerre, qui n'auraient pas encore été restitués, le seront dans quarante jours, à dater de celui de la signature du présent traité.

XXII. Les contributions, livraisons, fournitures & prestations quelconques de guerre, qui ont eu lieu dans les états respectifs des puissances contractantes, cesseront à dater du jour de l'échéance des ratifications du présent traité.

XXIII. S. M. l'empereur, roi de Hongrie & de Bohême, & la république française, conserveront entre elles le même cérémonial, quant au rang & aux autres étiquettes, que ce qui a été constamment observé avant la guerre.

Sa dite majesté & la république cisalpine auront entre elles le même cérémonial d'étiquette, que celui qui étoit d'usage entre sa dite majesté & la république de Venise.

XXIV. Le présent traité de paix est déclaré commun à la république batave.

XXV. Le présent traité sera ratifié par sa majesté l'empereur, roi de Hongrie & de Bohême, & la république française,

dans l'espace de trente jours, à dater d'aujourd'hui, ou plutôt si faire se peut, & les actes de ratification en due forme seront échangés à Rastadt.

Fait & signé à Campo-Formio, près d'Udine, le 17 octobre 1797, (26 vendémiaire, an 6 de la république française, une & indivisible.)

Signé BUONAPARTE; le marquis DE GALLO; Louis comte COBENZEL; le comte DE MEERFELDT, général-major; le baron DE DEGELMANN.

APPENDICE.

On a cru devoir terminer le récit de la *Campagne de Buonaparte* à la signature des préliminaires & du traité de paix définif, vu que la guerre contre l'Autriche s'y est terminée. Le renversement de la république de Venise, & la révolution de celle de Gênes, ne sont qu'un incident indépendant des grandes opérations militaires de cette campagne. Ces deux évènemens appartiennent plus particulièrement à la politique, & il sera facile à la postérité d'y trouver un sujet d'éloges pour le général Buonaparte; car on ne présume pas que les écrivains qui ont affecté de plaindre le plus le sort du sénat de Venise, parviennent à tromper le public au point de lui fermer les yeux sur les assassinats qu'il avait organisés, & sur la légitimité de la vengeance que les crimes de la lâcheté & de la trahison commandaient autant que la sûreté de l'armée française.

Le Rédacteur de cette espèce de journal de la campagne la plus mémorable qui ait illustré nos fastes militaires, n'a eu, en le publiant, d'autre motif que d'en lier l'ensemble, de le présenter à un public avide

de s'en inſtruire, & d'inviter à ce moyen les officiers de cette brave armée d'Italie à publier leurs mémoires particuliers, ſur leſquels ſeuls on peut entreprendre de faire une véritable hiſtoire militaire de ſa glorieuſe campagne.

Pluſieurs des matériaux qu'on a recueillis ſe ſeraient égarés, ou auraient donné quelque travail pour les raſſembler : on aura du moins épargné cette fatigue aux hiſtoriens qui entreprendront de nous donner le tableau de la conquête de l'Italie. Céſar nous a laiſſé ſes mémoires, que nous nommons gothiquement *commentaires :* pourquoi Buonaparte ne nous donnerait-il pas les ſiens ? N'a-t il pas cet autre trait de reſſemblance avec Céſar, d'écrire auſſi bien qu'il commande & combat ? Il n'y a peut-être que lui qui puiſſe parler dignement de ce qu'il a fait. Il écrira avec la profondeur & la ſimplicité qui ſont le caractère propre du génie ; tandis que ſon hiſtorien, ne pouvant ſe défendre de l'enthouſiaſme qu'excitent les triomphes continuels de ſon héros, ſera toujours moins inſtructif, moins fidèle & moins intéreſſant.

Nous avons cru devoir récapituler ici les chefs-d'œuvre que les victoires des républicains ont aſſurés à la France & aux arts. Jamais plus nobles trophées n'ornèrent les triomphes d'aucun vainqueur ; mais

peut-être aussi aucun n'en mérita de pareils à ceux qui sont dûs à la brave armée d'Italie & à son incomparable général.

SCULPTURE.

L'Apollon.
Le Méléagre.
Le Torse.
L'Antinoüs (du Vatican).
L'Adonis.
L'Hercule Commode.
L'Apollon des Muses.
Le Discobole.
Le Faune-flûteur.
Le Torse de Cupidon.
Le Pâris.
Le Zénon.
Le Discobole. (2e.)
Le Jules-César.
L'Auguste.
Le Tibère (en toge).
L'Adrien.
Le Phocion.
Le Démosthène.
Le Sardanapale.
Le Sextus Hippericus.
L'Antinoüs (du Capitole).
La Melpomène } Différentes des suivantes.
L'Uranie. }
La Vénus.
La Junon.

La Flore.
L'Ariadne.
La Vestale.
La petite Cérès.
L'Amazone.
La Minerve.
La Santé.
L'Uranie.
La Terpsichore.
La Polymnie.
La Melpomène.
La Thalie.
La Clio.
La Calliope.
L'Euterpe.
L'Erato.
Le Trajan.
Le Posidippe.
Le Ménandre.
Le Berger s'arrachant une épine du pied.
Le Gladiateur mourant.
La Vénus accroupie.
La Cléopatre.
Le Laocoon.
L'Amour & Psyché.
Jupiter.
Homère.
Alexandre.
Jupiter Serapis.
Ménélas.
Junius Brutus.

Marcus Brutus.
L'Océan.
Caton & Porcie.
Deux Sphinx.
Trois Caudélabres.
Trois Autels.
Le Tombeau des Muses.
Le Tibre, & divers autres morceaux.

PEINTURE.

De Raphaël.
- La Transfiguration.
- L'Assomption.
- Le Couronnement de la Vierge.
- La Vierge.
- L'Annonciation.
- L'Adoration des Mages.
- Le Baptême de J. Christ.
- La Foi, l'Espérance, la Charité.
- La Résurrection de J. C.

De P. Perugin.
- La Résurrection.
- Sainte Famille.
- S. Augustin & la Vierge.
- Mariage de la Vierge.
- La Vierge & Saints de Perouse.
- Les Prophêtes.
- S. Benoît.
- Sainte Placide.

Manufcrits de la main de Galilée fur le flux & reflux, fur les fortifications.

Carton des ouvrages de Léonard de Vinci.

12 munufcrits de Vinci fur les fciences.

Tables anatomiques de Haller, avec des additions & des corrections de fa main.

Livres d'anciennes éditions provenant des bibliothèques ambroifiennes, de l'inftitut de Bologne, de l'abbaye de S. Salvador, & de l'univerfité de Pavie.

Cinq cents manufcrits de la bibliothèque du Vatican.

Plufieurs perfonnes ont crié contre l'enlèvement de ces monumens des arts; on a même écrit pour en détourner le gouvernement: car les Français jouiffent de la liberté de la preffe à un point qui ne laiffe pas même aux étrangers fes ennemis la confolation d'efpérer qu'ils puiffent jamais cenfurer avec plus de févérité les actes de fon gouvernement qu'ils ne le font journellement par fes propres citoyens. Cette liberté eft fi grande, que ceux qui en ufent devraient du moins ne le faire qu'avec juftice; & c'eft un des fentimens le plus fouvent oublié par eux.

Les ennemis de la France n'auraient pu rien dire de plus contre l'idée de nous enrichir des monumens des arts de l'Italie, que ce qu'ont à cet égard publié des Français. Prétextes, fuppofitions, fophifmes;

tout a été employé à servir cette mauvaise cause

On convenait du besoin de faire naître ou de perfectionner chez le peuple le goût des arts, & l'on ne voulait pas mettre sous ses yeux leurs chefs-d'œuvres qui seuls peuvent l'inspirer & le maintenir.

On voulait n'envoyer à Rome que nos artistes qui, après s'y être formés, reviennent, & sont obligés, pour vivre, de descendre de leur talent, & de le sacrifier aux goûts souvent bizarres du public.

C'était donc ce public auquel il fallait inspirer le goût du beau; il fallait donc qu'il en eût les modèles sous les yeux pour le connaître & le sentir: car alors nos artistes pourront être entendus, sentis, jugés, & se livrer à leur génie.

On demandait pourquoi la France dépouillait ainsi Rome; comme si ce qu'on lui prenait n'était pas ce que les Romains avaient eux-mêmes pris aux Grecs!

La faiblesse & la cupidité du gouvernement romain tenaient tous ces monumens exposés à une dissémination assez prochaine, faute d'un centre de réunion. Il eût bientôt fallu courir toute l'Europe pour les y retrouver, & l'on eût manqué des moyens de les comparer, placés ainsi à d'aussi grandes distances l'un de l'autre; distances que les gens riches seuls auraient pu franchir.

La

La France leur a ouvert un asyle qui probablement sera long-temps assuré.

Ces riches musées du Vatican & du Capitole n'auraient-ils pas été la proie du népotisme de quelques papes futurs, & les Anglais n'auraient-ils pas employé l'or du Gange à en priver les bords du Tibre? Qui n'aimera pas mieux les voir sur ceux de la Seine que sur ceux de la Tamise? Car c'est à-peu-près à cela que se réduit cette question, à laquelle un Français ne pouvait être embarrassé de répondre.

Naples n'avait-il pas enlevé déja au palais Farnèse l'Hercule, la Flore, le Taureau, & Antiope, &c. &c.?

Florence n'avait-elle pas appelé chez elle toute la collection de la Villa Medici?

Dresde n'a-t-elle pas privé Parme de la Nuit du Corrège, comme Berlin a acheté à Rome, ou à Paris même, tous les antiques du cardinal de Polignac?

Le négociant Jenkins n'a-t-il pas trafiqué pour Londres d'une partie des objets rassemblés dans les palais Negroni, Giustiniani & Barberini, comme le chevalier Hamilton accapare à Naples les tableaux, les vases campaniens, les antiques?

N'est-ce pas une excessive modération aux Français de n'avoir pas exigé que le pape payât au prince Borghèse le Gladiateur, l'Hermaphrodite, & quelques autres

pièces de ſon muſée? probablement la crainte de les perdre le ſollicitera bientôt à en tirer parti.

Il ne reſte à deſirer à la France qu'un local digne de recevoir tant de richeſſes. Raſſembler, comme on le fait, tous les chefs-d'œuvre de la peinture, de la ſculpture, de tous les arts du deſſin, dans un même bâtiment, c'eſt les expoſer à une deſtruction générale & ſubite, & courir imprudemment les riſques d'une perte totale & à jamais irréparable.

Le Louvre, ni la galerie d'Apollon, ni celle du Muſée, ni les Tuileries, ne ſont à l'abri d'un incendie. Nous avons vu brûler, il y a environ dix ans, le pavillon de Flore : ſans de prompts ſecours, le feu gagnait la galerie. Elle tient au Louvre; & ce palais, comme celui des Tuileries, & la galerie même, ſont habités par une population immenſe, qui a beſoin de cuiſines & de cheminées, qui peuvent amener les plus funeſtes accidens.

Il n'exiſte pas une cheminée ni un logement dans les Muſées du Vatican & du Capitole; ils ſont voûtés en deſſus & en deſſous, & réellement incombuſtibles. Cette conſtruction eſt de néceſſité pour ce genre d'établiſſement. Quand y penſerons-nous? peut-être lorſqu'il ne ſera plus temps.

FIN.

TABLE

Des matières contenues dans cet ouvrage.

TOME I.

TOME II.

